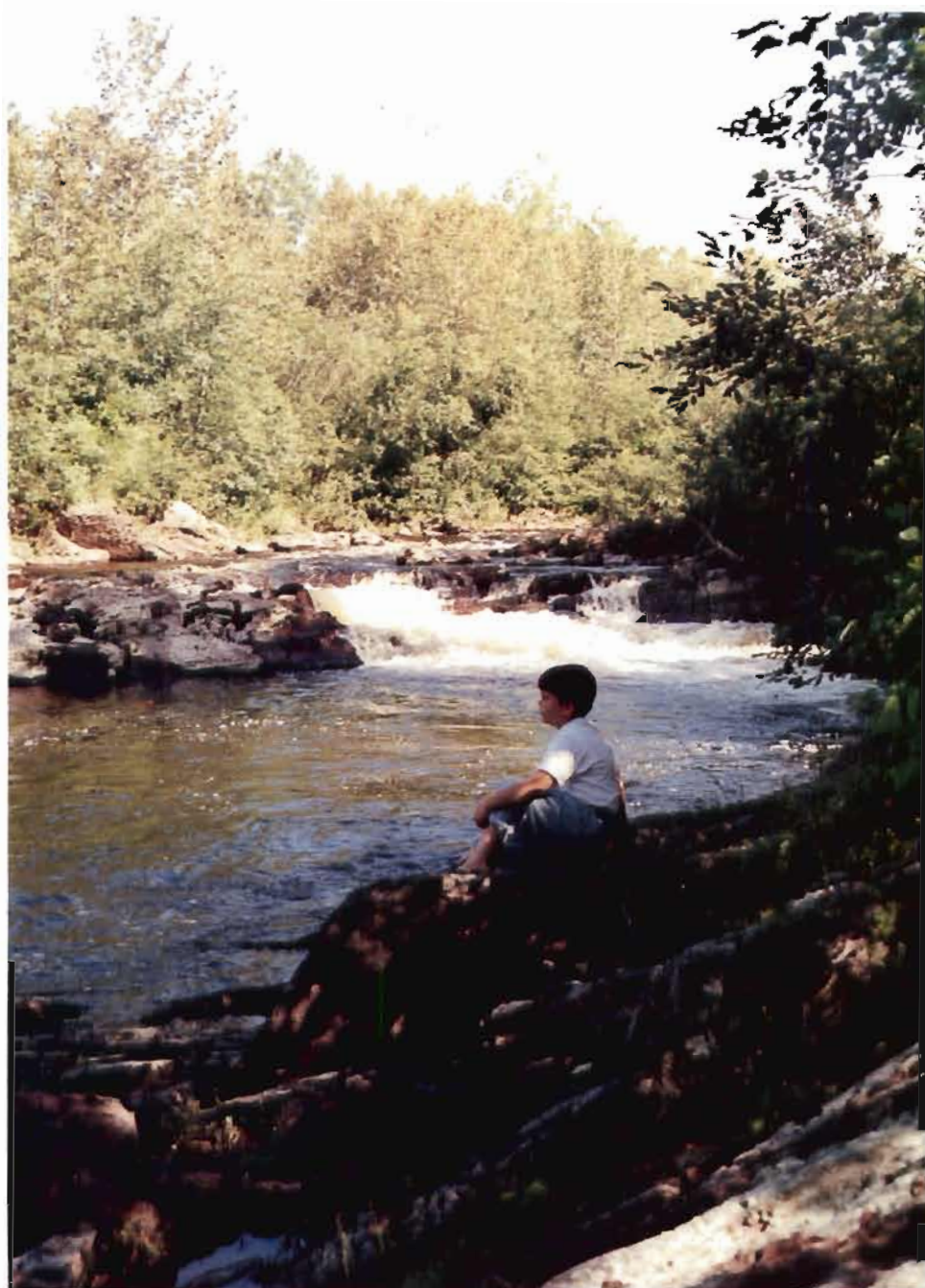


Mémoires d'un canton

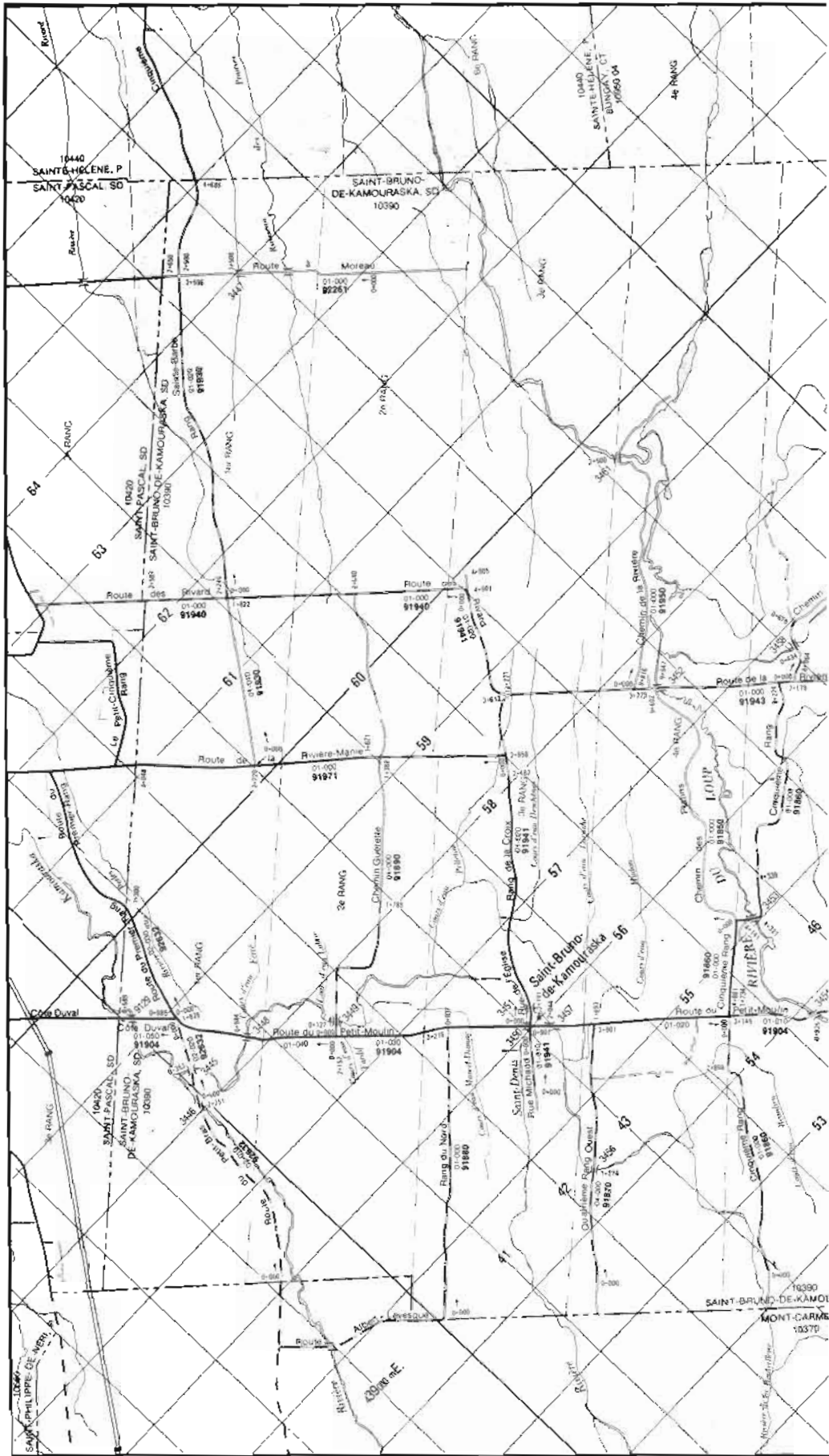


Saint-Bruno-de-Kamouraska
1893 - 1993

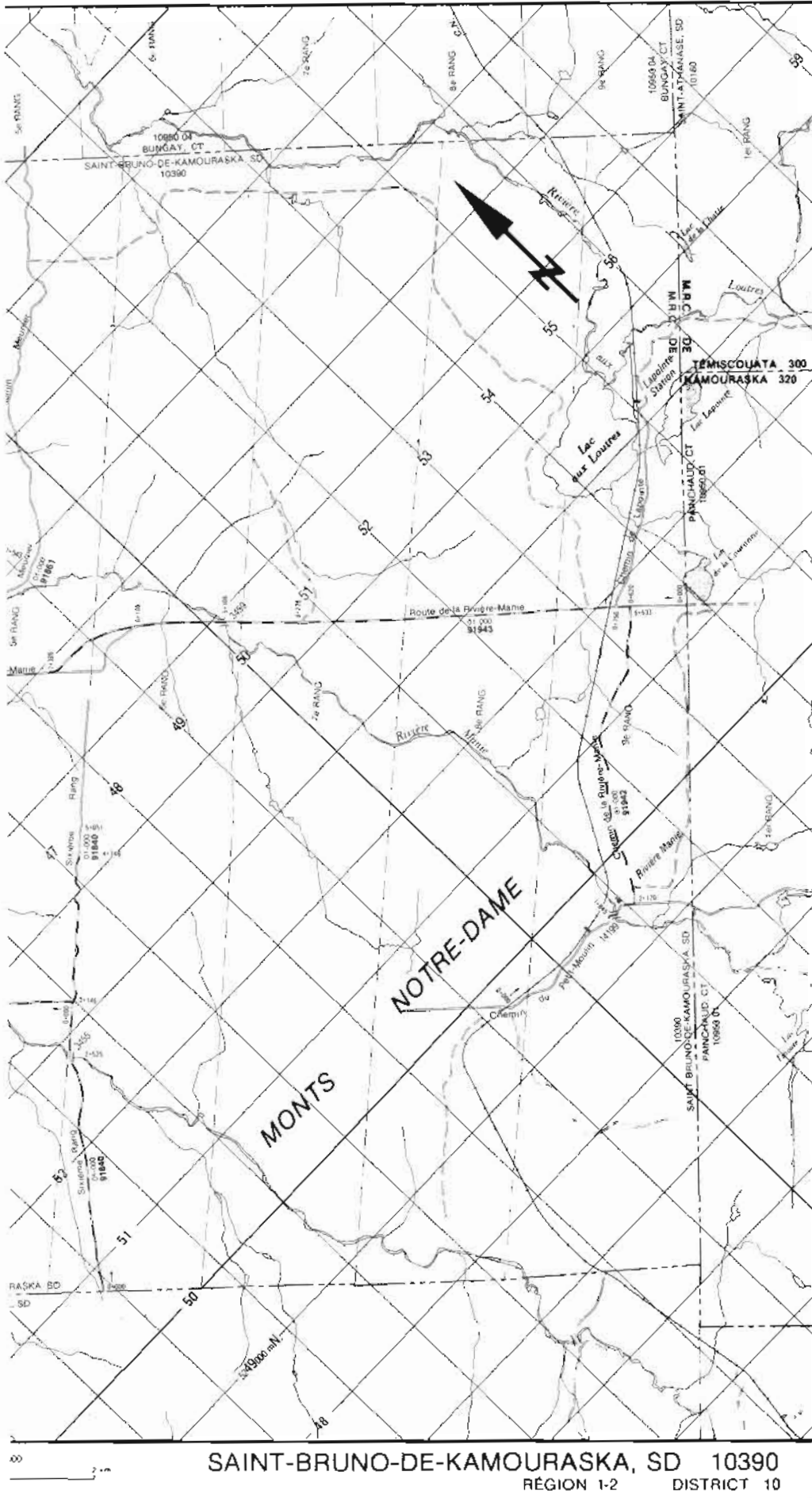
Mémoires d'un canton

Saint-Bruno-de-Kamouraska

1893 - 1993



SERVICE DE LA PLANIFICATION ROUTIÈRE
 DIVISION DE LA CARTOGRAPHIE
 MINISTÈRE DES TRANSPORTS QUÉBEC REVISION 1991



Chemin faisant...

...découvrez l'histoire!

*Armoiries
de la municipalité
de Saint-Bruno-de-Kamouraska*



Symbolisme des éléments des armoiries

- A. Le clocher: Symbole soulignant la foi et la vitalité spirituelle de cette paroisse, le clocher veut aussi rappeler ce vaste espace libre laissé autour de l'église et qui en fait aujourd'hui un lieu d'intérêt historique.
- B. La tour: Dernier vestige du village de Rivière-Manie, cette tour appelée «l'enfer» se veut une image du courage, de la ténacité et du travail acharné des quelque 200 pionniers ayant vécu à Rivière-Manie de 1912 à 1930.
- C. La gerbe de blé: C'est le symbole de la culture, de la nourriture et parfois même de la survie de nos ancêtres.
- D. Le résineux: Territoire riche en essences forestières de tout genre, Saint-Bruno se caractérise par ses forêts dont les ressources alimentent l'industrie québécoise du bois.
- E. La coupe enflammée: Elle symbolise l'âme ardente et généreuse de tous ceux qui ont fondé Saint-Bruno et qui y vivent.
- F. Le chevreuil et les poissons: La nature est généreuse à Saint-Bruno, ce qui en fait un centre recherché par tous les amateurs de chasse et de pêche.
- G. Les couleurs: Le bleu azur est symbole de paix, de repos et de bonheur, alors que le rouge est symbole de courage, de charité, d'esprit d'accueil. Voilà quelques caractéristiques propres à nos ancêtres, bâtisseurs de l'histoire, lesquelles se perpétuent encore dans le quotidien de ceux qui la continuent. Le vert veut rappeler la desserte historique de la Rivière-Manie. Les métaux, tels l'or et l'argent, symbolisent respectivement les valeurs spirituelles (foi, charité...) et les valeurs matérielles (industries, commerces, affaires).

Définition de la devise des armoiries:

«Vis ta foi, ta nature, ta culture»

(... hier ... aujourd'hui ... demain)

Foi (hier)

- Foi chrétienne de nos ancêtres;
- Foi en leur Créateur;
- Foi dans leur capacité et leur dynamisme;
- Foi fière qui a produit et laissé des traces.

(aujourd'hui)

- Foi chrétienne qui demeure;
- Foi qui s'exprime encore avec couleur, authenticité, fidélité;
- Foi qui inspire le bénévolat et l'esprit de service;

(demain)

- Foi qui ouvre vers un avenir que l'on veut progressif et constant.

Nature (hier)

- Nature verdoyante, belle et riche qui a logé et nourri nos familles pionnières;
- Nature avec un décor admirable et une forêt abondante;
- Nature qui a constitué un lieu de choix pour le travail et le loisir.

(aujourd'hui)

- Nature encore appréciée et appréciable pour la qualité de sa flore et de sa faune.

(demain)

- Nature qui représente, comme en bien des milieux, un défi économique et environnemental que la population de Saint-Bruno saura relever avec respect, responsabilité et fierté.

Culture (hier)

- Que ce soit dans le domaine de la foresterie, de l'agriculture, de l'engagement social sous toutes ses formes, notre coin de pays a donné des signes de performance, de qualité qui ont fait l'histoire de Saint-Bruno.

(aujourd'hui)

- Le talent toujours présent s'engage dans une actualité culturelle et sociale qui donne des fruits dignes de l'héritage du passé...

(demain)

- Fière de ses racines et déjà compromise au présent, notre jeunesse est porteuse de promesses, de succès et d'heureuses réalisations.

Armoiries: Monsieur Lucien Godbout, prêtre

Membre de la société d'héraldique du Canada

Devise: Monsieur Guy Paradis, prêtre

Collaboration: Municipalité de Saint-Bruno

Madame Angèle Dionne-Briand

Madame Monique Émond



Explications du logo et du slogan:

Partageons nos richesses: Ce slogan exprime le souhait des gens de Saint-Bruno de fêter avec leurs parents, leurs voisins, leurs amis. Bref, leur désir d'ouvrir toutes grandes les portes de la paroisse, comme ils l'ont toujours fait, pour accueillir tous ceux qui voudront grandir avec eux, peu importe qu'ils soient de passage ou qu'ils décident de s'y établir.

Logo: Les couleurs du logo se veulent des reflets de la nature qui caractérise Saint-Bruno. Les ressources forestières se retrouvent dans le vert, alors que le bleu rappelle l'eau des lacs et des rivières. De même, l'arbre et l'eau portés par la main symbolisent ce lieu privilégié pour la chasse et la pêche. La croix témoigne de la foi des gens de Saint-Bruno et de l'intérêt historique que représente la «Place de l'Église», alors que la gerbe de blé demeure le symbole de l'agriculture. Enfin, l'ouverture d'esprit et l'entraide dont les gens de Saint-Bruno font preuve sont signifiées par cette main ouverte et tendue vers le monde.

Conception du logo: Christine Beaulieu
Slogan: Mélanie Michaud



Mélanie Michaud et Christine Beaulieu.
(Gagnantes du concours logo et slogan)



Wilfrid Lévesque et Murielle Lévesque.
(Gagnant et gagnante de la chanson-thème)

Saint-Bruno, au cœur de nos richesses

Allegro
Refrain

Au cœur de nos ri- chesses vi- vons l'his- toire de nos cent ans Des
sou- ve- nirs des fêtes a- jou- tés à nos chants fe-
ront du cen- te- naire de Saint- Bru- no un ren- dez- vous où
rè- gne- ront l'en- traide l'ac- cueil des gens d'chez- nous (Finale:Coda)

Couplet

Nous fe- rons re vi- vre no- tre quê- teux lé- gen- daire
La Ma- nie son gi- gan- tesqu' En- fer On se sou- vien-
dra de nos nom- breux mou- lins à scie D'la route du P'tit
Mou- lin d'au- jour- d'hui Coda ...chez-nous

Paroles : Murielle Lévesque
Musique : Wilfrid Lévesque

Arrangements musicaux et interprètes : Lucie Bérubé
: Gervais Lévesque

Saint-Bruno, au coeur de nos richesses

Refrain Au coeur de nos richesses, vivons l'histoire de nos cent ans
Des souvenirs, des fêtes, ajoutés à nos chants
Feront du centenaire de St-Bruno, un rendez-vous
Où règneront l'entraide, l'accueil des gens d'chez-nous

Nous ferons revivre notre quêteux, légendaire
La Manie, son gigantesque "Enfer"
On se souviendra de nos nombreux moulins à scie
D'la route du P'tit Moulin d'aujourd'hui

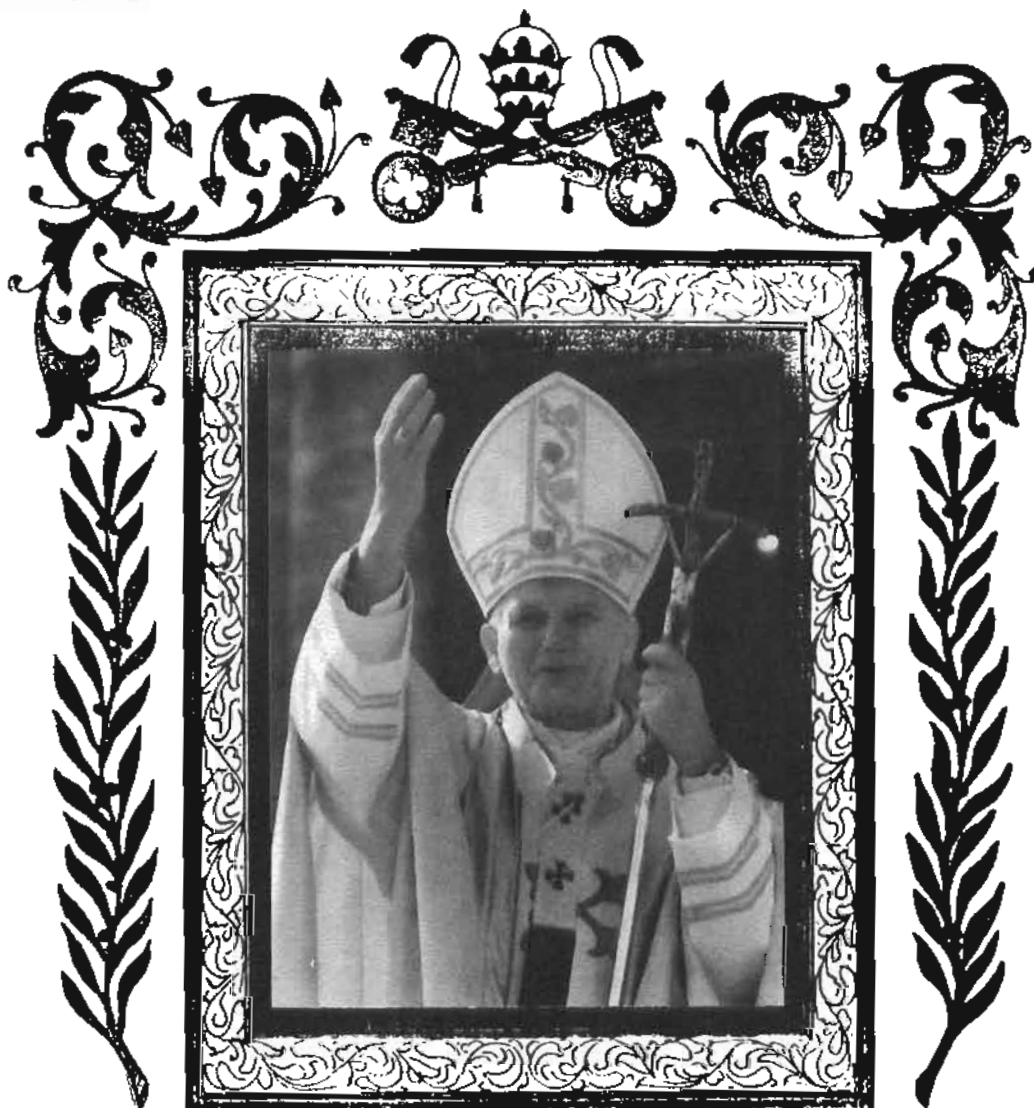
Notre p'tit village est reconnu pour ses ponts d'bois
De canton Woodbridge on le nomma
"La Place de l'Eglise" témoigne d'la foi des gens d'ici
Autour du clocher règne l'harmonie

D'une terre de roche, pionniers ont tiré profit
D'autres encore y consacrent leur vie
Hommes, femmes et enfants depuis quelques générations
De vos durs labeurs, nous vous remercions

Que dire des richesses que nous a léguées la nature
Rivières, lacs, forêts et verdure
Attirant chasseurs, sportifs, pêcheurs et travailleurs
Y gagnant leur vie avec ardeur

*Salutations
distinguées
de nos dignitaires*





Sa Sainteté Jean Paul II

dans sa paternelle bonté
accorde la Bénédiction Apostolique à

tous les Paroissiens et Paroissiennes
de Saint-Bruno

à l'occasion du 100^e anniversaire
d'érection canonique de la paroisse-
1893 - 1993

Ex Aedibus Solheim die 14 II 1992

+ Omar Rissato

Arciepiscopus
Eleemosynarius Apostolicus

Monseigneur André Gaumond

Évêque du diocèse de Sainte-Anne-de-La-Pocatière



Centenaire de Saint-Bruno

Le 6 octobre 1893, la paroisse de Saint-Bruno était érigée canoniquement par un décret de son Éminence le Cardinal Taschereau. Depuis déjà quelques années, les curés de Saint-Pascal assuraient le service religieux à ce qui était identifié comme «mission».

Depuis ce temps, les générations se sont succédé. Un esprit de paroisse s'est formé et des gens ont été heureux de vivre dans ce milieu paroissial et d'appartenir à cette communauté.

En cette année du centenaire, il faut exprimer reconnaissance et gratitude à ceux et celles qui ont bâti ce milieu. Leur travail et leur courage ont porté leurs fruits. Un merci particulier à tous ces chrétiens et chrétiennes qui ont vécu animés par les valeurs évangéliques et qui les ont transmises à leurs descendants. Bon et heureux centenaire à tous et à toutes!

+ André Gaumond

+ André Gaumond,
Évêque de Sainte-Anne

L'honorable Brian Mulroney

Premier ministre du Canada



Je suis heureux de transmettre mes salutations les plus cordiales à tous les résidants de Saint-Bruno-de-Kamouraska à l'occasion des célébrations soulignant le 100e anniversaire de fondation de leur municipalité.

Ces fêtes vous permettent de commémorer le souvenir de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui ont choisi Saint-Bruno-de-Kamouraska pour s'y établir et y constituer une communauté dynamique et prospère. Chacun à votre manière, vous avez su mettre en valeur le patrimoine que vos courageux prédécesseurs vous ont légué. En réaffirmant votre appartenance à Saint-Bruno-de-Kamouraska et votre foi en son avenir, vous contribuez à préserver et à enrichir le caractère unique de votre localité, tout en participant à l'édification d'un pays harmonieux et fort où il fait bon vivre.

Au nom du gouvernement du Canada, je vous rends hommage pour votre esprit civique et vous offre mes meilleurs voeux de bonheur et de prospérité.

A handwritten signature in black ink, which reads "Brian Mulroney". The signature is written in a cursive, flowing style.

Brian Mulroney

L'honorable Robert Bourassa

Premier ministre du Québec



À la population de Saint-Bruno-de-Kamouraska,

Depuis cent ans maintenant, Saint-Bruno-de-Kamouraska s'épanouit et rayonne au niveau régional grâce à la persévérance de ses citoyens et de ses citoyennes et à l'attachement qu'ils montrent pour leur coin de pays. La profonde détermination à réussir qui les caractérise, témoigne de la vitalité du peuple québécois. Aujourd'hui, leurs efforts s'ajoutent à notre entreprise collective d'édification du Québec.

Au nom de toutes les Québécoises et de tous les Québécois, je désire partager avec vous ce moment de fierté bien légitime et vous offrir mes vœux de prospérité et de succès.

A handwritten signature in black ink that reads "Robert Bourassa". The signature is written in a cursive, flowing style.

Robert Bourassa

Monsieur André Plourde

Député de Kamouraska/Rivière-du-Loup



C'est avec grand plaisir que j'offre mes meilleurs voeux à tous les citoyens et citoyennes de la municipalité de Saint-Bruno-de-Kamouraska à l'occasion des Fêtes soulignant le Centenaire de leur municipalité.

Un tel anniversaire est digne de célébration. En fêtant ses 100 ans de fondation, la paroisse de Saint-Bruno veut souligner l'apport inestimable des hommes et des femmes qui ont contribué à faire de Saint-Bruno une localité où il fait bon vivre et où l'on ne cesse de vouloir améliorer les conditions économiques et sociales de tous. Un passé si riche ne peut assurément que garantir l'avenir.

Que ces réjouissances apportent à chacun et chacune d'entre vous l'occasion de vous remémorer l'histoire unique de ce magnifique coin de pays!

Je vous souhaite de joyeuses célébrations et aux membres de la Corporation des Fêtes, la meilleure des chances dans la réalisation de cet événement.

A handwritten signature in black ink, consisting of a stylized 'A' followed by a long, sweeping horizontal line that ends in a small loop.

André Plourde,
Député

Madame France Dionne

Députée de Kamouraska-Témiscouata



Il m'est agréable de me joindre à vous à l'occasion des célébrations qui marquent le centenaire de fondation de votre belle paroisse.

Vous avez raison d'être fiers de souligner de façon toute spéciale le travail et la détermination des valeureux pionniers qui ont bâti votre municipalité.

Je suis persuadée que le comité des Fêtes, par son dynamisme et son implication, fera un succès de ce centenaire.

À toute la population de Saint-Bruno, je vous transmets l'expression de mes vœux les meilleurs.

Bon centenaire!

France Dionne

France Dionne
Adjointe parlementaire au ministre
de l'Industrie, du Commerce et de la
Technologie.

Monsieur Guy Paradis, prêtre

Curé de Saint-Bruno



Célébrer le centième anniversaire de notre paroisse,
C'est saluer dignement les mérites et l'héritage de nos bâtisseurs
Et dire notre fierté d'avoir de si belles racines.

Célébrer le centième anniversaire de notre paroisse,
C'est exprimer joyeusement notre bonheur de vivre ensemble
Et consommer bonnement les fruits de notre fraternité.

Célébrer le centième anniversaire de notre paroisse,
C'est ouvrir nos coeurs dans l'harmonie et la sincérité
Et offrir aux anciens, aux voisins, à tous..., une ombre hospitalière.

Célébrer le centième anniversaire de notre paroisse,
C'est prendre un élan nouveau pour relancer l'avenir
Et croître avec espérance, persévérance et promesses.

... Et que Dieu bénisse nos fêtes.

... Et que saint Bruno, notre patron, nous garde
Reconnaissants du passé, En santé dans le présent, Fidèles dans le futur.

En présentant mes hommages et salutations au Comité des Fêtes,
je me joins à lui pour souhaiter à tous et à toutes:

HEUREUSES FESTIVITÉS!

Guy Paradis Prêtre

Guy Paradis, prêtre

Monsieur Marcel Barbeau

Préfet de la M.R.C. de Kamouraska



La célébration de votre 100^e anniversaire nous fournit l'occasion de nous rappeler avec vous, les descendants de ces pionniers courageux, munis d'une foi profonde en Dieu et en leur coin de terre.

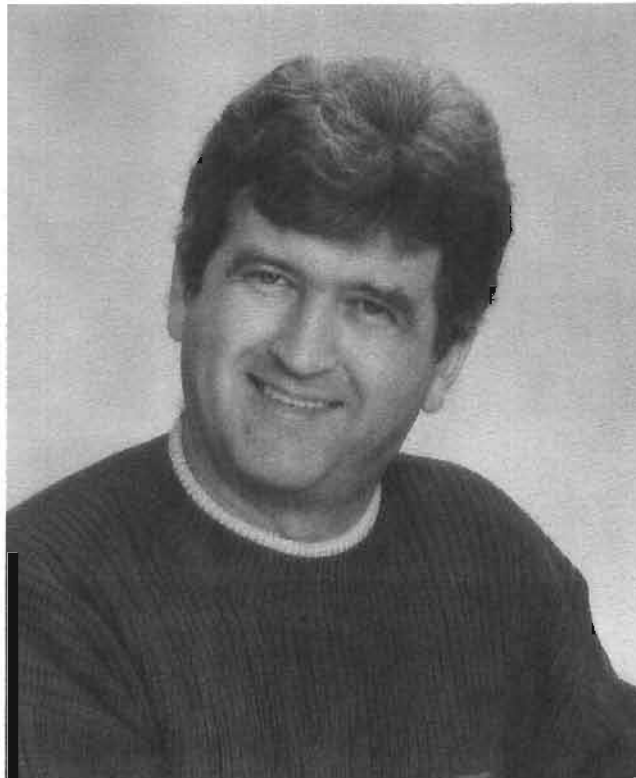
Avec détermination et générosité, ils ont établi les valeurs de cette époque héroïque qu'on retrouve encore aujourd'hui au coeur même de votre communauté.

Mes voeux de franc succès pour ces festivités; ces événements seront sans doute un stimulant pour continuer le progrès et le développement de votre belle paroisse.

Marcel Barbeau, préfet

Monsieur Wilfrid Bossé

Maire de Saint-Bruno



C'est avec fierté que Saint-Bruno fêtera bientôt le centième anniversaire de son érection canonique.

À l'aube de notre deuxième siècle d'existence, un regard sur le passé s'impose. Que de courage, de persévérance et de ténacité, il a fallu à ceux et celles qui nous ont précédés. Ce ne fut certes pas facile d'arracher leur subsistance à la terre de roches qui les accueillit jadis. Ils gagnèrent leur pain en défrichant la forêt, omniprésente à Saint-Bruno, et réussirent néanmoins à développer le secteur agricole.

Aujourd'hui, le centième anniversaire de notre municipalité nous permet de leur rendre hommage pour ce qu'ils ont fait de Saint-Bruno, non pas une petite municipalité, mais une grande famille où il fait bon vivre. Puisse cet instant privilégié raffermir et consolider encore davantage les liens d'amitié et de fraternité qui nous unissent.

Au nom du conseil municipal et en mon nom personnel, je voudrais ici souhaiter à tous ceux et celles qui nous visiteront lors des Fêtes du Centenaire la plus cordiale bienvenue en nos murs. Je voudrais aussi adresser à tous les bénévoles qui ont participé à la réalisation de ce livre, de même qu'à l'organisation des fêtes que nous vivrons bientôt, nos remerciements les plus sincères et ce, au nom de toute la population de Saint-Bruno.

A handwritten signature in cursive script, reading "Wilfrid Bossé". The ink is dark and the signature is fluid and elegant.

Wilfrid Bossé

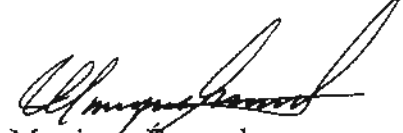
Madame Monique Émond

Présidente du Comité des Fêtes du Centenaire



Ce livre du centenaire fut l'élément déclencheur d'une réflexion de la population de Saint-Bruno-de-Kamouraska, il y a cinq ans. Voulait-on vraiment fêter à notre façon le centenaire de notre paroisse? Comme tous le savent, la réponse a été fort favorable. Il est heureux qu'il en soit ainsi, car quelle marque de reconnaissance envers nos ancêtres pourrait être plus belle que celle de rassembler tous ensemble les gens qui ont un lien avec notre paroisse et son histoire?

Les Fêtes du Centenaire donneront à chacun l'opportunité d'exprimer à quel point ils sont fiers d'habiter, d'être nés ou liés de quelque façon que ce soit à Saint-Bruno-de-Kamouraska. Ce livre du centenaire nous permettra de découvrir les efforts, le courage et la ténacité dont ont fait preuve nos ancêtres pour établir les bases de cette paroisse. Portons-lui une attention toute spéciale car il renferme entre autres trésors, notre culture, notre foi, nos traditions et qui sait, peut-être quelques sources d'espérance pour continuer à nourrir cet élan qui nous permettra de bâtir une histoire digne des fiers habitants du Bas-du-Fleuve!



Monique Émond

Préface

Denis Lajoie, ptre.



La lecture de ce livre va impressionner non seulement les filles et les fils de Saint-Bruno, mais encore toutes les personnes capables de juger la qualité d'un écrit. La somme de travail que révèle ce précieux document ainsi que la qualité de sa présentation dépassent toute attente. Moi-même enfant de Saint-Bruno, croyant connaître son histoire et son développement, j'ai constaté que j'en ignorais la plus grande partie.

Le sentiment profond qui m'habite après la lecture de ce livre, est d'avoir assisté à la naissance, à la croissance et au développement d'un être vivant. Comme l'enfant qui naît, qui grandit et atteint sa maturité, ce livre nous présente une communauté qui connaît les problèmes des premiers jours, qui lutte pour son autonomie, et dans un effort de croissance, acquiert sa maturité physique, culturelle et spirituelle. On croit entendre battre le pouls d'une population qui a voulu vivre, grandir et s'épanouir. Chaque chapitre trace le tableau d'une étape de vie où rien n'est oublié. C'est le produit d'une recherche poussée à la limite. C'est une mine d'informations. Quel travail!

Saint-Bruno avait une histoire originale et riche. Elle était méconnue. Maintenant, grâce à ce livre, c'est une histoire étalée au grand jour, à la gloire et à l'honneur d'une population fière, qui veut vivre et qui est capable de se dire. Les grandes figures civiles et religieuses qui ont marqué la vie de cette communauté sont désormais sorties de l'oubli. Toi qui liras ce livre, porte attention! Tu entendras peut-être toi aussi battre leur coeur. Félicitations à Monique Émond et à son équipe!

Longue vie à Saint-Bruno!

Denis Lajoie ptre.

Denis Lajoie, ptre.



Les écrivains: Hervé Voyer et Josée Emond

Avertissement:

Cet ouvrage n'a pas la prétention d'être hautement scientifique. Il a été écrit non seulement à partir de documents authentiques mais aussi à l'aide de récits que des journalistes improvisés, des amateurs de l'histoire nous ont laissés au fil des ans. Nous y retrouvons aussi des souvenirs que nos contemporains portent encore aujourd'hui dans leur mémoire. C'est dans cette mesure seulement que cet ouvrage demeure fidèle à l'histoire.

Et que l'histoire recommence...



... sur la route du Petit Moulin!

Présentation

À la fin du dix-huitième siècle, les forêts appalachiennes du Kamouraska recouvraient encore fièrement de leurs frondaisons variées, les sous-bois que les Montagnais, les Malécites et les Micmacs tenaient directement de leurs ancêtres. Ces abris hivernaux, riches en gibier, leur échappèrent toutefois subtilement quand l'européen y vit son profit. Situés juste au sud des seigneuries, ces territoires, jusque-là non-défrichés, virent effectivement leurs nombreuses ressources détournées vers le développement de la colonie. Les terres labourables, souvent centenaires, de la seigneurie de Kamouraska n'offraient plus d'espace à la progéniture en mal de s'implanter. Le canton de Woodbridge, encore «en bois debout», promettait alors une vie honorable où l'agriculture côtoierait la forêt de près. C'est ainsi que, sans tambour ni trompette, des pionniers, eux-mêmes descendants de pionniers, retournèrent une terre neuve et devinrent fondateurs.

Ils se «taillèrent» alors sur la carte une place officielle qu'ils dotèrent d'organisations civiles et religieuses leur permettant d'affronter le temps. Parfois prometteuses, parfois difficiles, toutes ces années démontrent l'enracinement courageux de ces gens et de leurs descendants. Les uns développèrent un milieu propice aux espoirs des seconds qui perpétuent encore fièrement Saint-Bruno -de-Kamouraska.

Cette rétrospective historique que vous vous apprêtez à lire veut, bien humblement, rendre hommage à ceux qui «rédigèrent» l'histoire par leur travail et leurs initiatives. Nous aimerions aussi l'offrir en guise de «curriculum vitae» collectif à ceux qui, par leur quotidien tourné vers l'avenir, contribuent toujours au développement de Saint-Bruno.

Introduction

Ici, la terre ondule délicatement, comme une mer calme; c'est le plateau appalachien. La forêt, présente partout, est coupée çà et là en «beaux morceaux» de terre agricole. Les rivières Manie, Saint-Denis, du Loup, aux Loutres, Kamouraska et de La Bouteillerie recueillent ses eaux, ni dormantes ni tumultueuses. Les lacs aux Loutres, de la Couronne (Couronné) et Lapointe miroitent aux limites sud-est de la municipalité, lesquelles furent d'ailleurs presque directement calquées sur le tracé du canton de Woodbridge.

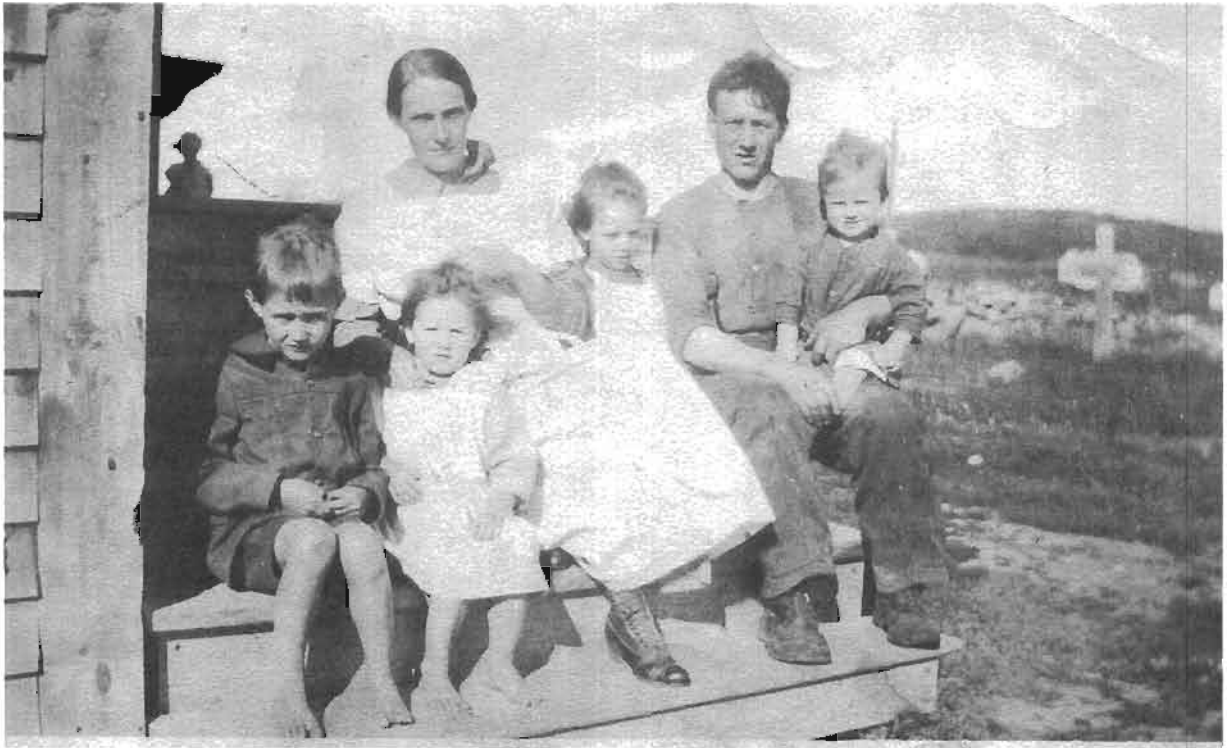
La population de Saint-Bruno se concentre dans la partie nord du territoire, le sud appartenant plutôt à la forêt qu'à l'agriculture. Les cantons Chabot et Painchaud partagent ses bornes au sud-est tandis que la municipalité de Sainte-Hélène et le canton Bungay la côtoient au nord-est. La municipalité de Saint-Pascal paroisse, au nord-ouest, et celle de Mont-Carmel, au sud-ouest, sont aussi ses voisines.

La région administrative du Bas-Saint-Laurent compte huit M.R.C. (municipalité régionale de comté), dont celle de Kamouraska qui en représente la porte d'entrée ouest. Le plateau appalachien kamouraskois est partagé entre quelques territoires non-organisés et cinq municipalités comprenant celle de Saint-Bruno-de-Kamouraska. La M.R.C. de Témiscouata au sud-est, celle de L'Islet au sud-ouest et l'état du Maine (U.S.A.) au sud, viennent compléter la géographie politique de ce secteur des montagnes Appalaches.

Il y a au-delà de cent ans, des hommes et des femmes défrichèrent le sud de la Grand'montagne, quelque 500 pieds plus haut que la plaine du Saint-Laurent si fertile mais trop peuplée. Leur aventure se déroule dans un décor où ils provoquèrent le mariage de l'agriculture et de la forêt. Il y a au-delà de cent ans, on essouchait les limites sud du Kamouraska.



*Sur une note
historique...*



...Woodbridge!

Hervé Voyer

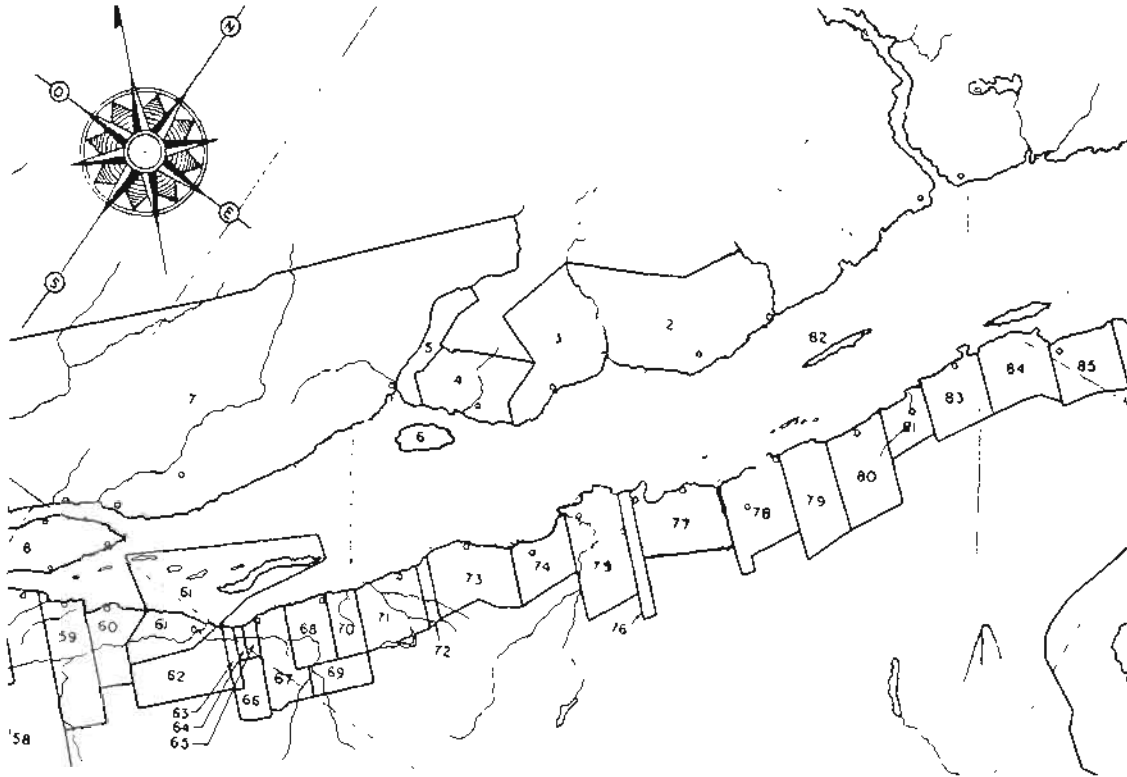
Historique

L'occupation des terres par les colons de la région de Kamouraska, comme pour le Québec méridional en général, relève principalement de deux systèmes qui ont été mis en place par les différentes administrations du pays: les seigneuries et les cantons. Évidemment, les découpages administratifs et les pratiques colonisatrices des nouveaux occupants ne tinrent pas compte des droits des Amérindiens, utilisateurs millénaires de ces contrées. De plus, les colons ne se conformèrent pas tous aux règlements en vigueur; profitant de l'éloignement ou invoquant le besoin, ils s'installèrent parfois sans autorisation sur des terres ne leur appartenant pas légalement. Ces derniers seront nommés «squatters». Nous verrons que la région de Kamouraska, et plus spécifiquement le canton Woodbridge, n'échappe pas à ce dernier phénomène. Certains «squatters» s'étonneront même de ce statut que l'état viendra leur accoler, subissant cette situation bien malgré eux. Dans une certaine mesure, nous osons l'affirmer... de l'ordre, naquit le désordre.

- L'ordre

1. Le système seigneurial

La France, au lendemain de la prise de possession (1534) de cette immense partie du continent nord-américain que sera la Nouvelle-France, n'arrête pas immédiatement son choix sur le système qu'elle y imposera. On esquisse quelques tentatives de colonisation pas très heureuses (1535, 1536); on y implante quelques noyaux de peuplement français et de traite des fourrures; on décide finalement, au XVII^{ème} siècle, d'y introduire le système seigneurial, variante probable du système féodal répandu en Europe.



Les seigneuries de notre région en 1760

Tiré de «Manoirs du Québec», Raymonde Gauthier, 1976, d'après «Atlas de la Nouvelle-France», Marcel Trudel, 1968

Afin d'assurer l'installation des Français en Amérique, on découpe donc graduellement le territoire en «fiefs et seigneuries». Le principe est relativement simple si on uniformise sa définition générale en traçant à grands traits les caractéristiques que voici: le fief représente une concession de territoire sur lequel un individu,

ou un groupe d'individus, étendra sa domination. N'excluant pas les autres formes de fiefs (ex.: les baronnies), la Nouvelle-France connaît surtout le fief en seigneurie. Généralement, un noble, un officier de régiment, une communauté religieuse ou tout autre individu ou groupe d'individus se démarquant par ses relations avec les autorités, reçoit du gouverneur ou de l'intendant un territoire et devient «seigneur» du lieu. Le seigneur accepte cependant, en même temps que son titre, certaines obligations telles que celles de rendre «foy et hommage» à son suzerain et de mettre en valeur sa seigneurie en y installant des colons. Il devra faire construire manoir, moulin banal et routes. En contrepartie, le colon devra notamment rendre à son tour «foy et hommage» à son seigneur, défricher sa terre, faire moudre son grain au moulin banal, prendre les armes en cas d'attaque du pays et payer «cens et rentes», ou si vous préférez, «loyer». Effectivement, le colon défricheur ne possède pas réellement sa terre. Elle demeure la propriété du seigneur. Cependant, le paysan peut, s'il le désire, vendre sa terre pour la valeur du travail qu'il y a accompli. (1).

C'est ainsi que, de 1670 à 1696, la région de Kamouraska est divisée en seigneuries afin de consolider l'implantation des Français sur les rives de l'estuaire du Saint-Laurent. Huit seigneuries découpent notre territoire. Elles ne s'enfoncent pas très profondément dans les terres (sauf celle de Saint-Denis) mais elles couvrent toutes les basses-terres particulièrement fertiles du Saint-Laurent. La seigneurie de Kamouraska y plante solidement ses racines. Elle fut concédée le 15 juillet 1674 par Louis de Buade, comte de Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France, à Olivier Morel, déjà seigneur de La Durantaye. On la délimite en ces termes: «trois lieues de terre de front le long du fleuve Saint-Laurent, savoir deux lieues au-dessus de la rivière appelée Kamouraska et une lieue au-dessous, icelle comprise, avec deux lieues de profondeur dans les dites terres, ensemble les îlets étant au devant des dites trois lieues pour du tout jouir en fief, seigneurie, haute, moyenne et basse justice». (2) Permettez-nous d'insister ici sur cet élément important que représente la profondeur de la seigneurie, à savoir: «deux lieues de profondeur dans lesdites terres». Cette précision dans l'acte de concession est en fait bien imprécise. L'important était avant tout de posséder des terres faciles à mettre en valeur et ayant un bon accès à la seule route existante en 1674, c'est-à-dire le Saint-Laurent; on s'évertuait donc à préciser davantage les limites côtières que les profondeurs.

Et voilà ce beau morceau de territoire soumis au développement seigneurial. Olivier Morel s'en départit le 5 novembre 1680, sans l'avoir mis en valeur, au profit de Charles-Aubert de la Chesnaye. Ce dernier y installe les premiers colons vers 1692. Au fil des ans, la seigneurie connaîtra de nouveaux seigneurs. La célèbre famille Taché y fait son entrée par le biais de Pascal-Jacques Taché qui épouse, le 26 septembre 1785, Marie-Louise-Renée Decharney, seigneresse de Kamouraska. (3) Le destin fera jouer par la famille Taché et ses descendants un rôle insoupçonné dans le peuplement du canton de Woodbridge (Saint-Bruno) dont ils deviendront des acteurs de premier plan.

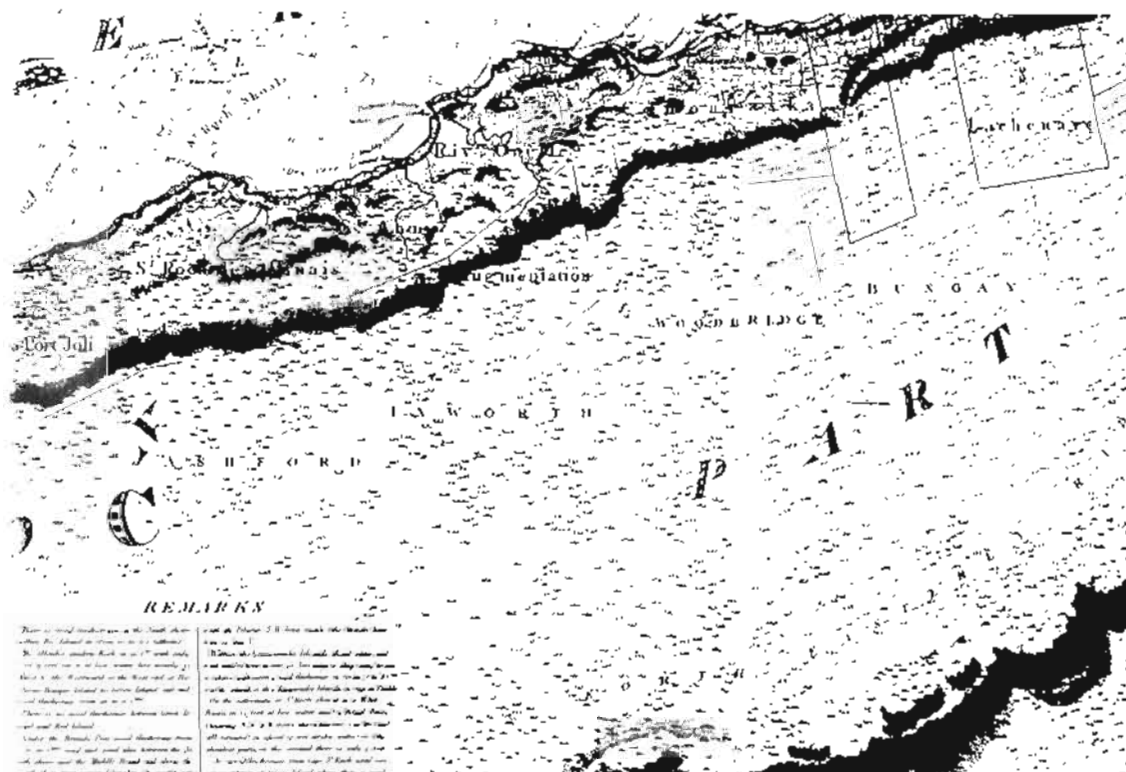
- Les Cantons (townships)

Le système seigneurial survécut à la victoire des Anglais sur les Français et à la remise de la Nouvelle-France à l'Angleterre. Les nouveaux «propriétaires» du pays n'étaient certes pas unanimes à conserver les pratiques étrangères à la mère patrie et ce n'est souvent qu'au bout de négociations bien nourries que les Québécois (nommés Canadiens à cette époque) conservèrent certaines habitudes et coutumes qui leur étaient propres. Ainsi, le système seigneurial put continuer à s'épanouir. Mais, parallèle à ce dernier, le système anglais du «township», ou canton, est installé au pays à partir de 1791. En effet,

l'Acte constitutionnel de cette dernière année autorise, dans le Bas-Canada, la concession de terres en «franc et commun soccage». (4) Cette dernière caractéristique du canton le distingue très clairement du mode d'acquisition des terres dans une seigneurie. Pour bien comprendre ce que représente une propriété obtenue en franc et commun soccage, citons ici Yvanhoë Caron: «... propriété libre de tout lien et obligation de service, et soumise uniquement et pas toujours au paiement d'une redevance annuelle. Le grand avantage de ces tenures en libre soccage, c'est qu'elles étaient définitives; une fois consenties, elles devenaient irrévocables. La propriété jouissant ainsi des conditions les meilleures, la liberté, la sécurité et la perpétuité». (5)

Et c'est ainsi qu'à partir de 1792, on entend privilégier l'acquisition de lots sur les terres dites «de la Couronne» ou du gouvernement, ces emplacements étant localisés à l'extérieur des limites seigneuriales. Après cette date, plusieurs demandes de concessions sont acheminées au gouvernement, mais ce n'est qu'en février 1796 que le premier «township» sera officiellement concédé. (6)

Au début du XIX^{ème} siècle, le gouvernement de Londres confie à l'arpenteur Joseph Bouchette l'importante mission de dresser l'état général de la colonie; il devra produire l'inventaire des richesses du Canada. Son travail le conduit évidemment dans notre région qui, si on en croit ses commentaires élogieux, le séduit. Dans son rapport topographique de la région de Kamouraska (1813), il mentionne rapidement la présence du canton Woodbridge. Dans un autre ouvrage, daté de 1815, le même Joseph Bouchette, arpenteur général du Bas-Canada et lieutenant-colonel de la milice canadienne, précise que le canton de Woodbridge est non arpenté. Une carte géographique illustrant la route venant d'Halifax à Rivière-du-Loup y est incorporée et on peut clairement relever la présence du canton Woodbridge. (7)



Carte de Joseph Bouchette, 1815
Source: Société historique de la Côte-du-Sud

terre porte ce nom; de la même région, les villes de Bungay et d'Ixworth. Coïncidence?... Le canton qui borne celui de Woodbridge, à l'est, se nomme lui aussi Bungay tandis que celui d'Ixworth se localise non loin à l'ouest! Pourquoi avoir voulu reproduire ici ce voisinage d'outre-mer? Le hasard serait-il

Le découpage d'un canton que l'on nomme déjà Woodbridge est donc prévu lorsque Joseph Bouchette visite la région, mais l'arpentage de ce canton n'est encore qu'un projet, Bouchette le présentant comme tel.

Mais d'où vient ce nom de «Woodbridge»? Nous savons qu'une ville du comté de Suffolk en Angle-

trop grand... ? Nos recherches ne nous permettent malheureusement pas de dénouer l'énigme, et l'obscurité inconfortable subsiste sur ce chapitre de notre territoire.

3. Les demandes de concession

À la fin du XVIII^e siècle, le territoire est donc soumis à deux «politiques» de peuplement qui diffèrent passablement l'une de l'autre. Alors que dans les seigneuries les terres sont presque toutes occupées, les cantons offrent de grandes possibilités d'implanter la descendance nombreuse des vieilles paroisses. Les ressources forestières et le potentiel agricole escompté du plateau appalachien sont convoités. On ambitionne d'y planter la hache bien d'aplomb; des tranches de forêt tomberont et les nouvelles générations y tailleront les berceaux de leurs descendants.

Et voici *Pascal Taché*, jeune et ambitieux seigneur de Kamouraska, à la tête d'un groupe qu'il décrit comme étant ses associés. Nous le laissons dépeindre son projet par le biais de cette lettre qu'il adresse au Lord Dorchester «... capitaine général et gouverneur en chef des Provinces du Haut et du Bas Canada (...) La requête de Pascal Taché et ses associés, Expose humblement à votre Excellence que désirant établir une partie des terres de la Couronne, il plaise à votre Excellence leurs accorder un Township derrière la Seigneurie de Kamouraska dont ledit Pascal Taché est propriétaire, le front dudit Township prenant à la ceinture de ladite seigneurie, Borné au sud-ouest à la ligne qui sépare ladite seigneurie du fief St. Denis, et au nord-est à la ligne qui sépare la seigneurie de Kamouraska d'avec celle de L'ilet du Portage, sur la profondeur que les instructions Royales admettent, et en franc et commun soccage, le suppliant continuera ses vœux. Québec le dix huitième jour de Décembre, mil sept cent quatre vingt quinze». (8) Le 28 décembre 1795, la demande est soumise au «Land Committee» qui expose ses recommandations le 2 février de l'année suivante: le comité est réceptif à la demande venant de Kamouraska et l'appuie. Une condition est cependant établie: les demandeurs devront prouver leurs bonnes intentions et leurs principes. Nous pouvons ici supposer que le souvenir des événements ayant conduit à l'indépendance des États-Unis éveillait la prudence de nos dirigeants; les Canadiens devront être de loyaux sujets. On mentionne aussi que des démarches avaient déjà été entreprises par un dénommé Louis Perrault concernant le canton de Woodbridge, mais que ce dernier négligea de donner suite à ses intentions, laissant apparemment la place libre. Cette remarque du «comité des terres» datant du 2 février 1796, nous donne ici la plus ancienne mention du nom de «Woodbridge» découverte dans les documents que nous avons consultés. En ce qui concerne Louis Perrault et ses intentions, nos sources demeurent malheureusement muettes. (9)

L'absence de documents supplémentaires nous plonge momentanément dans l'inconnu quant à la suite donnée à cette demande officielle de concession du canton Woodbridge par M. Taché. La correspondance reprend cependant en 1825 et est généreusement nourrie par toutes les parties en cause. Il y apparaît que le souhait émis par Pascal Taché et ses «associés» en 1795 n'est pas encore concrétisé. Le 7 mars 1825, le même Pascal Taché se montre plus agressif et entend bien convaincre les autorités gouvernementales du bien-fondé de ses prétentions. Dans une lettre destinée à Sir Francis Nathaniel Burton, lieutenant-gouverneur «dans et pour la Province du Bas-Canada», il expose «très humblement» quelques-uns de ses atouts: il est le plus ancien juge de paix de la Côte-du-Sud, juge de paix du Quorum durant sa résidence à Québec, lieutenant-colonel commandant de la division de milice de Kamouraska. Il présente sa seigneurie comme étant fortement peuplée: 5 400 âmes réparties en pas moins de 777 «feux ou habitations» sur un territoire dont le quart serait «occupé par des montagnes de roches et de savannes absolument incultes». Il craint que les jeunes, ne trouvant plus de terres disponibles dans

la seigneurie, s'expatrient de leur paroisse natale. Cette affirmation rejoint celle que fit Joseph Bouchette au début du XIX^{ème} siècle, c'est-à-dire qu'il restait bien peu de nouvelles terres à concéder dans la zone seigneuriale. (10) Le Canton de Woodbridge n'est pas encore octroyé et se fait des plus invitants.

Le 19 mars 1825, les associés de Pascal Taché, jusque-là anonymes, se présentent par le biais d'une pétition adressée à Sir Francis Nathaniel Burton, toujours lieutenant-gouverneur du Bas-Canada. (11) Ils supplient ce dernier de bien vouloir leur octroyer une partie du canton convoité. Neuf d'entre eux aimeraient acquérir 1 200 acres de terre chacun. Les voici:

Pascal Taché

A. Dionne, juge de paix et capitaine de milice

F. Gauvreau, capitaine de milice

Deguisse, juge de paix et officiel de milice

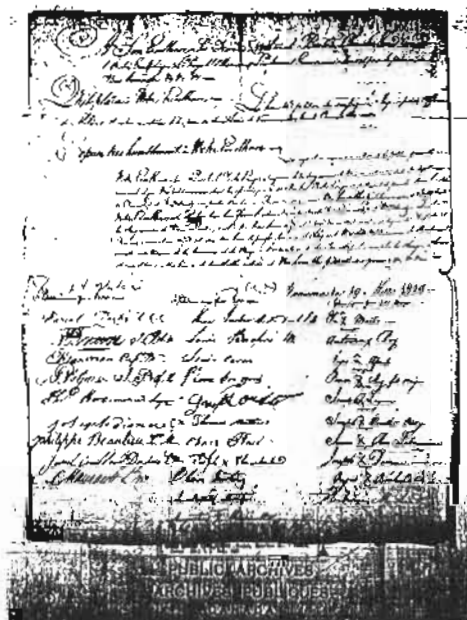
Thomas Horsman

Joseph Dionne, capitaine de milice

Philippe Beaulieu, lieutenant de milice

Paul Couillard-Dupuis, lieutenant de milice

C. Maurault, lieutenant de milice.



Signature des 30 preneurs d'acres de terre.

Tandis que 21 preneurs de 200 acres chacun se présentent ainsi:

Thomas Ansbrow, maître d'école

Louis Beaupré

Jean-Roc Labourrière

Pierre Sergerie

Joseph Ouellet

Joseph Chamberland

Jean-Baptiste Martin

Élie Martin

Antoine Roy

Régis April

Pierre Roy, fils

Joseph Lagacé

Augustin Mignault

Hilary Michaud

Thomas Matters

Charles Pinet

Olivier Martin

Joseph Ouellet

Joseph Dionne

Régis Bécharde

Louis Caron

Au mois d'août 1825, une correspondance que Pascal Taché destine encore à Sir Francis Nathaniel Burton précise: «que chacune de ces personnes se propose de tenir feu et lieu sur les lots ou portions de terres qu'il plaira à votre Excellence de leur accorder et qu'elles pourront et s'engageront respectivement de faire huit arpents de terre propre à la culture sur chacun de ces lots dans trois années à compter du jour de la date de l'octroi. Votre suppléant prie votre Excellence de vouloir bien lui permettre de saisir cette occasion pour lui offrir ses services en qualité d'agent pour le susdit township, ne doutant nullement que s'ils étaient agréés de votre Excellence, votre suppléant pourrait le faire établir dans son entier par le surcroit de la population qui se trouve dans sa Seigneurie de Kamouraska qui le borne du côté Nord». (12)

Malgré ses efforts répétés auprès des autorités en cause, l'ambitieux Pascal Taché ne verra pas se

réaliser ce projet de peuplement du canton Woodbridge qu'il pilote depuis 1795. Il quitte les siens le 5 juin 1830 et c'est son fils, Pascal, qui hérite de la part que son père possédait dans la seigneurie de Kamouraska; l'autre partie lui appartenant déjà depuis 1813 par la mort de sa mère, Marie-Louise-Renée Decharnay. (13)

Très tôt après cet événement malheureux, soit le 31 juillet 1830, une requête de Pascal Taché, fils, est acheminée à Sir James Kempt, capitaine général et administrateur en chef des provinces du Bas et du Haut-Canada. (14) On y apprend que la famille Taché se trouve au beau milieu d'une controverse des plus étonnantes. Les seigneurs de Kamouraska, habités par les meilleures intentions, font face aux prétentions gouvernementales sur des terres qu'ils considéraient... les leurs!

Le désordre

1-Petite négligence... seigneuriale

Respectant une des caractéristiques du système seigneurial, la seigneurie de Kamouraska se peupla par l'ouverture successive de nouveaux rangs, vers le sud. En général, chacun de ces rangs de concession possédait 40 arpents de profondeur, uniformisant ainsi la distance entre les «fronteaux» de rangs. Cependant, pour le secteur qui nous intéresse, la côte fortement découpée du Saint-Laurent brise la ligne de démarcation des rangs et tente inévitablement de reproduire ses inégalités jusque dans les «profondeurs» de la seigneurie. Ce dernier phénomène tracera en une dentelle irrégulière les limites occupées du territoire sur le plateau appalachien.

Lors de sa concession en 1674, on décrit les limites de la seigneurie et on fixa sa profondeur à deux lieues dans les terres. Il semble que les différents seigneurs de Kamouraska négligèrent de délimiter clairement leur propriété, l'intérieur des terres étant vaste et... «libre». Or, avec l'instauration du système de cantons, on donne un nouveau voisin à la seigneurie de Kamouraska: le canton de Woodbridge!

Le 31 juillet 1830, Pascal Taché, fils, confesse par le biais d'une longue lettre adressée à Sir James Kempt, capitaine général et administrateur en chef des provinces du Bas et du Haut-Canada, l'empiètement de la seigneurie de Kamouraska sur les terres de la Couronne. (15) On y apprend que ce n'est que plusieurs années après 1785 (mais avant 1816) que Pascal Taché et son fils firent tirer les bornes de la seigneurie. De cette négligence naquit certainement une invraisemblable incertitude du côté des colons établis dans les derniers rangs de la seigneurie; de censitaires irréprochables, ils passaient à l'état de... «squatters»! Ce nouveau qualificatif pouvait dès lors leur valoir la perte de la partie sud de leurs terres.

L'inconfort devait aussi être grand pour Pascal Taché. Dans sa lettre du 31 juillet, il évalue à cent cinquante le nombre de concessionnaires dont la terre empiète en tout ou en partie sur celles de la Couronne. Il ajoute: «... ces concessions ont été faites à prix très modique afin d'engager les étrangers à venir s'y établir. (...) Que les dépenses que votre pétitionnaire et son père susdit on encourrues dans ces nouvelles concessions sont immenses tant pour les Procès Verbaux que pour faire faire des Chemins de front, des parties de Routes, des Clotures et pour l'entretien des chemins tant en hyver qu'en été». Il craint que «... si le Township de Woodbridge était octroyé à quelque personne sans restriction, votre Pétitionnaire ainsi que les concessionnaires se trouveraient dans une circonstance très affligeante et dans le plus grand embarras et surtout votre

Pétitionnaire qui se verrait exposé à être poursuivi rigoureusement par les habitans qui possèdent de bonne foi en vertu des titres qu'ils ont obtenus des seigneurs de Kamouraska et qui ont fait des dépenses considérables tant pour le défrichement des terres que pour Procès Verbaux, chemins, répartitions, clotures, et qui ruineraient inévitablement votre Pétitionnaire». Et après avoir vanté généreusement les mérites de son défunt père, en grande partie responsable de l'accidentel imbroglio territorial, Pascal Taché, fils ... «supplie humblement qu'il plaise à Votre Excellence lui octroyer cette partie du Township de Woodbridge jusqu'à la profondeur des deux Seigneuries sus mentionnées (Saint-Denis et Granville), qui ont chacune trois lieues de profondeur ou telle autre partie du dit Township qu'il lui plaira, et ce à telle condition qu'il plaira à Votre Excellence lui imposer». (16)

Quelques années auparavant, en 1827, Joseph Bouchette visitait la seigneurie en compagnie de Pascal Taché et son fils (17), et le 12 mars 1832, il donnait instruction à Adolphe Larue d'arpenter le canton Woodbridge, ce que ce dernier déclare avoir accompli dans son rapport daté du 30 juin 1832 (18). Enfin, les délimitations du canton seront désormais officialisées par un arpentage en bonne et due forme. Par la même occasion, M. Larue subdivise les trois premiers rangs de Woodbridge en lots de cent acres chacun. Il spécifie avoir planté, au point de rencontre du fief Saint-Denis, de la seigneurie de Kamouraska et du canton Woodbridge, une pierre sur laquelle il inscrivit en grosses lettres lisibles: «St-Denis» au sud-ouest, et «Woodbridge» au sud-est. (19)

Au mois d'août 1833, une recommandation signée par John Davidson, du bureau des terres de la Couronne, est acheminée à Lord Aylmer, gouverneur en chef du Bas-Canada; la portion contestée du canton Woodbridge doit être vendue. Elle sera proposée aux colons qui l'occupent et le franc et commun soccage est désigné comme mode d'acquisition. (20)

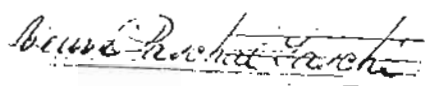
Mais, après plus de 38 ans d'infatigables démarches de la part des seigneurs de Kamouraska, on remarquera que le tenace Pascal Taché ne sera pas de la suite des négociations... il est décédé le 4 janvier de cette même année 1833!

2-La prudence de l'inquiétude

«Québec, 27 août 1836»

«Monsieur,

De la part de Madame Veuve Taché, seigneuresse de Kamouraska, je suis chargé de vous prier de transmettre à son Excellence le Gouverneur en chef, les plus sincères remerciemens pour la faveur que son Excellence lui a accordée en suspendant la vente qui devait avoir lieu le 1^{er} septembre prochain de certaines terres appartenant à la Couronne situées dans les 1^{er} et 2^{eme} rang du Township de Woodrich auquel aboutit sa seigneurie, laquelle vente, si elle eut eu lieu, aurait mis Madame Taché dans de grands embarras au sujet des Concessions faites par ses auteurs sur les terres en question, qu'ils avaient par erreur considérées comme faisant partie de leur seigneurie...» (21)



Julie Larue, veuve de Pascal Taché, fils, et seigneuresse de Kamouraska par défaut (22) se dévoile ici

porteuse du délicat dossier de «Woodbridge». Elle charge, on ne sait quand, un certain R.E. Caron «... de veiller à cette affaire pour elle...» (23)

Mais pourquoi nos dossiers souffrent-ils ce silence de trois ans entre la recommandation du mois d'août 1833 et cette lettre de 1836? De quelle nature furent les négociations entre le gouvernement et Julie Larue tout ce temps? ... tendues? ...hésitantes? Y en eut-il? Nous devons répondre oui à cette dernière question car la lettre ci-haut citée mentionne ceci: «... la faveur que son Excellence lui a accordée en suspendant la vente...» Cette faveur nécessite obligatoirement une ou des demandes de la part de Julie Larue. Mais pourquoi ce revirement de situation? En quoi la proposition de 1833 de la part du gouvernement ne correspondait pas aux attentes de la seigneuresse ou des colons? Il est fort probable que ces derniers ne se réjouirent pas à l'idée d'acquérir monétairement des terres qu'ils considéraient déjà les leurs et pour lesquelles ils avaient déjà contribué par leur travail et leurs devoirs de censitaires. Une hypothèse vraisemblable voudrait que cette réticence, ou même le refus de la part des colons, obligea le gouvernement à ne plus les considérer comme acheteurs privilégiés. De là, la crainte visible de la seigneuresse de voir les terres contestées, vendues légalement à de nouveaux occupants qui, pour prendre possession de leurs biens, devront expulser les «squatters censitaires».

Quelque temps plus tard, soit le 5 novembre 1836, Julie Larue acquiesce aux conditions que le gouverneur en chef lui avait faite dans une lettre datée du 29 octobre. (24) Elle suggère cependant: «...quelques petites modifications qui ne dérangent en rien l'arrangement, mais sans lesquelles je me trouverais acquérir ce terrain à pure perte. Je veux bien m'obliger à payer 2/6 par acre (25) pour toutes les empiétations faites par les censitaires de Kamouraska sur les terres de la Couronne, et céder ces propriétés aux personnes qui les possèdent actuellement aux même conditions, mais je désirerais que ce fut aussi à la condition que les seigneurs de Kamouraska demeureraient déchargés envers les acquéreurs des garanties qu'ils ont contre eux par leurs titres de concession, seul motif qui me force d'acquérir, et de plus que cette faculté stipulée au profit des possesseurs actuels de ces terrains fut limitée à un certain nombre d'année après lequel temps je serais libre de disposer de ces terrains comme je le jugerais à propos...». Madame Taché craint que certains colons tirent profit de la situation en n'achetant les terres en question que lorsque la transaction les avantagera au maximum, «...certains qu'ils seraient que je ne puis disposer de ces propriétés qu'en leur faveur...». Elle ajoute aussi pour terminer qu'elle est prête à laisser aux colons le capital qu'elle aura payé au gouvernement, moyennant toutefois une rente foncière qui représenterait l'intérêt légal du capital qu'elle investira. (26)

Le tout semble positif, car le 21 novembre 1836, Caron, le représentant de Julie Larue, s'adressant en des termes reconnaissants au gouverneur en chef accuse réception de la réponse finale de ce dernier (en date du 17 novembre) et mentionne qu'il recevra sous peu les papiers nécessaires pour conclure cette affaire. (27)

Et c'est ainsi que Julie Larue, Madame Taché de Kamouraska, acquiert pour la somme de 888 livres, 7 104 acres de terre dans le canton Woodbridge, le 24 décembre 1836. Après quarante et un ans d'inconfort et de négociations, elle devient légalement la première propriétaire des lots dans les limites actuelles de Saint-Bruno. Le 2 mai 1840, le canton de Woodbridge est officiellement érigé et les lettres patentes confirment Mme Larue dans ses possessions. (28)

L'honneur blessé des seigneurs de Kamouraska sera pansé au fil des ans et leur bonne réputation sauvegardée. Sans avoir étudié en profondeur la suite des événements, nous pouvons imaginer que Julie Larue se départit probablement de ses terres au profit des colons qui les occupaient déjà, selon les termes des engagements signés avec le gouvernement.

Un peuplement improvisé

Pendant qu'on essaie de légaliser la possession des terres concédées malencontreusement par les seigneurs de Kamouraska, d'autres «défricheurs-laboureurs» s'établissent de leur propre chef à l'intérieur du canton Woodbridge. La seigneurie de Kamouraska n'offre plus de possibilités d'implantation et les colons se tournent naturellement vers le sud... le plateau «en bois debout» des Appalaches. Leur démarche se veut probablement des plus honnêtes; ils ont besoin d'espace. Ils omettent cependant un détail d'importance: les terres qu'ils entreprennent de défricher sont propriété de la Couronne. Il semble d'ailleurs presque invraisemblable que ces gens s'établissent ainsi sans tirer leçon des complications que connaissent les seigneurs de Kamouraska. Mais leur tour viendra...

Le 23 juin 1834, une requête nous dévoile les noms de vingt-deux pétitionnaires s'expliquant auprès de «*Son Excellence Mathew Witworth Aylmer*», gouverneur en chef du Bas-Canada. Il semble vraisemblable de croire que cette lettre nous présente ceux qui s'établirent délibérément les premiers dans Woodbridge. Les voici:

Jean-Baptiste Thiboutot
Jean-Marie Thiboutot
Pierre Thiboutot
Paul Thiboutot
Narcisse Ouellet
Pierre Thiboutot
François Bossé
Moyse Michaud
Joseph Michaud
Jean-Marie Chorette
Amable Ouellet

André Ouellet
Germain Ouellet
Paul Ouellet
Charles Ouellet, père
Casimir Ouellet
Pierre Ouellet
Henry Bérubé
François Lisotte
Louis Charette
Sixte Lisotte
Michel Ouellet

Ils se décrivent comme habitants de la paroisse de Saint-Pascal-de-Kamouraska et s'expriment en ces termes: «*que vos pétitionnaires, n'ayant aucun moyen de se procurer des établissemens pour eux et leurs enfans,*



Champ de blé

plusieurs d'entr'eux chargés de nombreuse famille et pleins de confiance en la bienveillance paternelle du Gouvernement de Sa Majesté, ils ont pris possession de certains lots de terre dans le Township de Woodbridge derrière la Seigneurie de Kamouraska, en dehors des terrains réclamés par les Représentant de feu Pascal Taché Ecuier pour combler le déficit des dernières concessions de la dite seigneurie. Que dans la vue de s'établir sur les dits lots de terre, et dans l'espoir d'en obtenir l'octroi, vos Pétitionnaires ont commencé à y faire des défrichemens, ouvert un chemin de front, et que quelques uns d'entr'eux ont semé sur leurs

lots respectifs jusqu'à la quantité de sept ou huit minots de grains et ont tenu et tiennent actuellement feu et lieu sur iceux y ayant bâti des maisons». Plus loin, ils demandent au gouvernement de confirmer chacun des pétitionnaires dans sa possession «...aux conditions qu'il plaira à Votre Excellence...» (29)

Ce ne fut pas si simple car nos bons pionniers doivent recontacter les autorités le 15 mars 1836. C'est à «*Son Excellence le Très Honorable Archibald*», capitaine général et gouverneur en chef du Bas-Canada qu'ils adressent les mêmes demandes que celles formulées le 23 juin 1834. L'heure est à la politesse... Le ton du discours, tout en se devant d'être persuasif, doit demeurer plus que prudent. En fait foi cet extrait: «...*Que vos humbles Pétitionnaires ayant les mêmes sentimens de confiance dans la bienveillance du Gouvernement de Sa Majesté en cette Province sont demeurés dans la possession des dits Lots de terre et ont continué les défrichemens commencés. C'est pourquoi vos humbles Pétitionnaires supplient humblement Votre Excellence de vouloir bien prendre leur présente requête en sa bienveillante considération et leur octroyer les dits lots de terre depuis le No 1 dans le dit Township jusq'au No 14 inclusivement sur deux rangs de profondeur en maintenant chacun des pétitionnaires dans la possession ou il est actuellement et aux conditions qu'il plaira à Votre Excellence d'imposer*». (30)

Les pétitionnaires sont encore au nombre de vingt-deux mais certains noms ne font plus partie de la liste tandis que de nouveaux venus y ajoutent leurs marques:

Disparus:	Jean-Marie Thiboutot	Nouveaux:	André Ouellet
	Paul Thiboutot		François Soucy
	Pierre Thiboutot		Pascal Soucy
	Moyse Michaud		François Soucy
	Louis Chorette		Stanislas Soucy
	Sixte Lisotte		Jean-Baptiste Rivard
	Amable Ouellet		Germain Ouellet
	Michel Ouellet		Pascal Ouellet



William Charest.

Les deux derniers documents cités nous dévoilent ainsi ce qui semble être le premier noyau de peuplement permanent de souche canado-européenne sur le territoire de la future Saint-Bruno. Si on prête foi aux déclarations des colons, les lots numérotés de 1 à 14 sur deux rangs de profondeur (les rangs 1 et 2) furent d'abord occupés, et ce par des défricheurs en mal d'espace venus de Saint-Pascal, désireux d'y implanter leurs familles nombreuses. Plusieurs d'entre eux y avaient construit des maisons et demeuraient déjà sur le sol qu'ils partageaient avec la

forêt. L'opération ne comportait pourtant rien de bien malicieux, mais vue de l'oeil gouvernemental de «Sa Majesté», ces colons trop téméraires rejoignirent les rangs des «squatters», ces hors-la-loi qui enfreignaient les règlements en s'établissant, sans papiers ni paiements, sur les terres de la Couronne.

Nous ignorons ce qu'il advint d'eux par la suite. Pendant combien de temps l'incertitude habita-t-elle les foyers de ces défricheurs? Notre histoire souffre encore une fois ici d'un vide couvrant plusieurs années, aucun document ne nous permettant actuellement de tirer l'affaire au clair. Tout au plus, nous pouvons exprimer l'opinion que ce genre de cas ne fut pas rapide à solutionner, car la suite nous révélera qu'en 1855, soit près de vingt ans plus tard, les trois quarts du canton Woodbridge étaient peuplés de «squatters».

Un peuplement impatient

Le canton Woodbridge sera, au fil des ans, découpé en une multitude de lots s'alignant pour former neuf rangs couvrant tout son territoire. Le Département des terres de la Couronne confie cette opération de «carrelage de la forêt» à Vital Desrochers, arpenteur domicilié à Saint-Pascal. Son travail s'étalera sur au moins sept ans, les documents disponibles prouvant ses démarches de 1849 à 1855. (31). Bien qu'incomplète et parfois parcimonieuse, la correspondance qu'entretiennent l'arpenteur Desrochers et ses supérieurs nous décrit probablement assez bien l'empressement avec lequel les colons entendent exploiter les ressources du canton. Leurs rêves prennent d'assaut un Woodbridge dont on n'a même pas encore fini de mesurer avec exactitude les pourtours. Rapidement, les plus beaux morceaux de terre sont ensemencés, écartant au passage des règlements qui retarderaient assurément les récoltes de quelques années.

Certains désirent toutefois protéger les travaux entrepris (ou qu'ils désirent débiter) et pressent l'arpenteur Desrochers à tirer les lignes de lots qu'ils occupent déjà. Desrochers nous le confirme en ces termes: *«Dans le courant du mois de Mars et Avril dernier, en l'année mil-huit-cent-cinquante-un. À la réquisition des colons du Township de Woodbridge dont les noms sont inscrits sur ce plan ci-annexé (...) je me suis exprès transporté sur les lots de terre occupés par les dits colons (...) aux fins de chaîner en trait quarré la largeur des dits lots (...) pour satisfaire les dits colons empressés d'y faire des travaux en sureté. J'ai cru devoir, sans être autorisé du département des terres de la Couronne, opérer comme suit, avec l'approbation de l'agent local...»* (32)

Il décrit ensuite les superficies ainsi arpentées et nous localise les lots comme suit: deux dans le deuxième rang (numéros 8 et 9); trente et un dans le troisième rang (jusqu'au numéro 47 inclusive-ment); sept dans le quatrième rang; deux dans le cinquième rang. Il spécifie ensuite ceci: *«...tous ces colons au nombre de 47 ont obtenu de l'agent des permis d'occupation que j'ai moi même en main...»*. Il nous apparaît alors que ces quarante-sept colons, si pressés, ont quand même obtenu des permis en bonne et due forme leur permettant d'exploiter des lots qui ne sont cependant pas encore clairement délimités. Notez de plus que Desrochers nous apprend ici qu'un agent «local», à l'emploi du Bureau des terres, distribue des autorisations d'occupation. Depuis quand cet agent opère-t-il dans la région? La question demeure sans réponse.

Le 13 juin 1854, Vital Desrochers s'affaire à des travaux d'arpentage dans Woodbridge. Il fait par la suite un portrait très positif du progrès de la colonisation. Il se risque aussi à évaluer la qualité du sol

et de la forêt qu'il quadrille, l'arpenteur devant produire des rapports très descriptifs des lieux. Desrochers semble d'ailleurs s'y prêter de bon cœur et ses observations veulent visiblement stimuler l'intérêt de ses supérieurs du bureau des Terres de la Couronne pour la cause de Woodbridge. Du troisième rang, il écrira: «...j'ai remarqué dans les courses faites sur ce rang, que le sol était accidenté et pas également propre à la culture. On rencontre où passe les dits fronteaux de 611 chaînes 92 mailles de long, des passées rocheuses, la borne se trouve à des distances de 10 à 12 chaînes et plus, au sud du fronteau nord, et à cet endroit on rencontre des défrichements considérables, dont la plus grande partie était ensemencée. Cette terre est faite sur un coteau à pente douce et s'étend depuis le lot 16 en courant à l'ouest jusqu'au dernier lot 49. Nous voyons presque à chaque lot sur un coteau des maisonnettes et autres batistes. Je ne puis donner l'étendue de ces défrichements parce qu'ils sont situés vers la mi concession».

«J'ai rencontré dans le fronteau nord du dit 3ème rang, sur le lot 25, la belle route envoi de confection par le Gouvernement et dont la surveillance des travaux a été confié à l'habile M. P.O. Dupuy de St-Pascal: La quelle se prolonge jusqu'à la mi concession du 3ème rang».

«Permettez-moi de dire vu l'importance de cette voie de communication qu'il serait urgent soit dans l'intérêt du Gouvernement pour la vente de ses terres, soit dans l'intérêt aussi de la colonisation que cette route fût continuée et sans différer aussi haut que possible, car nos laborieux colons n'attendent que cette ouverture pour se livrer à la culture de leurs lots respectifs. (33)

Vous reconnaîtrez ici le rang de la Croix (rang 3), et la route Centrale qui assure la communication entre les trois premiers rangs du canton et de Saint-Pascal. Nous sommes en 1854 et les colons installés dans Woodbridge doivent dévaler régulièrement la forte pente de la Grand'montagne pour se rendre à Saint-Pascal; c'est là qu'ils exercent leurs nombreux devoirs religieux, font commerce, achats et transactions. L'enthousiasme évident de Vital Desrochers, face à la construction de la route Centrale, démontre bien l'importance d'une telle voie de communication pour la progression du peuplement. Les routes qui relient les vieilles paroisses aux nouvelles concessions incitent les colons à s'y implanter; les communications qu'elles suscitent et facilitent brisent l'éloignement et l'insécurité. Elles dynamisent l'occupation du territoire.

L'arpenteur se propose ensuite de nous décrire le quatrième rang: «Ce quatrième rang est traversé diagonalement par la magnifique Rivière du Loup qui coule en tout temps avec abondance, et présente dans sa course sinueuse des rapides et des chutes d'une bien belle apparence, ainsi que des équerres assez élevées; ce qui la rend propre à y ériger des moulins de toutes dimensions.

La belle Rivière poissonneuse de Lamanie se décharge dans cette Rivière.

Le sol est, à quelque exception près, également riche et très propre à la culture; la nature du terrain est accidenté par intervalles.

J'ai découvert en voyageant diagonalement sur plusieurs lots de ce rang des défrichements; de la terre faite et ensemencée; des prés sauvages où il se récolte beaucoup de foin. J'ai fait une réserve de village sur la partie sud du lot 26, d'une étendue de 17 acres



Le barrage du moulin à scie du 6e sur la rivière du Loup

et 36 perches; laquelle réserve est bornée par le nord à la Rivière du Loup. Je l'ai ceinturée par des lignes et j'ai planté aux quatre angles des poteaux inscrits.

À cet endroit, les écharres de la Rivière sont suffisamment élevées pour prévenir les inondations. Les lots de ce rang sont occupés depuis un bout jusqu'à l'autre». (34)

Sur une carte datée du 31 décembre 1856, nous reconnaissons cet emplacement de village souhaité par Desrochers; on y lit le dessin d'une église, au sud de la rivière du Loup, sur le lot 26 du quatrième rang. (35)

Desrochers prévoit donc la naissance d'un village au sein de cette nouvelle collectivité qui défriche son avenir. Les abords invitants de la rivière du Loup, sur le lot 26 du quatrième rang, dessinent aux yeux de l'arpenteur le site à privilégier pour l'implantation d'un noyau villageois. C'est pourquoi il y délimite une «réserve de village», qui devra normalement être allouée en petites parcelles de terrains, comme il se fait dans d'autres cantons. Mais, comme ailleurs aussi, le futur nous montrera que les colons choisiront un autre emplacement pour édifier l'église autour de laquelle se développera leur village.

Revenons à Desrochers qui complète son rapport du 13 juin 1854 par ces remarques concernant le cinquième rang: «...le sol était rocheux par petites passées, sans néanmoins être impropre aux défrichements, j'ai rencontré en voyageant sur ce terrain des plateaux de bonne terre d'une grande étendue. Je n'y ai rencontré qu'une seule colline implantée de bois franc et qui se termine par une forte pente sur la rive ouest de la Rivière de Lamanie.

Les colons qui attendaient la division de ce rang pour réclamer leur lot respectif, s'y sont transportés avec empressement aussitôt mon opération terminée à cet endroit». (36)

Maintes fois les remarques de Vital Desrochers nous démontrent la fébrile impatience des colons désireux d'accéder à ces nouvelles concessions. Ainsi, le 4 août 1855, il écrit au commissaire des terres de la Couronne: «Permettez moi de vous dire que la colonisation se porte avec le plus grand empressement vers ce territoire (Woodbridge) dont la plus grande partie promet beaucoup.

Le moyen d'encourager ces colons serait, à mon opinion, M. le Commissaire, la délégation immédiate des pouvoirs nécessaires à une personne aussi rapprochée que possible du lieu de la colonisation car je puis dire que la plus grande partie de ces squatters n'attendent que le premier signal de la vente de ces terres pour en faire l'acquisition offrant même de payer contant leur lot afin de pouvoir obtenir leur Patente et posséder leur terrain avec la certitude à chacun que c'est pour soit qu'il travaille». (37)

Mais Woodbridge n'attire pas qu'en raison de son potentiel agricole. On convoite aussi sa forêt. Citons encore ici Desrochers qui, fin juin 1855, arpente les derniers lots au sud: «...En parcourant cette ligne de fronteau tracé entre les 8e et 9e Rangs, j'ai remarqué que le sol est plan, sans être également propre à la culture. J'ai observé des passées de bien bonne terre, et d'autres rocheuses (...) mais en revanche ces lots sont bien boisés de bois de sciage et de construction. Ces derniers lots sont également estimés et demandés, comme ceux de bonne terre, par rapport au bois de service qui est devenu rare dans ces localités...» Et il ajoute, parlant du fronteau entre les sixième et septième rangs: «...son bois est d'une bien bonne qualité et très propre aux constructions nécessaires aux établissement des Colons...» (38)

La nature semble généreuse et invitante. Mais on se dispute la forêt de Woodbridge; ... on se la dérobe!

Forêt à vendre? ...ou à prendre!

Desrochers désapprouve vivement les pratiques douteuses de certains squatters et, le 10 février 1855, il juge bon d'en aviser le commissaire des terres de la Couronne: «...il est à regretter cependant que des gens mal honnêtes de St-Paschal ainsi que de Kamouraska, ne voulant point acquérir aucun lot dans ce Township, se permettent et s'empressent avant la mise en vente de ces terres, et sans autorisation, de faire sur les lots occupés et arpentés, des chantiers considérables de bois de sciage et de construction, et y commettent ainsi des déprédations propres à décourager les bons et véritables colons qui offrent même de payer contant leur lot afin de pouvoir en vertu de leur Patente jouir et posséder leur lot d'une manière incommutable et incontestable.



Chantier de Rivière-Manie
(Première moitié du XX^e siècle)

Le moyen le plus immédiat de rendre justice aux véritables colons serait, à mon opinion, Monsieur le Commissaire, la délégation des pouvoirs nécessaires à une personne aussi rapprochée que possible du lieu de la colonisation car je puis dire avec toute assurance que l'unique objet de ces squatters est celui d'enlever les bois pour spéculer au détriment du Gouvernement puis des véritables colons puisque ces squatters n'attendent que le premier signal de prétention du Gouvernement pour abandonner leurs lots favorisés qu'ils sont dans le moment par ce système de long crédit si peu avantageux pour le Gouvernement.

Les personnes dont les noms sont inscrits sur la liste ci-jointe vous prient, Monsieur le Commissaire, de bien vouloir donner ordre à un agent de délivrer aussitôt que possible des permis d'occupation suivant la dite liste.

Je vous recommande ces occupants avec prière d'informer l'agent qu'il vous plaira d'apointer (?), de ne point délivrer aucun Permis d'occupation pour les lots mentionnés sur la liste qu'à ceux dont les noms apparaissent». (39)

Cette lettre nous montre la négligence du Bureau des terres de la Couronne à nommer un «agent local» qui contrôlerait mieux l'acquisition des lots. Il semble que le gouvernement tolère trop paresseusement l'occupation de ses terres, ce qui ouvre facilement la voie à toutes les spéculations, honnêtes ou non. Cette inertie gouvernementale s'explique mal en cette période où le Bas-Canada se dépeuple déjà au profit des États-Unis, et ce depuis le début des années 1830. Les dirigeants ne se réjouissent-ils pas à l'annonce que des défricheurs désirent s'établir ici avec autant d'empressement? Ne souhaitent-ils pas la mise en valeur des ressources du pays, ce qui offrirait une alternative à l'exode vers «les États»? Alors, pourquoi compliquer l'acquisition de ces lots qu'on s'arrache déjà?

Les dirigeants du pays réagiront pourtant... Une étude portant sur les développements de la colonisation du Bas-Canada, publiée en 1863, nous avoue ce qui suit; «Depuis quelques années, il faut le reconnaître et le dire, le gouvernement s'est dévoué plus spécialement au progrès de la colonisation qu'auparavant (...) c'est cette action administrative qui a tant contribué à faire développer la colonisation durant ces dernières dix années...» (40)

L'appui du gouvernement nous semble tout de même plus que lent à rejoindre la région. La patience est requise... Regardons un peu vers le futur et feuilletons le numéro de janvier 1880 de la Gazette des campagnes jusqu'à la page 239. Lisons ce qu'en pense Jean-Baptiste Dionne, de Saint-Pascal, vingt-cinq ans après les plaintes formulées par Desrochers: «... du développement de l'agriculture dépend le succès du commerce et de l'industrie, et nous parviendrons par là à arrêter le fléau de l'émigration qui est une source de ruine pour notre pays. Les cultivateurs de St-Pascal et des paroisses environnantes s'alarment à juste titre du mouvement d'émigration qui s'opère actuellement et qui promet d'être plus considérable au printemps prochain». (41)

Se formeront alors à Saint-Pascal (et peut-être aussi ailleurs) des comités qui se donneront pour mission d'aider les jeunes de la région à s'établir dans les cantons Chabot et Painchaud (voisins sud-est de Woodbridge); on accepte difficilement l'exil de sa progéniture vers les États-Unis. On n'hésitera pas à demander au gouvernement la diminution des prix de vente des terres et une aide monétaire pour l'achat des grains de semence. La réponse sera malheureusement défavorable malgré que de pareilles aides soient accordées aux colons établis dans les cantons dit «de repatriement», ailleurs au pays.

Et, toujours dans la Gazette des campagnes, Monsieur Dionne poursuit: «Le découragement s'empara de ces jeunes gens qui préféreraient se livrer à la culture de la terre plutôt que d'être dans l'obligation de s'expatrier. Déjà cependant quelques uns ont pris le chemin des États-Unis, et les autres se disposent à en faire autant si, avant l'ouverture de la navigation, on ne leur accorde pas les moyens de s'établir comme colons dans les cantons de colonisation qui ne sont qu'à quelques milles de leur paroisse natale. En attendant, les récriminations vont leur train; on est tout surpris des délicates attentions que l'on accorde aux étrangers qui désirent s'établir comme colons dans notre pays, tandis que les enfants du sol sont obligés de chercher à l'étranger les moyens de pourvoir à leur propre subsistance». (42)

Après ces quelques lectures, il apparaît que les colons du Kamouraska ne devront compter que sur leurs propres ressources pour disputer la terre à la forêt. Mais leur volonté est grandissante et l'entourage des vieilles paroisses se veut bienveillant, comme en fait foi cet extrait de l'époque de 1860: «Ce monsieur (Desrochers) est d'opinion que si la colonisation ne s'est pas faite plus rapidement, c'est à cause du manque de chemin de communication. Mais aujourd'hui les jeunes gens paraissent s'émouvoir plus que jamais, dit-il, et vont visiter les chemins ainsi que les terres dans l'intention de prendre des lots. M. Bossé (Maurice) dit qu'il est question d'établir des sociétés de secours pour aider les colons pauvres, dans le comté». (43)

Et l'amour pour cette terre dont ils s'emparent se traduit par des récoltes de plus en plus généreuses. La petite colonie de Woodbridge grandit, comme en témoignent ces statistiques:

1851:	36 familles	1861:	93 familles	
	172 âmes		500 âmes	
	397 acres défrichés		1 420 acres en culture	
	1 347 minots de grains		5 160 minots de grains	
	5 162 minots de patates		7 733 minots de patates	
	6 509 minots au total		12 893 minots au total	
			108 tonneaux de foin	
			propriétés foncières	
			évaluées à 30 218 \$	(44)

Si on exclut la transaction de 1840 (en faveur de Julie Larue) tout porte à croire que c'est en 1861 que le gouvernement se décide enfin à passer contrat avec les colons de Woodbridge. Selon Vital Desrochers, ils occupent déjà les trois quarts des lots quoiqu'il n'y ait qu'un tiers de ce terrain en culture. (45) Selon les informations recueillies, F. Deguise, de La Pocatière, agit en tant qu'agent local du Bureau des terres de la Couronne à cette époque. (46) Les sept et huit mars de cette année 1861, les treize premiers actes de vente sont signés. (47) Ils représentent le premier groupe d'une liste qui s'allongera au fil des ans.

Les perspectives d'avenir sont donc prometteuses. Un témoin privilégié nous exprime encore une fois, par le biais d'un rapport au commissaire des terres de la Couronne, sa confiance en la générosité du sol qui accueille ces tenaces bâtisseurs de pays qu'il côtoie régulièrement:

«...plus des trois quarts de ce Territoire (Woodbridge) est occupé par des Squatters qui attendent avec impatience la mise en vente de ces terres afin de les acquérir. Déjà on peut constater des progrès considérables dans son développement. Je suis porté à croire que ses ressources sont bien suffisantes pour y ériger une Paroisse. (...)»

«St.Pascal Août 1855

J'ai l'honneur d'être

Monsieur

Avec un profond respect

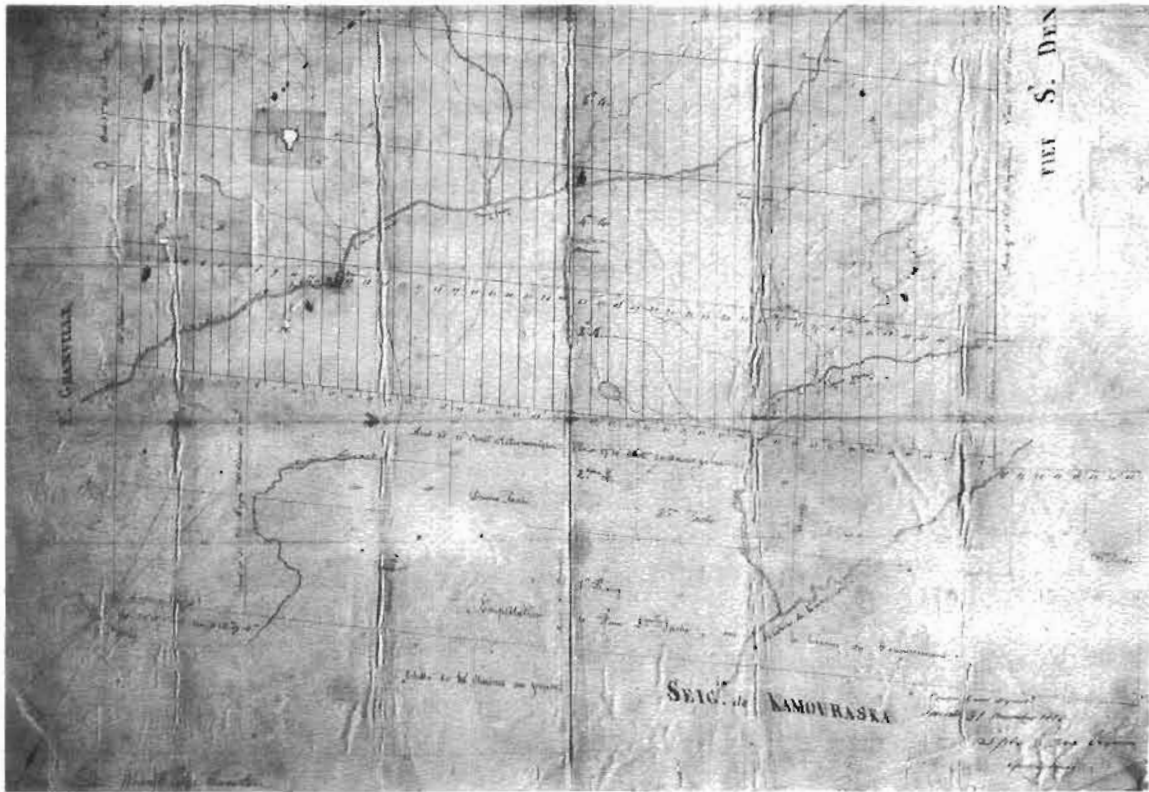
Votre humble et obéissant Serviteur

*Vital Desrochers,
Arp. Prov.*

Vital Desrochers

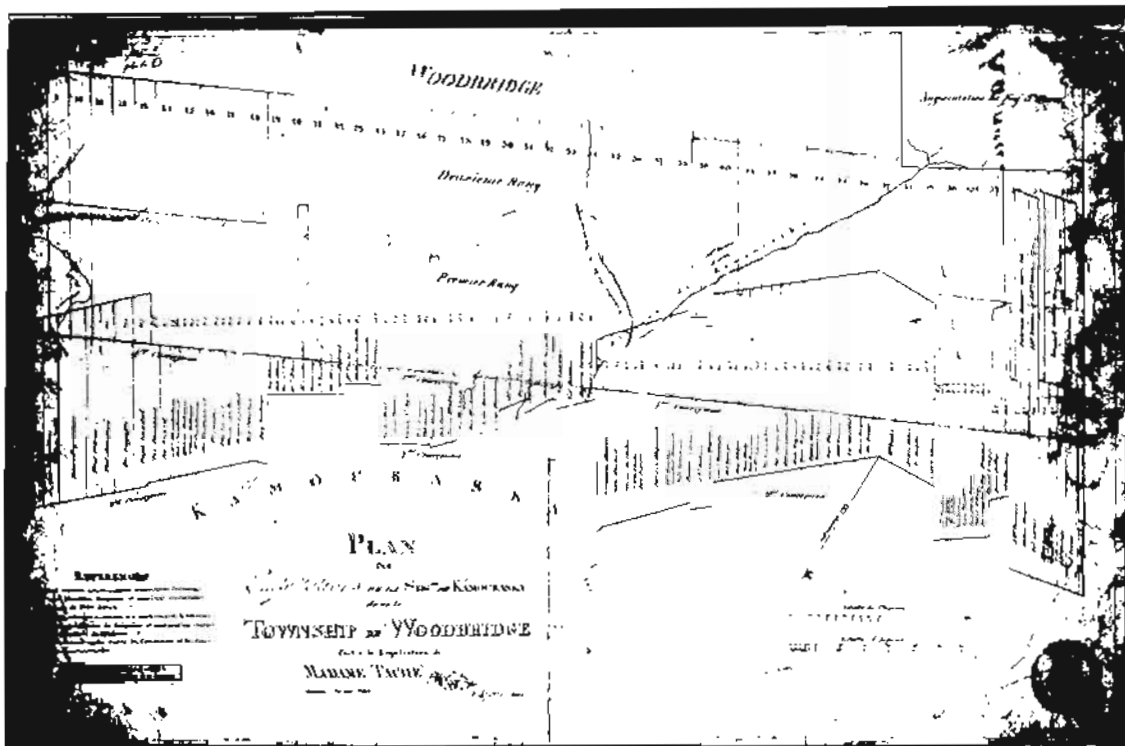
Arp. Prov. »

(48)



Carte (1856) de l'arpentage effectué par Vital Desrochers dans le canton Woodbridge. Remarquez la «réserve de village» identifiée par l'église qu'il y dessine sur le rang 4.

Source: Ministère énergie et ressources du Québec



Empiètements des seigneurs de Kamouraska sur le canton Woodbridge, carte de 1834 indiquant le nom des censitaires touchés par le litige.

Références

1. Évidemment, cette brève définition du système seigneurial peut paraître simpliste, mais le cadre du présent travail nous permet de ne pas insister davantage, tout élément supplémentaire, quoiqu'intéressant, n'aidant en rien la compréhension de notre ouvrage. Nous invitons ceux qui aimeraient en apprendre plus sur le système seigneurial à consulter l'ouvrage de Marcel Trudel intitulé: *Les débuts du régime seigneurial au Canada* (éd. Fides, 1974).
2. Alexandre Paradis, *Kamouraska 1674-1948*, p. 7
3. Alexandre Paradis, *Kamouraska 1674-1948*
4. *Nos racines*, chap. 42, p. 839
5. Ivanhoë Caron, *La colonisation de la province de Québec*, Québec, 1923
6. *Nos Racines*, chap. 42, p. 839
7. Joseph Bouchette, *Description topographique du Bas-Canada*, 1815
8. Archives publiques du Canada, RG 1 L 3, vol. 190, doc. 90610
9. Archives publiques du Canada, RG 1 L 3, vol. 190, doc. 90611
10. *Cap aux Diamants*, vol. 3, no. 3, p. 35
11. Archives publiques du Canada, RG 1 L 3, vol. 190, doc. 90612
12. Archives publiques du Canada, RG 1 L 3, vol. 190, doc. 90618 à 90621
13. Pour plus de renseignements concernant les différents seigneurs de Kamouraska, nous vous suggérons: Alexandre Paradis, *Kamouraska 1674-1948*
14. Archives publiques du Canada, RG 1 L 3, vol. 190, doc. 90670 à 90676
15. Ibidem
16. Archives publiques du Canada, RG 1 L 3, vol. 190, doc. 90670 à 90676
17. Ibidem
18. Ministère énergie et ressources du Québec, chemise W-21/1
19. Ibidem
20. Archives publiques du Canada, RG 1 L 3, vol. 190, doc. 90625
21. Archives nationales du Québec, doc. 3637
22. *Les deux héritiers de la seigneurie*, Pascal-Achille Taché et Wenceslas-Jacques Taché, n'étant respectivement âgés que de 19 et 10 ans à la mort de leur père. Source: reg. de Kamouraska
23. Archives nationales du Québec, doc. 3637
24. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre du 29 octobre 1836, mais elle est mentionnée dans celle que M. Caron, le représentant de Julie Larue, expédie plus tard au gouverneur en chef. A.P.C. RG L 3 vol. 190. doc. 90679 à 90680

Références (suite)

25. Deux shillings et 6 pences
26. Archives publiques du Canada, RG 1 L 3, vol. 190, doc. 90680 et 90681
27. Archives publiques du Canada, RG 1 L 3, vol. 190, doc. 90684
28. Archives nationales du Québec, Canton Woodbridge, reg. K, spécial Grants, folio 146
Archives publiques du Canada, RG 1 L 3, vol. 190, doc. 90637 à 90664
29. Archives nationales du Québec, doc. 3616
30. Archives nationales du Québec, doc. 3618
31. Ministère énergie et ressources du Québec, chemise W-21/3
32. Ibidem
33. Ministère énergie et ressources du Québec, chemise W-21/3
34. Ministère énergie et ressources du Québec, chemise W-21/3
35. Archives nationales du Québec, fonds P600-4, C-330 Wood. 1856
36. Ministère énergie et ressources du Québec, chemise W-21/3
37. Ministère énergie et ressources du Québec, chemise W-21/3
38. Ibidem
39. Ministère énergie et ressources du Québec, chemise W-21/3
40. Stanislas Drapeau, *Études sur le développement de la colonisation du Bas-Canada depuis dix ans (1851 à 1861)*, Québec, Léger Brousseau, 1863. page 13
41. Jean-Baptiste Dionne, *Gazette des campagnes*, 1880, 29, 1, page 239
42. Ibidem
43. Stanislas Drapeau, *Études sur les développements de la colonisation du Bas-Canada depuis dix ans (1851 à 1861)*, Québec, Léger Brousseau, 1863. page 71
44. Ibidem, pages 68 et 69
45. Ibidem, pages 71 et 72
46. Ibidem, page 67
47. Archives nationales du Québec, Canton Woodbridge, reg. T, Sales, p. 287 à 297 / Reg. U. Sales, p. 1 et 2
48. Ministère énergie et ressources du Québec, chemise W-21/3
49. Identification de la photo à la page 29: Laurette Mignault en 1939
50. Identification de la photo à la page 33: la famille du forgeron Beaulieu

Au son de l'Angélus...



...il était et il est encore une «foi»!

Josée Émond

Il était une fois notre histoire religieuse

«... Mais voici des hommes et des femmes de bien dont les bienfaits n'ont pas été oubliés. Dans leur descendance ils trouvent un riche héritage, leur prospérité. Leur descendance reste fidèle aux commandements et aussi, grâce à eux, leurs enfants. Leur descendance demeurera à jamais, leur gloire ne ternira point. Leurs corps ont été ensevelis dans la paix et leur nom est vivant pour des générations. Les peuples proclameront leur sagesse, l'assemblée célébrera leurs louanges». (1A) L'éloge des ancêtres est l'une des nombreuses références que



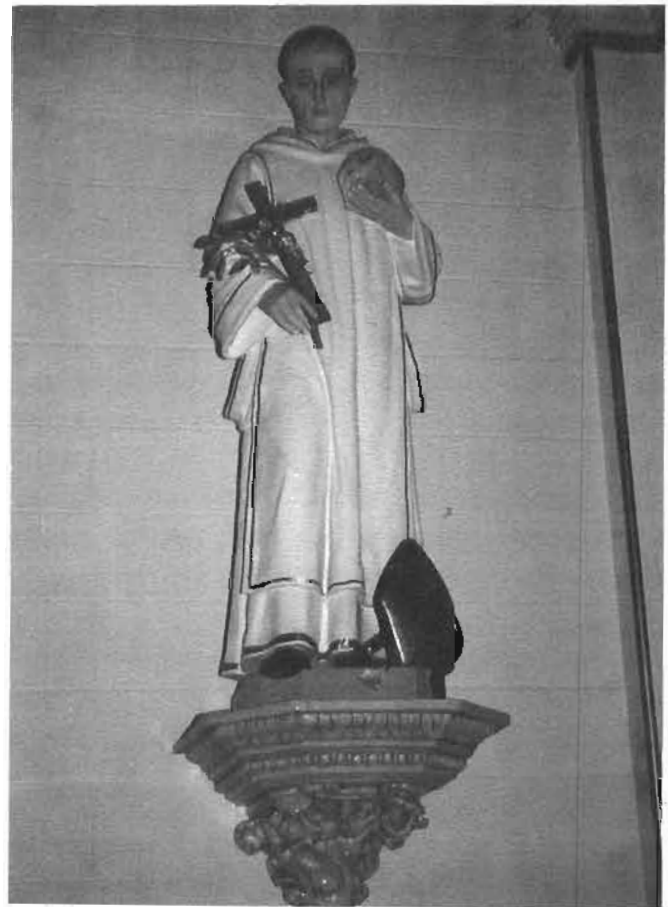
Soeur Madeleine Brochu.

nous a laissées soeur Madeleine Brochu r.e.j., animatrice en pastorale de notre paroisse de 1983 à 1988, au sujet de notre patron, saint Bruno. Cet éloge exprime bien le désir des gens de la place de faire renaître dignement la mémoire de leurs ancêtres bâtisseurs.

Cette partie du livre, consacrée à l'histoire religieuse de la paroisse, serait incomplète si on ne se donnait pas la peine de connaître un peu plus celui qui fut choisi pour être notre saint patron. À ce sujet, voici quelques informations rapportées par soeur Madeleine: saint Bruno a vécu au tout début de notre millénaire, de 1030 à 1101. Considéré comme un prêtre zélé, maître Bruno reçut très tôt le titre de chanoine et se consacra à l'enseignement pendant plus de 25 ans. On dit qu'il était un professeur très écouté qui oeuvrait dans l'une des écoles les plus réputées de son temps. Vers 1080, Bruno sentit le besoin de consacrer davantage sa vie

à la pénitence et à la contemplation. Il se retira alors, avec quelques disciples, dans la Chartreuse, un massif des Préalpes françaises. Là, il fit construire un monastère où il instaura un style de vie unissant la solitude à la célébration en chœur de la liturgie. Il fut appelé à interrompre cette vie monastique, huit ans plus tard, lorsque le pape Urbain II lui demanda de le rejoindre à Rome. Il y demeura trois ou quatre ans environ pour finalement se retirer dans le désert où il établit un nouvel ermitage.

Saint Bruno fut avant tout un chercheur de Dieu. On dit qu'il portait une grande affection à ses amis et, ce qui était rare à cette époque, il avait le sens de la nature et de sa beauté. (1B) Ces deux traits caractéristiques de saint Bruno pourraient s'exprimer ainsi: «Une parole agréable multiplie les amis, une langue affable attire maintes réponses aimables». (2) Aussi, «beauté et grâce font la joie de l'oeil; mieux encore la verdure des champs.» (3) Est-ce une simple coïncidence que notre saint patron ait été un personnage au tempérament sympathique et un amant de la nature? Peut-être. Quoiqu'il en soit, on peut imaginer saint Bruno, là-haut dans les cieux, se



Saint Bruno, notre patron

plaisant à contempler ces montagnes, ces vastes étendues de lacs, de forêts et toute cette nature qui porte son nom. Comme il doit aimer les gens qui y habitent et veiller sur eux!

Une mission d'abord

La plupart des écrits retracés nous révèlent que le site de la paroisse de Saint-Bruno a d'abord été desservi par voie de mission de 1875 à 1893. Durant cette période, ce sont les curés de Saint-Pascal qui assument ce service. (4) Faute d'église ou de chapelle, on célèbre les premières messes dans la maison de M. Pierre Desjardins, laquelle deviendra par la suite propriété de M. Jean Dionne. On rapporte par la suite que M. Nazaire Plourde, premier chantre à la chapelle puis à l'église, aurait fait don d'un terrain pour ériger une chapelle et un presbytère.

Tout le travail, de la préparation du terrain à la construction, a été fait par corvée. Mme Germain Dumont, ancienne institutrice à Saint-Bruno raconte: «C'est là que les hommes forts ont été connus. Pitre et Pierre Côté, deux cousins, ont transporté les plus grosses roches au "boyart".» Une de ces pierres a longtemps été visible au sud de l'église. (5)



Germain Dumont et Léonie Martin

Dans un deuxième temps, les offices religieux se célèbrent donc dans une petite chapelle bâtie, dit-on, un peu plus au nord que l'église actuelle. Sous le règne de l'abbé Charles Baillargeon, cette modeste chapelle sera agrandie par deux fois. En 1893, on y ajoutera

une sacristie à deux étages de 30 pieds par 30 pieds alors que la chapelle elle-même mesurait à cette époque 60 pieds par 30 pieds. Les travaux ont été confiés à Georges Tardif de Saint-Pascal qui fut aidé de Nazaire Plourde.

Cette petite chapelle fut meublée d'abord de bancs faits de mardriers reposant sur des bûches. Ces bancs seront remplacés par des chaises un peu plus tard. Une fois par mois, la chapelle se remplissait de fidèles qui venaient entendre le curé Patry chanter la messe. Avant que Saint-Bruno soit desservie à titre de mission, il faut s'imaginer que les fidèles, pour assister aux offices religieux, devaient se rendre à Saint-Pascal en charrettes tirées par des boeufs ou encore, ce qui était plus rare, en voiture à cheval. Une promenade en plein bois où les routes étaient quasi inexistantes... Malgré tout, on dit des premiers habitants qu'ils étaient de fervents catholiques. Une fois à Saint-Pascal, hommes, femmes et enfants attendaient les vêpres dans l'après-midi. Sur le chemin du retour, quelle expédition ce devait être que de gravir en charrette la grande montagne menant à Saint-Bruno! Tellement, qu'une fois au sommet, on devait s'arrêter pour laisser souffler les boeufs. (6)



Charles Baillargeon

Pour les premiers résidants, le curé Pierre Patry semble avoir été une figure marquante, autant par son dévouement que par ses actions auxquelles la légende attribue même une certaine saveur de miracle. On raconte, entre autres, qu'en 1875 un incendie de grande ampleur ravagea la plupart des maisons en bois rond du village. Impuissants devant cette catastrophe, les habitants avaient mis tous leurs biens, meubles et vêtements, dans une rivière et les arrosaient, attendant que le sinistre passe. Informé de cette catastrophe, le curé Patry s'amena en toute hâte sur les lieux du drame. Dès son arrivée, on dit qu'il obtint qu'une pluie torrentielle s'abatte sur la contrée et ce, même si un soleil radieux et un ciel clair y avaient régné toute la journée! (7) Légende ou véritable miracle, qui sait? Les écrits rapportent en tous cas que cette «eau bénite» mit fin à l'incendie sur-le-champ! Cette anecdote nous montre tout de même comment la religion occupait une place importante chez les gens de l'époque; que d'espoir et de confiance mettait-on dans ces hommes de Dieu et à quel point le feu, élément pourtant si indispensable, pouvait s'avérer lorsqu'on en perdait le contrôle, l'une des pires catastrophes à s'abattre sur les colons.



Pierre Patry

Le curé Patry se dévoua pendant sept années pour sa mission. L'année avant sa mort, il y envoya son vicaire, l'abbé Hilaire Vaillancourt. En avril 1883, le curé Patry rendit son âme à Dieu. Ce prêtre, dont le dévouement reste légendaire, reçut les hommages de tous ses fidèles, autant ceux de la desserte que ceux de la paroisse de Saint-Pascal, dit-on. En guise de reconnaissance pour les bons services de ce prêtre, monseigneur E.A. Taschereau, lui-même, a voulu présider aux funérailles. On rapporte que de nombreux prêtres et fidèles se pressaient aussi autour de la dépouille mortelle qui fut inhumée sous le chœur de l'église de Saint-Pascal, du côté de l'évangile. (8)

Succédant au curé Patry, l'abbé Charles Baillargeon prit à son tour la charge de la desserte du canton Woodbridge et y continua le bon travail entrepris. Le 12 août 1883, il invitait l'abbé Nicolas-Tolentin Hébert, curé de Kamouraska, à bénir la première cloche de la chapelle. Deux ans plus tard, soit le 27 juillet 1885, on lui demandait de présider cette fois à l'installation d'un chemin de croix pour ladite chapelle. La même année, une note laissée dans les cahiers de la cure révèle toutefois que la desserte ne progresse pas bien vite. (9) En 1888, on souligne que la mission n'a rapporté que 23,79 \$ alors qu'il a fallu assumer 73,56 \$ de dépenses, soit un déficit de près de 50,00 \$... (10) Pour l'appuyer dans sa mission, l'abbé Baillargeon a bénéficié successivement de l'aide de trois vicaires: les abbés Albert Rouleau, Mendoza-Philippe Bernard et, en 1892, Jean-Pierre Grondin. (11) Ce dernier deviendra, au mois d'août de l'année suivante, le premier curé de la paroisse de Saint-Bruno; cela, après de longues démarches visant à obtenir l'érection canonique de la nouvelle paroisse.



Jean-Pierre Grondin

Érection canonique

Le premier signe démontrant le désir des gens de l'époque à former la future communauté de Saint-Bruno apparut donc en novembre 1890. À la demande de plusieurs familles du canton, une requête est alors envoyée par le curé Baillargeon au cardinal E.-A. Taschereau afin d'obtenir qu'un prêtre vienne s'installer à Saint-Bruno. On alléguait comme principaux motifs à cette demande, la distance

de la paroisse-mère, le mauvais état de la route et tout le problème que créait l'envoi des enfants au catéchisme. (12) Cette requête ne fut pas sans susciter de vives réactions auprès de certains habitants du canton Woodbridge. C'est ce que nous révèle la réponse par lettre du Cardinal Taschereau en date du mois de novembre 1890:

«*Rev M. C. Baillargeon ptre
Curé de Saint-Paschal*

Monsieur,

Par votre lettre d'hier je crois que la mission de Saint-Bruno de Woodbridge n'est pas aussi capable de maintenir un curé que le dit la requête qui m'a été envoyée le 20 courant. Plusieurs familles ne veulent pas appartenir à cette future paroisse. Quelques unes demanderont d'être laissées à Saint-Paschal. Environ 80 familles demandent à appartenir à Saint-Bruno. C'est 36 de moins que ne compte le mémoire qui m'a été envoyé, qui du reste n'a pas une autorité bien certaine car il est toute de la même main et manque d'un certificat.

L'emplacement de la chapelle actuelle est trop petit pour qu'on puisse y bâtir un presbytère avec un cimetière. La terre dont il fait partie est à vendre. Quoiqu'elle n'ait que 56 arpents, dont seulement dix arpents sont faits et une grange passable, on demande 400,00 \$ payables en partie chaque année. C'est bien cher!

Il me semble qu'avant tout il faut déterminer les limites de cette paroisse, surtout du côté de Saint-Paschal. Ce sera bien difficile car ceux qui ont contribué pour votre église ne semblent guère empressés de payer pour celle de Saint-Bruno.

Tâchez de connaître les dispositions des gens et de noter ce que chacun serait disposé à donner soit en argent, soit en matériau, soit en journées.

La propagation de la foi et la colonisation aideront sans doute mais il y a déjà tant de demandes qu'il est impossible de fournir beaucoup.

Prenez courage le Dominus providebit ne manquera point. Peu à peu l'oiseau fait son nid.

Votre tout dévoué en N.S. E.A. Taschereau, arch. de Québec.» (13)

G. A. Land. Taschereau,

Certes, il y avait controverse quant à la formation de la nouvelle paroisse. De mémoire, certains de nos aînés racontent que les gens du rang de Sainte-Barbe étaient particulièrement défavorables à son érection. Surtout parce qu'on avait décidé de construire la chapelle beaucoup plus à l'ouest du site qui devait être à l'origine le centre du village. Ce mécontentement compréhensible leur bâtit avec le temps une réputation peu enviable. Les habitants de Sainte-Barbe passaient pour des gens durs et difficiles. On disait d'eux qu'ils n'étaient pas du monde ou en tous cas, pas du monde ordinaire. Une anecdote circule encore à ce sujet:

«Les gens de Sainte-Barbe sont tellement pas du monde que eux seuls étaient à la messe, toujours fidèles, même dans la pire tempête de neige, alors que les gens qui demeuraient tout juste à côté de l'église, eux, ne se déplaçaient même pas et restaient au chaud, dans leurs maisons...»

Mgr Têtu mène l'enquête



Mgr Henri Têtu

Ce n'est que deux ans après cette première requête, soit en novembre 1892, qu'une commission fut nommée pour faire enquête. Mgr Henri Têtu, procureur de l'archevêché à ce moment, présidait cette commission et fit, dit-on, un rapport favorable. En voici quelques détails retracés par l'abbé Armand Dubé pour le poste de radio CHGB, en 1949:

«La mission a progressé lentement à cause de la difficulté de faire de la terre et de l'abondance insoupçonnée des roches qui s'y amoncellent. Il y a environ 500 âmes dont 280 communiant. La chapelle, une vieille maison allongée à deux reprises, est convenable et chaude. Une bonne sacristie dont le haut pourrait servir de logement au missionnaire. On y trouve tout ce qu'il faut pour le culte, vases sacrés, ornements, etc. Une terre étendue de 26 acres a été mise à la disposition de la future fabrique et ce, gratuitement. On a même commencé la construction d'un presbytère en madriers, les portes et les châssis sont faits... Il n'y a aucune dette. Je crois que cette mission fera une paroisse de 4 à 500 communiant...» (14)

Probablement à cause de ce rapport et de l'insistance de l'abbé Jean-Pierre Grondin, qui recommanda à la population de faire une deuxième requête, le désir des gens du canton est finalement exaucé le 23 août 1893, alors que ledit abbé est désigné comme premier curé de Saint-Bruno. Cette requête portait entre autres les noms de Pierre Côté, Joseph Landry, William Bossé, Nazaire Plourde, Louis Casista, Alphonse, François et Jean Gagné, Charles Lagacé, Luc et Henri Thériault, Guillaume Landry, Alphonse et Luc Lebrun, Jean-Baptiste, André et Jules Gagné, Joseph Têtu Ouellet, Théodore Dionne, Pierre et Charles Lagacé, Bruno Dionne, Arsène et Hilaire Lévesque, Louis Paradis, Gilbert Després, Étienne Chamberland, Fernand Lebrun, Joseph Plourde, Théodore Ouellet, Joseph Briand, Noël Pelletier, Eustache et Arsène Bernier, Jean-Baptiste Lebrun, Joseph Michaud, Jean-Baptiste Émond, Michel Tardif, Pierre Desjardins, François Lévesque, Salomon Émond, Évariste Lebrun, Jean Émond, Florian Thériault, André Lebrun, Israël Beaulieu, Charles Dubé, Jacques Pelletier, Jean Deschênes, Étienne Charest, Thomas Landry, Phydime Migneault, Jules Thériault, Charles Charest et quelques autres signatures illisibles. (15)

La ténacité des habitants du canton est presque légendaire car on raconte que cette année-là, «Mgr Bégin a fait une visite pastorale à la modeste desserte. Aussi, lorsque Monseigneur sortit de la chapelle, il se vit entouré des fidèles, hommes et femmes, qui lui exposèrent la nécessité et la possibilité de fonder la paroisse de Saint-Bruno.» Nul doute que cette action fut des plus convaincantes pour Monseigneur.

Le curé Grondin planifie

Les pionniers d'en haut avaient donc un curé sans toutefois de



Cardinal Bégin

presbytère pour le loger, ni paroisse officielle d'ailleurs. Cette nomination démontrait quand même que l'érection canonique de la paroisse était imminente. Ce n'était qu'une question de temps. Le curé Grondin continua d'habiter pendant un certain temps le presbytère de Saint-Pascal, d'où il élaborait projets et plans qui lui permettraient de s'installer pour de bon dans sa future paroisse. Justement, il s'occupa d'abord de se faire construire un toit convenable.

La construction du presbytère s'échelonna sur une période d'un peu plus d'un an. Dans une lettre datée du 30 août 1893, il demande l'autorisation d'effectuer un prêt de 250,00 \$ à 300,00 \$ concernant ces travaux. (16) À l'époque, comme maintenant encore, il était d'usage qu'un curé obtienne l'autorisation de son évêque avant d'effectuer tous travaux ou dépenses reliés à la fabrique. Ainsi, tout au long de l'année 1893,

la correspondance que le curé Grondin a entretenue avec l'archevêché de Québec fut plus qu'abondante. On s'y exprimait également dans des formules assez particulières. Voici à titre d'exemple ce qu'on pouvait lire dans une lettre adressée à Mgr Bégin le 14 septembre 1893:



*«Saint-Pascal Septembre 14 1893
À sa Grandeur
Monseigneur N. Bégin Coadj.*

Monseigneur,

L'humble soussigné informe votre grandeur qu'il a réussi à se faire donner un terrain d'un arpent carré pour le cimetière de Saint-Bruno. Ce terrain est situé à neuf arpents de la chapelle. Il serait difficile d'en avoir de plus près, qui fut assez propice pour un cimetière.

Si ce terrain donné gratuitement et situé à cette distance vous convient, veuillez me permettre de le bénir pour y enterrer nos morts.

J'attends depuis quinze jours les avis qui doivent annoncer qu'un délégué doit venir à Saint-Bruno.

J'aimais mieux ainsi que les limites de ma future paroisse fussent fixées avant de m'y installer.

Les travaux de mon presbytère marchent rondement.

J'ai l'honneur de me souscrire, Monseigneur, votre tout dévoué et obéissant serviteur.
Jean-Pierre Grondin, Ptre». (17)



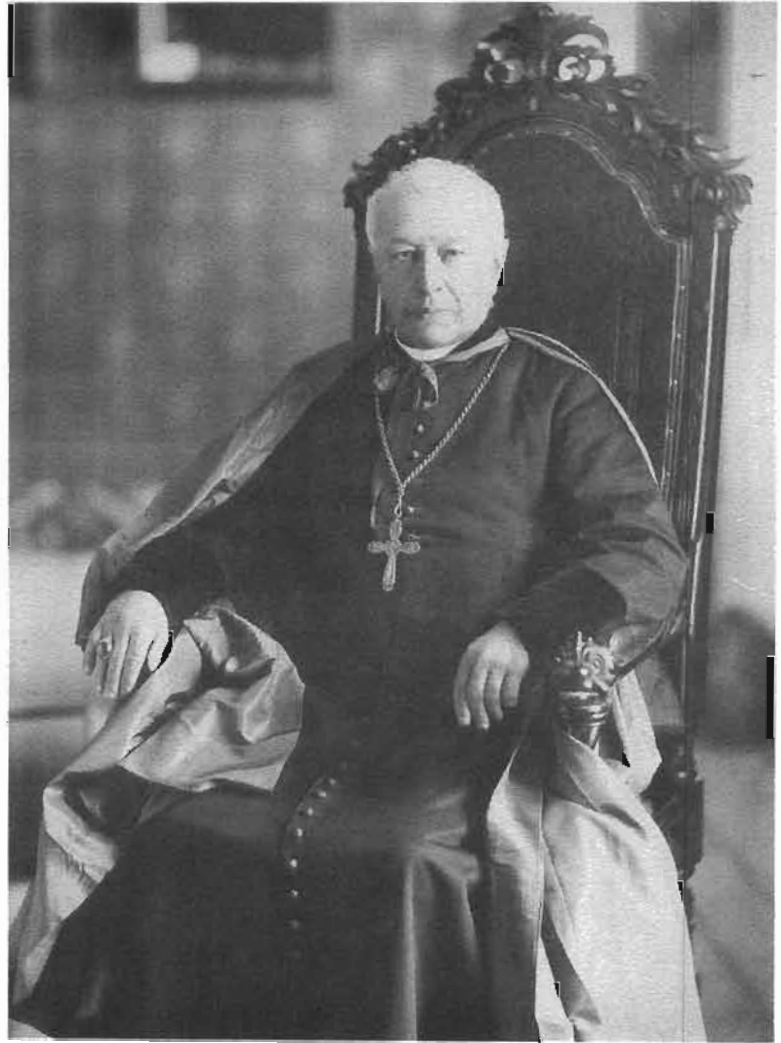
Bien que brève, cette lettre dresse un tableau intéressant de l'activité qui se déroulait déjà au coeur de la future paroisse. À vrai dire, le temps pressait puisque le mois d'octobre approchait à grands pas et de grands événements se préparaient.

Décret officiel

Le 6 octobre 1893, son éminence, le Cardinal Elzéar-A. Taschereau, émettait un décret créant de façon officielle la paroisse de Saint-Bruno-de-Kamouraska. (18) Le fameux décret d'érection canonique contient entre autres ces quelques lignes:

«Nous avons érigé et érigeons par les présentes, en titre de cure et de paroisse, sous l'invocation de Saint Bruno, confesseur, dont la fête se célèbre le sixième jour d'octobre, le susdit township de Woodbridge, comprenant une étendue de territoire d'environ 9 milles de front sur environ 9 milles de profondeur.» (19)

Il aura donc fallu près d'une vingtaine d'années de patience et de persévérance pour que les premiers habitants du territoire du canton Woodbridge puissent assister à l'inauguration de cette nouvelle communauté. On a ainsi choisi de donner le nom de Saint-Bruno à cette dernière en l'honneur de Bruno Dionne, contemporain et ami de M. le curé Grondin et aussi l'un des premiers colons de l'endroit. Quelques jours avant cette importante annonce, un autre grand événement s'était produit. Joseph Bruno Octave Pelletier, fils légitime de Joseph et Virginie Dionne était baptisé le 2 octobre 1893. Ce baptême fut considéré comme le premier de la nouvelle communauté.



Cardinal Elzéar-A. Taschereau

Champ de la mort et corps de marguilliers

La naissance de la nouvelle paroisse exigea le déploiement de nombreux efforts de la part des francs-tenanciers de l'époque. L'un des premiers travaux à réaliser, afin que les paroissiens disposent de services convenables, fut l'aménagement d'un cimetière.

Dès la fin octobre, chacun fut appelé à donner temps et efforts pour défricher, niveler et extraire les

pierres «*de ce champ de la mort où il reposerait un jour*» comme le soulignait Mgr Louis-Nazaire Bégin, évêque coadjuteur à l'époque. Sous la recommandation de ce dernier, le curé Grondin était invité à collecter 2,00 \$ par famille ne pouvant effectuer sa quote-part de travail et 1,00 \$ de plus si elle ne fournissait pas de bois pour la clôture. «*Ce n'est que justice que tout le monde soit appelé à contribuer à cette oeuvre paroissiale;*» écrivait Mgr Bégin. (20) Le premier cimetière, de 180 pieds de front sur 180 pieds de profondeur sera béni par l'abbé Grondin, le 2 novembre 1893. (21) Pendant que ces travaux s'achevaient, les paroissiens, avec l'aide précieuse de leur curé, firent une requête en vue d'obtenir l'érection civile de Saint-Bruno. (22) Une opération qu'ils verront s'échelonner anormalement sur une période de cinq mois, à cause de problèmes de délimitation des bornes de la paroisse. (23) Cette même question du territoire allait causer des problèmes à certains résidents de Saint-Pascal dont les terres s'étendaient au-delà des bornes de Saint-Bruno; problème qui nécessita entre autres l'intervention du Cardinal Elzéar-A. Taschereau, afin que le curé Grondin puisse recevoir de ses proches voisins ce qui lui revenait de droit, c'est-à-dire: «*un 26e du foin, des patates et autres produits récoltés sur les terres de sa paroisse.*» C'était là le devoir de conscience de tout bon chrétien, soulignait l'archevêque. (24)

L'érection civile acquise, le processus de formation de la paroisse pouvait se continuer. On devait songer à la formation d'un corps de marguilliers afin que le curé Grondin bénéficie de toute l'assistance nécessaire de ses paroissiens dans l'administration des biens de l'église. C'est vers la mi-avril de l'année 1894 que ce premier corps fut formé. (25) Le choix de la population s'arrêta sur les huit personnes suivantes: MM. Pierre Desjardins, Joseph Têtu (Ouellet), Théodore Ouellet, tous trois marguilliers de l'oeuvre assistés de Lambert Thériault, Guillaume Landry, Cyprien Langelier, Bruno Dionne et Philippe Lizotte qui agissaient à titre d'anciens marguilliers. (26) Un grave problème attendait ces élus dès les premiers jours de leur nomination.

Nouveau cimetière



Le cimetière

Mai 1894 réservait en effet une bien mauvaise surprise au curé Grondin et à ses nouveaux marguilliers. Le terrain qui servait de cimetière était inondé et les paroissiens éprouvaient une répugnance bien naturelle à y placer leurs morts. (27) On devait donc trouver un nouvel emplacement.

À environ seize arpents de l'église, un terrain sec, complètement déboisé et sans roche était disponible. Convenant à tous les paroissiens, le site fut acquis à bon marché dit-on (pour la somme de 26,80 \$) de Joseph Ouellet, vers le 20 mai, et béni comme il se doit. Une clôture entourant le cimetière fut aussi achetée.

L'affaire du cimetière inondé n'a pas causé que des soucis d'éthique aux paroissiens. Elle aurait bien pu amener des conséquences tragiques pour la population. Ce dossier fut suivi de près par le conseil d'hygiène de la province de Québec. L'organisme se souciait des dangers que pouvait représenter le site pour la population, car on savait

que, depuis moins de cinq ans, deux des personnes inhumées dans ce cimetière étaient mortes de maladie contagieuse. Pour la santé des gens, il fallait donc exhumer les corps au plus tôt, car l'eau de la rivière aurait pu être source de contamination. Pour cela, la permission des autorités ecclésiastique et légale était nécessaire. Charles Charette, cultivateur de la paroisse, se chargea d'effectuer la requête auprès de la Cour Supérieure de la province de Québec, dans la ville de Fraserville, afin d'obtenir la permission de faire exhumer les corps de Bruno Pelletier, Jean Deschênes, Hélène Mignault, Albert Desjardins, Joseph Pelletier et Narcisse Pelletier inhumés dans l'ancien cimetière, au cours de l'automne 1893 et du printemps 1894. Cette autorisation lui fut accordée le 16 juillet 1894, par l'honorable juge Ernest Cimon. (28)

Le malheureux épisode du cimetière n'empêchera pas la paroisse de continuer à évoluer dans son caractère religieux. Le 18 décembre 1894, M. le curé Grondin obtenait l'autorisation de l'archidiocèse de Québec d'établir à Saint-Bruno une congrégation en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie. Établie à perpétuité, sous le titre de l'Immaculée-Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, cette congrégation recrutait des jeunes filles de la paroisse désirant devenir novices et joindre éventuellement la Congrégation de Notre-Dame. Celles qui désiraient prendre part à ce groupe devaient respecter des conditions pouvant sembler bien sévères aujourd'hui. Citons par exemple:

«Les personnes qui auront le bonheur d'être membres de cette congrégation, s'engageront à ne pas assister aux veillées de danse, à ne pas sortir seules avec les jeunes gens et à pratiquer la modestie dans l'habillement et le langage.» (29)

L'épreuve, avant de pouvoir entrer au noviciat durait quatre mois. On ne sait pas si quelques jeunes filles de l'époque se sont engagées dans une vie religieuse suite à l'adhésion à cet ordre.

Quand Jacques rencontra Marie...

Premier mariage

Le temps passe dans le jeune village qui connaît de durs moments. *«L'herbe est courte à Saint-Bruno»* écrivait le curé Grondin à Mgr Bégin, archevêque de Cyrène en février 1895. Faute d'argent disponible, il obtint tout de même de ce dernier cette marque d'encouragement: *«Les premières années d'un curé dans une nouvelle paroisse sont toujours les plus rudes, mais aussi vous avez les consolations du Saint ministère au milieu de braves gens qui sont beaucoup plus dociles que les fanfarons et les prétentieux de vieilles paroisses.»* (30)

Fort heureusement, malgré ses misères, l'église de Saint-Bruno allait connaître bientôt un événement joyeux. Le 28 novembre 1895, la chapelle de Saint-Bruno vivait en effet son premier mariage. (31) Les heureux époux étaient Jacques Pelletier, fils de Jacques et de feu Marceline Michaud et Marie Mignault, fille de Ferdinand et de feu Éliisa Rivard.



Premier couple marié à Saint-Bruno et sa famille

Le jour des noces était fort occupé à l'époque. Dans le cas de Jacques et Marie, il y eut d'abord un déjeuner chez le père de la mariée, habitant le rang de Sainte-Barbe. Étant donné l'état des chemins d'hiver, on dut s'y rendre en "berlot", une sorte de traîneau entouré de sièges. Quant au souper, il eut lieu chez Joseph Têtu Ouellet, du coteau Malin, puisque c'est par cette famille que Jacques avait été élevé. La maison devait d'ailleurs déborder de bonnes odeurs puisqu'au menu on retrouvait les mets traditionnels: ragoût, rôti de porc servi avec des patates jaunes, tourtières et, comme dessert, des tartes aux raisins, du gâteau que l'on appelait «pain sucré» et des biscuits. Pour faire digérer le tout, on avait pris soin d'inviter, à titre de voisin et de joueur de violon, M. Pierre Gagné. Les joyeux convives ont donc pu se divertir en dansant le salut des dames, les cotillons, les gîgues et les danses carrées lesquelles étaient entrecoupées de chants, de chansons à répondre et d'histoires. Tout au long de la veillée, les fêtards se désaltéraient avec une boisson forte qu'on appelait «homemade». Enfin, comme les voyages de noces n'étaient pas encore à la mode dans le temps, les mariés se faisaient un devoir et un plaisir de visiter chacun des invités au cours de la semaine. (32)

La fête finie, la vie reprend son cours normal. Le 29 décembre 1895, une résolution de la Fabrique autorise le curé à louer quelques emplacements sur ses terrains. Il s'agit d'un lotissement pour M. Octave Lévesque, un autre pour la salle publique et un dernier pour le moulin à scie de M. Téléphore Landry, moulin qui sera acheté plus tard par M. Joseph Gagné. Ces trois constructions seront dévastées par les flammes le 23 juin 1939.

Permission pour une église

La petite chapelle de la paroisse aura certes connu des heures joyeuses. Toutefois, les paroissiens de l'époque sentirent bien vite le besoin de loger plus convenablement le bon Dieu au cœur de leur village. Le 5 novembre 1899, la majorité des habitants francs-tenanciers de la paroisse présentaient une requête en ce sens à l'archevêché de Québec. En guise de réponse, on émit le décret que voici en date du premier décembre 1899:

«Nous avons permis et permettons qu'il soit construit dans ladite paroisse de Saint-Bruno, une nouvelle église et une nouvelle sacristie en bois et de plus, nous avons réglé et réglons ce qui suit:

1° L'emplacement de cette nouvelle église et de cette nouvelle sacristie sera un peu plus au sud de la chapelle actuelle, le portail de ladite église devant être tourné vers l'ouest et étant à une soixantaine de pieds plus à l'ouest que le portail de la chapelle actuelle;

2° Ladite église aura environ cent pieds de longueur, quarante cinq pieds de largeur et vingt-huit pieds de hauteur au dessus des lambourdes;

3° Ladite sacristie aura environ vingt-cinq pieds sur trente-cinq pieds et quatorze pieds de hauteur entre les deux planchers finis;

4° Lesdites dimensions seront prises en dedans et à mesure anglaise.

5° Il ne sera procédé à la construction desdites église et sacristie qu'après qu'un plan d'icelles aura reçu notre approbation.» (33)

Afin d'exécuter ce décret, trois syndics furent élus par les habitants de la paroisse. Il s'agit de Pierre Landry, William Bossé et Paschal Blier. Le curé Grondin agissait comme secrétaire et surveillant des

travaux. Cette sélection se fit après les annonces au prône, lors d'une assemblée générale présidée par le curé Grondin. (34) Ce dernier s'occupait toujours parallèlement d'obtenir l'érection civile de la paroisse. On constate, encore une fois, comment toute l'activité d'une communauté tournait autour des gens de l'église parce que, bien souvent, ils étaient les personnes les plus instruites et respectées de l'endroit. Le support du curé du village était sollicité en tout ou presque. Comme sa tâche devait être lourde parfois!

C'est en mars 1894 que l'on proclamait l'érection civile de la paroisse de Saint-Bruno-de-Kamouraska dans la gazette officielle. Cette proclamation permettait enfin aux contribuables de l'époque d'agir comme ils l'entendaient et les obligeait aux devoirs de tous citoyens d'une même communauté. L'un de ces premiers devoirs fut de régler les honoraires de «quinze piastres» à la firme d'avocats Hamel, Tessier et Tessier de Québec, qui fut chargée de s'occuper de ce dossier d'érection civile. (35)

Chapelle à vendre

Mai 1901, la nouvelle église est à peine achevée que déjà on a trouvé un acheteur pour la vieille chapelle. Cette dernière a été vendue le 5 mai à Auguste Martin, notaire de Saint-Pascal, pour la somme de 275,00 \$ avec le consentement de Mgr Bégin, archevêque de Québec. On rapporte que le bois de la chapelle aurait servi à la construction de la maison du notaire située autrefois en face de l'église de Saint-Pascal. (36)

Le cardinal Bégin, lui-même, fut d'ailleurs invité à bénir le nouveau temple le 8 juillet 1901. Toutefois, le curé Grondin fut autorisé à y dire la messe dès le début juin. On procéda à la même période à la bénédiction de deux chemins de croix, (37) soit un pour l'église et l'autre pour la sacristie. La construction de l'église aura coûté 7 278,90 \$ et la tâche de contracteur avait été confiée à M. Joseph St-Hilaire. La Fabrique a dû emprunter 4 185,00 \$ à l'époque pour les travaux.

On habille le clocher

Le mois suivant, l'histoire nous amène beaucoup plus au sud, dans

CURE DE ST-LOUIS
DE
KAMOURASKA
P. Q.

Kamouraska, 7 Juin 1901.

Vénérable M. Père Grondin, P.
Cure de St-Bruno.

Cher Monsieur le Curé,

Je reçois votre lettre à l'instant même
et je vous entends à dire le saint messe dans votre nouvelle
basilique - que j'ai grande hâte de voir - si vous ne la bénies
pas, je la bénirai à mon arrivée. C'est par là que je consacrerai
mon travail dans votre excellente paroisse - Les quelques prêtres
qui viendront à la cérémonie seront, dans ce cas, mis à la
batte pour consacrer tous vos fidèles et leur faire goûter le
sulfure.

Je vais vous faire expédier deux diplômes pour l'édifice
de vos deux chemins de croix, vous les envoyez au par vous
même ou par un prêtre de votre choix auquel je donne l'autorité
certaine voulue. Il faudra faire deux procès - un dans un des
vous devez garder non seulement les diplômes envoyés par le
Père mais encore les procès - un dans l'autre vous envoyez
par dans copie au secrétariat de l'archevêché.

Je me tarde d'être rendu chez vous pour voir votre église et
rencontrer vos braves paroissiens - Me attendant je vous
salue de tout coeur

Votre tout dévoué en N. S.
+ L. N. Arch. de Québec.

la ville de Baltimore (USA) chez la «McShane Bell Foundry». La correspondance que le curé Grondin

a entretenue avec ce fabricant de cloches nous apprend que la paroisse y aurait commandé une cloche de 1 500 livres pour la somme de 430,92 \$ plus 19,08 \$ pour les frais de transport. (38) Cette cloche, faite en cuivre de première qualité, selon la McShane Co. était garantie pour dix ans de son clair et pur. Elle fut bénie par Mgr Bégin, archevêque de Québec, lors de son passage à Saint-Bruno. Ses parrains et marraines sont: Édouard Chapleau et Mlle E. Chapleau, Évariste Côté, Éva Côté, Auguste Hébert et son épouse, de même que Pierre Bérubé et son épouse.

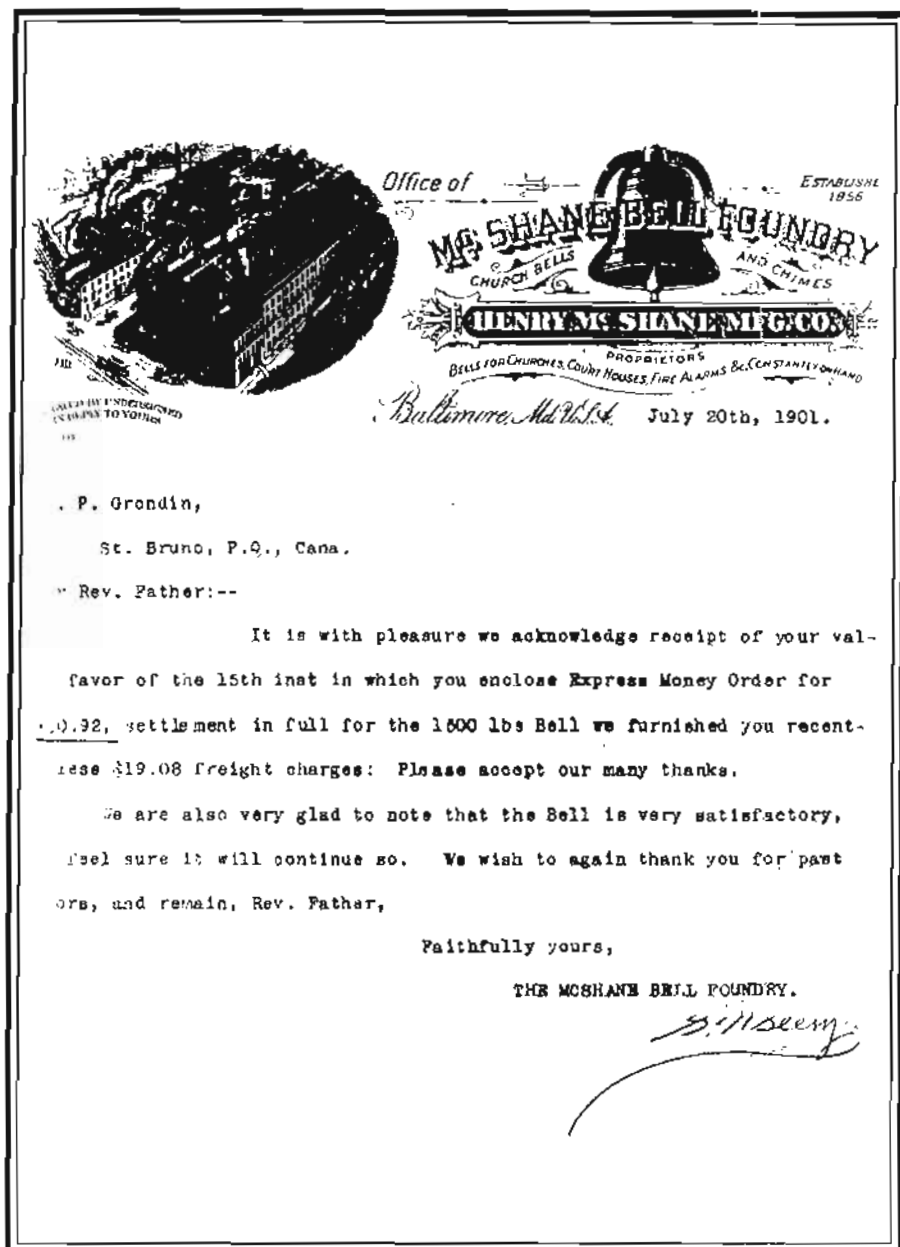
Cette cloche ne connut qu'un bref séjour à Saint-Bruno puisque six mois après son installation elle se fêla. La garantie s'avéra donc fort utile pour les paroissiens de l'époque qui échangèrent la malheureuse contre une de ses soeurs en meilleur état. La deuxième cloche fut donc bénie le 30 juillet 1902 par le curé Grondin lui-même. (39) Le poids de cette dernière serait de 1 800 livres.

La première décennie du tournant du siècle restera un temps de transformations et de rénovations des

biens de la Fabrique. En janvier 1905, il fut décidé de poser enfin trois bonnes couches de peinture sur l'église et la sacristie, excepté la toiture. C'était la première fois que l'église était peinte. Quatre années plus tard, en juin 1909, on décida de déménager la vieille cuisine du presbytère et d'en bâtir une neuve en plus d'y installer un système de chauffage à air chaud.

L'abbé Grondin tire sa révérence

L'abbé Grondin n'assistera pas à ces dernières transformations. Il dut se détacher de la paroisse en 1908, puisqu'il était nommé à la cure de Sainte-Philomène, comté de Lotbinière. Son cœur était toutefois resté dans le Kamouraska car en 1912, on le retrouvera à la paroisse de Saint-Germain pour se retirer, quelques années plus tard, à cause d'une santé trop chancelante, à Sainte-Anne-de-La-Pocatière, là où il est né et où il s'est éteint.





A. Emile Paradis

Le 28 février 1908, Saint-Bruno accueille son second curé en la personne de l'abbé A.- Émile Paradis. Les paroissiens bénéficieront des services de cet homme expérimenté, pendant six années. On dit que même s'il n'avait pas l'envergure du curé Grondin pour animer sa paroisse, l'abbé Paradis savait inspirer confiance aux fidèles grâce, entre autres, à sa bonté inaltérable et à sa bonne volonté.

Le curé Paradis quitta le ministère en 1914, malade, fatigué, épuisé. Il se retira dans sa maison à Saint-Pascal où il se consacra à la prière durant les 27 dernières années de sa vie. Il est décédé le 13 janvier 1942, à l'âge de 74 ans, et repose dans le cimetière de l'endroit. (40)

Nous voici en juin 1914. À cette époque, Saint-Bruno compte 890 âmes, sept écoles fréquentées par 250 enfants, trois magasins, six moulins à scie, deux à farine, une manufacture de portes et châssis et une mine de cuivre en prospection. Quelques jours avant la déclaration de la première guerre mondiale, plus précisément le 10 juin, la petite communauté accueille un nouveau curé, l'abbé Jules Rémillard, vicaire à Beauport depuis 12 ans.



Jules Rémillard

En plus de sa générosité légendaire, le curé Rémillard avait sans doute de l'ardeur au travail puisqu'il ne fut pas long à se mettre à la tâche avec son équipe de marguilliers. Déjà, en septembre 1914, la Fabrique engageait François Lévesque, charpentier-menuisier, pour recouvrir de tôle le toit de l'église. La facture de ces travaux s'éleva à 649,50 \$. Il encouragea aussi la Power Lumber Co. à construire une chapelle



à Rivière-Manie. Cette chapelle fut bénie en 1915 et on dit qu'elle fut dès lors ouverte au culte en plus de servir d'école. (41) Toutefois, ce ne sera qu'en 1925 que les fidèles de Rivière-Manie obtiendront la permission officielle de l'archevêché de Québec pour qu'une desserte religieuse hebdomadaire soit établie chez eux. (42)



Jean Lallemand

Certains écrits relatent que de 1921 à 1925 c'est l'ex-curé de Saint-Bruno, l'abbé Paradis, qui desservit la mission. Par la suite, la desserte fut confiée à l'abbé Jean Lallemand jusqu'à sa



Charles Frève

nomination à la cure de Saint-Éleuthère en février 1936. L'abbé Charles Frève du Collège de Sainte-Anne lui succéda jusqu'en 1947 puis l'abbé Arthur Gagnon, au moins jusqu'en 1949; (43) les écrits ne permettant guère plus de précision.



Arthur Gagnon

La fin du monde

Plusieurs de nos aînés ont sûrement souvenance des événements qui ont marqué la fin de février 1925. Après une semaine de tempête, la contrée pensait connaître enfin un samedi paisible, sous un clair de lune. Brève paix qui fut suivie, de mémoire d'homme, du pire tremblement de terre qu'a connu notre région. L'oncle a semé la panique sur son passage faisant s'agiter les animaux dans les étables et effrayant la population à un point tel, que tous crurent vivre la fin du monde. La terre trembla par petites secousses jusqu'à la mi-mai, où une dernière bonne secousse vint à nouveau troubler les gens.

Les documents ne révèlent pas dans quelle mesure les biens de la Fabrique furent endommagés suite à cette catastrophe mais on se souvient bien que ce printemps-là, le carême a été d'une dévotion légendaire au point que ceux qui avaient abandonné la pratique religieuse ont vite retrouvé le chemin de l'église et de la confession.

Les fidèles se firent plus nombreux non seulement à cause de ce phénomène naturel, mais aussi parce que cette année-là, le village de la Rivière-Manie qui était en pleine expansion depuis sept ans déjà, n'était pas sans amener de nouvelles âmes dans la paroisse. Il en sera de même jusqu'en 1930. Le développement de l'industrie du bois et l'exploitation des ressources du rang 9 (lots 34 et 35 du canton Woodbridge) par la Power Lumber Co. attira plusieurs familles à l'époque. La plupart d'entre elles descendaient au village pour assister aux offices religieux. Une randonnée d'une vingtaine de milles chaque fois, aller-retour. Il ne fut pas long pour qu'on se fatigue d'un tel pèlerinage. Aussi, en avril 1925, les résidents de Rivière-Manie, suite à leur requête, obtinrent qu'une desserte religieuse hebdomadaire soit établie dans leur localité. L'archevêque de Québec y pose toutefois quelques conditions.

Le desservant devait être un prêtre du Collège de Sainte-Anne-de-La-Pocatière. On l'autorisait à célébrer l'office divin, à entendre les confessions, à distribuer la sainte communion et à prêcher la parole de Dieu. Les fidèles de Rivière-Manie restaient toutefois paroissiens de Saint-Bruno et soumis à la juridiction de son curé. Ainsi, les baptêmes, mariages et sépultures devaient-ils avoir lieu à l'église paroissiale! Enfin, le desservant devait voir à l'administration de la chapelle avec l'aide d'un représentant de la Power Lumber Co., car la chapelle était un don offert à la communauté par la compagnie. (44) Les exigences de l'archevêché de Québec n'ont peut-être pas toujours été appliquées à la lettre. Les dirigeants ecclésiastiques ont probablement dû composer avec les difficultés du temps et les ressources disponibles. Par exemple, même si les baptêmes y étaient défendus, plusieurs y ont été faits. On rapporte entre autres que M. Augustin Minville a été baptisé dans la chapelle de Rivière-Manie, l'après-midi du Jour de l'An, près d'un gros poêle ronflant.

Réparations et acquisitions

En plus de desservir la Rivière-Manie, le curé Rémillard ne manquait pas de veiller en même temps sur les biens de sa paroisse. Ainsi, en 1926 il fit exécuter des réparations à l'église. Elle a entre autres été

peinturée, ce qui n'avait pas été fait depuis 21 ans. La même année, une école sera construite sur le terrain de la Fabrique, la sacristie se dotera d'un engin à gazoline et l'église, d'une fournaise à air chaud. Des réparations seront également faites au perron de l'église, à la sacristie; un harmonium prendra place dans le jubé et des bergères seront ajoutées dans l'allée du centre.

La documentation retracée nous fait faire un bond de deux ans, pour nous plonger dans les décisions administratives de la Fabrique de février 1928. S'étant réunis comme d'habitude à la sacristie de l'église, après la «grand'messe», les marguilliers du banc d'oeuvre et de la Fabrique en les personnes de Joseph Lagacé, Ernest Beaulieu et Arsène Paradis conclurent cinq résolutions: il fut décidé alors de meubler, aux frais de la Fabrique et sous condition d'approbation, selon les règlements de l'Ordinaire, le presbytère de la paroisse; d'engager pour le curé Rémillard un bedeau dont le salaire serait de 300 piastres par année, lavage, blanchissage et fosses compris; d'accorder un salaire de 30 piastres à l'organiste, 5 piastres pour le souffleur et enfin 25 piastres pour le lavage des linges de l'église.

Le printemps 1928 allait s'avérer encore onéreux pour la Fabrique de Saint-Bruno. Suite aux décisions de février, les mêmes marguilliers se réunissaient à nouveau en mai et adoptaient trois nouvelles résolutions: ils convinrent d'acheter un camion pour les services ainsi qu'un drap mortuaire convenable; d'acheter de nouvelles tentures de deuil, de renouveler les vieilles en les réparant; d'avoir une nouvelle présentation autour des draps pour les services d'adultes et d'enfants, de se procurer des chandeliers et des souches afin de diminuer le nombre de cierges. Toutes ces tâches ont finalement été confiées à la direction du curé Rémillard, comme c'était souvent l'usage à l'époque.

Elles compteront parmi les dernières réalisations de son ministère que l'on qualifie comme des plus fructueux et des plus efficaces. En effet, le 3 septembre 1929, le curé Rémillard doit donner sa démission pour cause de maladie. Il passa les dernières années de sa vie au Pensionnat Saint-Louis-de-Gonzague où il s'éteignit le 6 mai 1946. (45) Comme la vie continue, Saint-Bruno allait donc accueillir un nouveau curé.

Quatrième curé

Le 25 septembre 1929, l'archevêché de Québec désigne comme quatrième curé de Saint-Bruno, l'abbé Euloge Pelletier, qui avait été jusqu'alors professeur d'anglais au Collège de Sainte-Anne et vicaire à Kamouraska. Dans ses recommandations, l'archevêché signalait au nouveau curé qu'il était en droit de percevoir comme dîme de chacun de ses paroissiens un supplément de foin à la 26e botte, de patates au 26e minot, une demi-corde de bois, de même qu'une capitation telle qu'imposée par l'ordonnance en date du 10 janvier 1922. Fait à noter, l'archevêché inscrivait ceci comme dernière recommandation au curé Pelletier: *«Vous aurez soin de faire, avant de prendre possession de votre cure, la profession de foi et le serment antimoderniste.»* (46)



Euloge Pelletier

L'abbé Pelletier sera une figure marquante de la vie religieuse à Saint-Bruno. On dit que c'était un prêtre qui *«avait à coeur de donner au culte toute la splendeur et toute la dignité qui convenaient dans les cérémonies, dans le chant, dans les ornements liturgiques, dans la décoration de son église. Il était un prédicateur fidèlement écouté; et sa voix toujours ferme et nette, sa parole toujours convaincante et assurée, sa doctrine toujours claire et précise rendaient ses sermons agréables et instructifs»*. Il faut encore ajouter à cela une bonté

et une générosité sans égal. (47)

Peut-être à cause de son passé dans l'enseignement et de son attachement pour les jeunes, l'abbé Pelletier avait entre autres le souci de la formation morale et religieuse des enfants. C'est ainsi qu'il obtint qu'une communauté religieuse vienne s'occuper de l'éducation dans sa paroisse. Un document officiel, daté de mars 1930, nous apprend que le conseil général des soeurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge a accepté d'établir une mission dans la paroisse de Saint-Bruno afin d'y assurer l'éducation chrétienne et l'instruction des enfants.

Les soeurs de l'Assomption arrivèrent donc au village le 7 septembre de cette année-là. Dès lors, elles s'engageaient à enseigner le français et l'anglais dans chaque classe, selon les exigences de la loi de l'époque et de conduire les enfants à l'église les dimanches et les fêtes, à les surveiller et à leur faire chanter des cantiques ou des hymnes de l'Église à la messe. En retour, elles s'attendaient à ce que la commission scolaire mette à leur disposition une maison convenable, assez vaste pour leurs besoins, meublée, chauffée, fournie en eau et en lumière. La commission scolaire devait aussi veiller à entretenir et à réparer, à ses frais et dépens, ladite maison. Enfin, chaque religieuse devait recevoir un salaire qui était spécifié dans l'engagement à chaque année.

On dit que c'est en «mettant à profit, avec ingéniosité, ce que la commission scolaire possédait déjà et comptant sur le concours généreux des paroissiens, que l'abbé Pelletier réussit la construction d'un modeste couvent,» (48) afin de répondre aux exigences de la communauté religieuse. Il obtint également en 1931 un octroi du gouvernement pour ces travaux.



Joseph Carrier

L'amélioration de l'éducation a sans doute été l'une des principales réalisations du curé Pelletier. La documentation recueillie ne nous en apprend pas plus sur ses activités au cours de son règne qui aura duré dix ans. Vers 1938, l'abbé Joseph Carrier viendra lui prêter main forte. L'abbé Pelletier passera les deux dernières années de sa vie à Saint-Bruno, atteint d'une pénible maladie qui le confinait à l'inaction et à la souffrance. (49)

Décès de l'abbé Euloge Pelletier

Décédé à Québec, le 8 août 1941, ce prêtre estimé de façon particulière par la communauté a été inhumé dans le cimetière de Saint-Bruno. Au cours de l'automne 1949, on lui érigea un monument, soit un calvaire, au pied duquel chaque paroissien pouvait se recueillir à la mémoire de ce grand prêtre. Les événements entourant l'inhumation du curé Pelletier nous sont décrits dans un document qu'un reporter improvisé et anonyme de la campagne, nous a laissé. Voici les grandes lignes de son récit:

«Dimanche, le 10 août 1941 à 4 h et demi de l'après-midi eut lieu à Saint-Bruno de Kamouraska la translation des restes de feu M. l'abbé Euloge Pelletier, curé de cette paroisse. La levée du corps fut faite au presbytère par Mgr Wilfrid Lebon P.D. Supérieur du Collège de Sainte-Anne-de-La-Pocatière. Un grand nombre de prêtres, de confrères et amis du défunt suivaient le cortège. Le deuil était conduit par un peu plus d'une quarantaine de personnes parents et amis du défunt. Une foule considérable de paroissiens se joignirent au clergé et aux parents pour rendre un dernier hommage à leur regretté et dévoué pasteur. La

dépouille mortelle, portée par MM les marguilliers E. Bérubé, E. Beaulieu, I. Dionne, E. Tardif, J. Pelletier A. Ouellet, fut déposée à l'entrée du chœur de l'église paroissiale. La récitation de l'office des morts, présidée par monseigneur Lebon clôtura la touchante cérémonie.»

Le reporter improvisé continue ainsi: «Lundi le 11 août 1941 à 9hres a.m. eurent lieu, en l'église de Saint-Bruno de Kamouraska, les funérailles de feu M. l'abbé Euloge Pelletier, curé de la paroisse. Le service fut chanté par Mgr Lebon, assisté par messieurs les abbés Maurice Brown, curé de St-Frédéric de Beauce et Léon Destroismaisons, professeur au Collège Sainte-Anne-de-La-Pocatière, confrères du défunt. Au chœur, assistait à la cérémonie, son éminence le cardinal J.M.R. Villeneuve, o.m.i. archevêque de Québec. Étaient également présents plus d'une quarantaine de chanoines, curés et aumôniers des quatre coins de la province. La chorale de Saint-Bruno était sous la direction de M. l'abbé Cyprien, du Collège de Sainte-Anne-de-La-Pocatière, qui, aidé de cinq confrères de la région, exécuta la messe en grégorien.

Après la messe, la dépouille mortelle, portée par messieurs les marguilliers, fut conduite au pied de la grande croix du cimetière paroissial. M. l'abbé Jos S. Théberge V.F., curé de la Rivière-Ouelle, récita les dernières prières.

La foule silencieuse et émue défila sur les bords de la fosse pour contempler, une dernière fois, la figure de celui qui pendant 12 ans fut le père spirituel de leurs âmes. Des larmes coulèrent et des lèvres murmurèrent une prière pour le repos de l'âme de celui qui les a tant aimés».



Léopold Plante



La salle paroissiale

La perte du curé Pelletier était grande. Sa succession fut toutefois fort bien assurée en la personne de l'abbé Léopold Plante. À l'image de son prédécesseur, on dit que l'abbé Plante fut un curé d'une activité débordante et qu'il fit beaucoup en peu de temps. Plusieurs de ses projets sont restés en plan à cause des restrictions amenées par la seconde guerre mondiale. Sa plus grande réalisation demeure la construction de la salle paroissiale dès 1941. (50)

Une corvée spéciale

Ce ne fut cependant pas la première à Saint-Bruno. Un document nous apprend que, comme première salle paroissiale, on avait acheté en 1923 une maison dans laquelle demeurait une famille à loyer. On dit que cette maison était située sur l'emplacement de la salle actuelle. (51) Pour la construction de la nouvelle salle paroissiale, tous les paroissiens se sont mis à la corvée. On raconte que, pour poser le bardeau extérieur, on avait aligné de longues tables à pique-nique où une série de bénévoles clouaient

quatre clous sur chaque bardeau puis d'autres se saisissaient du matériau pour le poser sur la structure. Voilà un travail à la chaîne où la production était optimale! Cette construction terminée, l'abbé Plante entreprit d'animer la communauté en montant des pièces de théâtre et en l'initiant à la magie du cinéma.

Au cours de l'année 1942, la Fabrique et son curé songèrent sérieusement à prendre soin de leur église qui, depuis deux ans avait besoin d'urgentes réparations. L'abbé Plante et son équipe avaient alors comme projet d'agrandir l'église en lui ajoutant un transept, de la coiffer d'un nouveau clocher et d'effectuer quelques autres modifications à son extérieur et à ses fondations. Un projet estimé approximativement à 12 000 \$ à l'époque. Ce projet n'aura pas lieu *«vu que le Gouvernement Fédéral, commission de la construction en temps de guerre a refusé la permission de faire des travaux à l'église cette année»*, peut-on lire dans les registres de délibérations du temps. On emprunta donc seulement 1 700 \$ pour payer les matériaux déjà achetés.



Le presbytère

dossier en main. Finalement, ce n'est qu'en 1955 que des réparations seront exécutées: le clocher a été solidifié, les portes extérieures remplacées et des portiques ajoutés. Le plancher fut mis au niveau puis recouvert; des bancs neufs sont venus meubler l'intérieur, la décoration des fenêtres fut refaite, l'intérieur repeint, et finalement le recouvrement des murs extérieurs d'un revêtement d'amiante compléta le tout.

L'abbé Plante n'assistera évidemment pas à ces transformations laissées en veilleuse pendant près de dix ans. Au cours de l'année 1945, après quatre ans passés à la cure de Saint-Bruno, l'abbé Plante dut répondre à l'appel de son archevêque et se rendre à Saint-Éleuthère. Il laissa dans l'esprit de plusieurs le souvenir d'un grand bâtisseur, d'un organisateur hors pair et d'un homme qui savait innover avec énergie et authenticité. Après son départ, on accueillit donc son successeur, l'abbé Lucien Pageau.

Pour le lecteur, une parenthèse s'impose ici. En 1945, on peut dire que le village de Saint-Bruno est arrivé à une sorte de maturité. On n'y connaîtra plus de grand bouleversement si ce n'est la disparition du village de Rivière-Manie et, un peu plus tard, l'exode de plusieurs jeunes vers les grandes villes par goût d'aventure, recherche de travail ou besoin d'étudier.

Ainsi, devenu adulte, le milieu évoluera au rythme paisible de la vie campagnarde. Les prêtres ayant œuvré à Saint-Bruno jusqu'à maintenant ont eu à jouer un rôle de bâtisseurs. Pour les six prochains qui vont suivre, on constatera qu'ils tiendront plutôt un rôle de conservateurs de l'œuvre établie. Leur

mérite ne doit pas s'en trouver amoindri, car leur contribution est remarquable dans le maintien du dynamisme et de la vie communautaire qui caractérisent encore le village de Saint-Bruno aujourd'hui.

Après les bâtisseurs

Nous disions donc qu'en 1945, l'abbé Lucien Pageau arrivait à Saint-Bruno. Il y tiendra cure jusqu'en 1955. Cet homme de prière s'est distingué par sa discrétion et sa capacité d'écoute pour tout paroissien dans le besoin. Son règne sera marqué en 1950 par la célébration du 75^e anniversaire de l'érection de la première chapelle à Saint-Bruno et l'année suivante, par la création du diocèse de Sainte-Anne-de-La-Pocatière qui se séparait ainsi du diocèse de Québec. Enfin, en 1952, on note le creusage d'un puits artésien comme principale innovation par la Fabrique.



Lucien Pageau

En mars 1955, succédant à l'abbé Pageau, Saint-Bruno accueille l'abbé Roland Michaud, grand bonhomme pacifique, auquel on attribue une forte personnalité. L'année même de son arrivée, l'église fut complètement rénovée à l'extérieur et en partie à l'intérieur. La facture de ces réparations s'éleva à 30 000 \$ et le contractant fut la firme Pelletier et Martin. L'année précédente, le presbytère avait aussi été rénové.

L'abbé Michaud quitta la paroisse en 1962, après sept ans de dévouement auprès des paroissiens. Il fut reconnu comme un prêtre sachant allier dignité, autorité, respect et attention tout en étant à la fois pieux, simple et humble. Pour continuer son oeuvre, l'abbé Sylvio Picard fut désigné et arriva le 8 décembre 1962.



Roland Michaud



Sylvio Picard

Originaire de Sainte-Hélène, une paroisse voisine, l'abbé Picard est détenteur d'un record à Saint-Bruno avec ses dix-sept années de cure. Aimant beaucoup les gens, ce bon curé discret savait être proche de chacun, en société et en prière. Observateur et calme, il ne semblait pas fervent de la critique mais savait en faire lorsque cela s'avérait nécessaire.

En raison de la durée de sa cure, ses réalisations sont nombreuses. Dès 1963 et au cours des années qui suivirent, on lui attribue la construction du garage près du presbytère (1963), l'aménagement d'un parterre (1967), la vente de la salle paroissiale à la municipalité, la location d'un terrain à l'OTJ (1967), l'installation de haut-parleurs à l'église et d'un brûleur à l'huile (1967), l'aménagement d'un bureau au presbytère (1967), la peinture intérieure et extérieure de l'église et l'élévation de son perron (1968), le réaménagement du sanctuaire et l'installation d'une toilette à l'église (1969), la peinture intérieure et extérieure du presbytère et don d'un crucifix à l'église de la part de Messieurs Albert Godin et Euclide Lajoie (1970). On fit le creusage d'un puits artésien à l'église, la réparation du chamier (1971), la rénovation du cimetière. La réfection des égoûts du presbytère (1972), la restauration du calvaire au cimetière, du second étage du presbytère, de la statue du Sacré-Coeur (1979) et l'installation de la mosaïque des anciens curés de la paroisse complétèrent son action à Saint-Bruno.

Tout cela, c'est beaucoup pour un seul homme. En 1979, l'abbé Picard sent le besoin de laisser la cure de Saint-Bruno pour prendre une retraite et un repos bien mérités. Il réside aujourd'hui à la Villa Saint-Jean à La Pocatière.



Yvan Morin

Suite à son départ, il n'y aura plus de prêtre résidant à Saint-Bruno durant quelques années. Le presbytère sera occupé par des religieuses de la communauté des Soeurs de l'Enfant-Jésus qui assureront l'animation pastorale dans la communauté et s'occuperont, entre autres, de la formation d'une chorale, alors que les prêtres de Saint-Pascal viendront célébrer la messe, administrer les sacrements et assurer l'animation pastorale à l'école. De 1979 à 1984, c'est l'abbé Yvan Morin qui aura le titre de curé de Saint-Bruno. Siégeant alors à la Fabrique, le curé Morin comptera deux réalisations majeures à Saint-Bruno soit: la peinture des portes et fenêtres à l'extérieur de l'église et l'isolation de la voûte de cette dernière et du solage de la sacristie. Une équipe d'une vingtaine d'hommes a réalisé tous ces travaux bénévolement et dans un temps record, dit-on. C'est là un signe qu'il y a encore beaucoup de générosité et de cœur chez-nous.

L'abbé Morin fut connu à Saint-Bruno comme un homme de principe, actif et rapide. Travailleur acharné, il donnait beaucoup de son temps à ses gens et s'avérait un communicateur hors pair autant des valeurs religieuses que de la vraie vie. En ce sens, il fut fort apprécié de tous. L'abbé René Bédard, résidant lui aussi au presbytère de Saint-Pascal, fut son successeur de 1984 à 1989.

Homme de prière, l'abbé Bédard se caractérisa par sa distinction, son attention aux autres, son âme paisible et profondément pieuse. On compte deux réalisations majeures dans ses cinq années de cure à Saint-Bruno: l'aménagement d'une rampe d'accès au perron de l'église pour les personnes handicapées et la mise en valeur de la "Place de l'église". Cette dernière réalisation mérite une attention particulière.



René Bédard

Unique en son genre

En 1982, le ministre des Affaires culturelles entreprend une étude appelée «Macro-inventaire du patrimoine» et ce, à l'échelle de la province. Grâce à cette étude, on a pu noter que quelques églises du comté de Kamouraska se distinguaient de façon particulière par leur schéma d'aménagement. En effet, dans quelques paroisses du comté, dont Saint-Bruno, toute la vie du village s'organise autour de ce point central qu'est l'église. Ainsi, on retrouve orientés tout autour du clocher, différents services communautaires: l'école, la salle paroissiale, un commerce et le bureau de poste. À Saint-Bruno, l'intérêt historique de la «Place de l'église» se retrouve dans le dégagement de ces constructions regroupées autour de l'église.

Suite à cette étude et aux recommandations du Ministère, la Municipalité Régionale du Comté de Kamouraska (MRC) a proposé à la municipalité de Saint-Bruno de mettre sa Place de l'église en valeur, étant donné l'intérêt historique qu'elle représente.

L'aménagement de la Place de l'église a été possible grâce à une initiative d'Hydro-Québec dans le cadre de son programme de mise en valeur environnementale. L'entente allait ainsi: Hydro-Québec établissait dans le 1er rang Ouest de la paroisse un poste de compensation en série regroupant quatre lignes de 315 kv desservant le Bas Saint-Laurent, la Gaspésie et les États-Unis. Le coût de cette installation électrique était évalué à plus de 20 millions \$. Ainsi, dans son souci de la question environnementale, la société d'État offrait entre 0 et 1% du coût total de son projet à la municipalité touchée, en guise de dédommagement. Dans le cas de Saint-Bruno, c'est quelque 216 810 \$ qui ont été remis pour quatre projets de nature environnementale dans la municipalité. L'un d'entre eux consistait en l'embellissement de la façade nord de l'église, un projet d'environ 55 000 \$. Le terrain de stationnement d'asphalte devant l'église a ainsi fait place à un parc et à des espaces verts.

L'aménagement de tous les sites créés grâce à cette subvention de Hydro-Québec ne fut complet qu'en 1989, année où une plaque commémorative fut dévoilée pour souligner ces réalisations. C'est à ce moment, aussi, que ces lieux furent bénis par le nouveau curé de la place, l'abbé Guy Paradis. Saint-



Guy Paradis

Bruno retrouve donc un curé résidant en ce prêtre bénévole, responsable également de la pastorale du Cégep de Rivière-du-Loup. On le dit homme d'action, dynamique et impliqué qui sait être à la fois sensible et original, qualités qui se reflètent dans ses réalisations: «Son et lumière» qui nécessite l'achat d'un orgue à tuyaux, l'installation d'un système d'éclairage pour le clocher et l'achat de lampes halogènes pour le chœur de l'église. Dans un deuxième temps, il s'occupe d'un projet d'entretien et de rénovation des extérieurs de l'église et du presbytère où se marient corvées de paroissiens et contrats de professionnels. Il



Orgue à tuyaux

fut aussi l'instigateur d'une initiative de solidarité internationale concernant le jumelage de Saint-Bruno avec Santa Anna, une communauté de la République Dominicaine et fit renaître de vieilles et belles coutumes dans notre petite localité comme la crieée à l'automne et la cueillette de l'eau de Pâques au printemps. Ce «petit curé», comme on le surnomme, se veut le grand ami de tous afin de stimuler notre fraternité. Logeant au milieu de nous, il sait accueillir le petit, l'adulte et parfois même les grandes familles qui se créent spontanément lors des fêtes de paroisse.

Enfin, il n'a pas manqué non plus d'apporter sa collaboration au projet du centenaire et, entre autres, à cette partie du livre, dont nous lui laissons la conclusion:

«Sans prétention, tout porte à croire que les pasteurs ont apprécié Saint-Bruno et ont été appréciés chacun à leur manière et avec leur personnalité. Ils ont su nous laisser des témoignages de prêtres dévoués au service de Dieu et des autres. Bref, ils furent des pasteurs complices du travail des pionniers, qui ont su épouser la condition et la vie des gens, ce qui en a fait de bons curés, Dieu merci!».

Références

1. A) Si 44, 9-15
1. B) Journal le Trait d'Union, Volume 11, n° 2 octobre 87, page 11
2. Si 6,5
3. Si 40,22
4. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/76
5. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/74
6. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/74
7. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/76
8. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
9. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
10. Lettre de E.A. Taschereau à C. Baillargeon, Québec, 20 nov. 1890
11. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
12. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
13. Lettre de E.A. Taschereau à C. Baillargeon, nov. 1890
14. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/75
15. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/75
16. Lettre de J.P. Grondin à L.N. Bégin, 30 août 1893
17. Lettre de J.P. Grondin à L.N. Bégin, 14 sept. 1893
18. Trait d'Union, Volume 11, n° 1, septembre 87, page 15
19. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
20. Lettre de J.P. Grondin à L.N. Bégin, 31 octobre 1893
21. Trait d'Union, Volume 11, n° 1, septembre 87, page 15
22. Lettre de Hamel à J.P. Grondin, 7 nov. 1893
23. Lettre de Hamel à J.P. Grondin, 14 mars 1894
24. Lettre de E.A. Taschereau à C. Baillargeon, 5 avril 1894
25. Ordonnance de E.A. Taschereau, 14 avril 1894
26. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/75
27. Lettre de l'archevêché de Québec à J.P. Grondin, 10 mai 1894

Références (suite)

28. Doc. de la Cour Supérieure, Province de Québec, 16 juillet 1894
29. Lettre de Louis-Nazaire Bégin, 18 décembre 1894
30. Lettre de l'archevêché de Québec à J.P. Grondin, 16 février 1895
31. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/79
32. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
33. Lettre de l'archevêché, 1^{er} décembre 1899
34. Lettre de Hamel, Bureau des commissaires pour l'érection civile des paroisses, 13 déc. 1899
35. Lettre de J.P. Grondin à Hamel, 2 avril 1894
36. Lettre de J.P. Grondin à Hamel, 7 mai 1901, Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/76
37. Lettre de l'archevêché à J.P. Grondin, 7 juin 1901
38. Lettre de Mc Shane Bell Foundy, 20 juillet 1901
39. Lettre de J.P. Grondin à l'archevêché, 17 juillet 1902
Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/76
40. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
41. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
42. Lettre de l'archevêque Bégin, 15 avril 1925
43. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
44. Idem 42
45. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
46. Lettre à l'abbé Pelletier, 25 septembre 1929
47. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
48. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
49. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
50. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/77
51. Société historique de la Côte-Sud, doc. 22/76
52. Identification de la photo à la page 55: vue aérienne de la Place de l'église



À l'ordre du jour...



...la résolution d'une collectivité!

Heroé Voyer



L'autonomie

Les habitants de la plaine du Saint-Laurent et les défricheurs du plateau appalachien forment les ramifications d'une grande famille. La progéniture, à qui l'exil ne souriait guère, pointa l'oeil vers les cantons et leurs invitantes ressources. À quelques kilomètres des labours ancestraux, ces bâtisseurs plongèrent en pays de colonisation pour construire du neuf. Mais la bienveillante protection des vieilles paroisses étant à portée de la main, c'est vers elles qu'on se tournera bientôt pour l'assistance religieuse et administrative.

L'organisation municipale de la région de Kamouraska prit forme vers 1845. On instaura alors cette nouvelle forme d'administration dans les collectivités solidement implantées de la plaine. Les maires des différentes municipalités du comté devaient se réunir en «conseil» et discuter ensemble des sujets dépassant l'administration purement locale. Ce conseil de comté régissait entre autres les décisions relatives aux territoires «non-organisés» que formaient les cantons du Kamouraska. C'est à ce conseil que s'adressaient donc les pionniers de Woodbridge pour exiger, par exemple, l'ouverture de chemins ou la construction de ponts. Mais la petite colonie aspirera aussi un jour à l'autonomie...



Jean-Baptiste Bernier, maire 1957 et 1958

Le 8 septembre 1886, les maires du comté, réunis en conseil à Kamouraska, prennent connaissance d'une requête de Nazaire Plourde et d'autres citoyens du «Township» Woodbridge; ils demandent simplement que Woodbridge soit érigé en municipalité! Les maires décident alors de prendre la requête en considération. (1) L'incertitude sera vite dissipée par la réponse qui ne tardera pas. Le 23 septembre de la même année, les maires sont de nouveau réunis et délibèrent au sujet de la requête autonomiste. Ils expriment alors leur décision en ces termes: «...Les formalités légales ayant été suivies, M. Thomas Langlais propose, secondé par M. Ger-



Israël Langelier, maire 1925 et 1926 et son épouse

main Alexandre: Que les conclusions de la requête de MM. Nazaire Plourde, Joseph Landry et autres du Township Woodbridge, en date du 30 août dernier, soient accordées, et que le dit Township, dans ses bornes primitives, lequel est situé au sud-est de la paroisse de St. Paschal, dans le comté de Kamouraska, soit et est par les présentes érigé en municipalité locale, sous le nom de «Municipalité de St. Bruno»; qu'en conséquence le dit Township soit séparé de la municipalité de la paroisse de St. Paschal. adopté». (2)

Ils nous apprennent ici que Saint-Pascal et Saint-Bruno furent un jour «parents» au point de ne former qu'une seule et même municipalité. En ces temps, les liens entre les deux sont tout naturels, tant par l'origine de la colonisation et les accès routiers que pour les services commerciaux et religieux. Il semble donc logique que, dans le but de faciliter l'administration du territoire voisin, la municipalité de Saint-Pascal ait songé à l'annexion de Woodbridge.

Ainsi, à leur séance du 2 août 1858, les membres du conseil municipal de Saint-Pascal abordèrent le sujet de la route des Rivard et décidèrent de reporter la discussion à une réunion ultérieure, «...lorsque le township de Woodbridge aura été annexé à la paroisse pour les fins municipales...» (3) Mentionnons ici que la route des Rivard représente un bel exemple de voie de communication dont la gestion serait éventuellement facilitée par l'annexion de Woodbridge à Saint-Pascal qu'elle relie. Nous ignorons la nature des démarches entreprises alors, de même que l'identité de leurs instigateurs. Nous constatons cependant que le conseil de comté fut mis au fait de la situation et qu'il se prononça le 24 mars 1859.

Par une courte résolution, Henri Michaud (maire d'Ixworth) et Honoré Lagacé (maire de Sainte-Hélène) proposèrent que «...le township de Woodbridge soit annexé à la municipalité de St-Pascal pour les fins municipales,» (4) À partir de cette date, les autorités municipales de Saint-Pascal pouvaient intervenir directement dans les questions concernant Woodbridge mais la population de ce dernier pouvait aussi s'impliquer dans l'administration de la municipalité. Le plus bel exemple ne serait-il pas le poste de maire de Saint-Pascal, occupé du 7 février au 18 mai 1887 par Joseph Bonenfant (qui fut aussi conseiller), résidant de la future Saint-Bruno! À cette époque, c'est la question des routes et des ponts qui retint presque exclusivement l'attention des élus municipaux, et les archives de Saint-Pascal, très avares de détails et de commentaires, ne nous permettent pas de découvertes particulières.

Pendant vingt-huit ans, le territoire du canton Woodbridge fit donc partie intégrante de la municipalité de Saint-Pascal. La population grandissante du canton se découvrit la capacité de gérer son espace propre et c'est devant le conseil de comté que nous la retrouvons en 1886, avec Nazaire Plourde et Joseph Landry pour porte-parole. Vous vous souviendrez que, tel que relaté plus haut, le 23 septembre 1886, le conseil de comté leur accorde l'autonomie en reconnaissant la création de la municipalité de Saint-Bruno.

Quelques mois s'écoulent ensuite et les archives municipales de Saint-Bruno nous permettent enfin d'assister à la réunion du conseil qui se tient le 13 juin 1887. Le livre des minutes s'ouvre ainsi:

«1887»

«Municipalité de St-Bruno»

«Township de Woodbridge»

«À une assemblée du conseil municipal de la municipalité de St-Bruno, tenue en la dite Municipalité, en la demeure de M. Joseph Bonenfant, le treizième jour de juin, en l'année de Notre Seigneur mil huit cent quatre vingt sept, conformément aux dispositions du code municipal, à laquelle assemblée furent présents Monsieur Joseph Bonenfant maire et Messieurs Félix Michaud, William Bossé, Guillaume Landry, Israël Charest, conseillers membres du dit conseil formant un quorum di celui...»

Joseph Bonenfant préside alors, en tant que maire, aux destinées de la municipalité. La chose ne lui est pas inconnue... Nous le rencontrons effectivement un peu plus tôt, au mois de mai de la même année, maire de Saint-Pascal. Il décédera malheureusement au mois d'août et c'est William Bossé qui lui succédera.

À cette assemblée du 13 juin 1887, notre petit groupe de citoyens discute de l'entretien des chemins et adopte plus particulièrement un règlement «...qui détermine de quelle manière sera réparée la partie de la route du petit moulin, située sur le deuxième rang de la municipalité de St-Bruno, qui est submergée en certaines saisons par les eaux qui se répandent sur icelle.» Les questions touchant le réseau routier seront souvent à l'honneur dans les années qui suivront et représenteront l'essentiel de bien des réunions.

Nos sources nous révèlent que, vers 1888, la petite communauté qui vient d'obtenir son autonomie municipale se compose d'environ 600 habitants. Une petite chapelle trône parmi eux et les curés de Saint-Pascal visitent le petit temple régulièrement. En 1893, ils se doteront d'une paroisse religieuse bien à eux, modifiant poliment les liens qui les unissent à Saint-Pascal depuis si longtemps. C'est donc une collectivité relativement bien organisée qui nous dévoile parcimonieusement quelques épisodes de son histoire à cette étape de notre travail. Elle se raconte entre autres par les documents conservés

au bureau municipal. Bien que ne couvrant pas toutes les facettes de l'évolution de Saint-Bruno, cette documentation souvent avare nous en dépeint le cheminement civil général.

Woodbridge ou ... Saint-Bruno?

Lors de sa création, la municipalité fut identifiée par le nom de Saint-Bruno, patron ayant déjà pour mission de protéger la chapelle du lieu. Toutefois, le nom du canton de Woodbridge ne disparaît pas et se perpétue jusqu'à retrouver une place d'honneur. La municipalité est alors connue sous la double appellation de «Saint-Bruno, canton de Woodbridge». L'usage verbal effaça la seconde mais sous la plume, Woodbridge s'imposera souvent. Les limites territoriales de la nouvelle municipalité épousant quasi parfaitement celles du canton, il est probablement bien difficile de se défaire d'une habitude presque centenaire pour désigner «Woodbridge». (5) L'identification imprécise est tenace et le conseil municipal décide un jour, beaucoup plus tard, de mettre un terme à l'ambiguïté. Aussi, le 3 décembre 1979, on demande au ministère des Affaires municipales «... de bien vouloir changer le nom de la municipalité du Canton Woodbridge en celui de St-Bruno comté de Kamouraska». Mais un obstacle surprenant éclipse la demande: personne ne semble connaître la date d'érection de la municipalité, pas plus cette dernière que le ministère des Affaires municipales! Nul ne sait ce qui s'est vraiment passé après que le conseil de comté eut reconnu l'existence de la municipalité de Saint-Bruno en 1886. Aurait-on omis de se faire reconnaître par Québec? Tout porte à le croire, malgré que le 15 novembre 1887, le conseil autorisait la dépense de 9,10 \$ pour «l'érection de la municipalité». Saint-Bruno semble avoir existé comme entité municipale sans même avoir été reconnue officiellement par le gouvernement pendant près de quatre-vingt-quinze ans! Le ministère des Affaires municipales n'ose probablement pas se prononcer sur la demande de changement de nom de cette «prétendue» municipalité aux «papiers d'identité» inexistantes. L'Assemblée nationale doit donc, le 19 décembre 1981, sanctionner une loi pour confirmer l'existence de la municipalité de «Canton de Woodbridge». Le cas n'est pas isolé car la même loi reconnaît aussi dix autres municipalités québécoises! «Sa Majesté», de l'avis et du consentement de l'Assemblée nationale du Québec, décrète alors que la municipalité de Canton Woodbridge existe depuis le 1er janvier 1887. (6)

Mais un important détail est négligé: la municipalité du Canton de Woodbridge souffre de graves troubles d'identification car personne, sauf le gouvernement, ne la désigne sous cette dénomination de «Woodbridge». En 1985 et en 1986, le conseil municipal réitère patiemment sa demande auprès du ministère concerné. La Gazette officielle du Québec du 19 juillet 1986 nous déclare enfin que le gouvernement a adopté, en date du 2 juillet de la même année, «...un décret ayant pour objet de changer le nom de la municipalité de Canton de Woodbridge (...) en celui de Municipalité de Saint-Bruno-de-Kamouraska». (7)

Les responsabilités d'un conseil municipal en 1887 touchent cependant des aspects beaucoup plus pratiques de la vie. Ne leur tenons donc pas rigueur pour les imprécisions qu'ils commirent et retrouvons-les plutôt, il y a cent ans, à la barre de Saint-Bruno qui taille son avenir à grand coup d'espoir.

À la table du conseil... ...la vie de tous les jours.



M. Jean-Baptiste Bernier, un des cantonniers

des lots (ou des occupants) et en proportion de ces dits lots.

Ce qui retient le plus souvent l'attention des élus à l'époque de 1887 est, sans contredit, le réseau routier et ses ponts. Bien qu'ils puissent parfois compter sur une aide financière de l'État, les usagers concernés doivent contribuer à la confection et à l'entretien des routes et des ponts. Le conseil municipal représente alors l'autorité qui tranchera souvent les litiges et qui départagera les responsabilités de chacun. Cette question des chemins est omniprésente à la table du conseil. Le 13 juin 1887, notre petit groupe se réunit, ce qui semble être la première fois en tant qu'élus municipaux, et n'a qu'un sujet en tête: la route du Petit Moulin. Il faut dire que cette dernière étant souvent submergée, on espère pouvoir la rehausser de 18 pouces avant le 1er août de la même année. Les travaux s'effectueront à la hauteur du deuxième rang et seront à la charge des propriétaires



Pont au sud du Village

Le territoire est grand et en 1890, dix-neuf inspecteurs de voirie s'assurent de leur mieux du confort des usagers. Malgré tout, on réclame directement à la municipalité le remboursement des dommages lorsque surviennent des accidents et celle-ci retransmet souvent la facture aux propriétaires responsables de la section du chemin en cause. Il en est ainsi, en 1915, pour cette réclamation de Ismaël Plourde au montant de 5,50 \$, «pour cassage de voiture et bris d'une roue», qui sera finalement payée par le «propriétaire du chemin où la voiture a été brisée».

Mais là ne s'arrêtent pas les responsabilités municipales. Les maladies trop souvent dévastatrices entraîneront bientôt les élus vers la prévention. Dès 1891, nous relevons l'existence d'un «Bureau d'hygiène». Le 29 novembre 1899, on craint fortement une épidémie de picote (variolo). Les conseillers sont alors nommés membres du «Bureau de santé» et auront la responsabilité de déceler les cas graves de maladie et d'en prévenir le docteur Octave Deschênes de Saint-Pascal. Et le malheur pressenti s'abat sur eux en janvier 1900; Saint-Bruno est mis en quarantaine! La variolo frappe dur. Pascal Blier devra veiller aux besoins des familles et Octave Plourde devra s'occuper plus spécialement de la maisonnée de Sifroid Hudon. Belle preuve de solidarité dans cette communauté qui, en 1901, troquera sa petite chapelle pour une fière église.

Fort de la pénible expérience de l'année précédente, le conseil municipal décide, en 1901, qu'en cas d'une nouvelle épidémie, la vaccination pour les enfants fréquentant l'école sera obligatoire. Le futur nous montrera que lorsque la maladie contagieuse s'installera dans une maison, la municipalité

veillera à sa mise en quarantaine, nommera quelqu'un pour voir aux soins et aux services à donner à la famille et procédera à la désinfection des lieux.

Le 4 mars 1909, à une séance spéciale, on craint le pire. La municipalité est à nouveau menacée par une épidémie de picote. On adresse alors cette demande au docteur Pelletier du Bureau d'hygiène de Montréal: «...vu que la municipalité est très pauvre et se compose en partie de colons, nous vous demandons de nous venir en aide en nous envoyant votre inspecteur avec du vaccin pour faire la vaccination de tous ceux qui voudrons se faire vacciner gratuitement et faire la surveillance de notre municipalité...». Et la municipalité décrète la vaccination obligatoire. Nous ignorons cependant la réponse du Bureau d'hygiène.

En 1916, le docteur Deschênes est nommé officier exécutif d'hygiène et devra enquêter, à la demande du maire, au sujet de la diphtérie. Plus tard, en 1922, la fièvre scarlatine et la diphtérie sèment le malheur. On autorise alors le docteur Caron à déceler les malades et à les mettre en quarantaine. On ferme temporairement les écoles numéros 5 et 6.

De telles maladies contagieuses, si voraces en vies humaines, peuvent pourtant être contrôlées et c'est pourquoi, en novembre 1924, la municipalité durcit les règles du jeu; les résidents de Saint-Bruno qui ne recevront pas le vaccin contre la variole se verront imposer une amende de 5,00 \$ à laquelle s'ajoutera 1,00 \$ de plus pour chaque journée de négligence à s'y conformer. Chaque membre individuel de la collectivité n'est-il pas responsable du mieux-être de celle-ci?



Dr J. A. Lapointe, médecin de plusieurs familles de Saint-Bruno

Les contribuables reconnaissent aussi un grand rôle social à leur municipalité. On ne se gêne pas: on lui destine directement des demandes d'assistance financière telle celle de Hyacinthe Émond à qui la municipalité consentira 5,00 \$ par mois à partir de juillet 1916, pour l'aider à subvenir aux besoins de



son père; ou le curé Rémillard qui se tourne vers elle et perçoit 11,50 \$ pour les frais reliés aux funérailles de Auguste Émond. De toute évidence, l'argent ne se fabrique pas à Saint-Bruno... on s'entraide! Mme Charles Lagacé, en 1927, se verra offrir les frais de son déménagement à Kamouraska, et 7,00 \$ lui seront alloués à chaque mois. En février 1931, Joseph Lagacé n'en peut plus d'habiter un hangar et demande à la municipalité de lui trouver un loyer. Plusieurs de ses concitoyens lui offrent alors le

Moulin à scie de Rivière-Manie

bois de chauffage nécessaire pour terminer l'hiver. Soins à des enfants abandonnés ou orphelins, factures d'épicerie, exemptions de taxes, achat de cercueils... les années 30 sont riches en exemples d'implications, souvent personnelles, de la part des élus municipaux, en cette période particulièrement difficile à traverser. En novembre 1931, ils s'adressent à leurs députés fédéral et provincial: «...*vu que notre municipalité se trouve dans la grande misère, que le bois de pulpe ne se vend plus, ni aucun autre produit et que nous avons beaucoup de chômeurs, pour ces causes, nous voulons bénéficier de l'octroi donné aux chômeurs*». Mais l'aide gouvernementale est minime: 300,00 \$, et ce à condition que la municipalité s'implique à 30% de cette somme! On refuse net, cette offre ne laissant place à aucun espoir. C'est la grande crise économique. Elle répand sa noirceur sur le monde et la municipalité de Saint-Bruno, blottie dans ses replis appalachiens, n'y échappe pas. Même l'enviable et prospère village de Rivière-Manie vacille et devine probablement la fatalité qui s'abattra bientôt sur lui. Les reins les plus solides plient parfois... Saint-Bruno perdra son principal employeur forestier: Power Lumber.

Bien que souffrant elle aussi de 1 600 \$ en taxes impayées, la municipalité prête 400,00 \$ pour six mois à la Commission Scolaire, afin d'aider à payer en partie les institutrices!

En 1932, la municipalité encaisse finalement la somme de 300,00 \$ que le département du Chômage lui verse pour venir en aide aux «nécessiteux de la paroisse». À raison de 1,25 \$ par jour, ceux-ci travailleront à la réfection du rang 5. Maigre somme et pas d'amélioration en vue! En avril 1933, la municipalité retourne devant le député et espère «...*une aide raisonnable en grain de semence, attendu que la situation est pire que l'année dernière et que plusieurs de nos cultivateurs qui sont trop pauvres ne pourront pas semer, vu qu'ils n'ont pas les moyens d'acheter leur grain*». La réponse nous demeure inconnue.

Au mois d'août 1933, une poignée des leurs se joint au groupe de colons qui défrichera Sainte-Anne-de-Roquemaure, en Abitibi. La Société de colonisation du diocèse de Québec, fondée le 22 juin 1933 et ayant son siège social à La Pocatière, recrutait effectivement depuis quelque temps dans les régions de L'Islet et de Kamouraska. Nos braves descendants de pionniers y découvrent-ils une bonne solution pour échapper au marasme qui semble s'être emparé de Saint-Bruno et sa région? Le défi est de taille; l'Abitibi, accessible que par ses rivières, se trouve au bout du monde, mais elle séduit par ses promesses de terres fertiles et, détail important, la nourriture et «*l'essentiel*» seront gracieusement de la Société de colonisation pour tout l'hiver. (8)

Roquemaure grandira et, bien que blessée, sa cousine Saint-Bruno survivra à la crise... à force de ténacité et de gestes de mains généreuses aussi pauvres que celles du voisin.

En 1935, Saint-Bruno se permet une loi protectionniste qui vise à inciter les employeurs à trouver leur personnel parmi les gens qui résident sur son territoire. Aussi, les «étrangers» qui viendront travailler à Saint-Bruno se verront imposer une taxe spéciale au montant de 10,00 \$ pour un homme seul et de 15,00 \$ s'il vient avec ses chevaux. Les compagnies et les contracteurs devront s'y conformer sous peine d'être mis à l'amende. Malgré que tout le monde connaisse la faim, les ressources forestières sont importantes et les habitants de Saint-Bruno voudraient bien légitimement en profiter!

Mais l'année 1939 réserve une surprise douloureuse dans la nuit du 21 au 22 juin. En cette presque veille de la Saint-Jean-Baptiste, le feu révèle son penchant destructeur et ravage le magasin général d'Octave Lévesque (qui abrite aussi la succursale de la Banque provinciale depuis 1923), le moulin à scie de Joseph Gagné et la salle publique. (9)



Une partie du village avant l'incendie de 1939

La perte est grande, mais le découragement n'est pas la plus grande caractéristique de nos prédécesseurs. La suie n'aura pas le temps de s'incruster! Dès le mois d'août, la «distinguée clientèle» visite les Lévesque au tout nouveau magasin général qui logera aussi la Banque provinciale jusqu'en 1971. Joseph Gagné, quant à lui, reconstruit son moulin en retrait du village. Le cas de la salle publique est plus délicat... La municipalité décrète les travaux de sa

reconstruction en octobre et on évalue approximativement son coût à 1 200,00 \$. Elle sera payée à l'aide d'un emprunt et des 485,00 \$ versés par les assurances. En attendant, les réunions du conseil auront lieu chez Joseph Gagné qui recevra, pour chacune d'elles, 1,00 \$ de dédommagement.

Ils ont beaucoup de bon vouloir... mais pas assez d'argent. On regarde alors vers le député Léon Casgrain par l'entremise duquel on demande une aide financière se chiffrant à 2 000,00 \$, tout en affirmant la pauvreté de la municipalité. On doit frapper à nouveau à la porte du député, le 3 février 1941, car la poussière risque fort de se déposer sur le dossier. On en profite alors pour modifier quelque peu les prévisions quant aux dimensions escomptées de la future salle: on l'imagine pourvue de deux étages et atteignant 42 pieds de longueur par 35 pieds de largeur. Ce n'est finalement qu'en juin 1941 que, probablement à bout d'espoir, le curé Léopold Plante propose à la municipalité de prendre la responsabilité d'ouvrir lui-même le chantier de construction. Il se fera aussi offrir tous les matériaux (évalués à 500,00 \$) dont la municipalité dispose. En plus, 500,00 \$ seront votés pour lui venir en aide. Évidemment, les paroissiens s'unissent afin d'ériger la nouvelle salle et, grâce au système éprouvé qu'est la «corvée», l'énergique curé Plante orchestre l'équipe dynamique de bâtisseurs. La salle sera propriété de la Fabrique mais les conseils municipal et scolaire pourront y tenir leurs réunions respectives. (10)

En cette époque d'après crise, Saint-Bruno rêve du jour où l'électricité daignera venir distribuer ses électrons jusque chez elle. Le conseil, réuni en mars 1938, en avait bien rédigé la demande à la Québec Power, mais cette dernière ne sembla pas y avoir jeté un oeil très attentif (ou serait-ce au contraire que son oeil trop attentif n'y trouva pas d'intérêts?) La demande est réitérée en juillet 1944. Québec Power se montre plus réceptive à cette dernière et sa réponse est positive. Tout porte à croire que dès 1944, l'électricité répand ses bienfaits au village. Quel bénéfice pour cette petite communauté qui rejoint alors un peu plus le monde moderne. Quatre ans plus tard, en 1948, le conseil municipal demande à la Québec Power de desservir les rangs 3 ouest et 4 ouest ainsi que Sainte-Barbe.

L'électricité, le téléphone, l'amélioration du réseau routier, sont autant de signes de la confiance que porte encore en elle cette génération de fils de défricheurs. Bien entendu, on découvre que la terre labourée avec tant d'ardeur au siècle passé contenait des espoirs plus grands que les récoltes qu'elle produisit finalement. Son sol étant plutôt pauvre et pierreux, Saint-Bruno se voit identifiée comme étant un territoire «agro-forestier» et échappera aux progrès rapides d'un monde agricole moderne.

Dotés depuis 1908 d'une fromagerie convertie en beurrerie à la fin des années 20, les producteurs laitiers voient transformer leur lait à Saint-Bruno jusqu'en 1955. Dorénavant, ils abreuveront des usines de transformation plus grosses, plus modernes et... plus éloignées. Il en va de même pour le bois: les moulins à scie désertent Saint-Bruno l'un après l'autre et la ressource forestière sera tout simplement expédiée vers des scieries modernes et voraces répondant aux exigences des lois impitoyables du marché.

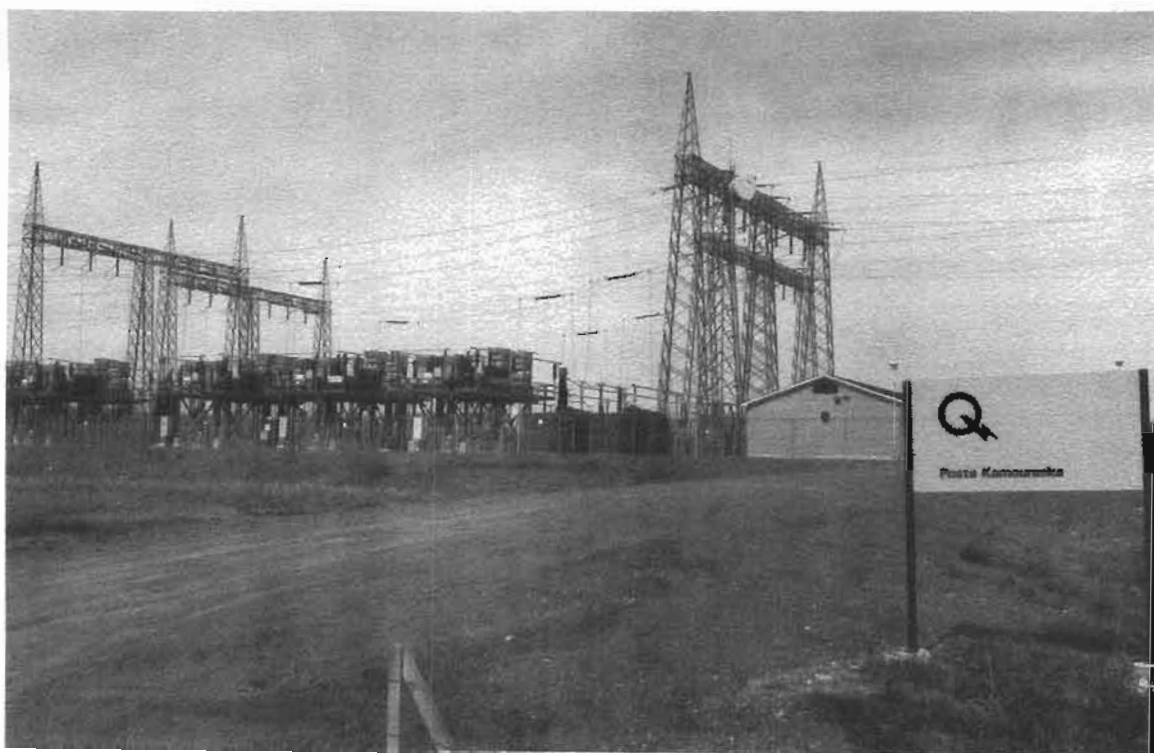
D'un coup d'œil rapide au dénombrement ci-dessous, il est facile de conclure que Saint-Bruno souffre des mêmes tendances que la majorité des municipalités rurales du Bas-Saint-Laurent. Après un mouvement ascendant continu, la population décroît vertigineusement avec l'arrivée sournoise des habitudes généralement centralisatrices des politiques et du marché.

Année	Population	Année	Population
1871	556	1941	1 257
1881	610	1942	1 272
1888	600	1946	1 240
1890	665	1948	1 250
1891	690	1957	1 129
1901	711	1959	1 040
1911	937	1961	851
1921	1 032	1963	837
1925	1 025	1967	714
1929	1 164	1971	762
		1977	640
		1978	690

(Sources: Macro-inventaire des Biens culturels du Québec et diverses autres sources dont le journal *Le Trait d'Union*).

La population, désormais décroissante de Saint-Bruno, trouvera alors de plus en plus son gagne-pain à l'extérieur, les petites fermes et les lots à bois ne suffisant plus à fournir le «nécessaire» à nos vies modernes. Les ressources naturelles se convertissent au tourisme de plein air dans les années '70. Évidemment, les gens de la région n'ont pas attendu ce temps pour goûter aux charmes de Saint-Bruno: marche en forêt, chasse, pêche et motoneige ont depuis longtemps diverti ses visiteurs; on offre maintenant aux skieurs l'accès à des pistes aménagées et aux motoneigistes des sentiers reliés à ceux de tout le Québec. Les sous-bois invitants dévoilent plus facilement leurs attraits à une clientèle préoccupée par sa qualité de vie et de plus en plus soucieuse d'écologie.

Participant à cette heureuse prise de conscience environnementale des Québécois, la compagnie Hydro-Québec ira jusqu'à investir 1% des coûts d'un projet réalisé dans la municipalité. En 1988, le maire signe une convention avec Hydro-Québec: cette dernière construit, dans le premier rang de Saint-Bruno, le poste de compensation électrique le plus important de son réseau et ce, au coût de 21 millions de dollars. Hydro-Québec s'engage à financer trois projets mettant en valeur «l'environnement communautaire» de la municipalité. Depuis quelque temps déjà, le ministère des Affaires culturelles avait noté l'intérêt historique de la Place de l'église. Elle conserve effectivement les caractéristiques propres à la vie sociale de nos fondateurs qui y regroupèrent église, presbytère, magasin général, banque, bureau de poste et école en une harmonie de façades se regardant les unes les autres. Grâce à la «bourse» fournie par Hydro-Québec, l'asphalte grise du terrain de stationnement cède sa place à un parc verdoyant. On en profite aussi pour se doter d'un centre communautaire de 60 pieds par 40, localisé en bordure du terrain de jeux, abritant la bibliothèque municipale et le local du Cercle des fermières. Ce terrain de jeux sera doté d'équipements sportifs nouveaux: court de tennis, croquet et pétanque. Ainsi Hydro-Québec offre à Saint-Bruno un montant de 216 810,00 \$ sorte de compensation pour la morsure dans la forêt du Petit Rang; cette forêt dans laquelle les bâtisseurs du pays enfoncèrent la hache au début du dix-neuvième siècle.



Poste Hydro-Québec, 1^{er} rang de Saint-Bruno.

Plus de cent ans après l'installation de ceux qui donnèrent naissance à Saint-Bruno, les chemins du sud de la Grand-montagne encore souvent balisés de cordes de bois, nous livrent les mêmes odeurs que celles qui, à l'époque, nourrissaient les sens des impatients défricheurs. Les mêmes «terres en bois debout» accompagnent aujourd'hui les champs de foin et de grain que, bien sûr, on aurait espéré plus nourriciers. Le Woodbridge fougueux des pionniers sortit la tête de ses bois, il y a maintenant cent ans, et clama bien fort sa présence en hissant son fier clocher. De nos jours, Saint-Bruno respire plus doucement, prenant le temps de soigner quelque vague à l'âme et de garder contact avec la progéniture qui, par nécessité, s'éloigne souvent. Mais l'ardeur demeure tenace... elle est transmissible dans la famille!

Signature des maires de Saint-Bruno

Joseph Bonenfant
William Bosse
Francis Paré
Israel Beaulieu
Leon Gangelier
Joseph Lévesque
Thomas Mignault
Pierre Duprez
Joseph Charost
Israel Gangelier
Albert Bossé
Théodore Lajoie
Ovide Bonenfant
Joseph Emard
Leon Mignault

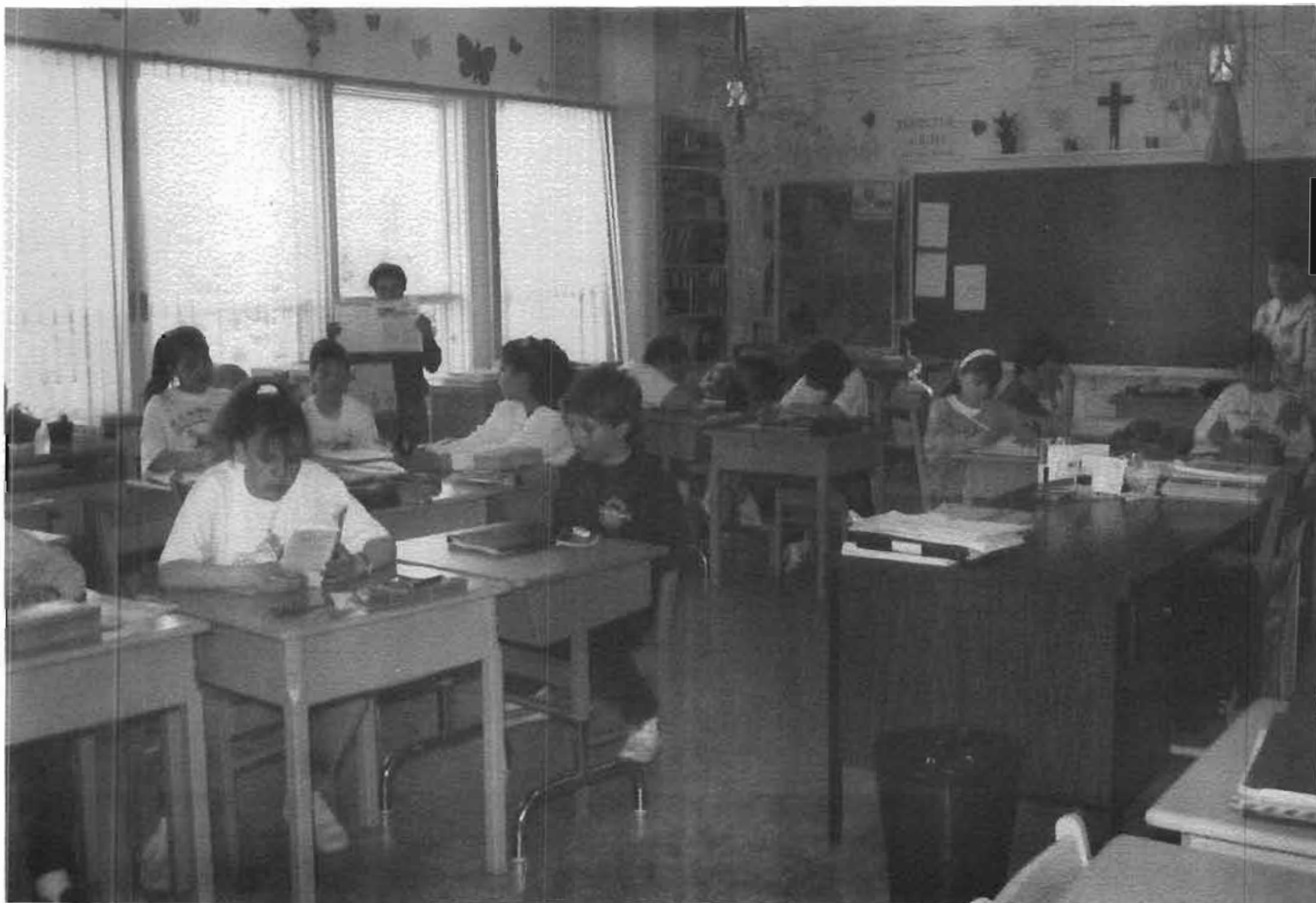
Joseph Lajoie
Lion Lavoie
Alphonse Lavoie
Albert Lizotte
J Bte Bernier
Ernest Dineen
Judges Paradis
Lucien Dionne
Perrin Landry
Jean-Yves Landry, maire
Wilfrid Bossé, maire

Références

1. Archives de la M.R.C. de Kamouraska
2. Ibidem
3. Archives de la municipalité de Saint-Pascal, paroisse
4. Archives de la M.R.C. de Kamouraska
5. Une partie du canton Woodbridge fut incorporée à la municipalité de Mont-Carmel lors de la création de cette dernière en 1867.
6. Lois du Québec 1981, chapitre 21
7. Gazette officielle du Québec, 19 juillet 1986, 18e an., n°. 29
8. 1933-1943, Dix années de colonisation à Sainte-Anne-de-Roquemaure, Donat-C. Noiseux, ministère de la Colonisation de la province de Québec, 1943, pages 7, 8 et 9
9. En juin 1935, le livre des minutes du conseil municipal mentionne qu'un bail emphytéotique fut signé avec le curé Euloge Pelletier concernant le terrain de la salle publique. Il nous révèle aussi qu'avant cette date, la municipalité possédait une maison achetée, probablement en 1917, de Napoléon Lebrun au coût de 550,00 \$, laquelle fut vendue à Siméon Lebrun en janvier 1934. Pour ces raisons, nous croyons que la salle incendiée en juin 1939 datait de 1934.
10. La municipalité achètera la salle publique en octobre 1967.
11. Identification de la photo à la page 81: vue aérienne du village



Des souvenirs de classe...



...pour vous brosser un tableau!

Josée Émond



À l'heure de la rentrée

Les années passées sur les bancs de l'école laissent à chacun d'entre nous des souvenirs impérissables.



École n°. 7, 1er rang vers 1950

Le jour de la rentrée, les bons et mauvais coups joués aux camarades, les blagues de l'un, les grimaces de l'autre, tout nous revient facilement à l'esprit lorsqu'on se met à ressasser ces souvenirs.

Voici l'histoire de nos écoles à Saint-Bruno. Elles ont connu toute une évolution. Toutefois, de la petite école de rang d'autrefois jusqu'à l'unique école du village d'aujourd'hui, une chose n'a guère changé: ces cris, ces joies, ces peines et ces rires d'enfants qui l'habitent resteront à jamais.



École du village en 1992

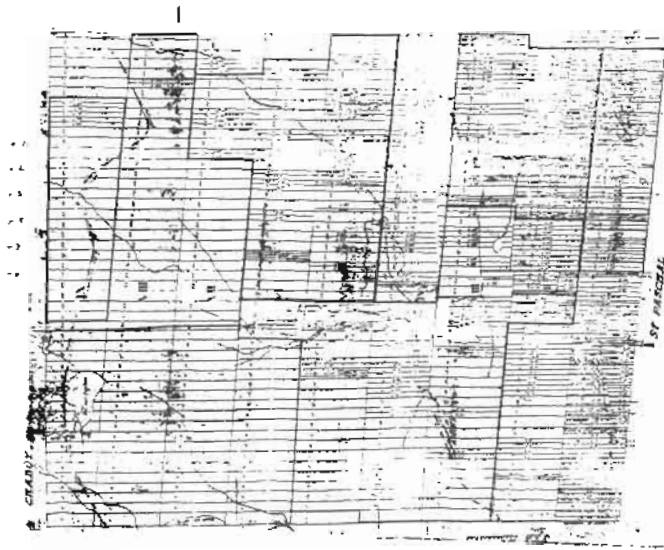
A- Portrait de la vie scolaire au Canton Woodbridge

L'éducation n'a certes pas toujours occupé une place de premier plan chez nos ancêtres. Il faut comprendre qu'autrefois on devait souvent lutter pour sa survie et c'est pourquoi le travail de la terre l'emportait plus souvent sur celui de l'intellect. Les ressources manquaient aussi. Enseignants et argent étaient plutôt rares à cette époque; surtout dans les paroisses jeunes et isolées à l'intérieur des terres. Mais un peuple sans une certaine éducation et sans règle de vie risque de devenir rapidement un peuple sans culture. Nos ancêtres le savaient fort bien. De nombreux efforts furent faits pour préserver les racines du peuple et cela, en dépit de l'importance de survivre d'abord et des difficultés du temps.

Ainsi, on constate que, bien avant la formation de la paroisse, on avait déjà commencé à penser à un système scolaire au Canton Woodbridge. Avant 1887, comme il n'y avait pas encore d'école au Canton, on se rendait dans la paroisse voisine pour apprendre les rudiments de la lecture, de l'écriture et du calcul. En majorité, c'est à Saint-Pascal que les jeunes recevaient leur instruction.(1)

Un coup d'oeil dans les livres du temps nous permet de découvrir des débuts plutôt lents et pénibles en éducation et ce, malgré que la commission scolaire de l'endroit fut formée au cours de l'année 1887, soit six ans avant l'érection canonique de la paroisse. Les facteurs qui contribuent à cet état de chose sont nombreux: le manque d'écoles, l'éloignement, les longues distances à parcourir avec peu de routes carrossables, et, hélas! le manque d'intérêt de la part de certains résidants. À cette époque, il faut travailler d'une étoile à l'autre pour défricher son lot. On a besoin de tous les bras valides, même ceux d'enfants aussi jeunes que 7, 8, 9 ou 10 ans.

Une première réunion



Division des arrondissements

Selon le livre des procès-verbaux, c'est le 20 mai 1888 que s'est tenue la première réunion de la commission scolaire du Canton Woodbridge. Les commissaires d'écoles procèdent cette année-là à la division du Canton. Six arrondissements scolaires sont déterminés lors de la réunion du 9 juillet. Plus tard, deux nouveaux arrondissements (village et Rivière-Manie) viendront s'y ajouter. Le 29 du même mois, une résolution adoptée autorise M. William Bossé à faire finir la maison d'école de l'arrondissement numéro 4 (Rang du nord). M. Évariste Bonenfant en exécutera les travaux et pour cela, il recevra 40,00 \$ en avril 1889. On adoptera aussi une résolution autorisant M. François Paradis à faire bâtir une



École n° 3, rang de la Croix



Élèves de l'école n° 4, rang du Nord vers 1946

maison d'école dans l'arrondissement numéro 3 (Rang de la Croix). Ce furent sans doute là les deux premières écoles de Saint-Bruno. Toutefois, de mémoire, on se souvient qu'avant elles, les classes se tenaient dans des maisons privées. C'est ainsi qu'au village, la maison actuelle de madame Irène Dionne a servi d'école pour les jeunes du temps en attendant l'arrivée des maisons d'école officielles.



Maison de Mme Irène Dionne

Financement des premières écoles

Taxes scolaires

Le manque d'argent a sans doute été un facteur contribuant au début difficile de l'éducation à Saint-Bruno. Dans les années 1800, l'instruction était plus l'affaire des contribuables que des gouvernements. Étant donné le peu d'intérêt que ces derniers y accordaient, on se devait surtout de compter sur les initiatives privées. Ce n'est qu'en 1867 qu'une certaine structure s'installera et que l'on verra apparaître les lois qui, entre autres, réservaient l'instruction aux provinces et créaient les «Comités de l'Instruction publique» et les commissions scolaires. (2) Au début, à Saint-Bruno, l'argent nécessaire à l'administration de la jeune commission scolaire provenait donc de différentes sources: taxes scolaires, taxes spéciales, municipalité de Saint-Pascal et quelques octrois lorsque les climats économique et politique étaient favorables.

Ainsi, au fil des ans, le taux de la taxe scolaire variait en fonction de la richesse des gens de la région et des mouvements de l'économie. Par exemple, en 1896-1897, cette taxe s'élevait à 0,32 \$ du 100,00 \$ d'évaluation, comparativement à 0,70 \$ en 1907-1908 et à 1,00 \$ en 1930-1931. La crise fera dégringoler le taux à 0,70 \$ l'année suivante. En 1945, le taux revient à 1,00 \$ pour bondir à 1,75 \$ un an plus tard. Dès 1949, le taux atteindra 2,00 \$ et s'y maintiendra. De plus, de 1896 à 1933, les parents devaient payer une contribution variant de 0,45 \$ à 1,30 \$, selon les années, par enfant de 7 à 14 ans en état de fréquenter l'école, et pour ceux de 5 à 7 ans et de 14 à 16 ans fréquentant l'école.

Taxes spéciales

Au début de la vie scolaire, certaines situations exigeaient également la perception d'une taxe spéciale auprès des citoyens. Ainsi, les comptes des différents arrondissements dont le montant était inférieur à 2,00 \$ étaient payés par la commission scolaire à même les taxes perçues. Toutefois, lorsque la somme excédait 2,00 \$, par exemple dans les cas de réparation ou de construction d'école, l'arrondissement devait percevoir une taxe spéciale pour acquitter son compte.

De grands frais

En dépit des quatre grandes sources de revenus déjà mentionnées, les contribuables se devaient d'assumer certains autres frais. Dès le début, les dépenses étaient nombreuses compte tenu de la capacité de payer des contribuables: Salaire des institutrices, dépenses pour la construction, la réparation ou la location des maisons d'école, le matériel didactique, les frais d'administration, etc. Voyons à titre d'exemple une résolution datant du 23 octobre 1888, au sujet du chauffage des écoles, qui montre bien comment chacun était appelé à contribuer à la vie scolaire:

«Proposé par M. Joseph Ouellet et secondé par M. Achille Dionne que pour le chauffage des écoles de cette municipalité il sera tenu à tous les chefs de famille de donner une demi corde de bon bois, par enfant rendu à la porte d'école, débité et réduit en bois poêle à défaut par la personne obligée de fournir son bois tel que mentionné ci-dessus telle personne sera tenue de payer une piastre par enfant en âge de fréquenter l'école». Cette résolution tiendra 44 ans. Le 3 avril 1932, on adopta un nouveau mode de cotisation pour le chauffage des écoles, soit la contribution mensuelle. Dès ce moment, ladite contribution était prélevée en même temps que la cotisation générale de chaque année sur les biens-fonds de tous les propriétaires.

Comme on le constate, la commission scolaire a souvent représenté un lourd fardeau fiscal pour la communauté de l'époque surtout à cause de la pauvreté des gens et parfois d'une certaine indifférence

vis-à-vis l'instruction. La situation difficile de ces temps jadis occasionnait, hélas! de nombreuses sermons de la part des inspecteurs d'écoles.

Voyons de plus près quelques commentaires de l'un de ces hommes du temps:



Rapport de l'inspecteur Dubeau en date du 23 mars 1908

«Messieurs les Commissaires d'écoles de St-Bruno,

Je dois vous féliciter du bon esprit que vous avez démontré en augmentant le traitement de vos institutrices. Cette augmentation vous a permis d'engager des institutrices mieux qualifiées que celles que vous aviez l'habitude d'avoir. Ainsi les écoles des arrondissements numéros 7, 3, 6 et 1 ont donné un très bon résultat.

Celles des arrondissements numéros 2 et 5 n'ont pas donné satisfaction.

Je dois attirer de nouveau votre attention sur l'état des maisons d'école des arrondissements nos 1, 5 et 2. La salle de l'école no 2 ne donne que 59 pieds cubes d'air par élève, et celle de l'arrondissement no 1 n'en donne que 65. Je suis chagriné d'avoir à vous blâmer de ne pas avoir reconstruit la maison d'école de l'arrondissement no 1.

Joseph-Zoël Dubeau

Je dois aussi vous rappeler que vous devez pourvoir vos écoles de 9 pupitres à 2 places: 2 pour le no 1, 3 pour le no 2 et 4 pour le no 3.

Rapport

23 Mars, 1908

Messieurs les Commissaires d'écoles
St Bruno

Messieurs,

Je dois vous féliciter du bon esprit que vous avez manifesté en augmentant le traitement de vos institutrices. Cette augmentation vous a permis d'engager des institutrices mieux qualifiées que celles que vous aviez l'habitude d'avoir. Ainsi les écoles des arrondissements nos 7, 3, 6 et 1 ont donné un très bon résultat.

Celles des arrondissements nos 2 et 5 n'ont pas donné satisfaction.

Je dois attirer de nouveau votre attention sur l'état des maisons d'école des arrondissements nos 1, 5 et 2. La salle de l'école no 2 ne donne que 59 pieds cubes d'air par élève, et celle de l'arrondissement no 1 n'en donne que 65. Je suis chagriné d'avoir à vous blâmer de ne pas avoir reconstruit la maison d'école de l'arrondissement no 1.

Je dois aussi vous rappeler que vous devez pourvoir vos écoles de 9 pupitres à 2 places: 2 pour le no 1, 3 pour le no 2 et 4 pour le no 3.

J'ai l'honneur d'être

très humble

serviteur

J. Z. Dubeau

Inspect. d'école

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, Votre très humble serviteur.

J.Z. Dubeau Inspecteur d'écoles».

Voilà ce qui confirme encore une fois les difficultés de l'époque et les pénibles débuts de l'éducation à Saint-Bruno. Un peu plus de 20 années plus tard, la situation ne s'améliore guère. Lorsque la crise économique des années 30 s'en mêle, c'est la catastrophe! On songe alors à fermer certaines écoles. Voici le triste tableau peint par les procès-verbaux de l'époque:

«Août 1932: Une demande d'octroi a été faite par l'entremise de M. Pierre Gagnon. Depuis 2 ans on attend la subvention de \$ 1,000 promise à chaque année et ce, jusqu'à concurrence de \$ 5,000. Plusieurs contribuables sont dans l'impossibilité de payer leur cotisation. On a accumulé des arrérages de \$ 1,019.52. Seul le quart de ce montant est collectable. On compte un actif de \$ 1,200.28 contre un passif de \$ 9,590.00.

Nous serons dans l'impossibilité d'ouvrir les écoles en septembre prochain. Nous serons bien peinés de fermer nos écoles et de priver nos enfants d'une instruction indispensable de nos jours».

Malgré les difficultés financières, la population a réussi à garder ses écoles ouvertes. Toutefois, on peut supposer que la menace de fermeture a plané pendant un certain temps puisque, un an plus tard, on en parlait encore. Sans doute en réponse à cette menace, l'inspecteur du temps, J.

Amédée Duval, se fit un devoir, lors de la seconde visite de l'année 1933, d'intervenir ainsi: *«Il ne faudrait pas qu'une seule école reste fermée en septembre prochain. Vous devez toujours voir dans la jeune génération d'aujourd'hui, les hommes et les femmes de demain qui vous blâmeront toute leur vie de n'avoir pas eu le courage de leur procurer une instruction voir même la plus élémentaire».*

J. Amédée Duval



J.-Amédée Duval

B- Les personnes responsables de la vie scolaire

Cette partie présente les principaux responsables de la vie scolaire: commissaires d'écoles, secrétaires-trésoriers, inspecteurs d'écoles et institutrices. C'est évident que toutes ces personnes ont joué, à leur façon, un rôle déterminant dans l'établissement de l'éducation à Saint-Bruno.

Les commissaires d'écoles

C'est lors de la réunion du 20 mai 1888 que fut formé le premier conseil des commissaires d'écoles. Cinq commissaires y furent élus pour un mandat de trois ans. Il s'agit de François Paradis (président), Achille Dionne, William Bossé, Joseph Ouellet, Nazaire Plourde. Paschal Blier agissait à titre de secrétaire-trésorier pour la commission scolaire. Il était d'usage que de telles élections se tiennent en juillet de chaque année et le président du conseil était choisi par les commissaires à la première réunion qui suivait les élections.

Les devoirs et les tâches des commissaires étaient nombreux et ce, particulièrement pour ce premier conseil. Ces commissaires «pionniers» ont dû procéder d'abord à la division du Canton Woodbridge en arrondissements, puis penser à faire construire des écoles selon les besoins, les meubler, veiller à leur entretien, prélever les taxes scolaires auprès des contribuables, recruter le personnel enseignant, procurer aux écoles tout le matériel nécessaire à leur bon fonctionnement, établir des règlements et les faire respecter, déterminer le cours des études, percevoir une rétribution mensuelle pour chaque enfant en âge de fréquenter l'école et ce, même si l'enfant était absent car c'était là un moyen détourné d'encourager la fréquentation scolaire. Autant de tâches nécessitaient évidemment une administration solide. Aussi les commissaires étaient-ils assistés pour cela d'un secrétaire-trésorier. Ce dernier se voyait confier, entre autres, la rédaction des procès-verbaux de chaque assemblée dans «le livre des minutes», la mise à jour de la comptabilité, la perception des taxes scolaires, tâche souvent difficile et ingrate étant donné la pauvreté et la négligence de certaines gens, l'achat de matériel nécessaire, l'embauche des institutrices et enfin la rédaction de toute la correspondance. Voilà une fonction qui ne devait pas être de tout repos; surtout que, jusqu'en 1930, le secrétaire-trésorier était payé au pourcentage des cotisations perçues. Ce pourcentage variait entre 5 et 7% selon les années. Ce n'est qu'en 1931 qu'il sera payé à salaire fixe.

Pour démontrer tout le sérieux et l'importance de leur engagement vis-à-vis l'éducation, les commis-

saïres d'écoles et le secrétaire-trésorier étaient tenus de faire serment, la main sur l'évangile, de bien remplir leurs fonctions. Voici le texte de ce serment qu'ils devaient prononcer:

«Moi, _____, je fais serment que je remplirai avec honnêteté et fidélité, les devoirs de cette charge et cela au meilleur de ma capacité et connaissance. Ainsi, que Dieu me soit en aide».

Les inspecteurs d'écoles

Malgré ce serment et toute la bonne volonté des commissaires d'écoles et du secrétaire-trésorier, il était tout de même nécessaire que leur travail, de même que celui des institutrices soit supervisé. Ainsi, la supervision des districts était-elle assurée par l'inspecteur d'écoles, terreur des élèves, et parfois même de la pauvre institutrice dont l'emploi ou le salaire dépendait bien souvent de l'évaluation que faisait ce responsable de l'éducation.

De 1852 à 1967, chaque inspecteur d'écoles se rend, deux fois par année, visiter chacune des écoles de son district. Il s'assure de leur bon fonctionnement, donne les recommandations et les conseils qu'il juge nécessaires, laisse une appréciation écrite et signe le registre des visiteurs. Sa visite dans la municipalité se termine par une rencontre avec les commissaires auxquels il donne une appréciation, la plus juste possible du rendement de chacune des écoles ainsi qu'une évaluation notée sur la compétence de chacune des institutrices. Il profite aussi de l'occasion pour leur faire part des recommandations et exigences du département de l'Instruction publique.

Désireux de stimuler le dévouement et les ambitions des institutrices, on note dans les années 1912 que les salaires de ces dernières étaient en fonction du classement de l'inspecteur. (Ex. Diplômée: 100\$ par an, Bien: 110\$ par an, Très Bien: 120\$ par an). De plus, sur recommandation de M. l'Inspecteur, une gratification de 20\$ était donnée aux institutrices par le département de l'Instruction publique lorsqu'il y avait succès dans l'enseignement.

Malheureusement, ces primes n'étaient pas toujours accordées aux institutrices les plus méritantes, celles-ci étant à la merci du degré de talent des écoliers, de leur nervosité et surtout, de leur timidité devant ce «grand et impressionnant personnage qu'était Monsieur l'Inspecteur d'écoles». (3)

Les écoles de Saint-Bruno auront connu trois inspecteurs: M. Théophile Beaulieu (1888-1890), M. J.-Zoël Dubeau (1892-1931) et M. J.-Amédée Duval (1931-1967).

Les institutrices

Véritables pionnières de l'éducation scolaire, nos institutrices de campagne ou plus familièrement nos «maîtresses d'écoles» ont souvent travaillé dans des conditions pitoyables. Dans leurs rapports, les inspecteurs Dubeau et Duval mentionnent fréquemment le piètre état des maisons d'école et de leur mobilier. Pas de tableau, manque de pupitres et de manuels scolaires, il ne fait pas de doute que les institutrices devaient faire preuve de créativité et d'un dévouement sans bornes pour arriver à mener leur enseignement à bien.

En plus d'enseigner toutes les matières au programme: catéchisme, grammaire, lecture, écriture, calcul, histoire sainte, histoire du Canada, géographie, hygiène, bienséance, économie domestique, agriculture, travaux manuels, dessin (à des écoliers de la 1^{re} à la 7^e année et même jusqu'à la 9^e année, et dont l'âge variait de 6 à 15 ou 16 ans) elles devaient voir à l'entretien de leur classe: balayage, lavage des planchers, chauffage... Plusieurs d'entre elles travaillaient sans compter, pour un maigre salaire



Groupe d'élèves de l'école n°. 7, vers 1950

et se sentaient souvent peu considérées par la population, hélas! lente à reconnaître les bienfaits de l'instruction. Sans organismes pour les appuyer ou les défendre, ces pionnières de l'enseignement étaient pratiquement laissées à elles-mêmes. On les congédiait parfois à cause de plaintes plus ou moins fondées; leurs élèves n'ayant obtenu que des résultats médiocres souvent dus à un manque d'intérêt de la part des parents ou des enfants eux-mêmes; à cause aussi des classes surchargées allant de 30 à 45 élèves, du manque d'assiduité en classe, car souvent on devait garder les enfants à la maison pour aider aux semences, aux récoltes ou rentrer le bois de chauffage. Ainsi, on laissait parfois partir des institutrices qualifiées que l'on remplaçait par des inconnues, des inexpérimentées ou même des non-diplômées. Tout cela en raison d'économie, car on ne pouvait payer un salaire convenable à celles qui étaient qualifiées.

Les écoles elles-mêmes étaient aussi victimes de la pauvreté économique du temps. Dans les locaux des maisons d'école, on était bien loin du confort que l'on connaît aujourd'hui: pas d'électricité, d'eau courante ou de toilettes. Les rigueurs de l'hiver se faisaient souvent et facilement sentir: classes trop froides, eau potable gelée dans la chaudière à côté du poêle à deux ponts, toilettes extérieures, bois de chauffage de plus ou moins bonne qualité; souvent les élèves étaient contraints à garder leur manteau une bonne partie de la journée. Il fallait alors s'armer de courage et de persévérance pour arriver à motiver ces enfants aux doigts engourdis à former leurs plus belles lettres. Comme on peut se l'imaginer, aller à l'école autrefois, ce n'était pas tout à fait une partie de plaisir. Les temps étaient durs et cela se reflétait aussi dans le milieu scolaire, au grand regret de tous. Il n'y avait pas de confort et, comme à la maison, il fallait travailler très dur.

Jusqu'à aujourd'hui, les écoles de Saint-Bruno ont connu plus de 200 institutrices différentes, laïques ou religieuses, et on a déjà compté huit écoles sur le territoire.

Évolution du salaire des institutrices

1888 - 1907	60\$ par an
1907 - 1912	100\$ par an (le maximum pour une institutrice diplômée)
1912	Selon le classement de l'inspecteur:
Diplômée	100\$ par an
Bien	110\$ par an
Très bien	120\$ par an
1913 - 1914	125\$ par an (130\$ et 135\$ si les enfants sont nombreux ou difficiles et qu'elle a fait sa marque de bonne institutrice)

1915 - 1920	150\$ par an
1920 - 1921	200\$ par an
1921 - 1926	250\$ par an
1932	100\$ à 125\$ par an (religieuse 200\$ par an)
1935 - 1936	100\$ à 125\$ par an
1937 - 1938	125\$ à 175\$ par an
1938 - 1940	300\$ par an
1946 - 1951	600\$ par an
1951 - 1954	700\$ par an
1954 - 1955	800\$ par an
1955 - 1956	900\$ par an
1956 - 1957	950\$ par an
1957 - 1959	1 100\$ par an
1960 - 1961	1 500\$ par an
1961 - 1962	échelle de salaire: 1 an d'expérience 1 500\$ + 50\$ par année d'expérience jusqu'à un maximum de 1 700\$, et pour une non-diplômée 1 500\$. Enfin, c'est au cours des années 60 que l'on vit apparaître les négociations salariales à l'échelle provinciale.

Seconds rôles

Outre tous les grands responsables de l'éducation présentés jusqu'à maintenant, il faut aussi compter ces autres personnes qui ont joué un rôle de second plan dans l'éducation: les régisseurs, les contrôleurs d'absences et les vérificateurs de livres.

Ainsi était-il coutume autrefois que dans chaque arrondissement on nomme un régisseur, lequel devait voir aux besoins de l'école, à l'entretien et aux réparations mineures, et en présenter les dépenses à la réunion des commissaires d'écoles. Lorsque l'institutrice avait des demandes à formuler, elle s'adressait d'abord à son régisseur lequel transmettait ces demandes à la commission scolaire. Le régisseur veillait aussi à l'allumage du poêle le matin afin que la température de la classe soit acceptable à l'arrivée de l'institutrice et de ses élèves. Cette tâche était remise à l'institutrice lorsqu'elle demeurait dans son école.

Les contrôleurs d'absences, eux, sont arrivés beaucoup plus tard soit vers les années 1955-1956. Leur tâche se faisait en étroite collaboration avec l'institutrice. Cette dernière devait noter toutes les absences des écoliers ainsi que les motifs de ces absences. Elle en faisait le rapport au contrôleur d'absences qui, lorsqu'il semblait y avoir exagération, se rendait chez les parents discuter des raisons motivant ces absences et par la suite transmettait aux autorités les résultats de ses investigations. Tout cela dans le but d'en arriver à une fréquentation scolaire plus assidue de la part des élèves. C'est M. Léopold Beaulieu qui, en plus de son rôle de secrétaire-trésorier, s'est acquitté de cette tâche dès 1955. Pour l'année 1962-63 toutefois, le poste a été détenu par M. Conrad Landry. Le poste rapportait 120\$ par an en 1960, 240\$ en 1969 pour atteindre 250\$ en 1971-1972.

Enfin, chaque année, une loi obligeait les commissions scolaires à soumettre leurs livres de comptes à un vérificateur. Ce rôle fut longtemps tenu par M. Alphonse Raymond de Kamouraska. On a connu comme autres vérificateurs: E. Chapleau, M. l'abbé Jean-Pierre Grondin, Louis-Albert St-Pierre, Antoine Gaspard Ouellet, Ulysse Pelletier et L.M.F. Gagnon.

C- Les écoles

Les écoles du village



École n°. 7 située sur la rue Michaud vers 1925

En mars 1930, le curé de la paroisse, M. Euloge Pelletier, demande à la commission scolaire de consentir à transporter l'école numéro 7 du village, au sud de l'église. Il motivait cette demande du fait que ce site était plus beau et plus commode pour plusieurs «affaires». Tout cela, attendu que cette commission scolaire a décidé de mettre un étage à cette école et qu'en transportant ladite école, les travaux ne coûteraient pas plus cher. Et il en fut ainsi. Pour la location du terrain, un bail emphytéotique a été signé entre la commission scolaire et le curé Pelletier au prix de 1,00 \$ par année et ce, pour 99 ans. Par ailleurs, une souscription volontaire pour le déménagement de l'école numéro 7 a donné 245\$. Toujours au cours du mois de mars, M. Téléspore Lévesque proposait en assemblée que les Révérendes Soeurs de l'Assomption de Nicolet soient engagées pour enseigner à l'école numéro 7 dès le 1^{er} septembre de la même année. On se souviendra que cette dernière initiative fut en grande partie l'oeuvre de M. le curé Pelletier, prêtre, qui avait un grand souci de l'éducation des enfants. Enfin, en



École n°. 7, rénovation terminée devenue le premier couvent

Le site de la première école du village se trouve sur l'actuelle rue Michaud, à l'endroit où l'on peut voir aujourd'hui la maison de Mme Rolande Thériault. Le 15 décembre 1929, une demande est faite auprès du Surintendant de l'Instruction publique afin qu'on hausse le toit de cette école d'au moins huit à dix pieds et ce, en prévision d'installer une classe à cet étage d'ici deux à trois ans. Le Surintendant approuvera la demande. Toutefois, on fera plus qu'un simple ajout d'étage pour l'école du village, car il y avait au coeur de Saint-Bruno, en ce temps-là, quelqu'un qui voyait grand...



École no. 7 agrandie, rénoverée et déménagée vers 1930.

décembre 1931, une résolution autorisait un emprunt de 9 000 \$ pour des travaux à l'école numéro 7.

Les travaux faits, les Soeurs de l'Assomption peuvent mieux poursuivre leur oeuvre. L'une d'entre elles, soeur Aimée-de-l'Eucharistie, nous raconte leurs 14 premières années à Saint-Bruno: «Les Soeurs de l'Assomption de la Sainte Vierge de Nicolet dirigent l'école numéro 1 depuis septembre 1930. C'est à la demande de M. le curé Euloge



Costume des soeurs de l'Assomption en 1930. Soeur Saint-Jean-Baptiste (Alice Migneault).

Pelletier que la communauté accepta cette fondation. L'école portait alors le numéro 7 que M. l'inspecteur Duval changea plus tard en lui donnant le numéro 1. De 1930 à 1935, les élèves se partagèrent en deux classes seulement, mais leur nombre ayant considérablement augmenté, on jugea nécessaire d'ouvrir une troisième classe en septembre 1935, ce qui permit aux élèves de poursuivre leurs études et de se préparer à subir les examens du Bureau central, afin d'obtenir un brevet d'enseignement.



Costume des soeurs de l'Assomption à leur départ en 1963. Soeur Jacques-de-la-Trinité. (Marie-Paule Guimond).

De 1935, jusqu'à la suppression du Bureau central dans la province, dix de nos élèves obtinrent leur diplôme complémentaire et deux leur diplôme élémentaire.

Depuis 1933 jusqu'à date*, quarante-trois élèves ont obtenu le certificat d'études primaires de 6^e ou 7^e année et treize ont obtenu celui de 8^e ou 9^e année. * (1943)

Monsieur le curé Pelletier avait approuvé l'organisation de diverses sociétés pour favoriser l'éducation complète des élèves: la Ligue des cadets du Sacré-Coeur pour les garçons; chez les filles c'était la Congrégation des Enfants de Marie pour les grandes; celle des Anges Gardiens pour les moyennes et celle des Enfants de Jésus pour les petits. Ces associations ont été remplacées par la Croisade Eucharistique et la J.E.C. (Jeunesse Étudiante Catholique) que notre nouveau curé M. l'abbé Léopold Plante favorise de tout son pouvoir». (4) Ce récit nous laisse donc voir comme l'éducation était enfin devenue plus prospère au cours de toutes ces années.

Les Soeurs de l'Assomption de Nicolet enseignèrent pendant 25 ans dans cette école «rénovée». En 1955, l'ancien couvent devenu vétuste n'est plus conforme aux exigences du temps. Les commissaires d'écoles entreprennent donc des démarches auprès du département de l'Instruction publique afin d'obtenir l'autorisation nécessaire pour la construction d'un nouveau couvent. Cette autorisation leur sera accordée et voici ce que nous pouvons lire dans le procès-verbal de l'assemblée des commissaires du 17 juin 1956:

«Considérant qu'il est devenu nécessaire de construire une école de 4 classes, avec logement, dans l'arrondissement no 1, nous sommes autorisés à effectuer les dépenses suivantes:

Coût de la construction (contrat)	\$ 64,700.
Achat du terrain, nivellement et clôture	\$ 3,500.

Ameublement	\$ 525.
Surveillant des travaux (M. Pierre Thériault)	\$ 125.
Total	\$ 68,850.»

Au cours de l'été 1956, l'ancien couvent fut déplacé un peu plus à l'est pour faire place à la nouvelle construction. Le 2 septembre, le terrain qui avait été loué à la commission scolaire par le curé Pelle-

tier est acheté à la Fabrique de Saint-Bruno. La construction du nouveau couvent s'échelonna de l'automne 1956 à l'été 1957. Elle fut confiée à la firme Pelletier & Martin de La Pocatière. Ainsi, en septembre 1957, les religieuses entrent dans leur couvent neuf, et le 21 septembre 1958, Mgr Joseph Diamant, alors directeur de l'École d'Agriculture de Sainte-Anne-de-La-Pocatière, vient en faire la bénédiction.



École actuelle construite en 1956-57

Les religieuses profiteront de ce nouveau couvent pendant six ans encore. En 1963, donnant comme raisons la pénurie de sujets et les difficultés de recrutement, elles quittent définitivement la paroisse et ce, au grand regret de l'inspecteur Duval qui, à ce propos, s'adressait en ces termes à messieurs les commissaires, dans un rapport en date du 25 novembre 1963: «*Pendant que des paroisses demandent avec instance aux autorités des communautés religieuses des soeurs pour diriger les classes de leur village, vous, vous laissez partir les religieuses de l'Assomption de la Sainte-Vierge qui dirigent l'école no 1 depuis plus de 30 ans. Je remercie les dames religieuses de l'Assomption pour les précieux services qu'elles ont rendus à la cause de l'éducation à Saint-Bruno et partout dans mon district*».

Soeur Sainte Jeanne-d-Arc-de-la-Croix et Soeur Saint-Benoît furent les dernières religieuses qui oeuvrèrent à Saint-Bruno. Dans l'espoir que d'autres religieuses viennent prendre la relève, des demandes furent adressées à différentes communautés mais ce fut peine perdue.

Pour nous qui connaissons la suite de l'histoire, on peut dire que le départ des religieuses dans les différentes paroisses coïncide avec le début d'une ère de grands changements dans tout le système d'éducation du Québec. Une ère qui s'amorça d'abord par la fermeture des écoles de rangs.

Les écoles de rangs

Les livres des procès-verbaux de Saint-Bruno indiquent que c'est à la fin de l'année 1962 qu'il fut question pour la première fois de la fermeture des écoles de rangs. À ce sujet, voici une citation tirée d'un rapport de l'inspecteur Duval en date du 26 décembre 1962: «Vu que l'inscription des élèves dans les écoles de rang est moyenne pour deux et faible pour les autres, une centralisation de ces élèves s'imposera au village en autant cependant que ce dernier sera tôt doté d'une école de garçons».

L'idée fait son chemin et on étudie les options possibles afin de s'adapter à cette nouvelle situation. Enfin, le 2 avril 1963, il est proposé d'envoyer les élèves de 8^e et de 9^e années garçons et 10^e année filles à Saint-Pascal. Le 5 mai de la même année, la commission scolaire accepte de payer 25\$ par élève du cours secondaire à la commission scolaire de Saint-Pascal. Durant l'été, soit le 8 juillet, la fermeture des écoles n^{os} 4, 6, 7 est votée et le transport scolaire s'organise en fonction des besoins du temps. M. Léo Michaud fut pionnier en ce domaine. Vinrent ensuite, M. Claude Migneault, M. Joseph Beaulieu puis son fils Gilles, qui assure aujourd'hui la relève, toujours à titre de contractant, alors que M. Jules Gagné et M. Raymond Beaulieu sont devenus tour à tour leurs conducteurs. Enfin, il y eut aussi M. Conrad Landry et encore aujourd'hui M. Maurice Lévesque et son fils Donald. La tâche de ces conducteurs d'autobus atteint son intensité lors de la fermeture, en juin 1967, des deux dernières écoles de rangs, (3 et 5).

Ce que sont devenues nos écoles d'antan

Comme tous le devinent un peu, toutes les écoles de rangs furent vendues l'une après l'autre. Chaque acheteur les transforma selon sa volonté et ses besoins. Voyons ce qu'elles sont aujourd'hui:

- L'école n^o 1 ou (le premier couvent) a été vendue à M. Rémi Landry. Elle fut démolie et reconstruite à Saint-Pascal, près de la vieille banque et est devenue la maison de M. Jos Ouellet. Aujourd'hui, cette maison est toujours au même endroit, c'est-à-dire au 390 de la rue Sergerie et propriété de Monsieur Michel Caron.



École n^o. 1



École n^o. 2

- L'école n^o 2, qui était située dans le rang de Sainte-Barbe a été vendue à M. Dominique Dionne qui l'a démolie et reconstruite pour en faire la maison qu'il habite encore aujourd'hui, au 112 de la route du Petit Moulin

- L'école du rang de la Croix portait le n^o 3. On n'a pu retracer à qui elle fut vendue mais aujourd'hui elle est la propriété de M. Mario Lizotte qui l'a transformée en «dépanneur»; elle est toujours dans ce même rang.



École n^o. 3

- L'école n° 4 était celle du rang du Nord. Elle est devenue la maison de la famille de M. Simon Dionne.

- L'école n° 5, sise au rang 4, a subi le même sort et est devenue la demeure de M. Marcel Briand, pendant que l'école n° 6 du 5e rang se transformait en garage pour M. Réjean Landry. Chacune d'entre elles est demeurée dans son rang respectif.



École n° 5



École n° 4



École n° 6

- L'école n° 7, située dans le rang 1, fut d'abord achetée par M. Edmond Dionne, vendue à M. Albert Émond, qui l'a vendue à son tour à M. Maurice Desjardins de Saint-Pascal.



École n° 7

Elle fut déménagée dans le 4e rang ouest de Saint-Pascal où elle existe encore au n° 614.

- Enfin, se souvient-on du sort qui fut réservé à la huitième école qui accueillait les enfants de Rivière-Manie?

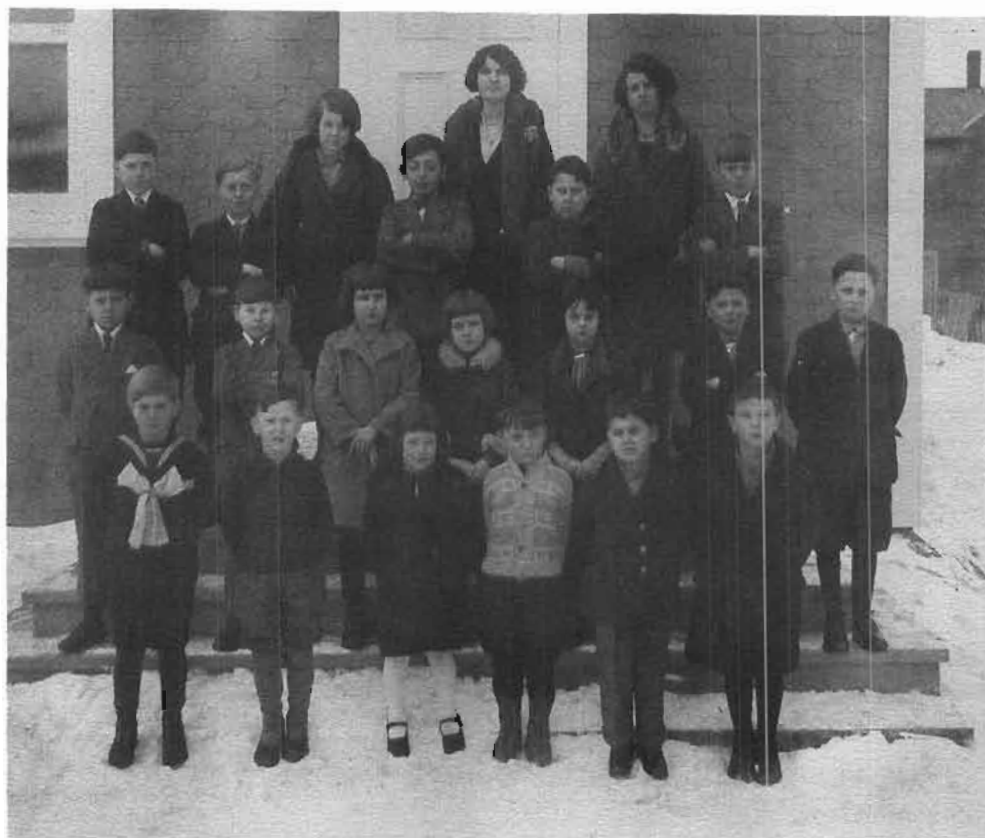
L'éducation à Rivière-Manie

Le village de Rivière-Manie connaîtra un début d'éducation semblable à celui de Saint-Bruno. Après l'établissement de la Compagnie Lumber Co., plusieurs familles en quête d'un gagne-pain viendront s'installer autour du moulin à scie et de sa fameuse tour appelée «l'enfer». Il est alors convenu que les enfants du petit village de Rivière-Manie iront à l'école dans la sacristie de la chapelle (1914-1915). Plus tard, la population devenant plus importante, on songea à la création d'un 8e arrondissement scolaire et à la construction d'une école, laquelle sera réalisée en 1928. La Compagnie Lumber Co. de Saint-Pacôme consent alors à louer un terrain de 90 x 180 pieds sur le lot n° 33 du rang 9 pour la somme d'un dollar (1,00 \$) par année. Le notaire Lucien Lebrun de Saint-Pacôme rédigera le contrat de location du terrain de l'école avec la Compagnie



Sacristie de la chapelle de Rivière-Manie servant d'école

Lumber Co. et la commission scolaire. Ses honoraires seront de 13,50 \$.



Élèves de l'école de Rivière-Manie

C'était déjà là un grand pas de fait et il fallait continuer. Le 1er octobre 1928, il y eut «criée au rabais» (soumissions faites de vive voix) à la salle publique afin d'accorder le contrat de construction de l'école de l'arrondissement n° 8 de Rivière-Manie. Les propositions faites, le contrat de construction est finalement adjugé à M. Démétrius Pelletier pour la somme de 1 925,00 \$. M. Joseph Santerre en fera le plan au prix de 10,00 \$ et sera nommé surveillant des travaux.

Plus tard, pour défrayer le coût de construction de l'école, une cotisation spéciale sera prélevée auprès

des propriétaires de Rivière-Manie. On obtiendra aussi, par l'intermédiaire du député Pierre Gagnon, un octroi au montant de 1 350,00 \$ et finalement, un emprunt à la Banque provinciale de 450,25\$ à un taux de 6% d'intérêt.

L'école de Rivière-Manie ouvrira ses portes pour l'année scolaire 1928-1929. La première institutrice à cette maison d'école sera Mlle Germaine Morin. Quelques années plus tard, la crise provoquera la faillite de la Lumber Co. et du même coup la fin des belles années pour la petite communauté. L'école a donc subi le même sort que le reste du village de Rivière-Manie. Le mardi 3 septembre 1963 à 7 h 30, il y eut vente de l'école à la criée à la porte de la salle publique. On donna deux mois à l'acheteur pour la démolir. Son bois servit à la construction du local de l'Oeuvre des Terrains de Jeux (OTJ).



École n° 8

D- L'Évolution de la vie scolaire

Période de 1971 à nos jours

Le regroupement des commissions scolaires

À ce stade-ci de l'histoire, il y a presque dix ans maintenant que nos religieuses sont parties; les dernières écoles de rangs viennent juste de fermer et ce n'est là que le début de changements déjà annoncés. En 1972, dans le grand courant de réforme de l'éducation au Québec, dix commissions scolaires du Kamouraska (Saint-Bruno, Saint-Pascal, Kamouraska, Mont-Carmel, Saint-Philippe, Saint-Denis, Saint-Germain, Sainte-Hélène, Saint-Joseph et Saint-Alexandre) se regroupent pour former la commission scolaire Jean-Chapais (CSJC), dont le centre administratif se situera à l'école Mgr-Boucher de Saint-Pascal. Suite à cette centralisation des pouvoirs, chaque municipalité se doit de nommer un commissaire qui la représentera auprès de la Commission Scolaire. De là, on définit clairement les cinq rôles du commissaire:

- 1- Légiférer (en assemblée seulement)
- 2- Administrer (en collégialité)
- 3- Représenter son milieu (recevoir les informations)
- 4- Rechercher le bien de l'enfant
- 5- Encourager les parents à participer à la vie scolaire.

En assemblée, il aura aussi le pouvoir de revendiquer les besoins de son milieu auprès des autres commissaires. Ainsi, trois commissaires ont tenu ces rôles de 1972 à nos jours. Il s'agit de Mme Émilienne Lajoie de 1972 à 1974, de M. Gaston Lajoie de 1974 à 1987 et de Mme Lise Duval de 1987 à nos jours. (5)

La création de cette commission scolaire regroupée transformera aussi les titres des responsables de l'éducation. Certains postes disparaîtront pendant que de nouveaux seront créés. On dit ainsi adieu aux inspecteurs d'écoles et on souhaite la bienvenue aux directeurs d'écoles. Désormais, ce sont eux qui veilleront au bon fonctionnement des différentes écoles du territoire. Chaque directeur a sous sa juridiction un nombre approximatif de 250 élèves. Comme Saint-Bruno ne compte qu'une centaine d'élèves, le directeur se devra alors de partager ses fonctions entre Saint-Bruno et Mont-Carmel. On assigne trois grands rôles au directeur d'école.

- 1- La supervision pédagogique et administrative
- 2- Les relations avec le personnel enseignant et les parents
- 3- L'animation pédagogique à l'école

Les directions de l'école (1972 à aujourd'hui)



Sr Cécile Bernard



Yvan Pelletier



Lucille Arseneau



Berthe Lévesque



Rose-Hélène Bouffard

- 1- Sr Cécile Bernard (Servantes du Saint-Coeur-de-Marie), 1972-1973
- 2- M. Yvan Pelletier, 1973 - 1976
- 3- M^{me} Lucille Arseneau, 1976 - 1984
- 4- M^{me} Berthe Lévesque, décembre 1984 - 1991
- 5- M^{me} Rose-Hélène Bouffard, 1992-.

Étant donné le partage de fonctions exigé par ce poste, on désigne en l'absence de la direction, une responsable d'école parmi les enseignantes pour voir aux problèmes courants.

À l'aube de la décennie 70, l'école de Saint-Bruno enrichit son personnel de nouveaux membres: Mme Denise D. Gagné occupe le poste de concierge depuis 1969. Un service de cafétéria a été organisé la même année et ce, jusqu'à 1979. Mme Gagné en prend la responsabilité lorsque Mme Edmond Lévesque quitte cette tâche. En tant que secrétaire d'école, Mme Odette Roussel viendra prêter main forte au personnel de l'école dès 1973. Au niveau pédagogique, plusieurs spécialistes sont venus compléter le travail des enseignantes dans différentes disciplines: le spécialiste d'anglais, d'éducation physique et de musique; l'enseignante-ressource en orthopédagogie, le psychologue, le travailleur social, l'éducatrice spécialisée, la spécialiste en soins de santé et l'hygiéniste dentaire dispensent les services complémentaires.

Classe pour les tout-petits

C'est au cours de l'année 1970 qu'une demande fut faite au ministère de l'Éducation du Québec (MEQ) en vue d'obtenir une classe maternelle à l'école de Saint-Bruno et par le fait même l'embauche d'une enseignante au pré-scolaire. Le souhait des parents de Saint-Bruno ne sera pas exaucé cette année-là. Ces derniers récidiveront plus tard avec une nouvelle demande. Douze élèves attendront en vain l'établissement de la maternelle. On ne perd tout de même pas espoir et pour l'année scolaire 1971-1972 on aménagera enfin une classe pour les tout-petits.

Suite à cette initiative, en mai 1976, un projet de pré-maternelle aux maisons est proposé pour l'année scolaire 1976-1977. Cette idée sera abandonnée en cours de route et on créera plutôt une classe pour les élèves de pré-maternelle à l'école du village, cette année-là.



Classe de maternelle.

Enfin, dans cette même lancée de transformations, deux comités voient le jour: le comité de parents, actif au niveau de la commission scolaire, et le comité d'école, présent au niveau de la paroisse. Plus spécifiquement, le premier a pour rôle et fonction d'assurer le bon fonctionnement des comités d'écoles; de transmettre à la commission scolaire les besoins définis par les différents comités d'écoles et leurs recommandations de portée générale; de promouvoir la participation des parents aux activités de la commission scolaire et de lui recommander toute mesure susceptible d'améliorer l'administration et la gestion des écoles.

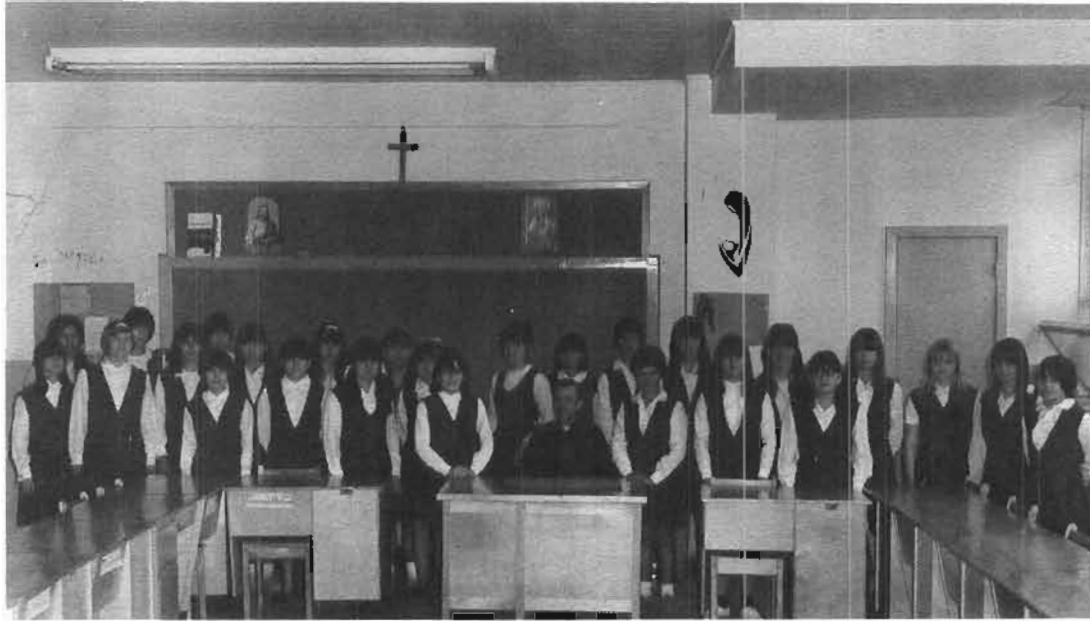
Le second se doit de stimuler la participation des parents à la vie de l'école et de recommander à la direction tout ce qu'il juge nécessaire afin d'assurer un meilleur fonctionnement de l'école.

Ainsi, comme la société, l'éducation change et évolue. Du moins l'espère-t-on... Ce secteur longtemps développé grâce aux communautés religieuses de l'époque tend à vouloir élargir ses horizons et à se prendre en main. En 1985-86, les parents bénéficient d'une nouvelle option en matière de l'enseignement des valeurs à leurs enfants. Ils



Personnel de l'école de Saint-Bruno en 1991-1992.

ont le choix entre l'enseignement religieux ou l'enseignement moral et ce, en accord avec la charte des droits et des libertés de la personne.



M. l'Abbé Sylvio Picard, entouré d'un groupe d'élèves en l'an 1963... Eh oui! déjà trente ans.

On peut dire qu'on est fort loin de ces petites maisons d'école d'autrefois. Ainsi, comme à la fin de l'année scolaire, doit-on sonner ici la dernière cloche de cette partie consacrée à nos écoles. Mais cette dernière cloche n'est qu'une illusion, la vie étant un éternel recommencement où l'on se doit de laisser l'histoire continuer...



Une classe en 1992, Jeanne Lizotte, enseignante

**Institutrices, de 1889 à 1905
et quelques-unes des années 1908 et 1912**

Alexina Picard
Alphonsine Dionne
Délina Langelier
Emma Fortin
Georgiana Lavoie
Célanise Lévesque
Aurélie Dionne
Honorine Desjardins
Martine Lévesque
Aglaé Desjardins
Léa Anctil
Marie Bonenfant
Caroline Bernier
Caroline Lévesque
Amalberge Garon
Marie Plourde
Céline Richard
Adéline Martin
Amanda Lévesque
Délia Mignault
Alsire Bérubé
Caroline Bérubé
Wilhelmine Lapointe
Alma Morneau
Béatrice Dionne
Léda Lapointe
Éveline Levasseur
Caroline Vaillancourt
Philomène Lavoie

Marie-Louise Lavoie
Virginie Dionne
Juliette Dionne
Marie-Louise Dufour
Marie Thibault
Alice Bérubé
Alice Mercier
Dame Germain Dionne
Henriette Lévesque
Dame Germain Dumont
Caroline Michaud
Dame Joseph Michaud
Marie Hudon
Marie-Louise Garon ou Caron
Marie Boucher
Alice Richard
Hermine Émond
Émilie Lévesque
Élisée Dubé
Émilie Pelletier
Léda Vaillancourt
Marie-Anna Dumais
Diana Richard
Alphéda Parent
Marie-Anne Michaud
Marie Dumais
Paméla Labrie
Marie Labrie
Joséphine Beaulieu

Institutrices, de 1915 à 1928

Laura Bonenfant
Alma Deschênes
Mary Moreau
Mlle Jolicoeur
Rose Tardif
Laure Laplante
Marie-Anne Lavoie
Marguerite Raymond
Cécile Langelier

Claire Mignault
Eugénie Mignault
Victoria Bouchard
Claire Lajoie
Berthe Morin
Germaine Morin
Émilienne Drapeau
Anna-Marie Bélanger
Marie-Louise-Anne Michaud

Institutrices, de 1928-1934

Anne-Marie Labrie
Jeanne Duval
Anne-Marie Morin
Alphonsine Robitaille
Marie-Blanche Raymond
Germaine Labrie
Marie-Anne Labrie
Jeannette Morin
Antoinette Gaudreau
Marie-Ange Gagnon
Bernadette Ouellet
Juliette Lavoie
Julie-Anna Lévesque

Cécile Landry
Lumina Lévesque
Nellie Després
Géraldine St-Hilaire
Adrienne Lévesque
Léonie Beaulieu
Marie-Jeanne Migneault
Simone Roy
Marie Dionne
Simone Migneault
Jeannette Lévesque
Rose-Alma Beaulieu

Institutrices, de 1934 à 1954

Lucie Dionne
Julia Lebrun
Lucienne Lévesque
Alma Gagné (Bossé)
Blanche Lévesque
Germaine Dionne (Gagné)
Rachel Lévesque
Jeanne d'Arc Blondeau
Rita Gagné
Mme Jean-Baptiste Landry (Marie-
Louise Deschênes)
Madeleine Lévesque
Carmelle Plourde
Thérèse Chamberland (Lévesque)
Georgette D'Astous
Ghislaine Lévesque
Marthe Lévesque
Lucette Dionne (Labbée)
Berthe Morneau
Cécile Lévesque Grandmaison
Rose-de-Lima Thériault
Monique Mignault (Lévesque)
Suzanne Bernier
Carmen Émond
Marcelle Massé
Denise Laplante
Anne-Marie Chamberland (Bernier)

Claudette Bard
Rollande Ouellet
Isabelle Lajoie
Aline Lévesque
Jacqueline Bernier
Gisèle Paradis
Monique Lévesque
Florence Gagné
Édith Émond
Denise Lévesque
Gemma Gagné
Simone Dionne
Monique Landry
Florence Paradis
Gisèle Lajoie
Agathe Ouellet
Georgette Bouchard
Monique Lajoie
Mme J.-Damase Landry
Gertrude Lévesque
Rose Migneault
Gisèle Castonguay
Thérèse Lapointe
Blandine Landry
Rose-Délina Deschênes

Institutrices, de 1954 à nos jours

Gemma Dionne
Antoinette Barbeau (Dionne)
Jeannine Beaulieu
Gabrielle Pelletier
Rachel Tardif
Gaétane Laberge
Odette Lapointe (Émond)
Thérèse Thériault
Camilla Chouinard
Gemma Landry
Thérèse Anctil
Doris Landry
Solange Nadeau (Boucher)
Madeleine Moreau
Gilberte Gagné
Marcelle Bernier
Thérèse Lévesque (Drapeau)
Noëlla Bernier
Jeannine Dionne
Rachel Lajoie
Mme Adélarde Castonguay
Louiselle Landry (Dionne)
Céline Bossé
Thérèse Beaulieu (Bélanger)
Gilberte Thériault (Beaulieu)
Denise Roy (Rivard)

Mme Omer Ouellet
Mme Emilienne Lapointe (Lajoie)
Réjeanne Pelletier (Deschênes)
Gabrielle Bernier (Gagné)
Mme Antonio Migneault
Jacqueline Dionne (Landry)
Ghyslène Michaud (Ouellet)
Chantal Nadeau (Pelletier)
Jeanne Pelletier (Lizotte)
Dolorès Deschênes (Chamberland)
Ginette Jean
Yolande Mignault
Anna-Marie Lafrance (Bérubé)
Berthe Dionne (Lévesque)
Solange Grenier
Martine Lévesque
André Laforest
Michèle Tardif
Claudine Morin
Isabelle Paradis (Pelletier)
Monique Lejeune (Levasseur)
Jeannine Gagné
Denise Moreau
Noëlle-Anne Dionne
Muriel Béchard
Claire Roy

Les Soeurs de l'Assomption de la Sainte Vierge à Saint-Bruno-de-Kamouraska

Supérieures

Soeur Claire-de-l'Eucharistie, 1930-33
Soeur Philippe-de-Florence, 1933-39
Soeur Aimée-de-l'Eucharistie, 1939-45
Soeur Rose-de-Sainte-Marie, 1945-48
Soeur Joseph-Auguste, 1948-51
Soeur Saint-Nom-de-Jésus, 1951-54
Soeur Germaine-du-Sacré-Coeur, 1954-60
Soeur Sainte-Jeannine, 1960-63

Enseignantes

Soeur Saint-Hortensius, 1930-35
Soeur Hélène-du-Sauveur, 1930-31
Soeur Louis-de-France, 1931-32
Soeur Paul-du-Sauveur, 1932-38
Soeur Thérèse-des-Anges, 1938-42
Soeur Françoise-Marie, 1935-39
Soeur Marie-des-Anges, 1936-37
Soeur Saint-Jean-de-la-Rédemption, 1937-38
Soeur Henri-Paul, 1938-39
Soeur Hermann-Joseph, 1939-40
Soeur Germaine-des-Anges, 1940-42
Soeur Sainte-Antonie, 1940-49
Soeur Saint-Léon-le-Grand, 1946-53
Soeur Jeanne-de-l'Assomption, 1942-43
Soeur Hélène-de-la-Rédemption, 1942-45
Soeur Sainte-Irma, 1943-45
Soeur Marie-de-la-Compassion, 1945-46
Soeur Jeannine-Thérèse, 1959, de février à juin
Soeur Saint-Benoît, 1950-56; 1960-63
Soeur Paul-de-Jésus, 1953-54
Soeur Françoise-du-Sacré-Coeur, 1954-55
Soeur Jacques-de-la-Trinité, 1955-58
Soeur Saint-Jean-L'Aumônier, 1956-57

Enseignantes

Soeur Gertrude-Marie, 1957-60
Soeur Huguette-Marie, 1958-61
Soeur Sainte-Victoire, 1959-61
Soeur Germaine-du-Saint-Sacrement, 1961-63
Soeur Jeanne-d'Arc-de-Jésus, 1961-63

Références

- 1 - Livre Saint-Pascal se raconte , «page 68»
- 2- Histoire du Canada, abbé Adélarde Desrosiers, pages 425, 426 et 549
- 3- Livre de Saint-Pascal se raconte «page 68»
- 4- Extrait du Journal d'école 1943-1944 par «Soeur Aimée-de-l'Eucharistie»
- 5- Extrait des rapports du comité d'école
- 6- Identification de la photo à la page 95: classe de Chantal Nadeau Pelletier en 1992

La principale documentation utilisée pour la rédaction de cette section est tirée des archives de la Commission scolaire de Saint-Bruno (1888-1972), Commission scolaire Jean-Chapais, 1972 à nos jours.



On se réunit...



... entre nous!



Comité de direction des Fêtes du Centenaire



Francine Lévesque, Louise Michaud, Monique Emond, Céline Pelletier, Gilles Beaulieu, Angèle Briand.

Comité du livre



À l'arrière de gauche à droite: Guy Paradis, Laurier Lizotte, Lise Rivard et André Thériault. 3^e rangée: Monique Lévesque, Clémence Jean, Claire Caron. 2^e rangée: Claudette Rivard, Jeanne Lizotte et Louiselle Dionne. À l'avant: Ginette Gagné, Francine Lévesque et Chantal Pelletier

Comité des finances



À l'arrière de gauche à droite: Francine Thériault, Louise Michaud, Lise Mailloux. À l'avant: Marcel Briand, Josée Lévesque, Marc Pelletier, Micheline Dionne, Annette B. Gagné

Comité d'accueil et des activités



À l'arrière: Valère Plourde, Émilienne Lajoie, Lise Rivard, Mario Morin, Alain Lévesque, Jean-Louis Duval, Adrien Lebrun, Roger Mailloux. 4^e rangée: Roger Lavoie, Victor Thériault, Lucile Thériault, Jacques Lebrun, Aimé Morin, Raymond Beaulieu, Robert Migneault, Ginette Pellerin, Noëlla Lévesque, Johanne Lévesque, Ginette Mailloux. 3^e rangée: Guy Paradis, Marie Migneault, Danielle Dionne, Lise Duval, Hélène Barbeau, Marie-France Langlois, Clémence Jean, Gisèle Gagné, Jean-Guy Michaud, Paul-Émile Lizotte. 2^e rangée: Jacqueline Lizotte, Louise Lizotte, Sylvie Beaulieu, Christine Beaulieu, Sylvie Lavertu, Véronique Mailloux, Gérald Gagné, Yvan Lévesque, Marc Pelletier, Jocelyne Pelletier, Murielle Beaulieu. À l'avant: Marie-Ève Michaud, Rémi Thériault, Mélanie Duval, Mélanie Michaud, Angèle Briand, Josée Gagné, Lise Lévesque, Suzanne Lizotte

Action Chômage Kamouraska

Historique

Action Chômage Kamouraska fut fondé en novembre 1979 à Saint-Bruno lors d'une réunion du comité d'action communautaire. Lors de sa formation, l'organisme avait pour but de faire changer un zonage qui ne s'appliquait pas à la réalité des sans-emploi de la région. Celle-ci était rattachée à la région de Québec où le taux de chômage était très bas; ainsi le nombre de semaines exigé pour avoir droit aux prestations d'assurance-chômage était de 16 à 20, alors que les travailleurs saisonniers de notre région avaient de la difficulté à accumuler 12 ou 13 semaines et, par le fait même, n'avaient pas droit à leurs prestations.

De nombreuses démarches furent alors entreprises telles que lettres, télégrammes, pétitions, manifestations et même la célèbre "opération balowney", laquelle consistait à envoyer au ministre responsable du dossier une lettre, avec à l'intérieur, une tranche de cette fameuse charcuterie; d'ailleurs cette opération fut appuyée par d'autres mouvements à travers le Québec. Ces démarches se révélèrent très efficaces puisque le 17 mai 1981, notre région était réintégrée à celle du Bas-Saint-Laurent et nos travailleurs pouvaient se qualifier aux prestations d'assurance-chômage après 10 semaines assurables d'emploi.

Action Chômage Kamouraska fut fondé aussi pour combler un autre besoin, soit celui de venir en aide aux gens qui avaient des difficultés avec leur assurance-chômage. Monsieur Charles-Eugène Dionne répondait à ces besoins, mais avec les années, d'autres personnes du comité furent initiées à ce travail grâce à la formation reçue de monsieur Dionne. Celui-ci possédait à ce niveau une très grande expertise qu'il avait développée avec beaucoup d'habileté, au cours des 16 années où il fut député fédéral pour le comté de Kamouraska.

Pour répondre aux demandes toujours grandissantes, Action Chômage Kamouraska, en collaboration avec le CLSC Les Aboiteaux, ouvrait en 1982 un bureau pour venir en aide à la population. Ce bureau est encore ouvert aujourd'hui pour tous les sans-emploi. Le président-fondateur d'Action Chômage Kamouraska fut monsieur Armand Lebrun de Saint-Bruno. Le siège social du mouvement a d'ailleurs toujours été situé à Saint-Bruno.



TÉL.: 492-1223

Action Chômage Kamouraska Inc.
Casier Postal 10, St-Bruno, Kam, P. Qué.
GOL 2M0

Biblio Saint-Bruno

Suite à des rencontres avec la Bibliothèque centrale de prêt des Portages, l'Hydro-Québec et la municipalité de Saint-Bruno, une bibliothèque a vu le jour le 6 février 1989.



Sa localisation est au centre communautaire. Plusieurs bénévoles y travaillent sous la surveillance d'un conseil d'administration composé de Mmes Louiselle Dionne, présidente responsable; Micheline Dionne (4e) secrétaire et responsable représentant la municipalité; Suzanne Dionne, responsable de la rotation des livres et M. Gilbert Lavoie, responsable des demandes spéciales. La Biblio compte 1 000 volumes et quelque 190 membres.



Cercle des Fermières

Le 26 mai 1936, à la demande de l'abbé Euloge Pelletier, curé de Saint-Bruno, l'agronome Pierre Saint-Hilaire et une technicienne en économie domestique sont venus rencontrer les dames et demoiselles de la paroisse pour former un cercle de fermières.

À cette époque, c'était le seul moyen pour les dames de trouver leur potentiel, de prendre une place dans la société de Saint-Bruno et des alentours, de partager les acquis de chacune et de vivre des expériences enrichissantes. Cela répondait à un besoin d'appartenance à un groupe, besoin de briser la solitude et d'acquiescer de la confiance en soi. On y trouve des cours de tissage, de coupe et de couture, de chapellerie, de crochetage et d'art culinaire. Aux expositions annuelles, on récolte de la fierté pour le travail bien fait.

Encore aujourd'hui, la générosité, la participation active, l'ouverture d'esprit, la complicité et par-dessus tout, l'amitié permettent des échanges fructueux et des rencontres intéressantes.

Longue vie à notre cercle!



M^{me} Emilla Gagné



Conseil d'administration
Cercle des Fermières

1936

Présidente: M^{me} Léon Lévesque

Vice-prés.: M^{me} Léon Migneault

Sec.-trés.: M^{me} Émilie Gagné

Bibliothécaire-lectrice: Mme Albert Bossé

Conseillères:

M^{me} Ernest Beaulieu

M^{me} Alfred Lévesque

Aumônier: Abbé Euloge Pelletier, curé

1991

1. Lucette Dionne-Labbée

2. Géraldine Dionne-Gagné

3. Pierrette Dionne

Conseillères:

4. Blanchalice Thériault-Lagacé

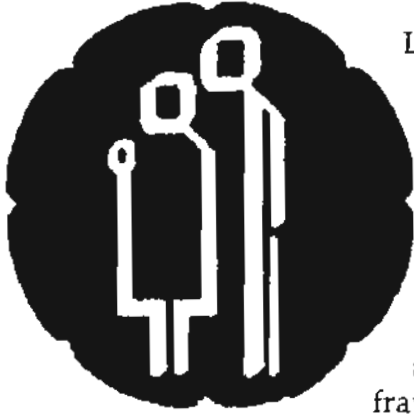
5. Marguerite Gagné-Morin

6. Nicole Lévesque-Lavoie

7. Marguerite Dionne-Briand

Aumônier: Abbé Guy Paradis, curé

Club de l'Âge d'Or



Le 19 mai 1974, à la suite d'un cours de relations humaines, le club de l'Âge d'Or de Saint-Bruno voyait le jour avec un conseil provisoire sous la présidence de Madame Irène Dionne.

Comme on n'avait pas de local adéquat, on fit appel au conseil municipal pour obtenir l'autorisation d'utiliser la pièce inoccupée, située à l'extrémité sud de la salle publique.

Tout a vraiment commencé le 30 septembre 1975, grâce à une subvention accordée selon le programme «Nouveaux horizons». Ceci permit de défrayer le coût des matériaux; les travaux pour la rénovation du local furent exécutés bénévolement.

Le 22 février 1976, un conseil permanent prit forme sous le nom de «Club de l'Amitié».

Voici les noms des présidents qui se succédèrent:

M. Albert Lévesque de mai 1976 à septembre 1978.

M. Albert Lizotte d'octobre 1978 à avril 1985.

M. Gérard Dionne de mai 1985 à mars 1986.

M. Oscar Bossé d'avril 1986 à 1990.

M^{me} Annette B. Gagné d'avril 1990 à aujourd'hui.

Le 22 septembre 1977, une autre subvention était allouée pour compléter l'ameublement de ce qui est devenu aujourd'hui notre local permanent.

Au cours de ces années, pour distraire les personnes du 3e âge, des soirées furent organisées dans ce local. Vu le manque d'espace et le succès remporté, ces soirées se continuèrent au 2e étage de la salle paroissiale.

Par la suite, le club a eu recours à d'autres subventions; celles-ci ont permis de subvenir à certaines dépenses occasionnées par l'achat d'articles de cuisine, de matériel de conditionnement physique aérobique et d'un système de son. Un salaire a aussi été versé à des professeurs qui ont dispensé différents cours, tels que artisanat, danse sociale, etc...

Nous espérons grandement que notre «Club de l'Amitié» de Saint-Bruno continuera de grandir et de progresser grâce à la présence et à la participation des personnes du 3e âge et de leurs invités.

Le conseil de l'Âge d'Or sera toujours très heureux de vous accueillir.

Il est formé de:

M^{me} Annette B. Gagné, présidente,

M. Valère Plourde, vice-président,

M^{me} Marguerite C. Lebrun, secrétaire-trésorière,

M. Roland Gagné, directeur,

M. Dominique Dionne, directeur,

M^{me} Ida Charest, directrice,

M^{me} Simone Dionne, directrice.

Club Lions St-Bruno-de-Kamouraska



C'est le 13 mai 1990, sous la présidence du Lion Richard Caron, de Saint-Pascal, président de zone, que le Club Lions de St-Bruno voit le jour. Forts de leur dynamisme, riches de fraternité, attentifs aux besoins des autres, un groupe de 23 citoyens s'engagent à réaliser dans notre milieu la belle et noble devise du lionisme: «SERVIR». À cette même réunion d'organisation, sont élus respectivement aux postes de président-fondateur, secrétaire et trésorier, Alain Lagacé, Robert Migneault et Mario Morin.

Des noms et des visages au jour de la «REMISE DE CHARTE» (90-10-20)

À l'avant: Marc Pelletier, Yvan Lévesque, Benoît Minville (gouverneur District A-14), Alain Lagacé, Simon Gagnon, Michel Côté.

Debout: Mario Morin, Daniel Lévesque, Claude Pelletier, Louis Lagacé, Adrien Lebrun, Gilbert Lavoie, Robert Migneault, Christian Thériault, Guy Paradis, Richard Dionne, Jacques Gagné, Gérald Gagné, Gilles Gagné, Gaston Duval, André Bérubé, André Charest.

Absents de la photo: Michel Gagné, Roger Lavoie.



La «médaille» et la signification des symboles:

- L'hexagone (forme de la médaille): Symbole des nombreuses facettes du dévouement, du talent des membres et du bien qu'ils veulent produire.
- La poignée de main: Geste qui exprime la fraternité des membres et la devise du lionisme: «SERVIR».
- Le flambeau: Symbole illustrant le bénévolat, réalité bien vécue à Saint-Bruno et fièrement adoptée par le nouveau Club Lions.
- Le poisson: Illustration de la beauté de nos rivières et de nos lacs, la richesse de vie qu'ils contiennent et du sport qu'ils permettent.
- Le chevreuil: Expression du «panache», de la beauté, de la santé de notre faune et aussi invitation noble et respectueuse au sport de la chasse.
- L'arbre: Rappel de l'importance de notre forêt, ce qu'elle a offert et ce qu'elle

offre encore de travail, de verdure et de flore.

Collaboration et salutations cordiales.

Le Club Lions, heureux de collaborer aux festivités du centenaire, salue les résidants et souhaite la bienvenue aux anciennes et anciens de Saint-Bruno, de même qu'à tous ceux et celles qui nous visitent.

Club sportif «LES BELLES PISTES INC.»



Marcel Landry

C'est en 1969 que les premiers pas de ce club sont tracés. Selon les informations recueillies, c'est au lieu d'emplacement «Tom Chamberland», propriété de Jean Morneau, que s'établit le premier refuge. Le 25 octobre 1972, le Centre Social inc. de Saint-Pascal dont Arthur Bouchard est président et Louis Dubé, trésorier, achète de Henri Bernier (Louison), un terrain situé au 3e rang (Rang de la Croix) à Saint-Bruno. Avec l'avènement du Service des Loisirs de Ville Saint-Pascal, le Centre Social inc. cesse ses activités. De là, naît le Club sportif «les Belles Pistes inc.»

1er	1972-75	Benoît Paradis, président et secrétaire
2e	1975-76	Edgar Landry, président - Clément Lessard, secrétaire
3e	1976-79	Cyrille Quirion, président - Yves Michaud, secrétaire 76-77 - Benoît Paradis, secrétaire 77-78 - Francine Lévesque, secrétaire 78-79
4e	1979-82	Viateur Bossé, président - Francine Lévesque, secrétaire 79-82
5e	1982-88	Gilbert Landry, président - Michèle B. Duval, secrétaire 83-88
6e	1988-	Marcel Landry, président - Pierrette Sirois, secrétaire 88- - Gaston Duval, trésorier 88-

Ce centre opère plus activement pendant la saison hivernale (sept jours par semaine) quoiqu'il y ait une cédule d'activités à tous les autres mois. Des soirées sociales avec orchestre et le couronnement d'une reine agrémentent notre hiver.

Des sentiers bien aménagés facilitent nos sports favoris: 75 km pour la moto-neige - 40 km pour le V.T.T. et 40 km de ski de fond ainsi qu'une glissade pour nos plus jeunes.

Un service de restauration (repas complets et goûters légers tous les jours) est mis à la disposition des voyageurs et des sportifs.



Ce chalet vous réserve un très bon accueil: y aller, c'est vouloir y retourner.

Notre devise:

VOUS ACCUEILLIR,

VOUS SERVIR

ET VOUS REVOIR.



Comité d'Action Communautaire de Saint-Bruno inc.



Albert Luc Lizotte

Le Comité d'Action Communautaire inc. obtenait sa charte auprès du ministère des Institutions de Québec le 18 octobre 1976, par suite d'un cheminement qui s'était amorcé en l'année 1974, par la présence, à Saint-Bruno, d'un animateur du centre des services sociaux. Mentionnons que M. Gaston Lagacé du C.S.S. fut longtemps à notre service pour faciliter le développement de notre organisme.

Les premiers résidants de Saint-Bruno à s'impliquer sont: Jocelyn Dionne, Gilles Beaulieu, Annette Bernier, Marie Migneault, Aimé Morin, Murielle L. Beaulieu, et d'autres.

C'est au début de l'année 1977 que fut élu le premier conseil d'administration. Ce conseil se composait de: M. Aimé Morin, président; Rémi Lévesque, vice-président; Murielle L. Beaulieu, secrétaire; Marie Migneault, trésorière; Alain Lagacé, agent d'information.

Au cours des années suivantes, plusieurs projets furent mis à l'étude. Résumons ceux qui retinrent le plus l'attention: rencontre avec des intervenants de la compagnie Bell afin que chaque résidant ait sa ligne téléphonique privée, rencontre avec les caisses populaires pour avoir à Saint-Bruno un comptoir-caisse, rencontre avec le député pour avoir un bureau de poste public. L'aménagement du parc municipal, du centre des loisirs et de ses bâtisses attenantes ainsi que la formation d'un corps ambulancier St-Jean ont été l'objet d'études. D'autres démarches furent aussi entreprises: rencontre avec la Fabrique pour la parution du feuillet paroissial, projets pour l'édition d'un journal mensuel, pour l'ouverture d'une tourbière, d'un rucher d'abeilles, d'une pisciculture et d'un élevage d'animaux de boucherie. La culture des pommes de terre de semence, le tourisme, l'artisanat, l'implantation d'une érablière, l'usinage du bois, l'achat du moulin à scie, une usine de couture, la flore et la faune sauvage, la culture en serre, intéressèrent le comité. Des scéances d'information furent données par des personnes-ressources pour renseigner la population sur les divers services et projets gouvernementaux.

Plusieurs de ces projets se sont réalisés, d'autres ont été abandonnés à cause d'un manque de fonds nécessaires pour les réaliser.

Les présidents qui se sont succédé depuis 1977 sont dans l'ordre habituel: Aimé Morin, Armand Lebrun, Hugues Lévesque, Claire Bouchard, Marc Pelletier et Albert Luc Lizotte.

Garde paroissiale de Saint-Bruno

Le comité d'Action communautaire fut à l'origine de bien des initiatives à Saint-Bruno dont le démarrage d'une section mixte de l'Ambulance St-Jean. En octobre 1978, M. Aimé Morin organisait des cours de secourisme pour former ce groupe.

Les premiers membres étaient: Clément Gagné, Marcel Briand, Donald Lévesque, Michel Dionne, Mario Morin, Aimé Morin, Gilles Beaulieu, Jean-Paul Langlois, Wilfrid Bossé et comme aumônier, M. Sylvio Picard.

Par la suite, d'autres ont rejoint les rangs. Certains ont laissé. En janvier 1986, à cause de directives trop strictes de l'administration régionale de l'Ambulance St-Jean, nous avons convenu de quitter ce groupement pour nous orienter vers la formation d'un autre mouvement soit celui de la Garde Paroissiale de Saint-Bruno-de-Kamouraska, inc. Cette corporation a été officiellement reconnue le 6 août 1986 et a comme objectif principal de:

«grouper en association les personnes qui s'occupent du service d'ordre et de la garde paroissiale dans les diverses activités qui ont lieu dans la municipalité de Saint-Bruno, comté de Kamouraska».

Depuis, le financement s'effectue par des dons provenant d'organismes, de la population et du retour volontaire d'honoraires lorsque les gardes sont porteurs lors des funérailles.

La première liste officielle de la Garde paroissiale comptait 13 membres:

Donald Lévesque, président; Gilles Beaulieu, secrétaire; Lucienne Gagné, Lucile Thériault, Marcel Briand, Albert Émond, Christian Gagné, Jean-Paul Langlois, Alain Lévesque, Aimé Morin, Alfred Paradis, Valère Plourde, Gérard Thériault et René Bédard, aumônier.

La composition du groupement a subi des modifications. Le 1er janvier 1992, les 16 membres offrant leurs services sont:

Roger Mailloux, président; Gilles Beaulieu, secrétaire; Lucienne Gagné, Lucile Thériault, Marcel Briand, Christian Gagné, Daniel Gagné, J.-Paul Langlois, Gilbert Lavoie, Jacques Lebrun, Alain Lévesque, Donald Lévesque, Aimé Morin, Pamphile Ouellet, Valère Plourde, Gérard Thériault et Guy Paradis, aumônier.

Toutes et tous sont heureux de la confiance que vous leur portez et souhaitent être à votre service encore longtemps.



Première rangée assis, de gauche à droite: Roger Mailloux, Daniel Gagné, Guy Paradis, curé, Jacques Lebrun et Aimé Morin. 2e rangée dans le même ordre: Marcel Briand, Pamphile Ouellet, Jean-Paul Langlois, Christian Gagné. 3e rangée: Gérard Thériault, Lucile Thériault, Lucienne Gagné. Dernière rangée: Gilbert Lavoie, Gilles Beaulieu, Donald Lévesque et Alain Lévesque. Absent de la photo: Valère Plourde

Le Trait d'Union de Saint-Bruno

Savez-vous que lorsque le centenaire de Saint-Bruno sera fêté, votre journal local «Le Trait d'Union» aura déjà 17 ans?

À ses débuts, en juin 1976, il se voulait un rapport de recherches effectuées par des étudiants pour le projet: «baisse de développement» à Saint-Bruno. Le bulletin paraissait deux fois par mois durant les étés 1976 et 1977. Le comité d'Action Communautaire, promoteur du projet à l'époque, a poursuivi la publication en cours d'année jusqu'à ce que l'équipe de bénévoles décide de s'incorporer le 12 mars 1981, conservant son nom original et s'engageant à publier 10 numéros par année, distribués mensuellement. Le premier comité exécutif se composait ainsi:

Murielle Lévesque, présidente; Marie-Josée Gagnon, vice-présidente; Claire Bouchard, secrétaire-trésorière; Céline Émond, directrice et Suzanne Dionne, directrice.

Depuis son origine jusqu'à maintenant, la vocation première du journal est d'établir un lien entre les organismes de la municipalité et la population pour l'informer et susciter son implication. D'autres écrits divers sont ajoutés à ceux-ci.

Pendant toutes ces années, nous avons d'abord utilisé les équipements de l'école de Saint-Bruno. Par la suite, nos domiciles servaient de lieu de travail avec notre propre équipement. Lors de notre incorporation, nous emménageons au 1er étage du local de l'O.T.J. pour finalement occuper le local actuel au 3e étage de la salle paroissiale.

Jusqu'en septembre 1990, notre journal était distribué gratuitement dans tout le territoire de Saint-Bruno. Nous profitons, à nos débuts, de subventions gouvernementales, mais nous avons vite appris à assurer notre autofinancement, grâce à des dons et à la générosité de nos commanditaires. Depuis l'automne '90, les lecteurs ont à fournir 5,00 \$ annuellement par foyer pour le recevoir à domicile.

Plusieurs personnes participent à la conception du journal. Les écrits proviennent des gens du milieu, la production technique est le fruit du travail d'une équipe de bénévoles. Suite aux ouvriers de la première heure, d'autres se sont succédé au conseil d'administration, soit: Lucienne Tardif, Constance

Gagné, Louise B. Michaud, Francine Thériault, Josée Thériault, Pierrette Dionne.

Le 30 décembre 1991, l'exécutif se compose de: Murielle Lévesque, présidente; Claire Caron, vice-présidente; Louise B. Michaud, trésorière; Francine Thériault, secrétaire; Suzanne Lizotte, directrice. Nous espérons pouvoir encore longtemps mener à bien ce mandat qui nous est confié.



Suzanne Lizotte, Louise Michaud, Murielle Lévesque, Francine Thériault, Claire Caron.

le Trait d'union

Ligue Loisirs-Adultes

Saint-Bruno

C'est à l'automne 1986 que naissait l'idée d'une ligue de balle à Saint-Bruno. C'est donc en avril 1987 que se tenait la première rencontre entre les principaux intéressés à ce projet. Suite aux discussions, un comité provisoire est formé et mandaté pour entreprendre les nombreuses démarches relatives à la fondation de ladite ligue.

Après plusieurs semaines de travail intensif, une assemblée générale de tous les joueurs est convoquée pour le 18 mai. On procède alors à l'élection du premier comité de direction. Alain Lagacé assumera la présidence et sera appuyé par Gilbert Lavoie et Mario Morin aux postes de secrétaire et de trésorier. La Ligue Loisirs-Adultes est maintenant officiellement fondée.

La partie inaugurale se joue le 2 juin 1987 et depuis, les mardis et vendredis de l'été sont consacrés à la balle-donnée. Les quatre équipes qui composent la ligue se disputent amicalement les championnats du calendrier régulier et du tournoi d'après-saison. À la mi-septembre de chaque année, les champions sont honorés lors d'une soirée Méritas.

Depuis ses débuts, la ligue a toujours préconisé la participation. Certains règlements ont même été allégés pour permettre à chacun des joueurs de s'amuser, quel que soit son âge ou son calibre. La présence de M. le curé et de M. le maire vient renchéir cet esprit de détente qui règne au sein du groupe.

En plus de favoriser l'activité physique, la Ligue Loisirs-Adultes a fait du terrain de balle un des lieux de rencontre et de fraternité les plus fréquentés à Saint-Bruno au cours de l'été.

Oeuvre des Terrains de Jeux de Saint-Bruno (Kamouraska) inc.

Reportons-nous dans les années '50 pendant la période hivernale; les adolescentes et adolescents allaient sur la rivière pour pratiquer le patin. Très bonne initiative, mais qui comportait de très grands risques.

C'est alors que certaines personnes, soucieuses du danger que cela comportait, décidèrent de construire une patinoire en arrière de l'école près de la rivière. Ils ont obtenu la cuisine d'été de M. Octave Lévesque pour en faire un lieu de rencontre, chausser les patins et se réchauffer.

L'Association sportive de Saint-Bruno venait de naître. Mais pour subvenir à toutes les dépenses que cela apportait, il fallait se faire reconnaître auprès du gouvernement pour obtenir de l'aide sous forme de subvention.

Sept personnes de Saint-Bruno avaient demandé, par requête, une charte pour se constituer en corporation; Réjean Landry, Adrien Lebrun, Edmond Lebrun, Marcel Lévesque, Jean-Charles Pelletier, Jean-Marie Pelletier et Paul-Émile Pelletier en furent les investigateurs.

Le 12 février 1963, cet organisme obtient officiellement ses lettres patentes sous le nom de: L'OEUVRE des TERRAINS de JEUX de ST-BRUNO.

En 1961, construction d'un nouveau local; on avait obtenu la permission de démolir l'ancienne école de Rivière-Manie pour en faire le local actuel.

Au cours des années qui suivirent, plusieurs améliorations y ont été apportées telles que: jeux d'hébertisme pour les jeunes, terrain de tennis, de pétanque, de croquet, de volley-ball; finalement, un magnifique terrain de balle-molle fut aménagé en 1986.

Pour une meilleure sécurité des jeunes fréquentant le terrain de jeux, une clôture fut construite tout autour dudit terrain.

Depuis le tout début, jusqu'à ce jour, si cet organisme a survécu, c'est grâce au bénévolat et, Dieu sait s'il y en a eu! C'est parce qu'ils ont cru aux jeunes de notre paroisse que toutes ces personnes qui se sont succédé au sein de cet organisme ont persévéré et travaillé de nombreuses heures avec acharnement. C'est encore pour eux qu'ils ont réalisé tout cela et qu'ils ont l'intention de continuer à le faire.



Terrain de l'O.T.J.

Place aux aînés

“Place aux aînés” est un groupe de personnes jeunes et moins jeunes qui s'intéressent à la condition faite aux citoyens âgés de Saint-Bruno.

Ce comité croit que vieillir est une étape de croissance à réussir et qu'une action concertée avec tous les groupes d'âge ne peut qu'être bénéfique à nos aînés. De plus, «Place aux aînés» vise un apport dynamique de la population âgée dans son milieu et, la place de nos aînés, nous la voulons chez nous et avec nous. Nous souhaitons leur offrir des informations, de l'aide et un sentiment de sécurité.

Fondé depuis le 7 avril 1988, avec l'aide du C.L.S.C. Les Aboiteaux, ses objectifs sont simples:

- des visites d'amitié
- des télé-bonjour
- de l'accompagnement et des transports
- du gardiennage occasionnel
- des repas à domicile si nécessaire
- des repas communautaires mensuels
- des services en soins palliatifs.

La communauté de Saint-Bruno est soucieuse de la qualité de vie à promouvoir; c'est pourquoi elle fait place aux aînés, pour les intégrer, les garder actifs en les supportant occasionnellement tout en respectant leur autonomie afin qu'ils soient heureux chez nous.



Exécutif 1991-1992: À l'avant de gauche à droite: Lucienne Tardif, secrétaire; Annette Gagné, vice-présidente; Roger Lavoie, président; Lucette Labbé, trésorière; Blanchalice Lagacé. 2e rangée dans le même ordre: Valère Plourde, Ginette Dionne, Jocelyne Pelletier, Marguerite Morin, Jacqueline Lebrun. Est absente de la photo: Lucille Lévesque





Tel père, tel fils...



...telle mère, telle fille!

Beulieu Arsène et Rose-Alma Lévesque



Arsène, fils de Jean-Baptiste Beulieu et de Marianne Lévesque, est né le 28 juillet 1906.

Le 10 juin 1936, il épousa Rose-Alma, née le 28 mars 1915, fille de Zéphirin Lévesque et de Alma Desjardins de cette paroisse.

De leur union naissent 17 enfants. De plus, la famille Beulieu compte 37 petits-enfants et neuf arrière-petits-enfants.

1^{re} rangée: Paul, Yvon, Bruno, Maria, Daniel, Jean-Noël, Clément
2^e rangée: Rachelle, Renée, Thérèse, Arsène, Rose-Alma, Anne-Marie, Simon
3^e rangée: Jean-Léon, Carmelle, Marie-Jeanne, Jean-Marie

Anne-Marie (Ludovic Lévesque décédé, secondes noces Pascal Bélanger) née le 27 mai 1937, demeure à Saint-Gabriel.

Marie-Jeanne (Maurice Ruest), née le 3 juillet 1938, demeure à Saint-Pacôme.

Jean-Marie (Gilberte Thériault) né le 1er septembre 1939, demeure à Saint-Bruno.

Carmelle (Réal Bérubé) née le 14 novembre 1940, demeure à Mont-Carmel.

Jean-Léon, né le 30 octobre 1941, est décédé le 14 juin 1977.

René (Diane Bernier) né le 8 février 1943, demeure à Saint-Bruno.

Thérèse (Cyrille Bélanger) née le 24 juillet 1944, demeure à Charlesbourg.

Gisèle, née le 5 novembre 1945, est décédée le 18 juin 1950.

Simon (Dolorès Lagacé) né le 24 octobre 1946, demeure à Saint-Bruno.

Rachelle (Alfred Bélanger) née le 12 mai 1948, demeure à Saint-Gabriel.

Clément (Rolande Corbin) né le 2 juin 1949, demeure à La Pocatière.

Paul (Danielle Bélanger) né le 29 août 1950, demeure à Saint-Bruno.

Jean-Noël (Jocelyne Mercier) né le 23 décembre 1951, demeure à Bernières.

Maria (Valérien Lévesque) née le 17 décembre 1953, demeure à Mont-Carmel.

Bruno (Pierrette Barbeau) né le 21 février 1955, demeure à La Pocatière.

Yvon (Claire Potvin) né le 1er décembre 1956, demeure à La Pocatière.

Daniel, célibataire, né le 19 octobre 1958, demeure à Québec.

Par leur vie exemplaire, Arsène et Rose-Alma ont su transmettre à leur nombreuse descendance des qualités de bonté, d'honnêteté et de serviabilité. N'est-ce pas là le plus merveilleux des héritages!

Arsène est décédé le 22 août 1992 à l'âge de 86 ans.

Beaulieu Gérard et Gilberte Dionne



Rangée du haut: Michel, Janine, Gilbert, Ginette et Alain
Rangée du bas: Gérard, Luc (mari de Brigitte), Brigitte, Gilberte, Gisèle

Jean-Baptiste Beaulieu, né le 24 avril 1877, rencontra Marianne Lévesque, née le 22 octobre 1879. Ils se marièrent le 25 octobre 1904. Ils ont eu huit enfants: Marie-Louise, Arsène, Marie-Anna, Joseph, Léonie, Gérard, Marie-Jeanne, Rose-Alma mais en ont perdu deux très tôt. Le dernier né fut donc Gérard, le 26 juillet 1920.

Gérard perdit sa mère et son père à un jour d'intervalle soit les 13 et 14 août 1942. Il seconda son père sur la ferme jusqu'au décès de ce dernier. Ensuite, il est parti travailler comme bûcheron. Il fut aussi à l'emploi du CNR et par la suite, il devint artisan en tant que peintre.

Il se maria le 6 juin 1947 à l'âge de 26 ans avec Gilberte Dionne, née à Saint-Germain, le 9 novembre 1929; elle avait 17 ans à cette époque. Ils ont eu sept beaux enfants: Gilbert, Janine, Alain, Ginette, Michel, Gisèle et Brigitte.

Maintenant à la retraite, Gérard demeure toujours au village sur la route du Petit Moulin. Aujourd'hui, sa famille compte 13 petits-enfants dont il est très fier.



Maison familiale

Beaulieu Gilles et Murielle Lévesque



1^{re} rangée: Christine, Frédéric et Caroline
2^e rangée: Gilles et Murielle

Le 5 juillet 1975 s'unissent par le mariage, deux jeunes résidents natifs de Saint-Bruno; Gilles aménage alors l'étage supérieur de la demeure de son père.

Gilles, fils de Joseph Beaulieu de cette paroisse et de Laurette Beaulieu, voit le jour le 7 août 1953 devenant le quatrième d'une famille de six enfants.

Pour sa part, Murielle, fille de René Lévesque (décédé le 12 juin 1982) de Saint-Bruno et de Colombe Thériault, naît le 20 novembre 1954; elle est la deuxième d'une famille de cinq enfants.

Gilles garde de bons souvenirs de ses années de jeunesse passées dans une ambiance un peu particulière à cause du commerce de son père. Murielle a été élevée à la maison voisine. En plus de ses parents, frère et soeurs, elle a eu le bonheur de passer quelques années de son enfance avec les frères de son père. Ses grands-parents, Albert Lévesque et Marie-Jeanne Bossé ont fait partie de sa vie familiale jusqu'à son mariage. Ces ancêtres se sont impliqués au sein de leur communauté. Ils sont aujourd'hui décédés.

Murielle et Gilles ont le bonheur d'accueillir trois enfants. La première grossesse apporte une double surprise; le 77-07-07, naissent Christine et Caroline. Pour combler la famille, un fils, Frédéric, fait son arrivée le 81-04-12.

Avant son mariage, Gilles occupe son premier emploi à la Vulcanisation St-Pascal durant cinq ans. Par la suite, il travaille pendant 15 ans comme commis chez Auguste Michaud et ensuite à La Coopérative agricole de la Côte Sud à Saint-Pascal. Murielle, de son côté, consacre plusieurs années à ses enfants et retourne sur le marché du travail en 1988 comme technicienne en éducation spécialisée.

Tous deux apprécient leur vie dans la paroisse de Saint-Bruno et consacrent beaucoup de temps au bénéfice de la communauté et ce, dans différents domaines.



La maison familiale

Beaulieu Jean-Marie et Gilberte Thériault



Éric



Jean-Marie et Gilberte



Sylvie

Jean-Marie, fils de Arsène Beaulieu et de Rose-Alma Lévesque, né le 1er septembre 1939, est le troisième d'une famille de 17 enfants.

Gilberte, fille de Pierre Thériault et de Aurore Pelletier, est née le 4 novembre 1940.

Leur mariage fut célébré le 29 juillet 1967, en l'église de Saint-Bruno, par l'abbé Sylvio Picard.

De cette union sont nés deux enfants:

Éric (22 août 1970) a fait ses études en techniques d'usinage et

Sylvie (23 octobre 1971) étudie en techniques administratives.

Jean-Marie gagna sa vie comme travailleur forestier et employé de chemin de fer pendant plusieurs années. Depuis juillet 1970, il est à l'emploi de Bombardier à La Pocatière.

Gilberte se consacra à l'enseignement de 1960 à 1970. Elle choisit d'interrompre sa carrière pour élever ses enfants. Maintenant, elle fait de la suppléance à l'occasion et est aussi membre de la chorale.

La famille habite la maison qui appartenait autrefois à M. Adélarde Gagné, dans le 4^e rang.

Beulieu Joseph et Laurette Beulieu



Jean-Baptiste et Marie-Anne

Voici en bref le vécu d'un couple qui a fait sa marque dans l'histoire de Saint-Bruno.

Les parents de Joseph sont originaires de cette paroisse. Jean-Baptiste Beulieu et Marie-Anne Lévesque l'ont accueilli le 2 octobre 1913. Ils ont connu un destin tragique, victimes de la tuberculose. Marie-Anne est décédée la première le 13 août 1942 à l'âge de 63 ans et son mari le lendemain; il était alors âgé de 65 ans. Ils avaient donné le jour à huit enfants.

Joseph entreprend la construction de sa maison actuelle en 1942. Il rencontre celle qui deviendra sa femme et l'épouse le 3 septembre 1947. Il s'agit de Laurette Beulieu, native de Saint-Germain. Elle est née de Jules Beulieu et de Cécile Laplante le 15 février 1920.

Ils vivent tant bien que mal du commerce aménagé dans une partie connexe au domicile. Joseph ne cessait de travailler, construisant environ 15 maisons, sans compter les rénovations et les déménagements durant les années '47 à '71. Le commerce n'était pas mis de côté pour autant, grâce à la participation de sa femme. Que de pas et de patience Laurette a dû fournir pour garder «les affaires» en opération tout en élevant sa famille! La trop grande maison permet aussi d'accueillir successivement neuf familles comme locataires durant les années '42 à '74. Joseph délaisse la construction pour entreprendre la poste rurale de 1959 à 1992. C'est en 1980 que Laurette et lui mettent le commerce de côté.

À travers toute cette vie publique, ce couple accueille la venue de six enfants. Ceux-ci ont par la suite ajouté 13 membres à leur famille. Tous sont présents sur la photo.

Voici donc les descendants directs de Joseph et de Laurette:

- Colette, née le 48-07-22, mariée à Narcisse Morin le 73-10-20
- Gaston, né le 49-12-05, marié à France Dionne le 72-10-07
- Louise, née le 51-04-17, mariée à Jean-Guy Michaud le 74-07-13
- Gilles, né le 53-08-07, marié à Murielle Lévesque le 75-07-05
- Raymond, né le 54-07-28, habite avec ses parents
- Réjean, né le 58-03-29, marié à Hélène Barbeau le 81-08-15.

Joseph est maintenant retraité, mais ceux qui le connaissent savent qu'il est encore bien actif. Lui et son épouse demeurent encore dans leur première maison. Leur fils Raymond conduit un autobus scolaire depuis quelques années. Il a aussi assisté son père pour la distribution de la poste rurale.



1^{re} rangée: Eric, Kim, Kéven, Joanie, Jerry
2^e rangée: Geneviève, Frédéric, Joseph (père), Laurette (mère), Laurie, Mélanie
3^e rangée: James, Christine, Colette, Louise, Marie-Ève, Caroline
4^e rangée: Gilles, Raymond, Gaston et Réjean

Beaulieu Réjean et Hélène Barbeau



Kéven, Hélène, Réjean

Voici la courte histoire de ces deux jeunes de 22 ans qui se sont unis le 15 août 1981, à l'église de Saint-Pascal.

Réjean, fils de Joseph Beaulieu de cette paroisse et de Laurette Beaulieu de Saint-Germain, a vu le jour dans la maison de ses parents à Saint-Bruno, le 29 mars 1958. Il est le cadet de six enfants (quatre garçons et deux filles). Il travaille comme monteur d'acier pour la compagnie Renovam inc. de Beloeil. Très sportif dans sa jeunesse, il a dû limiter ses activités sportives à cause de son travail à l'extérieur. Maintenant, son passe-temps préféré est de s'occuper de son fils qu'il adore.

Kéven, le seul enfant de Réjean et de Hélène, est né le 26 décembre 1986. C'est un beau blond aux yeux bleus.

Hélène, fille de Henri Barbeau et de Annette Morin, est née à Saint-Éleuthère, le 6 septembre 1958. Hélène est la troisième d'une famille de cinq enfants (quatre filles et un garçon). Hélène passe son enfance à Saint-Éleuthère jusqu'à l'âge de 14 ans. Puis, ses parents déménagent à Saint-Pascal où ils demeurent encore. Hélène travaille comme couturière à Saint-Alexandre, puis à La Pocatière. C'est à cette époque qu'elle a le coup de foudre pour Réjean. Ensuite, elle travaille jusqu'à la venue de Kéven. Hélène demeure à la maison pendant deux ans avant de retourner sur le marché du travail qu'elle doit malheureusement quitter pour raison de santé. Depuis 1992, elle fait la distribution du courrier rural dans la paroisse.

Avec leur enfant, qui est pour eux le plus beau cadeau qu'ils ont reçu de la vie, ils forment une petite famille comme tant d'autres. Ils sont heureux et font tout pour le demeurer.

Beulieu Simon et Dolorès Lagacé



Simon et Dolorès

Simon, fils de Arsène Beulieu et de Rose-Alma Lévesque, est le 9^e d'une famille de 17 enfants.

Dolorès, fille de Émile Lagacé et de Héléna Thériault, est la 10^e d'une famille de 14 enfants.

Tous deux sont natifs de Saint-Bruno ainsi que leurs parents.

Leur mariage fut célébré le 17 mai. De leur union sont nés deux enfants: Jacques et Annie.

Simon est employé chez Bombardier depuis 1972 alors que son épouse, au fil des années, est demeurée à la maison pour prendre soin de sa petite famille.



Jacques



Annie

Bernier Émile et Laura Lebrun



Émile et Laura en 1933

Émile est le fils de Alphonse Bernier et de Amanda Pelletier. Étant l'aîné d'une famille de 13 enfants, il dut prendre la relève lorsque son père décède à l'âge de 57 ans. Il y avait encore plusieurs enfants en bas âge; il dut s'occuper de sa mère, de ses frères et sœurs. Leur seul gagne-pain était les maigres produits d'une petite ferme. Sa fille Annette y habite encore aujourd'hui.

Émile, à cause de ses obligations envers les siens, a dû attendre à un âge avancé pour se marier.

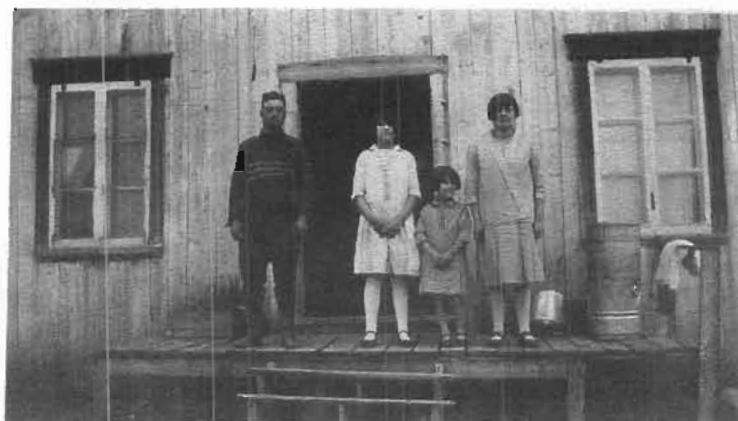
Le 4 novembre 1925, Émile épouse Laura, fille de Ferdinand Lebrun et de Alvine Bernier de Saint-Bruno.

Au cours des 15 années suivantes naissent quatre enfants: Marie-Ange, Annette, Rachelle (décédée à neuf mois) et Lucien.

Laura décède à 72 ans. Émile demeure avec sa fille Annette et son fils Lucien jusqu'à son décès à l'âge de 83 ans.

Annette demeure sur le bien paternel, au rang de la Croix.

Bienvenue aux anciens de Saint-Bruno, qui viendront nous visiter! Bon séjour parmi nous, et heureux centenaire à tous!



Émile, Laura (soeur), Simone et Laura Lebrun en 1945



Annette et son frère Lucien

Bernier Francine



Luc et Wilhelmine

Francine, native de Saint-Bruno, est la fille de Paul Bernier et de Aurore Laberge. Elle avait deux ans quand ses parents ont déménagé à Québec où elle a fait ses études.

Elle est revenue à Saint-Bruno en 1979. Elle a deux enfants: Frédérick né le 17 juin 1975 et Carolyne née le 12 septembre 1982. Tous deux vont à l'école dans la région.

En mars 1987, elle achète la maison où vécurent ses grands-parents: Luc Bernier et Wilhelmine Ouellet. Ceux-ci y ont élevé leur famille et y sont demeurés jusqu'à leur décès.

Alfred prend alors la succession de ses parents. Ensuite, ses sœurs Laura et Simone deviennent propriétaires de la maison jusqu'à ce qu'elles la vendent.

Maintenant, c'est Francine qui en a fait l'acquisition et par la suite elle appartiendra probablement à ses enfants. Ainsi, cette maison restera la propriété des Bernier.



La maison des grands-parents



Frédérick et Carolyne

Bernier Gérard et Blanche (Annette) Bossé



Gérard et «Annette»

Gérard naît à Saint-Bruno le 10 août 1908. Issu d'une famille de 13 enfants, il est le fils de Alphonse Bernier et de Amanda Pelletier. Le 7 février 1934, il épouse Blanche (Annette), fille de Albert Bossé et de Aurore Briand, née le 25 février 1913.

Au début de leur mariage, «Annette» et Gérard s'installent chez les parents de la mariée dans le 5^e rang. Ils y demeurent pendant quelques années. Par la suite, ils achètent une maison dans le rang de la Croix pour y fonder leur famille; de cette union naissent trois enfants qui se perpétuent à leur tour:

- Corinne, épouse de Antoine St-Pierre, a une fille: Huguette.
- Georgette, épouse de Paul-Émile Pelletier, donne aussi naissance à une fille: Marie-Claude.
- Zoël, époux de Cécile Ouellet, a pour sa part deux garçons: Guillaume et André.

Gérard est un «gars de bois», tantôt bûcheron et tantôt gardien de réserve. Il élève aussi quelques animaux. Pendant sept ans, il travaille à la Tannerie Canadienne; il fut témoin de l'incendie qui détruisit complètement cette industrie. Il prend alors sa retraite à 64 ans.

Gérard et «Annette» connaissent également la joie d'être arrière-grands-parents, car leurs petits-fils leur ont donné quatre arrière-petits-enfants:

- Isabelle, Caroline, Geneviève, enfants de Guillaume Bernier et de Johanne Nairfalise.
- André J', fils de André Bernier et de Nancy Pelletier.

Jusqu'au décès de Gérard, le couple Bernier vit paisiblement dans sa résidence du rang de la Croix. C'est à l'âge de 83 ans, le 22 novembre 1991, qu'il rend l'âme. «Annette» demeure maintenant à Place de l'Étoile à Saint-Pascal. La maison est disponible pour la famille Bernier et «Annette» vient rejoindre les siens aussi souvent que possible.



Gérard, Zoël, Corinne, «Annette» et Georgette

Bernier Gilles et Louise Gagné



Gilles et Louise

Gilles, fils de Camille Bernier et de Émilie Thériault, est né le 28 janvier 1960. Louise, 2^e enfant de Daniel Gagné et de Denise Deschênes, est née le 24 janvier 1962. Ils se sont unis par les liens du mariage le jour de la fête de Saint-Bruno, le 6 octobre 1984.

De cette union sont nés deux enfants: Mathieu et Julie. À l'automne 1983, ils ont construit leur maison à l'est du village où ils demeurent depuis leur mariage.

De 1983 à 1992, Gilles a été employé de maintenance en soudure à la Scierie de Mont-Carmel, propriété de Jean-Louis Pelletier. Il travaille maintenant chez Bombardier à La Pocatière.

Un centenaire marque une étape importante dans la vie d'une communauté. Que celui de Saint-Bruno soit l'occasion de belles et heureuses retrouvailles! Fêtons-le avec amour!



Maison familiale



Mathieu et Julie

Bernier Paul et Aurore Laberge



Maison familiale

Paul, fils de Luc Bernier et de Wilhelmine Ouellet, petit-fils de Eusèbe Bernier est né le 1^{er} octobre 1921 à Saint-Bruno. Il est le fils cadet d'une famille de 14 enfants. Son père et son grand-père sont aussi nés dans la même région.

Le 20 octobre 1948, Paul se marie avec Aurore, fille de Pierre Laberge et de Marie Routhier. Celle-ci est née le 4 avril 1921 au Lac Édouard d'une famille de 13 enfants. De cette union naissent six enfants: Diane, le 11 septembre 1949, Lisette et Lise le 15 juillet 1950, Gilles le 7 avril 1953, Francine le 26 mars 1955 et Jocelyne le 21 août 1956.

Ils ont sept petits-enfants: Steve, Manon, Dominic, Frédérick, Éric, Sylvie et Carolyne.

Paul a fait son service militaire pendant la guerre 1939-1945. Aujourd'hui, Paul et Aurore habitent toujours à Saint-Bruno. Ils ont une fille qui demeure dans la maison paternelle. Les autres enfants résident à Québec avec leur petite famille.



À l'avant: Éric, Dominique, Sylvie, Steve, Carolyne, Frédérick 2^e rangée: Lisette, Manon
3^e rangée: Henri, Jocelyne, Aurore, Paul 4^e rangée: Diane, Francine, Lyne
5^e rangée: Richard, Jean-Roch, Mario, Gilles

Bérubé André



Rangée avant: Claudine, Élise
Rangée arrière: Gilbert, Daniel et André

suivra les traces de son père en se portant acquéreur de lots à bois pour lesquels il engage des bûcherons. Il s'achète une débusqueuse pour faire le halage du bois facilitant ainsi la vente. Chauffeur de camion et d'autobus scolaire, il devient durant la saison d'hiver conducteur de chasse-neige. Durant l'été 1991, il acquiert avec ses deux frères une autre entreprise qui deviendra «Les Épandages Bérubé et Frères» fournissant ainsi de l'emploi du printemps à l'automne.

Venez passer de belles journées au Centenaire. Il y aura des activités pour tout le monde. Bienvenue à toutes et tous et joyeuses fêtes!



Résidence familiale



Camion de l'entreprise « Les Épandages Bérubé et Frères »

André est le fils de Thomas Bérubé et de Simone Bernier. Il est le quatrième d'une famille de cinq enfants:

Gilbert, né le 23 août 1951, partage sa vie avec Monique Bouchard et demeure à Saint-Alexandre. Ils ont deux filles: Mélanie et Annabelle.

Claudine, née le 11 avril 1954, épouse Jean-Marc Landry. Ils ont trois enfants: Stéphane, Mélanie, Marie-Ève. Ils demeurent à Saint-Pascal.

Élise est née le 6 avril 1959.

André est né le 3 décembre 1961.

Daniel, né le 22 juillet 1967, partage sa vie avec Nathalie Émond.

André, aimant lui aussi le bois et la nature,

Bérubé Thomas et Simonne Bernier



Angéline Després et son 2^e époux Ernest Bérubé
En médaillon, son premier époux Joseph
Plourde.



Angéline, née à Saint-Bruno (1884-1946), est la fille de Gilbert Després et de Salomé Normand.

Joseph, né à Saint-Bruno (1881-1913), est le fils de Octave Plourde et de Sara St-Jean.

Ayant travaillé quelques années aux États-Unis, ils ont uni leur vie à Nashua, le 3 septembre 1906. De cette union, ils eurent quatre enfants:

Laure, née le 12 juillet 1908, épousa Henri Dionne, décédé le 31 janvier 1976.

Anita, née le 12 décembre 1910, épousa Gérard S. Bélanger de Saint-Alexandre, décédé le 5 mars 1980.

Léo, né le 26 juin 1912, épousa Rose Mainville de Macamic Abitibi, décédé accidentellement le 29 décembre 1962.

Joseph, né le 3 août 1913, épousa Fernande Lefèbvre de Sainte-Anne-de-Roquemaure, Abitibi.

Angéline Després se remaria en secondes noces le 16 mai 1914 à Saint-Bruno à Ernest Bérubé de Saint-Mathieu-de-Rimouski, fils de Jean Bérubé et de Alma Vaillancourt. Sont nés de cette union, quatre enfants:

Pierre, le 11 août 1915, décédé à trois mois.

Marie-Jeanne, le 13 juillet 1916, a épousé Lorenzo Bérubé, de Sainte-Anne-de-La-Pocatière, décédé le 20 juillet 1984. De cette union naît un fils: Normand.

Bernadette, née le 21 mai 1918, a épousé Antonio Tardif. Ils demeurent présentement à Saint-Thomas-de-Montmagny. De leur union naquirent quatre enfants: Angéline, Claire, Louise et Michel.

Thomas, né le 25 août 1920, a épousé Simonne, fille de Charles-Eugène Bernier et de Marie-Rose Plourde, cultivateurs de Saint-Alexandre. Simonne donne vie à cinq enfants: Gilbert, Claudine, Élise, André et Daniel.

Thomas, né sur une petite terre, hérite du bien paternel.

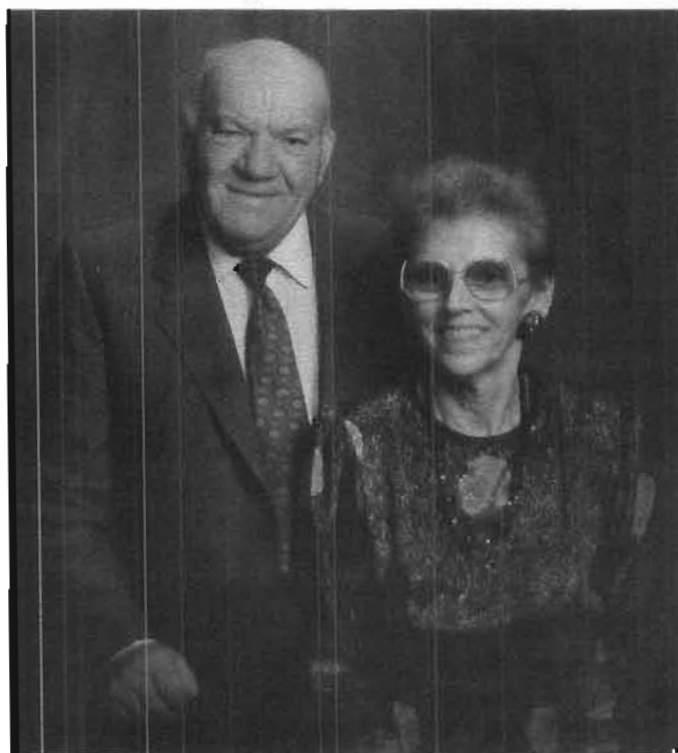
Cultivant l'été, il travaille dans les chantiers durant l'hiver.

Puis, il achète des lots à bois, engage des bûcherons pour en faire la coupe, et fait lui-même le charriage. Tout en exploitant ses lots à bois, il continue à cultiver la terre.

Après six ans de ce double métier, il vend sa terre et transporte sa maison au village. Il pourra maintenant s'occuper à plein-temps de son travail de forestier.

Avec son camion, il transporte lui-même son bois sur les bateaux à Kamouraska. Suite à un accident, il dut abandonner ses activités à l'âge de soixante ans.

Nous désirons rendre hommage à nos pères qui ont défriché ce coin de terre si petit, mais si grand dans nos cœurs.



Thomas et son épouse Simonne

Bossé Oscar et Marie-Paule Lévesque



1^{re} rangée: Ginette, Michelle, Marie-Paule, Oscar, Sylvie et Lynda
2^e rangée: Viateur, Sylvain et Richard

Le 24 octobre 1945, Oscar, fils de Albert Bossé et de Aurore Briand, a épousé Marie-Paule, fille de Alphonse Lévesque et de Rose-Anna Dionne. Tous deux étaient citoyens de Saint-Bruno.

Marie-Paule quitte donc sa famille pour aller vivre avec sa belle-famille jusqu'en 1948, alors que ses beaux-parents iront s'installer au village.

Sans négliger son intérieur, tout en épaulant de son mieux son époux sur la ferme, elle mit à profit ses dons d'artisane pour vêtir sa famille et la bien nourrir.

En plus de trimer fort du matin au soir pour exploiter sa ferme, Oscar a été tantôt transporteur d'écoliers, tantôt bûcheron, tantôt commerçant de bleuets, sans parler du bénévolat qu'il exerce au sein de divers mouvements tels: le mouvement de l'U.C.C., le conseil municipal, le comité d'Action communautaire et le club de l'Âge d'Or de l'Amitié dont il assumait la présidence de 1986 à 1990.

La maladie l'ayant forcé à ralentir ses activités, il réussit à récupérer suffisamment pour se permettre de travailler, un peu à la fois, à la rénovation de sa demeure et de faire du bricolage pour l'un ou l'autre de ses enfants ou petits-enfants.

De leur union sont nés sept enfants:

Viateur, époux de Louise Caron,
Michelle, épouse de Gontran Duval,
Richard, époux de Louise Rivard,
Ginette, épouse de Claude Gagnon,
Lynda, épouse de Gilles Michaud,
Sylvie, épouse de Denis Laplante,
Sylvain, époux de Lynda Voyer.

Leurs 17 petits-enfants sont autant de fleurs venues embellir ce jardin familial.

Grâce à la présence des enfants venus faire une visite à papa et maman ou prêter main forte à la réalisation de gros travaux, la maison bourdonne d'activités pendant les fins de semaine.

Bossé Wilfrid et Alma Gagné



Wilfrid et Alma

Wilfrid, fils de Albert Bossé (cultivateur) et de Aurore Briand, est né à Saint-Bruno le 10 juin 1921. Alma, fille de Adélard Gagné (contre-maître au CNR) et de Rose-Anna Lévesque, est née à Pelletier Station le 10 décembre 1919. Ils unissent leur destinée le 4 octobre 1944.

De cette union naissent dix enfants:

Wilfrid (Ti-Will), élu maire de Saint-Bruno en 1989,

Jacques, Jocelyn, Francine, Huguette, Marise, Jean-Nil, Line, Marie et Julie.

Jean-Nil est décédé accidentellement à l'âge de cinq ans, et Marie est décédée à deux semaines.

Se sont ajoutés à la famille 12 petits-enfants.

Au tout début de son mariage, Wilfrid achète, en co-propriété avec son frère Gérard, le moulin à scie du village appartenant à Joseph Gagné (cousin germain de Adélard). À l'aube de la décennie 60, Wilfrid en devient l'unique propriétaire. Il continue les opérations avec l'aide de ses garçons. En septembre 1979, il doit vendre le moulin pour cause de santé. Pendant ce temps, Alma s'occupe de la maisonnée et continue à oeuvrer dans son métier de couturière, ayant ses principaux clients dans sa famille.

La maison où habitent toujours Wilfrid et Alma fut construite en 1942 par la famille Albert Bossé sous la supervision de Gérard.



1^{re} rangée: Julie, Wilfrid, Alma, Will

2^e rangée: Jacques, Francine, Marise, Line, Huguette et Jocelyn



Le moulin à scie

Bossé Will et Josée Lévesque



Josée, Gaëlle, Vincent et Will

Wilfrid (Will) né le 9 octobre 1945, fils de Wilfrid Bossé et de Alma Gagné, est l'aîné d'une famille de dix enfants dont huit vivants.

Will, de type conservateur, ne s'éloigne pas de Saint-Bruno; il travaille au moulin à scie de son père quelques années et ensuite chez Bombardier inc. de La Pocatière depuis 22 ans.

Très jeune, il s'intéresse à la politique. On l'a vu faire des discours politiques sur un poteau électrique coupé près de chez lui... pas étonnant qu'il se retrouve à la mairie. Il est reconnu comme un bon cinéaste et pour ses qualités de metteur en scène.

Josée, née le 8 septembre 1955, originaire de Mont-Carmel, fille de Simone Anctil et de Wilfrid Lévesque, est la cadette d'une famille de neuf enfants dont huit vivants. Elle a travaillé quelques années en Abitibi. Au cours des vacances, elle découvre un attrait qui l'amène à revenir dans notre comté.

À l'âge de 39 ans, après un long célibat, Will rencontre Josée au cours de ces dites vacances et opte pour la vie à deux. De leur union sont nés deux enfants: Gaëlle, le 2 août 1986 et Vincent, le 3 juillet 1989.

Actuellement, Josée travaille pour la Commission scolaire Jean-Chapais comme éducatrice spécialisée.

Leur implication, l'un du côté municipal et l'autre au sein du Comité des Fêtes du Centenaire, montre leur intérêt au développement de Saint-Bruno.



Maison acquise en 1986, ayant appartenu à Gérard Bossé, oncle de Will

Briand Daniel et ses ancêtres



1^{re} rangée: André, Guilmond, Démétrius, Viateur, Marie-Anna, Suzanne, Paul-Yvon 2^e rangée: Marie-Ange, Marie-Jeanne, Arthur, Marcelle, Thérèse, Marguerite

Moi, Daniel, fils de Marcel Briand et de Marguerite Dionne, je désire vous parler de mes grands-parents Démétrius et Marie-Anna Dionne, lesquels ont toujours été pour moi des modèles de courage et de ténacité au travail.

Mon grand-père Démétrius, fils de Joseph Dionne et de Anna Pelletier, est né à Saint-Bruno, le 25 mai 1903.

Ma grand-mère Marie-Anna, fille de Théophile Dionne et de Clara Landry, est née le 26 novembre 1906.

Démétrius et Marie-Anna avaient pour grands-parents Bruno Dionne et Domine Thériault, lesquels étaient parmi les premiers résidants de Saint-Bruno.

Mes grands-parents se sont épousés le 27 juin 1928. Pour s'établir, ils ont acheté la dernière terre au bout du 4^e rang, à la limite entre Saint-Bruno et Mont-Carmel. Les débuts ont été très difficiles; il y avait beaucoup à faire: réparer la maison, construire l'étable, bûcher, essoucher afin d'agrandir l'espace de terre cultivable.

Démétrius et Marie-Anna ont eu 12 enfants: Marie-Ange, Marie-Jeanne, Arthur, Marcelle, Thérèse, Marguerite, Anne-Marie (décédée en 1943), Paul-Yvon, André, Suzanne, Guilmond et Viateur (décédé en 1985).

Malgré toutes les difficultés rencontrées, mes grands-parents ont toujours aimé cultiver la terre; ils l'ont fait avec beaucoup de cœur et de courage. Outre la culture de la terre, mon grand-père s'adonnait, été comme hiver, au métier de bûcheron, métier qu'il aimait beaucoup aussi.

Mon grand-père m'a souvent raconté comment, à chaque printemps, il se rendait à la rivière Noire, «faire le sucre d'érable». C'était un trajet d'environ 12 milles en voiture à cheval jusqu'au lac Couronné et autant à faire à pied ou en raquettes, avec des traîneaux à chiens pour les bagages. Il a fait cela pendant plus de 50 ans.

Mon grand-père a aussi été président de la Commission scolaire de Saint-Bruno pendant plus de 20 ans, jusqu'en 1972, date à laquelle s'est effectué le regroupement scolaire des différentes municipalités.

Ma grand-mère était une femme vaillante et courageuse qui a travaillé très fort; elle faisait tout de ses mains: pain, tricot, couvertures tissées au métier, couture, jardinage, etc...; elle allait aussi aider aux champs et à l'étable. Comme mon grand-père s'absentait souvent pour «aller dans le bois» ou à la rivière Noire, c'est à elle qu'incombaient alors toutes les tâches et les responsabilités de la famille.

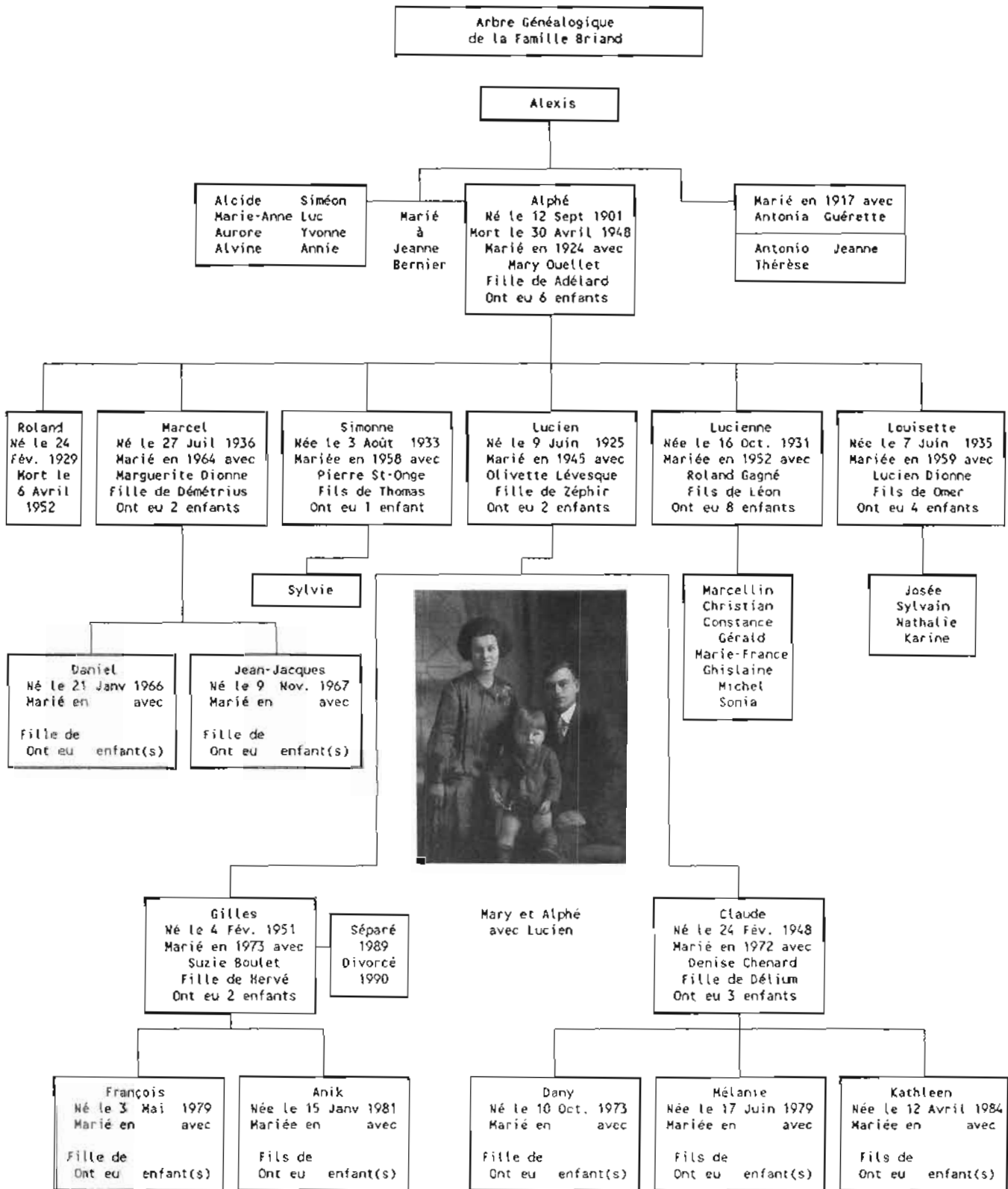
Mes grands-parents sont aujourd'hui décédés; mon grand-père en avril 1989, et ma grand-mère en décembre 1990.

Je désire que ces quelques souvenirs, que j'ai voulu rappeler ici, soient pour eux un témoignage d'amour et de reconnaissance.



Maison familiale

Briand Lucien et ses ancêtres



Briand Marcel et Marguerite Dionne



Marguerite et Marcel à leur mariage

Marcel, fils de Alphée Briand et de Mary Ouellet de Saint-Bruno, est né le 27 juillet 1936.

Marguerite, fille de Démétrius Dionne et de Marie-Anna Dionne, aussi de Saint-Bruno, est née le 24 juillet 1936.

Ils célèbrent leur mariage le 5 septembre 1964.

De cette union naissent deux garçons: Daniel, le 21 janvier 1966 et Jean-Jacques, le 9 novembre 1967.

Après leur mariage, Marcel et Marguerite iront demeurer à Saint-Gabriel de Brandon. Marcel travaille alors comme beurrier pendant un an. Après, il ira travailler à Montréal pour Montreal Casein jusqu'en 1969, date à laquelle ils reviennent demeurer à Saint-Bruno. Marcel sera alors à l'emploi de «Pneus V.S.P. inc.» de Saint-Pascal pendant huit ans.

Il travaillera à la Tourbière Saint-Alexandre, par la suite à Saint-André et finalement pour Tourbières Premier Ltée de Rivière-du-Loup.

Menuisier à ses heures, Marcel sait occuper ses loisirs en s'adonnant, avec beaucoup d'habileté d'ailleurs, à différents bricolages.

En plus de ses occupations ménagères, Marguerite s'est dévouée pendant de nombreuses années auprès de ses parents âgés et malades afin de leur apporter assistance et réconfort.

Marcel et Marguerite acceptent volontiers de participer comme bénévoles aux différentes activités paroissiales qui leur sont proposées.



Jean-Jacques, Marguerite, Marcel et Daniel

Briand Thérèse et Léo Langelier

Le 21 septembre 1937, Léo, fils de Israël Langelier et de Georgiana Pelletier, a épousé Thérèse, fille de Alexis Briand et de Antonia Guérette. De cette union sont nés trois enfants: Gilbert (décédé), Laurette et Henri (décédé).

Laurette, mariée à Maurice Pelletier, réside à Montréal et a deux enfants: Line et Denis.

La grand-mère paternelle est Domine Lavoie et le grand-père paternel, Gilles Langelier.

La grand-mère maternelle est Arthémise Ruest et le grand-père maternel, François Guérette.

Après leur mariage, ils ont demeuré au rang de la Croix.



Maurice, Denis, Line et Laurette



Thérèse



Maison familiale

Charest Alcide et Carmelle Dionne



Alcide et Carmelle

Alcide, fils de Émile Charest et de Laura Lizotte de Saint-Bruno, est né le 12 juin 1925. Carmelle, fille de Jules Dionne et de Marie-Laure Rivard, est née le 9 juillet 1933.

Ils célèbrent leur mariage le 1er août 1953. De cette union naissent six enfants dont cinq encore vivants: Jocelyne, Jean-Marie, Gervais, Sylvain, Daniel. Sept petits-enfants font la joie de cette famille.

Depuis leur mariage, ils vivent toujours au rang de la Croix dans leur petite demeure qu'ils ont réparée au fil des ans.

Pour faire vivre sa famille, Alcide travaille comme journaliste, bûcheron et menuisier à ses heures. Aujourd'hui à la retraite, c'est un passe-temps pour lui d'aller faire un tour à son ancienne boutique.

Que l'année du centenaire de notre paroisse, soit tissée d'amour, de partage et d'amitié entre nous!



À l'avant: Nicolas, Valérie 2^e rangée: Chantal, Joannie, Annick 3^e rangée: Sylvain, Jocelyne, Manon, Ghislaine, Johanne 4^e rangée: Gervais, Daniel Morin, Stéphane, Jean-Marie et Daniel



Charest André et ses ancêtres



Arthur, Rita, André, Alain Cloutier (mari de Martine), Martine, Pierre et son épouse Danielle Brulé

Son frère Pierre est chercheur scientifique et il demeure à Arnprior (Ontario) depuis 1988. Pierre est le premier de la paroisse à obtenir un doctorat en sciences à l'Université Carleton d'Ottawa. Il est marié à Danielle Brulé, originaire de Trois-Rivières. Martine est la dernière de la famille et demeure à Québec depuis 1985. Elle a épousé Alain Cloutier, originaire de Québec et a un enfant, Jonathan.

André est l'aîné de la famille de Rita Gagné et de Arthur Charest. Il est né le 13 septembre 1955. Depuis 1974, il travaille à La Pocatière à l'usine de Meubles Caron et Fils.

Il est très actif à Saint-Bruno; de plus, c'est un sportif ayant gagné de nombreux trophées. Récemment, il a fait l'acquisition de la maison qui a appartenu à Octave Lévesque ainsi que le terrain en face de la maison familiale.

La Maison des Jésuites: LÀ OÙ REVIT LE PASSÉ

La première mission religieuse au Canada s'y est établie en 1632. En 1769, le premier temple construit au Canada fut réalisé en ses murs. En 1925, le gouvernement du Québec en a fait le tout premier monument historique québécois.

Plus qu'un simple lieu d'habitation, cette bâtisse est devenue la pierre angulaire de la Vieille Maison des Jésuites. Elle a vu naître en 1769, Charles de La Végné, le premier journaliste québécois.

Préparé en 1988, ce monument est devenu un lieu de rassemblement historique. Il est ouvert aux visiteurs tous les jours de 9 h à 17 h en semaine, et de 9 h à 21 h du jeudi au samedi.

Accès à des guides gratuits, la Vieille Maison des Jésuites d'été de 10 h à 17 h du mardi au dimanche, de 9 h à 17 h en semaine, et de 9 h à 21 h du jeudi au samedi.



La Vieille Maison des Jésuites, au 2220 du Chemin des Pointures, est ouverte aux visiteurs tous les jours de 9 h à 17 h en semaine, et de 9 h à 21 h du jeudi au samedi.

Les ancêtres des familles Gagné et Charest sont tous originaires de France sauf pour les Miville dit Deschênes qui sont originaires de Suisse. Le premier Charest (Choret) à arriver en Nouvelle-France vers 1645 était Mathieu Choret (marié à Jeanne Serre). Il venait de Notre-Dame de Cogne en Charente-Maritime (France). Mathieu était domestique des Jésuites qui s'établirent sur le bord du fleuve à Québec.

Première maison où habita le premier Charest arrivé au Québec



Au centre de la photo, la maison familiale d'Arthur Charest

Charest Arthur et Rita Gagné



Arthur et Rita lors de leur mariage

Arthur a fait du taxi à Saint-Bruno de 1944 à 1957. Durant ses voyages, il va entre autres à Boston et à New-York. De 1966 à 1976, il travaille à la Vulcanisation Saint-Pascal et aussi au ministère des Transports de Saint-Pascal jusqu'en 1987.

Arthur est le 2^e d'une famille de sept enfants qui compte en plus: Paul, Alcide, Bertrand, Cécile, Ghislaine et Denise. Tous les garçons habitent à Saint-Bruno et pour la plupart au rang de la Croix.

Pour plus d'histoire, voir la page André Charest et ses ancêtres.

Rita, née le 6 avril 1926 à Saint-Éleuthère (Pelletier Station), est la fille de Adélarde Gagné et de Rose-Anna Lévesque. Le 29 août 1951, elle épouse à Saint-Bruno, Arthur Charest. Celui-ci, né le 1^{er} août 1921, est le fils de Émile Charest (journalier) et de Laura Lizotte. Ils ont eu trois enfants: André, né le 13 septembre 1955, Pierre, le 8 novembre 1958 et Martine, le 31 août 1961.

La maison familiale, située sur le route du Petit Moulin à Saint-Bruno, est celle qu'ils habitent depuis leur mariage. Elle fut construite par Arthur et Gérard Émond en 23 jours durant l'année 1951.

Auparavant, aux alentours de 1940, Arthur avait construit une maison située au rang de la Croix (résidence actuelle de Pauline Chénard) qu'il avait échangée contre une Desoto 1939 appartenant à Rosaire Desjardins (échange fait en 1942).



Debout: Paul, Arthur, Cécile, Ghislaine, Denise, Alcide et Bertrand
Assis: Émile et Laura

Charest Jean-Marie et Ghislaine Morin



Jean-Marie et Ghislaine

Jean-Marie, fils de Alcide Charest et de Carmelle Dionne, naît à Saint-Bruno, le 17 mai 1955. Il épouse Ghislaine, fille de Paul-Armand Morin et de Monique Ouellet de Sainte-Hélène, le 30 juillet 1977.

Quelques mois avant leur mariage, Jean-Marie bâtit leur maison sur le terrain adjacent à la propriété de son père. Tout en demeurant à Saint-Bruno, il travaille dans diverses entreprises alimentaires de la région, à titre de confiseur, pâtissier et tout

spécialement pendant huit ans, au service des gens comme agent laitier. Ce travail ne le satisfaisant plus, il devient monteur de structure d'acier et voyage à travers toute la province.

Pendant ce temps, la famille s'agrandit. De cette union, naissent trois filles: Manon, Anik et Valérie. Désirant alors une résidence plus spacieuse, ils décident d'agrandir et de rénover leur maison en 1988.

Avec les fréquents déplacements de son mari, Ghislaine demeure au foyer pour veiller au bien-être de leur famille.



Manon, Anik et Valérie



Résidence familiale

Charest Lorenzo et Ida Bernier



Lorenzo et Ida

Lorenzo, fils de Joseph Charest et de Marie Charest, est né à Saint-Bruno le 4 avril 1918.

Ida, fille de Patrick Bernier et de Claudia Caron, est née à Saint-Pascal le 16 août 1923.

Leur mariage fut célébré à Saint-Pascal le 16 août 1944.

De cette union sont nés 12 enfants: Émilien, Colette, Jacqueline (décédée), Philippe, Marie-France, Raynald, Johanne, Ghislain, Manon, Linda, Guy et Marco.

Pendant 23 ans, Lorenzo et Ida demeurent à Saint-Germain. Ils reviennent habiter à Saint-Bruno en 1967.

Lorenzo, comme presque tous les jeunes de son temps, doit quitter l'école très tôt pour aider son père aux travaux de la ferme. Il n'a alors que 10 ans. À l'âge de 15 ans, il se rend en Abitibi où, pendant plusieurs années, il sera, selon les saisons, bûcheron ou flotteur de bois (draveur). Il se dirigera ensuite du côté des États-Unis (Fort Kent) où il travaillera encore pendant 18 ans comme bûcheron. Il a aussi été à l'emploi de «Pneus V.S.P. de Saint-Pascal» et à la «Tannerie P.E. Boucher» à Saint-Pascal également.

En 1943, à l'âge de 25 ans, Lorenzo sera appelé pour faire son entraînement militaire. Retraité à 64 ans, il n'en demeure pas moins très actif; il consacre beaucoup de temps à l'entretien de sa maison et de son jardin. Il décède le 26 juin 1988 à l'âge de 70 ans.

Ida a eu, elle aussi, une vie bien remplie. Son mari étant obligé de s'éloigner pour subvenir aux besoins de sa famille, c'est à elle que revient la charge d'élever ses enfants avec toutes les responsabilités qui en découlent, tâche dont elle s'est très bien acquittée d'ailleurs.

La famille compte maintenant 19 petits-enfants.



1^{re} rangée: Lorenzo, Ida, Raynald, Colette, Linda, Ghislain
2^e rangée: Manon, Marco, Guy, Johanne, Marie-France, Émilien et Philippe

Charest Paul et Cécile Migneault



1^{re} rangée: Ovila et Gisèle 2^e rangée: Lyne, Paul, Cécile, Claude 3^e rangée: Yvon et Raymond

Paul, fils de Émile Charest et de Laura Lizotte de Saint-Bruno, est né le 30 octobre 1919.

Cécile, fille de Phydime Migneault et de Marie-Anne Chamberland de Saint-Bruno, est née le 28 juillet 1923. Ils se sont mariés le 21 octobre 1944.

De cette union naissent cinq enfants: Yvon, Ovila, Raymond, Lyne et Claude.

Un seul enfant est marié: Ovila qui a épousé Gisèle, fille de Alexis Deschênes et de Jeanne Lévesque de Saint-Pascal, le 26 juillet 1969.

Tous demeurent dans le rang de la Croix à Saint-Bruno.

Chénard (Lavoie) Rose-Éva



Née le 16 janvier 1947, Rose-Éva, fille de Alfred Chénard et de Marie-Hermance Beau-lieu de Saint-Gabriel, épouse Clément Lavoie de Sainte-Hélène le 9 juillet 1966. Ils viennent s'installer à Saint-Bruno, au rang Sainte-Barbe, dans la maison des ancêtres de Clément. Rose-Eva et ses enfants demeurent encore au-jourd'hui dans cette maison.

Photo prise lors du mariage de Lise, le 21 juillet 1990

De leur union sont nés cinq enfants:

Roger, le 16 avril 1967 (infirmier-auxiliaire),

Lise, le 1er juillet 1968 (agente de bureau, mariée à Julien Ouellet),

Michel, le 28 mai 1970 (aide-infirmier, demeure avec son amie Marie-Josée Nadeau),

Martin, le 10 août 1971 (journalier),

Emmanuel, le 12 mars 1974 (étudiant).

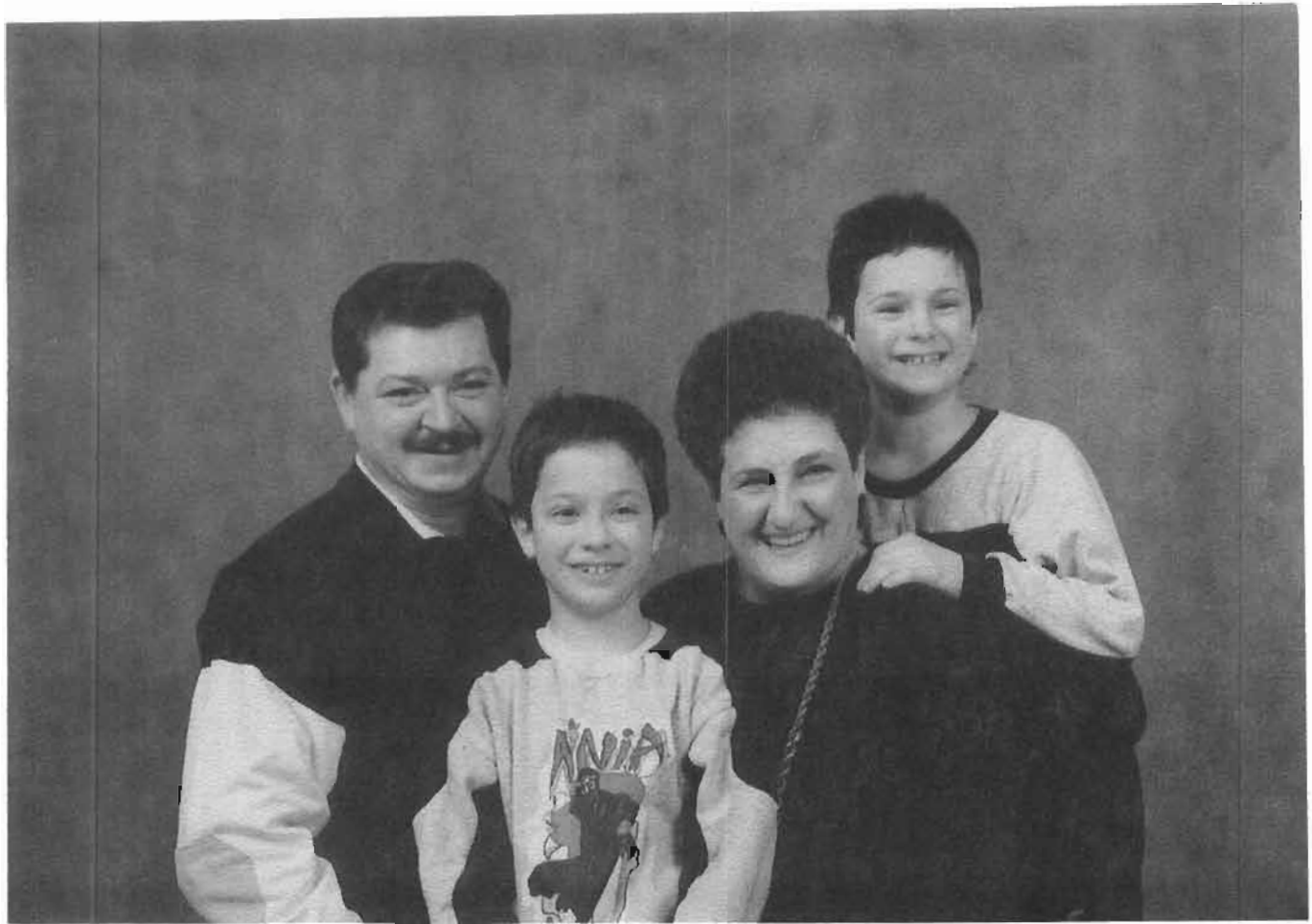


Julien Ouellet



Marie-Josée Nadeau

Côté Jean et Gaétane Fréchette



Jean, Martin, Gaétane, Denis

Bonjour!

Jean est né à Montréal et Gaétane à Auclair dans le Témiscouata. Ils se sont mariés le 10 juillet 1974 à Laval Ouest.

En mars 1981, Martin et Denis sont venus compléter la famille.

Nous sommes heureux de vivre à Saint-Bruno depuis août 1985.

Nous profitons de l'occasion pour souhaiter à chacun et chacune, un heureux centenaire et de belles festivités.



La maison familiale

Deschênes Gérard et Marie Pelletier



Marie et Gérard

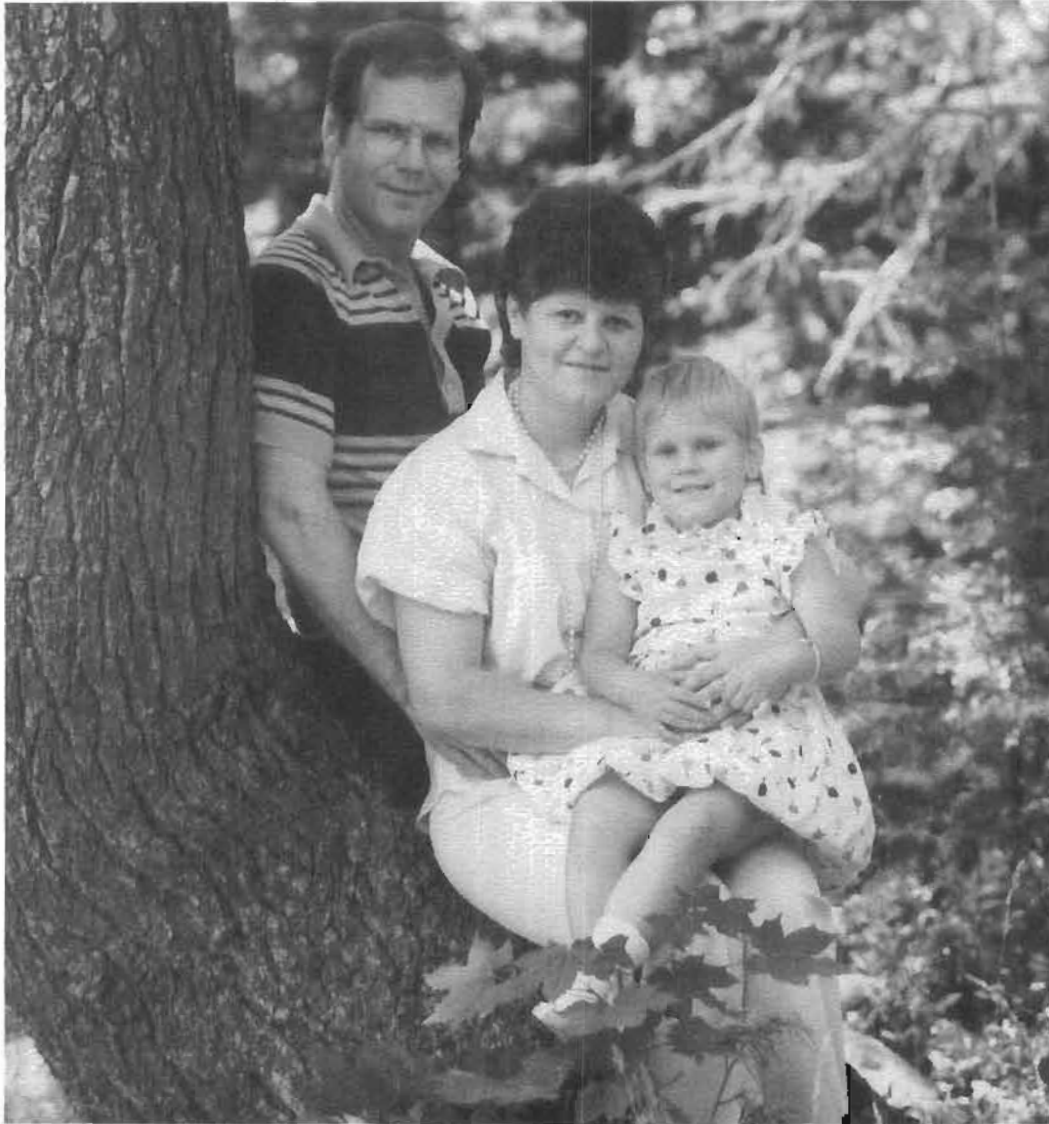
Le 18 février 1939, Gérard, fils de Laurent Deschênes et de Aurore Paradis, a épousé Marie, fille de Damase Pelletier et de Mary Potvin.

De cette union sont nés quatre enfants: Denise, Suzanne, Ghislain et Claude. Ils ont huit petits-enfants: Claude, André, Louise, Josée, Steve, Éric, Ariane et Mélanie, et cinq arrière-petits-enfants: Jessica, Stéphanie, Mathieu, Marie-Andrée, Julie.

La grand-mère paternelle était Sophie Michaud, le grand-père paternel, Élie Deschênes, la grand-mère maternelle, Sylvinie Pelletier et le grand-père maternel, Damase Pelletier.

Depuis leur mariage, ils demeurent au même endroit, dans la maison paternelle, au rang de la Croix.

Deschênes Ghislain et Réjeanne Dancause



Ghislain, Réjeanne, Mélanie

Réjeanne est née à Saint-Paul-de-la-Croix dans le comté de Rivière-du-Loup. Elle est la treizième d'une famille de quatorze enfants.

Sa mère Marie-Blanche Dubé et son père Émile Dancause sont tous deux décédés depuis longtemps.

Depuis 1970, elle réside à Saint-Bruno avec Ghislain, fils de Gérard Deschênes et de Marie Pelletier.

Ils ont maintenant une fille Mélanie Dancause-Deschênes née le 29 septembre 1982.

Deschênes René et Ginette Pelletier



René



Ginette

Moi, René, fils de Joseph Deschênes et de Cécile Lizotte, je suis né à Saint-Bruno, le 23 mars 1938. J'épouse Ginette, fille de Camille Pelletier et de Lucienne Lagacé, le 27 juillet 1963.

C'est avec joie et amour que nous donnons vie à nos sept enfants. Après quelques séjours à Laval, c'est à Saint-Bruno, entourés de la vraie nature que nous désirons les voir grandir. Johanne, notre aînée, en compagnie de Sylvain Thériault, nous a donné la fierté d'être grands-parents de Simon et David. Denis, notre second enfant, vit à Laval depuis quelques années. Lucie, en épousant Robin Turcotte, augmente notre famille de deux petites filles: Sabrina Jaynn et Maylinda que nous avons accueillies avec grande joie. Michel demeure à Saint-Bruno. René est aussi à Laval depuis quelques temps, tandis que nos deux cadets, Suzie et Patrice, vivent encore avec nous.

C'est à la forêt que j'ai consacré la plus grande partie de ma vie, aussi bien en Abitibi, sur la Côte-Nord qu'ici, tandis que mon épouse prend bien soin de nos enfants pendant toutes ces années.

Dionne Antoine et Marie-Ange Chamberland



Antoine et Marie-Ange

À Saint-Bruno, en 1904, naissait Antoine, fils de Bruno Dionne et de Clara Landry. À Saint-Pascal, en 1910, naissait Marie-Ange Chamberland, fille de Joseph Chamberland et de Maria Landry.

Ils se sont épousés le 23 avril 1930.

Après leur mariage, ils s'installent au village de Saint-Bruno.

De leur union, naissaient: Monique, Dominique, Émilienne, Alphonse, Cécile, Raymond et Rita. Douze petits-enfants et trois arrière-petits-enfants comblent de joie ce grand-papa.

Toute sa vie, il a trimé dur pour faire vivre sa famille; travail dans le bois, trajet à pied l'hiver, malgré les tempêtes. Ensuite, il travaille pour le CNR. Antoine étant presque toujours à l'extérieur, Marie-Ange s'occupe seule à élever les enfants et à faire les travaux ménagers. En 1980, ils allaient fêter leur 50^e anniversaire de mariage lorsque Marie-Ange fut emportée par la maladie.

Antoine et sa fille Cécile demeurent dans la maison familiale jusqu'en 1990, date à laquelle ils se sont retirés à Place de l'Étoile de Saint-Pascal.

Souhaitons à tous et à toutes de belles fêtes du centenaire!



Maison en réparation

Dionne Arthur et Jeannine Duval



Arthur, Jeannine et Jean-Pierre (en médaillon)

Arthur, fils de Démétrius Dionne et de Marie-Anna Dionne de Saint-Bruno, est né le 25 mai 1932, d'une famille de onze enfants.

Le 10 juillet 1957, Arthur épouse Jeannine, née le 31 août 1937, fille de Philippe Duval et de Léda Ruest, aussi de Saint-Bruno.

Quatre enfants sont nés de cette union:

Donald, Laurette, Lyne et Jean-Pierre.

Donald, né le 10 avril 1958 a épousé Nicole Beauregard le 14 juillet 1979. Ils ont maintenant deux enfants: Frédéric, né le 30 août 1981 et Caroline, le 29 juillet 1985.

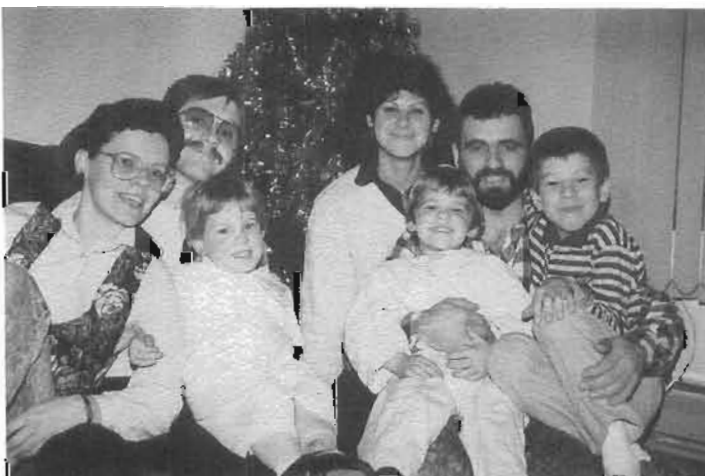
Laurette, née le 21 avril 1959, a épousé Yves Rousseau le 5 septembre 1981. Leur fille Julie est née le 17 juin 1985.

Lyne, née le 28 mai 1961, a épousé André Charron le 26 février 1988. Ils ont 2 garçons: Patrick, né le 4 septembre 1988 et Pier-Luc, le 4 février 1990.

Jean-Pierre, né le 25 janvier 1968, est décédé accidentellement le 21 avril 1989.

Arthur a d'abord pratiqué le métier de bûcheron. Depuis 1970, il travaille pour le ministère des Transports à Saint-Pascal.

Jeannine s'est avant tout consacrée entièrement à sa famille; maintenant que ses enfants ont quitté le toit familial, elle rend service à beaucoup de gens, spécialement aux personnes âgées, en accomplissant pour elles différentes tâches ménagères.

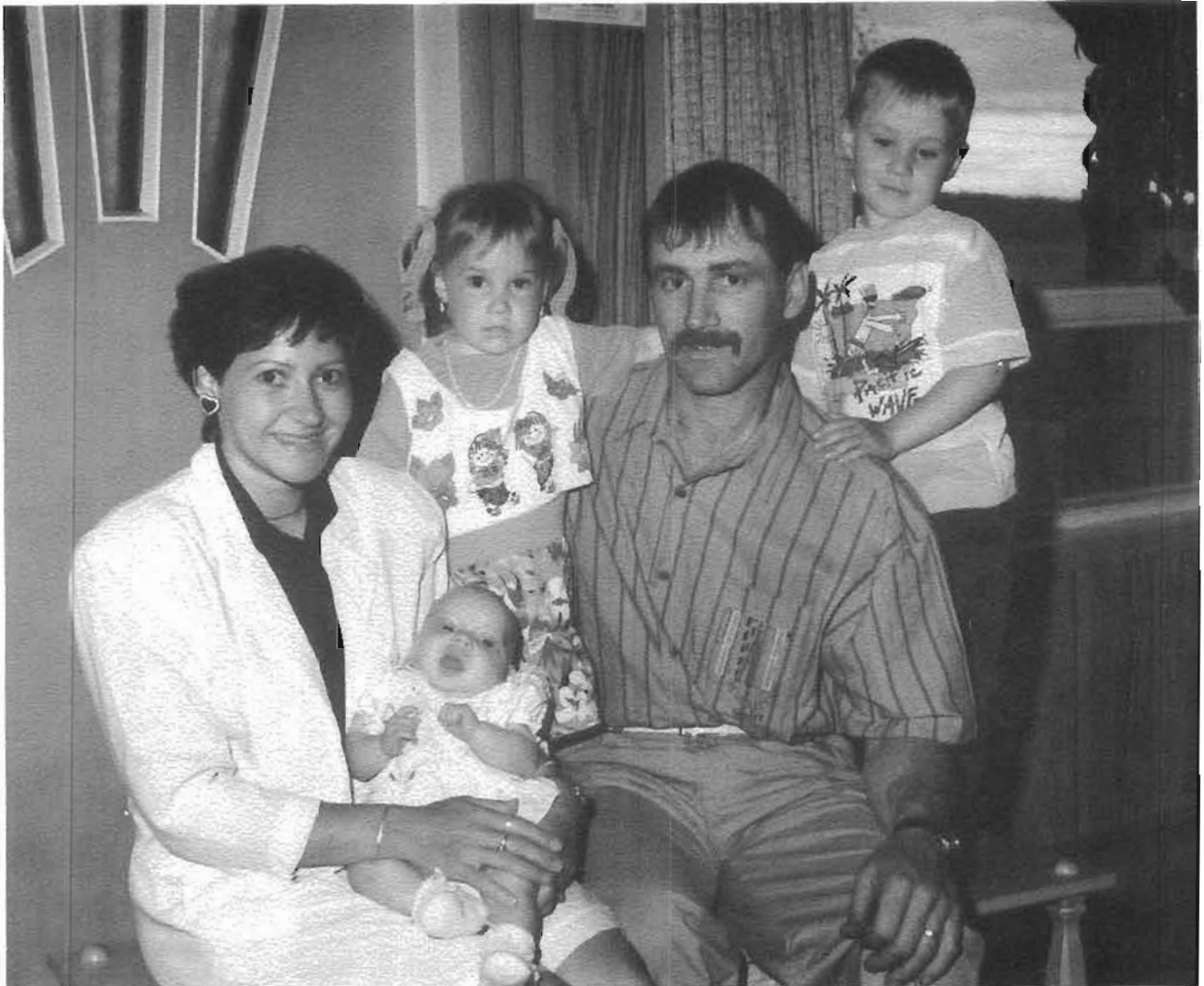


À gauche: Laurette, Julie et Yves
À droite: Caroline, Frédéric, Nicole et Donald



1^{re} rangée: Patrick et Pier-Luc.
2^e rangée: Lyne et André

Dionne Bertrand et Ghislaine Bouchard



Ghislaine, Isabelle, Julie, Bertrand et Patrice

Bertrand, fils de Lucien Dionne et de Simone Lebrun, naît à Saint-Bruno le 11 décembre 1955. Il est le sixième d'une famille de 13 enfants.

Le 20 juillet 1985, il épouse Ghislaine, fille de Camille Bouchard et de Catherine Dionne de Saint-Pascal.

Après leur mariage, ils s'installent à Saint-Bruno sur la rue Michaud. Bertrand cultive la ferme au 4e rang avec son père et en 1987, il en devient le propriétaire.

Ghislaine est infirmière à l'hôpital de La Pocatière et à la Villa Saint-Pascal.

De leur union naissent trois enfants: Patrice, le 29 mars 1987, Julie, le 10 mai 1989 et Isabelle, le 22 avril 1991.

Dionne Euloge et Raymonde Plourde



Rangée du haut: Jocelyn, Danielle, Nicole, Louise et Claude
Rangée du bas: Suzie, Euloge, Raymonde, Lucie

Euloge, fils de Henri Dionne et de Laure Plourde, est né le 22 octobre 1932 à Saint-Bruno. Il est le 7^e d'une famille de 21 enfants. Il épouse Raymonde, fille de Jules Plourde et de Juliette St-Jean, le 4 mai 1957 à Saint-Pacôme.

Deux ans après leur mariage, ils achètent la maison de Joseph Dionne. Ils la rénovent et l'agrandissent en 1962. Euloge gagne sa vie avec son métier de bûcheron. Vers les années 1966, il est engagé comme mécanicien pendant huit ans chez Jean Morneau inc. de Saint-Pascal. Cependant des raisons de santé l'obligent à quitter ce métier qu'il aime. Après un an de convalescence, il reprend le travail. Très habile de ses mains, il fait plusieurs travaux de rénovation en menuiserie et autres. Il a aussi la fierté de dire qu'il a bâti la maison de son fils Jocelyn.

Raymonde, ménagère à plein temps, élève ses sept enfants. Très habile de ses mains également, elle confectionne la plupart des vêtements de la famille.

Aujourd'hui, tous deux peuvent se réjouir d'avoir sept grands enfants en santé ayant à leur tour fondé leur propre foyer.

Louise, née le 19 mai 1958, travaille comme aide en alimentation au Foyer Desjardins à Saint-André. Mariée à Régis Bélanger, routier professionnel; deux enfants: Diane, née le 19 février 1982 et Alex, le 8 octobre 1983. Ils sont établis à Sainte-Hélène.

Nicole, née le 26 mai 1959, est infirmière auxiliaire au Centre d'Accueil de La Pocatière. Mariée à René Crête, gérant en restauration; deux enfants: Jean-François, né le 9 septembre 1983 et Christina, le 28 août 1987. Ils vivent à La Pocatière.

Jocelyn, né le 29 août 1961, est monteur de piscine à Montréal. Il vit avec Jacinthe Lizotte, secrétaire; deux enfants: Stéphanie, née le 7 août 1990 et Marie-Christine, le 31 août 1991. Ils demeurent à Saint-Bruno.

Lucie, née le 27 octobre 1962, est brancardière et messagère dans un hôpital de Québec. Mariée à Yvan Bernier, coiffeur; deux enfants: Antony, né le 10 mai 1984 et Nadège, en octobre 1991. Ils restent à Québec.

Danielle, née le 17 décembre 1964, est agente de conservation de la faune au ministère des Loisirs, Chasse et Pêche. Elle vit en union libre avec Pierre Lebrun, monteur d'acier; une fille: Marie-Pier, née le 7 mai 1988. Ils habitent à Saint-Bruno.

Claude, né le 3 mai 1966, est avec sa conjointe Annie Thériault, co-propriétaire d'un commerce à Saint-Pacôme. Ils ont une fille: Christelle, née le 31 octobre 1990. Ils ont élu domicile à Saint-Pacôme.

Suzie, née le 7 août 1968, est serveuse au bar Le Patrimoine à Saint-Pascal. Mariée à Steve Tanguay, journalier; ils sont établis à Saint-Pascal.

Dionne Félicien et Pauline Lévesque

Fils de Phydime Dionne et de Juliette Langelier de notre belle petite paroisse, Félicien voit le jour le 14 juin 1935.

Les années passent.

Le 26 décembre 1969, le son des cloches retentit à Saint-Gabriel-Lallemant, puisqu'il épouse Pauline, née le 12 juin 1949. Elle est la fille de Arthur Lévesque et de Florence Lévesque de cette même paroisse.

Quelque temps après leur union, leur amour donne naissance à deux jolies filles. Éliane découvre le monde en ce beau jour du 7 mai 1971. Le 29 juin 1972, la belle petite famille se complète avec Nancy.

Même si cette famille ne compte que quatre membres, elle n'en demeure pas moins une famille unie.



Nancy



Éliane

Dionne François et Louiselle Landry



1^{re} rangée: François, Louiselle
2^e rangée: Jacky, Caroline, Marise, Guylaine
3^e rangée: Nelson, Alain

François, fils de Henri Dionne et de Laure Plourde, est né le 4 décembre 1939. Louiselle, fille de Philippe Landry et de Marie-Anne Bérubé de Sainte-Hélène, est née le 23 novembre 1941. Ils célèbrent leur mariage le 23 août 1963.

De cette union naissent trois enfants: Guylaine, Marise et Caroline. Guylaine, née le 29 juin 1964, est avocate. Marise, née le 2 octobre 1965, travaille en informatique dans un département de comptabilité. Caroline, née le 29 octobre 1971, termine ses études pour être infirmière spécialisée en psychiatrie en plus de préparer un baccalauréat à l'université.

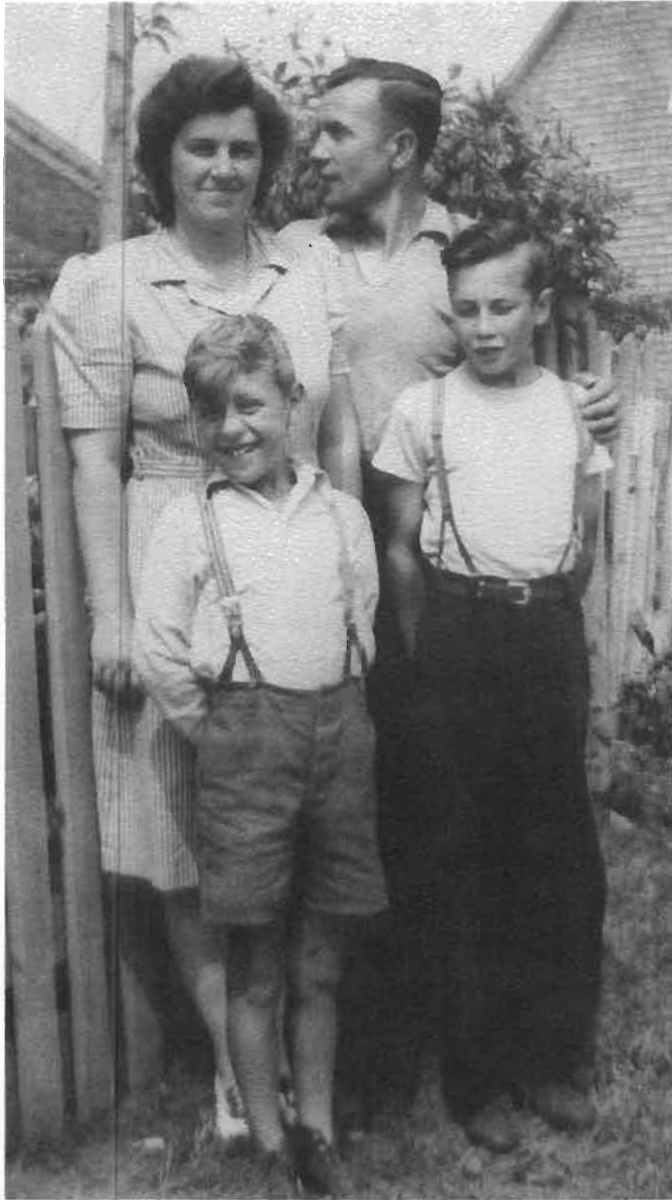
Le 31 août 1991, Guylaine et Alain, fils de Augustin Minville et de Gaétane Soucy de Saint-Bruno, unissent leur amour qui dure depuis de nombreuses années. Sans doute, les deux autres filles suivront leur trace.

Dans cette famille, l'amour règne et on se soutient mutuellement.



Alain et Guylaine

Dionne Georges et Irène Lévesque



Irène, Georges et leurs deux fils Rémi et Yvon (1944)

Georges, fils de Jules Dionne et de Anna Landry et Irène, fille de Joseph Lévesque et Zoé Duval, tous deux natifs de Saint-Bruno, se marient le 9 janvier 1928.

De cette union naissent trois enfants: Yvon demeurant à Montréal, Rémi à Sherbrooke et Colette à Québec.

Pour subvenir aux besoins de sa famille, Georges travaille comme bûcheron l'hiver et au moulin à scie de Rivière-Manie, l'été.

Son épouse, Irène, vaillante ménagère s'occupe d'une petite épicerie où l'on retrouve aussi «du tissu à la verge».

En plus de ses enfants, elle prend plus tard soin de son petit-fils Pierre pendant plusieurs années. Elle fut une mère pour lui.

Quatre générations découlent de cette union puisque Pierre lui donne trois arrière-petits-enfants.

Pendant les dernières années de sa vie, Georges occupe le poste de sacristain. De son côté, Irène occupe ses loisirs en vendant des produits Avon.

Irène a une grande dévotion à Marie; depuis belle lurette, elle planifie des voyages organisés à Notre-Dame-du-Cap.

Aimant beaucoup son milieu, elle tient à y demeurer, même seule.

Bon succès à notre centenaire!

Dionne Gérard et Marie-Jeanne Lévesque



1^{re} rangée: Gérard 2^e rangée: Angèle, Raynald, Pauline et Michel

En ce 14 janvier 1916, les cloches sonnent au village pour annoncer la naissance d'un nouveau descendant de Joseph-Jules Dionne et de Anna Pelletier. Grand-père Bruno, pionnier de notre paroisse, manifeste sa fierté devant ce 9^e enfant blond et grassouillet que l'on prénomme Gérard.

Très jeune, il participe aux corvées de la vie quotidienne du temps telles que le ramassage des roches et la traite des vaches.

Les 11 enfants de cette belle famille dont Gérard, à peine âgé de 16 ans, ont un jour le malheur de perdre leur mère. La responsabilité de la maisonnée est assumée par une soeur aînée.

Comme bien des gars de son époque, il se marie en période de guerre, soit le 27 février 1943, à l'âge de 27 ans, à Marie-Jeanne, âgée de 19 ans, née à Nashua aux États-Unis, première fille de Octave Lévesque et de Anna Émond.

De cette union naissent quatre enfants: Angèle le 20 décembre 1943, Pauline le 13 mai 1945, Raynald le 19 juin 1946 et le petit dernier, Michel, le 29 juillet 1948.

Sa fierté d'époux et de père lui donne le courage d'assumer une multitude de travaux qui contribuent à loger et nourrir sa famille. Parmi ceux-ci, il sera bûcheron, cultivateur, cuisinier, employé de moulin à scie, employé de chemin de fer. Ses 15 dernières années seront à l'emploi du ministère des Transports à Saint-Pascal. De plus, il dut affronter la maladie en 1949. Une longue hospitalisation pour l'ablation d'un rein ralentit ses activités. En 1972, une nouvelle épreuve s'ajoute; la maladie de son épouse suivie de son décès quelques mois plus tard, le 21 février 1973.

Pendant deux ans, il participe au comité des Fêtes du Centenaire 1993. Il s'implique au sous-comité des aînés.

Pour une dernière fois, il nous démontrera sa grande fierté d'être natif de ce petit coin de pays en assistant à la messe du samedi soir. À sa façon, tout comme on porte le flambeau aux olympiades, le temps est venu de passer la flamme à l'équipe en place. Pour lui, mission accomplie; il semble nous dire: «À vous maintenant d'écrire l'histoire des prochaines années.»



Marie-Jeanne

Sa belle philosophie de la vie a contribué à rendre sa retraite agréable et harmonieuse. Sa plus grande fierté était de voir grandir ses dix petits-enfants et ses huit arrière-petits-enfants.

Dionne Gérard A. et Rose-Alma Lebrun



Gérard et Rose-Alma

Gérard-Alfred , fils de Joseph Dionne et de Cédélice Paradis, tous deux natifs de Saint-Bruno, est le dernier d'une famille de huit enfants.

Rose-Alma, fille de Félix Lebrun et de Marie Lévesque, tous deux également natifs de Saint-Bruno, est la troisième d'une famille de sept enfants.

Ils unissent leur vie en mai 1945.

Gérard est décédé en juin 1982.

Rose-Alma encore bien portante, demeure seule dans sa maison.

Heureux centenaire!



Maison familiale

Dionne Gérard R. et Odette Lavoie



1^{re} rangée: Laurie, Gérard R.
2^e rangée: Odette 3^e rangée: Maryline et Manon

La famille Dionne demeure sur la ferme paternelle que Gérard continue d'exploiter tandis qu'Odette prend soin de sa famille.



La ferme familiale

Gérard, fils de Henri Dionne et de Laure Plourde, né le 23 avril 1951, est le dernier d'une famille de 21 enfants.

Odette, fille de Louis-Georges Lavoie et de Irène Bélanger de Mont-Carmel, née le 12 septembre 1951, est l'aînée d'une famille de sept enfants.

Ils se sont mariés le 14 septembre 1974.

De leur union sont nés trois enfants:
Maryline, le 1^{er} avril 1977,
Manon, le 15 février 1980,
Laurie, le 26 novembre 1987.



Gérard R. et Odette

Dionne Henri et Laure Plourde



Famille de Mme Laure

Israël Dionne et son épouse Adèle Rivard ont eu quatre enfants: Anna, Henri, Adèle et Joseph.

Thomas Albert Joseph Plourde et Angéline Després ont eu quatre enfants: Laure, Anita, Léo et Joseph. Ma mère Angéline s'est remariée avec Ernest Bérubé et trois enfants sont nés: Jeanne, Bernadette et Thomas.

J'ai connu Henri et nous nous sommes mariés le 18 août 1925. Nous avons eu 21 enfants: Thérèse (mariée à Honoré O.), Isabelle (décédée, épouse de Florent L.), Jeanne (décédée, épouse de Fernand C., également décédé), Armand (époux d'Antoinette B.), Cécile (épouse de Jean P.), Simonne (épouse de Guy R.), Euloge (époux de Raymonde P.), Agathe (épouse de Michel St-O.), Marc (époux de Pierrette), Gemma (religieuse), Simon (époux d'Anita Q.), François (époux de Louiselle L.), Françoise (épouse de Clément Q.), Edmond (époux de Lise L.), Joseph (décédé), Florence (épouse de Gilles H.), Florent (décédé), Denise (épouse de Clément M.), Jacqueline (épouse de Raymond L.), Lise (épouse de Léonard H.), Gérard (époux de Odette L.).

Mon mari Henri est décédé le 31 janvier 1976 à l'âge de 71 ans.

Ma fille Jeanne est décédée le 29 janvier 1981 à l'âge de 52 ans.

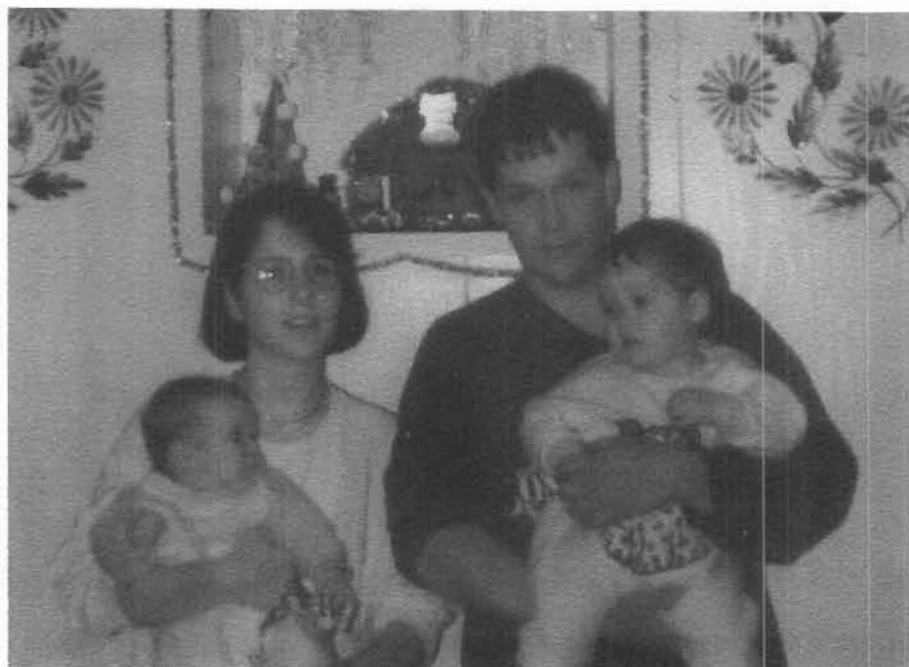
Ma fille Isabelle est décédée le 30 janvier 1982 à l'âge de 54 ans.

Mon gendre Fernand Chénard, le mari de Jeanne, est décédé le 20 avril 1990 à l'âge de 67 ans.

J'ai 76 petits-enfants dont six ont été adoptés et 63 arrière-petits-enfants.

Nous formons une belle et noble famille; aujourd'hui encore nos liens familiaux nous unissent étroitement.

Dionne Jocelyn et Jacinthe Lizotte



Jocelyn, fils de Euloge Dionne et de Raymonde Plourde, est né le 29 août 1961.

Jacinthe, fille de Ghislain Lizotte et de Lorraine Bernier, est née le 17 juin 1969.

Ensemble depuis le 19 novembre 1988, ils ont maintenant deux petites filles: Stéphanie, née le 7 août 1990 et Marie-Christine, née le 31 août 1991.

La petite famille réunie: Marie-Christine, Jacinthe, Jocelyn et Stéphanie



Stéphanie (à 15 mois) et Marie-Christine (à 2 mois 1/2)

Dionne Jules et Cécile Deschênes



Cécile et Jules, en médaillon

Jules, fils de Jules Dionne et de Anna Landry, est né le 5 février 1909 à Saint-Bruno.

Cécile, fille de Jean Deschênes et de Alice Thériault, est née le 30 septembre 1911 à Saint-Bruno.

Leur mariage fut célébré le 23 juin 1943 au cours d'une rare cérémonie qui unissait trois couples différents. En effet, Joseph, le frère de Cécile ainsi que Fernand Pelletier célébraient leur mariage lors de la même célébration.

De leur union naissent quatre enfants soit: Émilien, Pierrette, Suzanne et Micheline.

Pour gagner sa vie, Jules a travaillé durant plusieurs années au moulin à scie de Rivière-Manie. Par la suite, il a travaillé comme journalier pour le Canadien National.

En 1974, Dieu le rappelle à lui. Cécile vit avec ses deux filles Pierrette et Suzanne.

Suzanne est secrétaire municipale à Saint-Bruno depuis 1985. Pierrette travaille comme commis-caissière.



Pierrette



Suzanne

Dionne Lucien et Simone Lebrun



1^{re} rangée: Sylvain, Sylvie, Rôger et Johanne

2^e rangée: Guylaine, Réal, Marielle, Francine, Gaston, Ghislaine Bouchard, Bertrand, Simone, Lucien, Ginette, Gaétan et Clémence

Lucien, avant-dernier d'une famille de onze enfants, fils de Joseph Dionne et de Anna Pelletier, épouse en 1947, Simone, fille de Omer Lebrun et de Wilhelmine Pelletier de cette paroisse.

De leur union naissent 13 enfants: Gaston, Gaétan, Ginette, Francine, Clémence, Bertrand, Réal, Marielle, Guylaine, Sylvain, Roger, Sylvie et Johanne; 19 petits-enfants assureront la continuité de la famille Dionne.

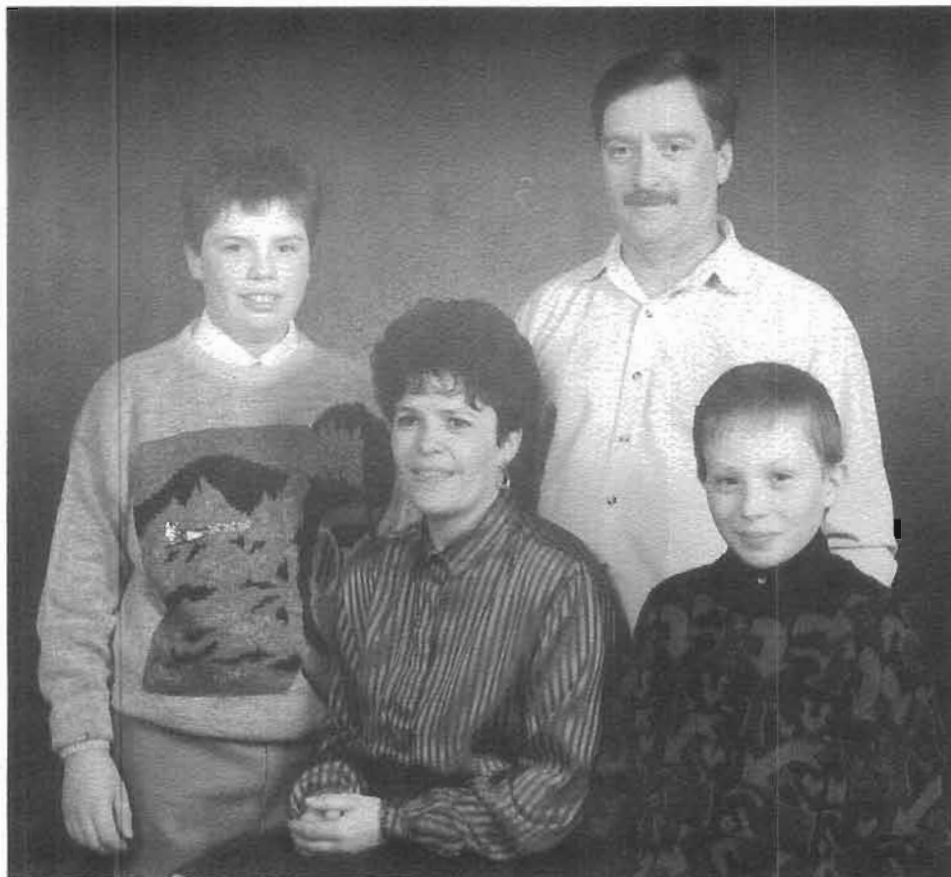
Après quelque temps, il achète une ferme au 4^e rang de Saint-Bruno. Il s'implique également dans la communauté; constable de 1962 à 1970 et maire de la municipalité de 1973 à 1977, inspecteur municipal et marguillier. En 1971, il fonde la Corporation touristique «La Manie», centre voué aux sports d'hiver, en particulier le ski de fond.

Aujourd'hui, tous deux profitent d'une retraite bien méritée. Simone fait encore son pain de ménage, tisse au métier, tricote, en plus de tresser des tapis, pendant que Lucien s'occupe de ses terres à bois après avoir cédé sa ferme à son fils Bertrand qui l'a épaulé depuis son jeune âge.



La ferme familiale

Dionne Michel et Micheline Dionne



Rangée arrière: Manuel et Michel
Rangée avant: Micheline et Jonathan

Michel, dernier fils de Gérard Dionne et de Marie-Jeanne Lévesque, est né le 29 juillet 1948. Micheline, dernière fille de Jules Dionne, également de cette paroisse et de Cécile Deschênes, est née le 17 septembre 1952.

Encore jeune, Michel apprivoise le bois, car à cette époque, tout le monde ou presque devenait bûcheron. Malgré sa préférence pour la campagne, il s'éloigne quelques années plus tard pour travailler à la ville. Mais il n'y reste que quelque temps, car pour lui sa paroisse est plus belle que toutes les villes du monde.

Il épouse Micheline, le 28 décembre 1973. Peu de temps après leur mariage, ils rénovent la maison paternelle et y résident depuis ce jour. C'est dans cette maison que grandiront leurs deux fils Manuel et Jonathan.

Micheline est enceinte de son premier fils en 1975. En janvier, Michel décide de suivre des cours de conduite de camions, car l'ouvrage est de plus en plus rare et c'est un rêve qu'il caresse depuis longtemps.

En 1979, naît leur dernier fils Jonathan. Malgré la maladie de celui-ci, ils font face aux difficultés et continuent leur chemin. Michel travaille au ministère des Transports et Micheline décide d'être femme d'intérieur.

L'amour de la forêt les incite à acheter la terre paternelle en 1987. «Mes deux fils continueront la tradition», se dit Michel, car eux aussi, comme leur père, sont beaucoup attirés par la forêt; ils y retrouveront l'âme de leurs ancêtres.

Dionne Micheline



La maison familiale de Paul Dionne

L'histoire de ma famille se lit comme suit: mon père Paul, né le 22 novembre 1913, épouse le 30 septembre 1943, Yvonne Bernier, née le 7 avril 1914.

De leur union naissent cinq enfants: Jocelyn, Roch, Micheline, Richard et Réginald. Quatre petits-enfants viennent agrandir la famille: Sandra et Sylvie, filles de Micheline et de Yvon Lavertu, Kaven et Pierre- Luc, fils de Réginald et de Johanne Tardif.

Mes parents, après leur mariage, s'installent sur la terre paternelle située au 4e rang; ils la cultiveront jusqu'en 1960.

Par la suite, mon père deviendra cantonnier pour le ministère des Transports jusqu'à sa retraite en 1978. Il occupera alors ses loisirs au bricolage et à la construction d'un chalet sur sa terre. Excellent conteur, personne ne s'ennuyait en sa présence.

Ma mère Yvonne décède en 1973. Dix ans plus tard, soit en 1983, mon père la rejoindra. Il lègue la terre paternelle à ses fils qui en feront un parc naturel pour l'élevage du cerf de Virginie et des étangs pour la pêche.



Dionne Phydime et Juliette Langelier



Phydime et Juliette

Né à Saint-Bruno en 1907, Phydime, fils de Joseph Dionne et de Anna Pelletier, a épousé en 1929, Juliette, fille de Israël Langelier et de Georgiana Pelletier.

De cette union naquirent sept enfants: Marc, Adrien, Roger (décédé le 26 novembre 1990 à l'âge de 57 ans), Louissette, Félicien, Jacques et Céline.

Phydime a dû trimer dur pour élever sa famille. Il a exercé plusieurs métiers: draveur, cheminot, bûcheron et cultivateur. Il fut pour ses enfants un modèle de courage et d'honnêteté.

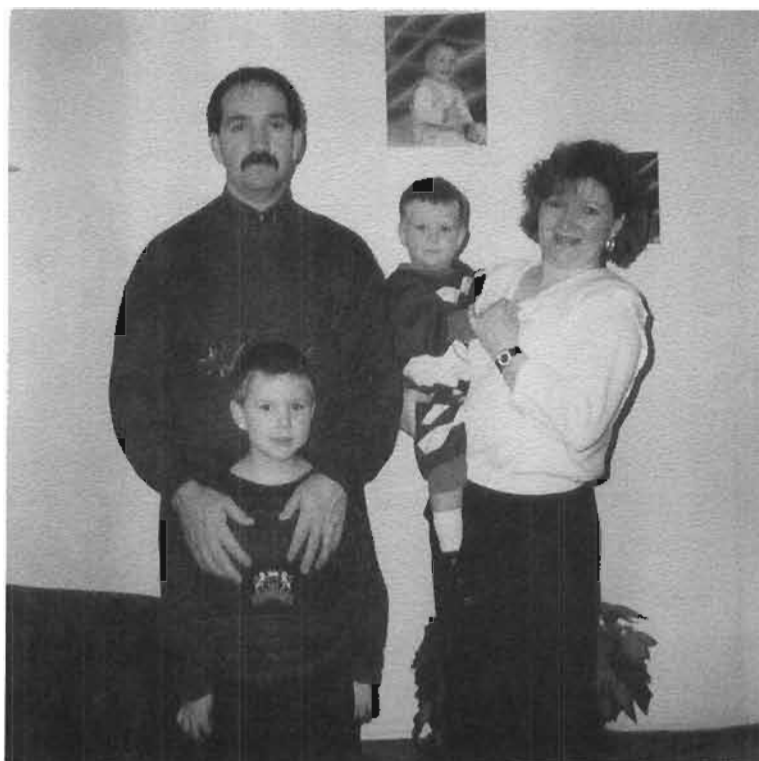
Femme dévouée et attentionnée, Juliette, durant les longues soirées d'hiver, tricotait à la lueur de la lampe à l'huile et fredonnait dans sa berçante, près du poêle à bois, des chansons qui fascinaient ses enfants.

Aujourd'hui, avec le vécu et la sagesse de nos aînés, il fait bon se remémorer cette époque. Dans chacun de nous, au fond de nos cœurs, vivra toujours la nostalgie du temps passé.



La maison familiale

Dionne Réginald et Johanne Tardif



1^{re} rangée: Kaven
2^e rangée: Réginald, Pierre-Luc et Johanne

Réginald, fils de Yvonne Bernier et de Paul Dionne, est né le 7 février 1956. Son épouse Johanne, fille de Cécile Bélanger et de Lucien Tardif est née à Saint-Pascal.

En 1978, Réginald décide de tenter sa chance en Abitibi. Il trouve un emploi à Comtois, dans une scierie portant le nom «Les Produits Forestiers Saucier Ltée», industrie située à 12 kilomètres de Lebel-sur-Quévillon.

Quelques mois plus tard, Johanne le rejoint et trouve un emploi à cette même compagnie. Leur travail à cet endroit aura duré de 1979 à 1991. Mais entre-temps, ils eurent le temps de fonder une petite famille: deux garçons, Kaven et Pierre-Luc, sont nés dans cette grande région si froide.

Puis une belle occasion se présente. L'achat d'un petit commerce qu'ils convoitaient depuis quelque temps les ramène dans leur coin de terre. L'accueil des gens du coin et des alentours fut des plus chaleureux. Une belle complicité était née.

Réginald occupe ses temps libres dans la nature: élevage de chevreuils en captivité, pêche, chasse et golf; un moyen de refaire le plein d'énergie. Quant à Johanne, le commerce occupe presque entièrement ses journées. Elle trouve détente et loisir dans la lecture et le tricot.

C'est avec bonheur qu'ils participeront à ces belles fêtes du centenaire. Bienvenue à tous les gens des environs qu'ils accueilleront avec joie!



Marché Réginald Dionne Inc.

Dionne Simon et Anita Quirion



1^{re} rangée: Anita et Simon
2^e rangée: Suzanne, Pierre et Chantal

Simon, fils de Henri Dionne et de Laure Plourde de Saint-Bruno, est né le 29 mai 1938. Il a épousé en 1964, Anita, née le 17 novembre 1940, fille de Charles Quirion et de Florence Veilleux de Saint-Martin-de-Beauce.

Ils demeurent depuis 1965 dans l'ancienne petite école du rang du Nord qui a été construite en 1915. Simon exerce le métier de bûcheron depuis 1952.

De cette union sont nés trois enfants: Chantal en 1965, Pierre en 1968 et Suzanne en 1970, mariée le 16 mai 1992 à Marc Michaud de Saint-André.

Duval Gaston et Lucie Thériault



Lucie et Gaston

Gaston, fils de Philippe Duval et de Léda Ruest, est né le 14 juin 1942.

Lucie, fille de Pierre Thériault et de Aurore Pelletier, est née le 8 décembre 1942.

Gaston et Lucie ont uni leur destinée le 14 septembre 1968. Après leur mariage, ils habitent à Saint-Bruno, une maison construite par le père de Lucie, aidé de Gaston.

Le couple a son premier enfant, Dany, le 30 mars 1973. Quelques années plus tard, soit le 8 août 1978, Mélanie vient se joindre à la famille.

C'est alors qu'ils décident de se construire à nouveau une grande et modeste demeure qu'ils habitent depuis 1979.

L'avenir leur réservait une heureuse surprise: Émilie, née le 25 avril 1988, la toute dernière et non la moindre, fait le bonheur de tous.

Le couple fêtera cette année son 25^e anniversaire de mariage.



Mélanie



Dany et Émilie

Duval Jean-Louis et Lise Boislard



1^{re} rangée: Nicolas 2^e rangée: Jean-Louis, Lise
3^e rangée: Isabelle et Hélène

Jean-Louis, fils de Paul Duval et de Gertrude Franck, est né le 18 septembre 1948 à Saint-Pascal.

Lise, fille de Jean-Paul Boislard et de Rose-Éva Caron, est née le 9 mars 1951 à Asbestos.

Jean-Louis a travaillé à Disraéli dans les mines de 1966 à 1973. C'est durant cette période que Jean-Louis et Lise se rencontrent.

Après leur mariage en 1971, ils s'installent à Disraéli pour deux ans. C'est là qu'Isabelle est née le 29 mai 1972. La famille revient à Saint-Pascal en 1973 et Jean-Louis travaillera pour Pneus VSP et pour Poulin jusqu'en 1980. Le 15 octobre 1974, c'est la naissance de Hélène. En 1975, la famille déménage à Saint-Bruno où naît Nicolas le 6 novembre 1977.

Depuis 1981, Jean-Louis travaille comme bûcheron pour le Groupement Forestier. Lise est commissaire d'école depuis 1987 et poursuit son 2^e mandat.

Quant aux trois enfants, ils sont encore aux études.

Émond Albert et Pauline Bard



La maison familiale

Fils de Albert Émond et de Laura Lebrun, tous deux natifs de Saint-Bruno, Albert 9^e d'une famille de 12 enfants, est né le 10 décembre 1946.

Le 30 août 1969, il épouse Pauline, fille de Joseph Bard et de Émilie Lévesque de Saint-Gabriel. Née le 30 janvier 1951, elle est la dernière d'une famille de 17 enfants.

La famille d'Albert et de Pauline compte quatre enfants:

Nathalie, née le 31 mai 1970; Nancy, le 26 janvier 1973; Renaud, le 21 octobre 1974 et Collin, le 2 mai 1979.

Fils de cultivateur, Albert a préféré le métier de bûcheron qu'il exerce encore aujourd'hui.

Pauline s'est vouée entièrement au bien-être des siens et à l'entretien de son foyer.

Émond Gérard et Françoise Morneau



Françoise et ses filles
En avant: Suzanne, Josée, Françoise, Luce et Monique
En arrière: Marthe, Lise et Clémence

«Le signe de la vraie vie, de la richesse personnelle, c'est de pouvoir donner».

Voilà une des nombreuses pensées que Françoise a écrites dans son journal au cours de l'année 1978. Gérard, lui, n'a rien écrit, mais il a toujours pensé que si on veut dans la vie, on peut.

Nantis de ces conseils, les enfants ont quitté le nid au fil des ans, déployant leurs ailes à travers le Québec ou ailleurs au Canada. Ainsi, Lise et Marthe sont à Duparquet en Abitibi; Clémence, Suzanne, Louis et André demeurent à Québec; Martin, à Sorrel; Luce, à Laval; Josée, à Ottawa et Roch, à Calgary. Auraient-ils reçu en héritage la piquûre de l'aventure de leur aïeul Phydime?

Monique est la seule qui soit restée ancrée au berceau familial de la rue du Petit Moulin. Berceau où nous aimons tous nous rappeler de joyeux souvenirs et vivre encore de bons moments quand l'occasion, souvent trop rare, se présente. Tout cela avec Gérard et Françoise qui, toujours accueillants, se laissent simplement entourer par leur douzaine de petits-enfants.

Avec un peu de recul, on peut imaginer qu'entre autres richesses, il a fallu à Françoise et Gérard beaucoup de courage, de cœur et de «soupe» pour élever une famille de cette «taille». Sûrement que chez les Émond, la variété est la seule et véritable épice qui donne à leur vie tout son piquant et toute sa saveur.

Comme il est vrai que donner, c'est la richesse et que vouloir, c'est pouvoir! Les enfants souhaitent partager encore longtemps ces valeurs avec leurs parents. Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance pour des parents qui, en plus du don de la vie, leur ont donné le sens du devoir, du respect des autres, du partage et de l'amour.



Gérard et ses fils
De gauche à droite: Martin, Louis, Gérard, Roch et André

Émond Jacques et ses ancêtres

Maurice, fils de Joseph Émond et de Rose-Anna Lavoie, est né le 24 octobre 1923.

Thérèse, fille de Zoël Dubé et de Blanche Bérubé, est née le 2 mars 1927.

Ils célèbrent leur mariage le 31 juillet 1955. De cette union naissent dix enfants, dont six filles et quatre garçons: Hélène, Nicole, Diane, Céline, Louise, Sylvain, Jacques, Charles, Johanne et Michel. Huit petits-enfants viennent enrichir cette famille: Stéphane, Chantal, Nathalie, Karine, Isabelle, Mathieu, Jessica et Patricia.

Un an après leur mariage, soit le 26 avril 1956, ils achètent la terre paternelle pour une troisième génération de Émond. Et là, commence la vraie vie de cultivateur. Maurice doit défricher et travailler dur afin d'améliorer la surface cultivable pour pouvoir réussir à augmenter sa rentabilité, mais il ne se décourage pas. Thérèse, de son côté, ne perd pas son temps. Elle l'appuie du mieux qu'elle peut. Et puis, les enfants grandissent et viennent aider à la tâche qui se fait de plus en plus facilement grâce au progrès technologique toujours grandissant. Les tracteurs ont succédé aux chevaux et le pipeline a remplacé la traite à la main. Mais l'ouvrage ne manque pas pour autant et toute la famille doit participer à la productivité.

Pour des raisons de santé, Maurice et Thérèse décident de vendre la propriété en 1986. Ils s'installent à Saint-Pascal où ils demeurent depuis.



La ferme familiale

Émond Monique et ses ancêtres



1^{re} rangée: Madeleine, Joseph, Rose-Anna, Jean et Alphonse
2^e rangée: Thérèse, Gervais, Paul, Robert et Gérard
3^e rangée: Maurice, Rita, Mendoza et Béatrice

en 1785. Son fils, Magloire, poursuivit le mouvement migratoire en s'établissant à Saint-Pascal en 1831. Jean-Baptiste, de la 6^e génération, s'avança davantage à l'intérieur des terres, dans le 6^e rang de Saint-Pascal, lequel prit plus tard le nom de rang du Nord lorsque la paroisse de Saint-Bruno fut fondée. Son fils, Phydime, fut ainsi le premier de la lignée des Émond à naître à Saint-Bruno.

Au début du 20^e siècle, Phydime et sa femme, Marie-Anne Lévesque, dite Anné, furent de la vague de migration vers les États-Unis. La nostalgie du pays l'ayant emporté sur l'appât du gain, ils revinrent s'installer avec leurs dix enfants sur une terre du 4^e rang à Saint-Bruno en 1908. Leur 5^e enfant, Joseph, avait alors 17 ans. En 1916, il convolait en justes noces avec Rose-Anna Lavoie et prenait également la relève sur la terre paternelle. Issus de cette 8^e génération, 12 enfants virent le jour: Gérard, Mendoza, Rita, Béatrice, Maurice, Robert, Thérèse, Gervais, Paul, Madeleine, Jean et Alphonse (décédé en 1976). Seulement deux d'entre eux s'établirent à Saint-Bruno: Maurice et Gérard.

Maurice vécut sur le domaine paternel jusqu'en 1986, année où il vendit le tout. Quant à Gérard, il prit pour épouse Françoise Morneau en 1945 et exploita une entreprise de charpenterie et de menuiserie jusqu'en 1953, pour ensuite s'occuper de la construction des ponts jusqu'à sa retraite.

C'est d'ailleurs à la fin de 1953 que je fis mon entrée dans le monde, au sein de la 10^e génération. Malgré le fait que je sois toujours célibataire, la 11^e génération a quand même vu le jour. Peu à peu, je suis devenue le poteau de vieillesse de mes parents, le trait d'union entre tous et chacun ainsi que l'organisatrice des fêtes familiales et paroissiales.

C'est ainsi que file le temps et que, d'une génération à l'autre, l'arbre généalogique des Émond devient de plus en plus florissant et majestueux. La force et l'espérance de ceux qui restent, n'est-ce pas de se souvenir de ceux qui sont partis?

«Parce que chaque fois qu'un être vient au monde, en lui renaît tout le passé de l'humanité».

Parce que je suis née à Saint-Bruno et qu'en bonne Québécoise, je sais me souvenir de mes ancêtres, laissez-moi vous parler d'eux.

Venant de France, c'est en 1690 que Pierre Émond s'installait à Rivière-Ouelle. Les deux générations suivantes firent de même avec Augustin en 1720 et Louis en 1752. Saint-Louis-de-Kamouraska accueillait ensuite la 4^e génération avec un autre Louis

Gagné Alphonse et Géraldine Dionne



Alphonse et Géraldine lors de leur mariage le 31 août 1948

Alphonse, fils de Joseph Gagné et de Cédélice Lebrun, naît à St-Bruno le 5 novembre 1923. Géraldine, naît le 24 mai 1927 dans cette même paroisse. Elle est la fille de Ercel (Achille) Dionne et de Magella Émond.

Ils s'épousent le 31 août 1948 et demeurent quelques années chez M. Dionne, le père de Géraldine. Puis, ils se construisent une maison au coeur du village, sur la route du Petit Moulin. Ils y habitent encore aujourd'hui.

De cette union, naissent trois filles et un garçon: Andrée, Micheline, Danielle et Pierre. Jusqu'à maintenant, sept petits-enfants sont venus agrandir la famille.

Alphonse travaille pendant quelques années avec son père au moulin à scie, puis il se procure un camion; il travaillera comme camionneur-artisan pendant trente-sept années. Souvent, son travail l'obligera à s'éloigner de sa famille pendant de très longues périodes. C'est en 1986 qu'il prend enfin une retraite bien méritée.

Pendant ces années, Géraldine prend soin des enfants et s'occupe de la maison. Pendant dix ans, elle fera des travaux de couture qu'elle exécutera en usine ou à la maison. Par la suite, elle occupe son temps libre à faire du bénévolat.

En 1976, Camille, le frère de Géraldine revient demeurer chez les Gagné avec sa fille Isabelle. Ils y habiteront jusqu'en 1990.

Alphonse et Géraldine savent doucement ensemble le bonheur que leur procurent enfants et petits-enfants. C'est avec fierté que toute la famille a participé à la petite histoire du village de Saint-Bruno.



Sincères félicitations à tous les dévoués membres du comité organisateur du 100^e anniversaire de Saint-Bruno.

1^{re} rangée: bébé Pierre-Olivier Gagné, Pierre Gagné, Claudine Morin, Alphonse Gagné et Géraldine Dionne 2^e rangée: Josiane Blackburn et Emmanuel Thibodeau 3^e rangée: Micheline Gagné, Miguel Caron, Jonathan Blackburn, Andrée Gagné et Guillaume Caron 4^e rangée: Patrick et Claude Caron, Michel Blackburn, Danielle Gagné et Claude Loiseau

Gagné Clément et Gisèle Dionne



Clément et Gisèle

Clément, né en 1922, est le 2^e des 14 enfants de Léon Gagné et de Anna Pelletier. Ceux-ci se sont épousés le 14 octobre 1919.

Après avoir fait de l'entraînement militaire lors de la guerre de 1914 - 1918, Léon devient cultivateur; il a aussi participé à la construction du chemin de fer.

Clément a épousé Gisèle, (4^e d'une famille de 20 enfants) fille de Ercel (Achille) Dionne (cultivateur) et de Magella Émond de Saint-Bruno.

L'été, Clément pratiquera le métier de camionneur de bois de pulpe pour les contracteurs Maurice et Simon Lévesque; l'hiver, il ira travailler dans les chantiers de l'Abitibi.

Clément et Gisèle se marient le 25 octobre 1950.

De leur union naissent neuf enfants:
Jean-Yves épouse Ginette Sénéchal (3 enfants), Clémence épouse Émile Lévesque (2 enfants), Richard épouse Lyse Fournier (1 enfant), Sylvie épouse Jean Caron (2 enfants), Sylvain épouse Louise Dumais (2 enfants), Renaud épouse Ida St-Jacques (3 enfants) Monyse, Kathelyne épouse Daniel Couture (2 enfants) et Magalie.

Cette famille dénombre maintenant quinze petits-enfants.



1^{re} rangée: Magalie 2^e rangée: Émile Lévesque, Clémence, Kathelyne, Ginette, Jean-Yves, Gisèle, Sylvie, Louise Dumais
3^e rangée: Richard, Renaud, Clément, Sylvain, Jean Caron

Gagné Daniel et Denise Deschênes



Denise et Daniel lors de leur mariage le 26 décembre 1959

Daniel, 6^e enfant de Léon Gagné et de Anna Pelletier, est né le 25 mars 1928.

Denise, fille aînée de Gérard Deschênes et de Marie Pelletier, est née le 20 mars 1940. Ils célèbrent leur mariage le 26 décembre 1959.

De cette union naissent trois enfants dont un garçon, décédé à trois jours, et deux filles: Louise, mariée à Gilles Bernier et Josée. Ils ont deux petits-enfants: Mathieu et Julie.

De 1960 à 1969, ils sont locataires dans le rang de la Croix. Depuis mars 1969, ils sont propriétaires d'une maison au village qui était auparavant la demeure de M. Téléphore Lévesque.

Après leur mariage, Daniel travaille au moulin à scie de son frère Edmond et ensuite comme «tailleur de cuir» à l'industrie P.E. Boucher de Saint-Pascal, de juin 1963 à juin 1981, jusqu'à la fermeture de l'entreprise.

Denise exerce la fonction de concierge à l'école de Saint-Bruno depuis septembre 1969 et aussi à l'école de Saint-Philippe-de-Néri depuis août 1980.

Que cette année centenaire de notre paroisse soit l'occasion de fraterniser et de fêter dignement notre coin de terre en évoquant avec fierté, le souvenir de nos ancêtres.



La maison familiale



Josée, Daniel, Louise et Denise

Gagné Edmond et Annette Bernier



Dolorès, François, Jocelyne, Edmond, Jacques, Annette, Jean-Claude et Francine

Edmond, fils de Léon Gagné et de Anna Pelletier, est né à Saint-Bruno le 7 novembre 1920.

Annette, fille de Charles-Eugène Bernier et de Marie-Rose Plourde, est née à Saint-Alexandre le 31 janvier 1922.

Ils célèbrent leur mariage le 30 août 1950 en l'église de Saint-Alexandre.

De cette union naissent six enfants:

- Jocelyne (3 juin 1951), épouse de Noël Lévesque, 3 enfants: Steve, Suzie et Annie.
- Francine (18 avril 1952),

épouse de Victor Thériault, 2 enfants: Julie et Rémy.

- Jean-Claude (26 mai 1953) époux de Ginette Pelletier, 2 enfants: Pascal et Sébastien.
- Dolorès (7 août 1955), épouse de Michel Michaud, 1 enfant: Sandra.
- Jacques (22 septembre 1958) époux de Marylène Lévesque, 2 enfants: Carol-Anne et Marie-Andrée.
- François (26 mars 1961) célibataire, 1 fille: Andréanne.

Edmond et Annette sont également grands-parents de 11 petits-enfants.

Après leur mariage, ils s'installent dans leur maison, située au village, et y demeurent depuis 42 ans.

En 1946, Edmond achète de M. Paul-Eugène Pelletier de Saint-Pascal, le moulin à scie situé au 6^e rang de Saint-Bruno. En 1965, il le vend à M. Irénée Plourde de Rivière-Ouelle.

Il a exercé pendant plusieurs années ce métier de scieur et doit ensuite s'éloigner de sa famille pour aller travailler dans les chantiers de l'Abitibi.

Au sein de sa paroisse, Edmond s'est impliqué dans différents organismes, comme: marguillier, conseiller municipal pendant 11 ans, membre du comité de Liturgie, du club de l'Âge d'Or, du comité du Centenaire et de Place aux aînés.

Annette, s'occupant aux tâches de la maisonnée, confectionnait les vêtements pour ses enfants et trouvait le temps de coudre pour d'autres personnes. Elle fait partie de plusieurs organismes, comme: le comité de Liturgie, Place aux aînés et comité du Centenaire; de plus, elle fut marguillière et secrétaire du club de l'Âge d'Or pendant 12 ans pour ensuite accéder à la présidence.



La maison familiale

Gagné François et ses ancêtres



François et Andréanne

Je suis né le 26 mars 1961. Mes parents sont Edmond Gagné et Annette Bernier de cette paroisse.

Je suis à l'emploi de Bombardier à La Pocatière depuis 1981 comme soudeur.

Ma petite fille Andréanne est née le 10 juillet 1987.

Mes grands-parents Léon Gagné et Anna Pelletier demeuraient au 5^e rang de Saint-Bruno où réside actuellement Réal Thiboutot.

En 1914, mon grand-père était demandé pour être conscrit à l'entraînement en Angleterre.

En 1918, la guerre étant terminée, il est de retour chez son père François qui lui céda, peu de temps après, le bien paternel.

L'année suivante, le 14 octobre 1919, grand-père Léon épousa Anna et ils habitèrent la maison paternelle avec mes arrière-grands-parents François Gagné et Léda Lévesqué.

Pour subvenir aux besoins de sa famille, mon grand-père s'occupait de défricher la terre et s'éloignait dans les chantiers durant les mois d'hiver.

Au cours de ces années, douze enfants sont nés de cette union:
Cinq sont établis à Saint-Bruno:

Edmond (7 novembre 1920) Annette Bernier,
Clément (10 février 1922) Gisèle Dionne,
Roland (1^{er} octobre 1925) Lucienne Briand,
Marguerite (5 janvier 1927) Aimé Morin,
Daniel (25 mars 1928) Denise Deschênes.



Grand-père Léon

Les autres s'éloignèrent à Saint-Pascal et à Montréal:
Jérôme (29 octobre 1923) Thérèse Ouellet,
J.-Léon (28 juillet 1929) Gréta Lallemand,
Camilla (7 avril 1931) Rosaire Dionne,
Monique (20 décembre 1933) Richard Larivière,
Florence (4 mai 1936) J.-Guy Laliberté,
Denise (15 février 1938) Robert Gamache,
Guy (29 avril 1940) Claudette Lajoie.



Grand-mère Anna

Après ces années de mère dévouée, pieuse et travaillante, ma grand-mère Anna décédait le 12 novembre 1954 à l'âge de 56 ans.

Mon grand-père Léon épousa en secondes noces, le 26 novembre 1960, veuve Joséphine Deschênes. Il décédait le 23 mars 1980 à l'âge de 83 ans.

Tous deux ont laissé de bons souvenirs parmi ceux qui les ont connus.

Gagné Jacques et Marylène Lévesque



Marylène et Jacques

Jacques, né le 22 septembre 1958, est le fils de Edmond Gagné et de Annette Bernier de Saint-Bruno.

Marylène, née le 24 juin 1962, est la fille de Armand Lévesque et de Rose St-Onge de Saint-Gabriel.

Ils unirent leur destinée le 18 juillet 1987.

En février 1988, ils achètent une maison à La Pocatière. Mais un an plus tard, ils décident de la vendre et de se bâtir une nouvelle propriété à l'entrée du village de Saint-Bruno.

Ils déménagent dans leur nouvelle maison le 1^{er} septembre 1989.

Le 23 octobre 1989, le couple accueille avec grande joie leur petite fille Carol-Anne et deux ans plus tard, le 18 septembre 1991, naît leur seconde fille Marie-Andrée.

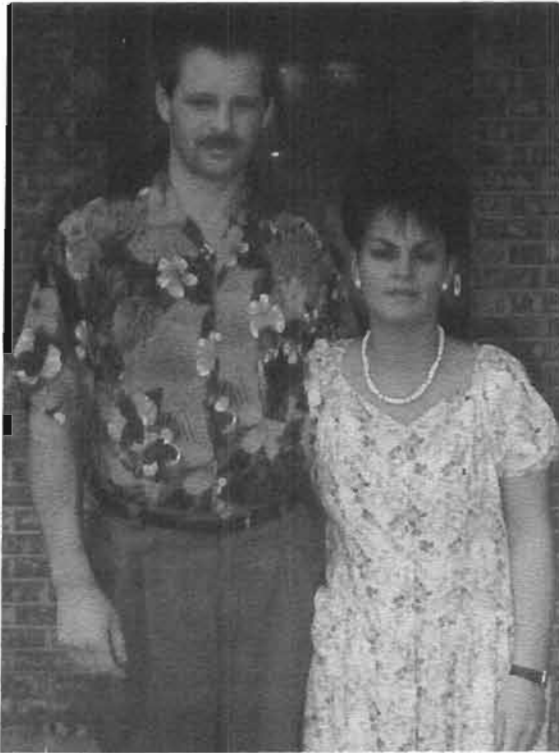


Carol-Anne



Marie-Andrée

Gagné Jean-Claude et Ginette Pelletier



Jean-Claude et Ginette

Jean-Claude, fils de Edmond Gagné et de Annette Bernier, naît à Saint-Bruno le 26 mai 1953. Il devient mécanicien et chauffeur de camion.

Le 24 avril 1976, il décide de faire un grand changement dans sa vie «le mariage».

Il épouse Ginette, née le 2 juillet 1956. Elle est la fille de Marie-Ange Michaud et de Charles-Eugène (Charly) Pelletier. Elle est commis-caissière et cosméticienne.

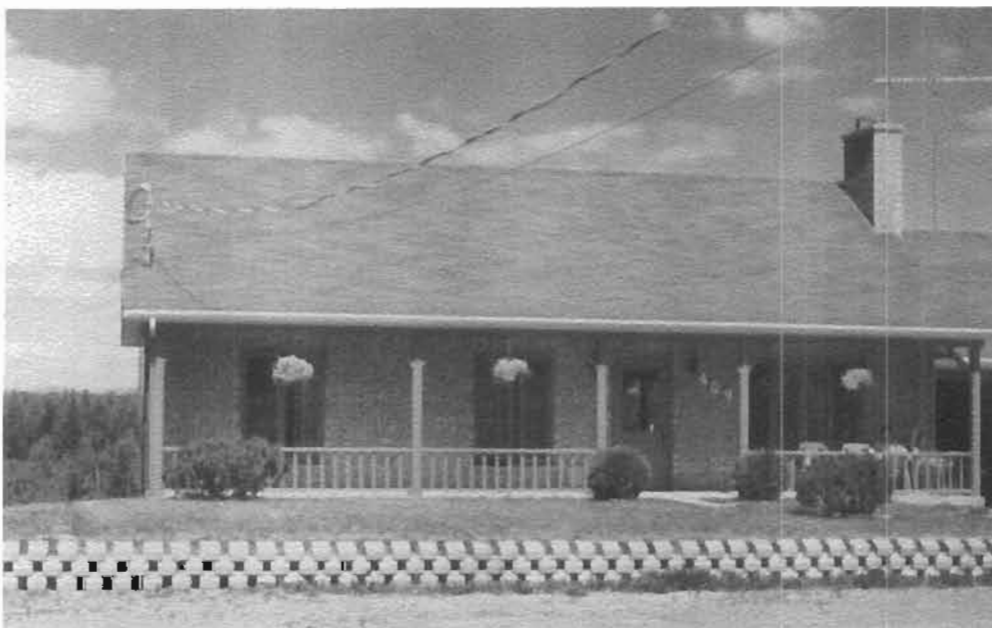
Un mois après leur mariage, ils vont s'établir sur la Côte-Nord, plus précisément à Fermont. Jean-Claude travaille déjà là-bas; et là, arrive alors un heureux événement: la naissance, le 11 avril 1978, d'un beau petit garçon, né à Labrador City et prénommé Pascal.



Pascal et Sébastien

Après quatre ans de vie dans le Nord, ils viennent s'établir à Saint-Bruno. Le 10 avril 1982 naît leur dernier enfant, un beau poupon du nom de Sébastien.

Ils forment une très belle famille et souhaitent à la population de Saint-Bruno un beau centenaire.



La résidence familiale

Gagné Jules



Jules

Jules est né le 5 avril 1916 à Saint-Bruno. Il est le fils de Adélard Gagné et de Rose-Anna Lévesque.

Il est bien connu de tous au village. Il a travaillé comme journalier en Abitibi et a été à l'emploi du CNR.

Son père, Adélard, fut marié deux fois. La première fois, le 22 mai 1906, avec Alma, fille de Arsène Lévesque et de Odinas Lavoie. Ils eurent un fils, André.

La deuxième fois, ce fut avec la soeur de Alma, Rose-Anna, le 31 mai 1910. De ce mariage naquirent 13 enfants: Arsène, Edmond, Jules, Lionel, Alma, Paul, Marcel, Noëlla, Rita, Philibert et Lauréat. Deux enfants sont morts en bas âge: Lionel et Gérard.

Lionel, Jules, Lauréat, Alma et Rita demeurent à Saint-Bruno. Marcel et Paul demeuraient aussi à Saint-Bruno, mais sont maintenant décédés. Arsène et Noëlla demeurent à Saint-Alexandre, André à Saint-Pascal. Philibert demeure en banlieue de Montréal et Edmond à Charny. Sauf Lionel, Jules, Marcel, tous se sont mariés et ont eu plusieurs enfants.



Rose-Anna



Adélard

Gagné Lauréat et Gabrielle Bernier



1^{re} rangée: Pascal, Lauréat, Gabrielle et Patrice
2^e rangée: Jean-Luc et Éric

Lauréat est le cadet de la famille de Adélarde Gagné et de Rose-Anna Lévesque, tous deux décédés.

Gabrielle eut pour parents: Délima Langelier vivant présentement à la Villa St-Pascal et Jean-Baptiste Bernier, décédé en octobre 1986.

Leur mariage fut célébré le 29 mars 1964. Dans cette même église sont baptisés cinq garçons: Jean-Luc, Bernard, Éric, Patrice et Pascal.

Lauréat, camionneur-artisan, exerce ce travail jusqu'à son engagement au ministère des Transports dont il est à l'emploi depuis plus de vingt ans.

Gabrielle est préposée aux bénéficiaires à la Villa Saint-Pascal depuis 1978.

Plein succès aux dirigeants des divers comités pour que cette année du centenaire nous laisse des souvenirs inoubliables!

Hommage à nos bâtisseurs!



La maison familiale

Gagné Lionel et ses ancêtres



Lionel, à l'âge de 39 ans

Lionel est né le 12 janvier 1918 à Saint-Bruno. Connue comme le motard de la famille Gagné, il a toujours possédé un «bicycle à gaz». Il a travaillé sur les chemins de fer de 1966 à 1983. Il est demeuré avec Marcel son frère, de 1967 à 1983 dans une roulotte située sur la route du Petit Moulin. En 1983, il se fit bâtir une maison au 4^e rang.

Son père, Adélarde, travaillait comme «foreman» au CNR.

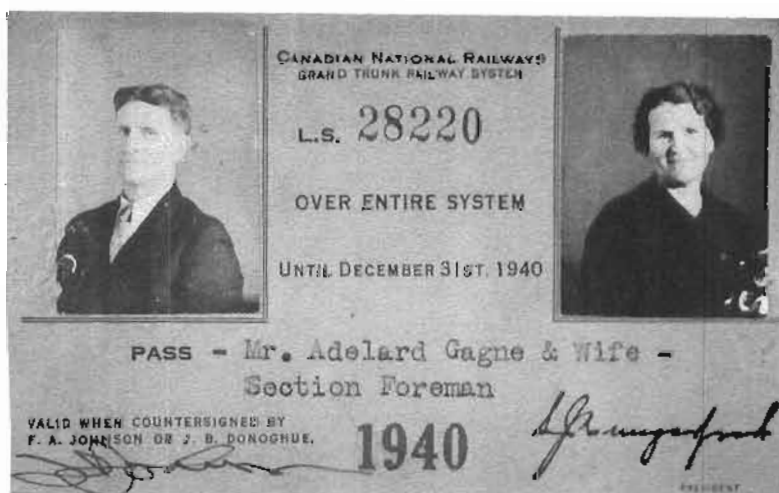
La famille Gagné habitait, au 4^e rang de Saint-Bruno, une maison appartenant maintenant à M. Jean-Marie Beaulieu. Cette maison fut achetée de Alfred Lebrun en 1929 et agrandie en 1932. Elle fut vendue en 1967 lorsque Noëlla partit demeurer à Saint-Alexandre.

Les parents de Adélarde étaient André Gagné et Caroline Charest, mariés le 7 août 1877 à Saint-Pascal. Les parents de Rose-Anna étaient Arsène Lévesque et Odinas Lavoie, mariés le 1^{er} août 1876 à Mont-Carmel. Adélarde est décédé le 14 novembre 1959 et Rose-Anna le 29 mai 1959, tous deux à l'hôpital de Montmagny.

Le premier Gagné arrivé au pays, aux environs de 1640, s'appelait Pierre et était marié à Marguerite Rouzée. Ils venaient de Saint-Côme de Vair dans le Mans (France).



Maison familiale de Adélarde Gagné située au 4^e rang ouest



Gagné Magalie et ses ancêtres



Achille et Magella

Ercel alias Achille Dionne et Magella Émond (Gisèle)
Léon Gagné et Anna Pelletier (Clément)

Achille, fils de Jean-Baptiste Dionne et de Léa Dumais est le 7^e d'une famille de 16 enfants, dont six sont vivants.

À l'époque, les gens ne se fréquentaient guère longtemps. Achille, âgé de 19 ans, décide d'épouser Magella (17 ans), fille du pionnier Joseph Émond et de Aglaée Desjardins de Saint-Bruno. De cette union sont nés 20 enfants dont 18 sont encore vivants. Magella décède en 1946, à l'âge de 40 ans. Achille épouse en secondes noces, Lucia Tardif. De ce mariage sont nés trois enfants dont deux sont encore vivants.

Mon arrière-grand-père Jean-Baptiste, étant décédé en l'année 1922, mon grand-père Achille prend la succession de la famille Dionne. Il cultivera la terre pendant toute sa vie. Il décède en 1966, à l'âge de 62 ans.

Léon, défricheur, fils de François Gagné et de Léda Lévesque, épouse à l'âge de 20 ans, Anna âgée de 18 ans, fille de Noël Pelletier et de Hénédine Paradis de Saint-Bruno.

Ils habitent la maison paternelle avec les parents Gagné. Pour subvenir aux besoins de sa famille, Léon défriche la terre et l'hiver, il travaille dans les chantiers.

De cette union, sont nés 12 enfants dont la plupart demeurent à Saint-Bruno. Tant bien que mal il «trimait» dur pour rejoindre les deux bouts. Anna décède le 12 novembre 1954 à l'âge de 56 ans.

Léon demeura veuf pendant six ans et épousa en secondes noces Joséphine Deschênes, le 26 novembre 1960. Il n'a pas eu d'enfants avec celle-ci. Léon décède le 23 mars 1980 à l'âge de 83 ans.

Tous deux nous ont démontré, par leur travail acharné et leur courage, être de grands bâtisseurs de notre paroisse.



Famille Léon Gagné

1^{re} rangée: Edmond, Marguerite, Léon, Camilla, Guy
2^e rangée: Jérôme, Monique, Jean-Léon, Daniel, Florence, Roland, Denise et Clément



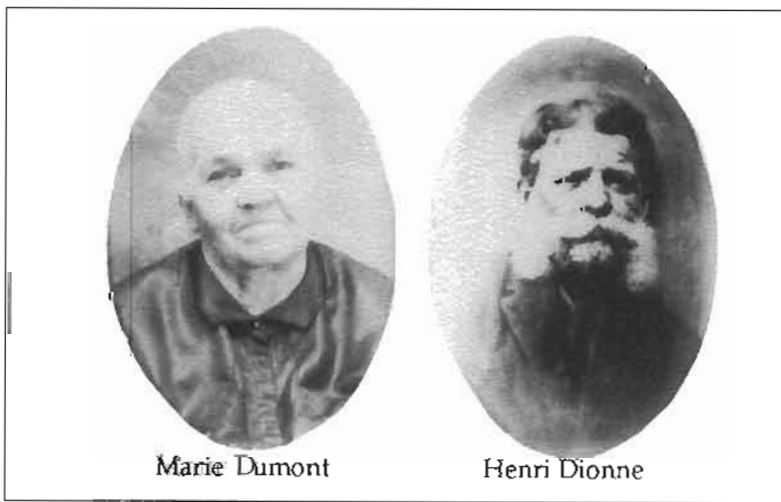
1^{re} rangée: Rosanne, Mariette, Claudette, Louise et Renée 2^e rangée: Clément, Marcellin et Camille 3^e rangée: Achille, Rodrigue, Yolande et Gilles 4^e rangée: Guy, Monique, Elphège 5^e rangée: Roland, Géraldine, Gisèle et Rosaire

Gagné Paul et Jacqueline Dionne



1^{re} rangée: Caroline, Jacqueline, Mario, Paul, Maryline
2^e rangée: Denis, Gilles, Jacquelin, Céline

La septième de la famille, Jacqueline, se marie le 18 août 1956 à Paul (décédé le 27 septembre 1984), employé du CNR, fils de Adélarde Gagné et de Rose-Anna Lévesque. De cette union sont nés huit enfants dont sept sont encore vivants: Jacquelin, Denis, Mario, Céline, Gilles, Caroline, Maryline. La famille de Jacqueline compte aussi quatre petits-enfants et d'autres à venir.



Marie Dumont

Henri Dionne

Henri, né en 1863, fils de Bruno Dionne et de Domine Thériault, marié à Marie Dumont, vécut dans le 5^e rang de Saint-Bruno.

De cette union naissent 12 enfants.

Le sixième, Jules, né le 3 février 1898, se marie le 2 septembre 1925 à Marie-Laure, fille de Alphonse Rivard et de Alvine Charest de Saint-Germain. Ils demeurent plusieurs années à Saint-Bruno dans le 4^e rang ouest et déménagent par la suite au village. Ils élèvent une famille de 13 enfants.



Jules et Marie-Laure

Gagné Roland et Lucienne Briand



1^{re} rangée: Pierre-Luc, Jean-François, Karine Lagacé, Cindy Lagacé, David Normand 2^e rangée: Mario Rivard, Sonia, Isabelle Normand, Mary Briand, Lyne Bouchard, Michel, Ghislaine, Daniel Dufour 3^e rangée: Alain Lagacé, Constance, Gérald, Lucienne, Roland, Marie-France, Jacques Émond, Marcellin, Esther Normand, Christian et Mychelle Lévesque

Constance (5 août 1959), Gérald (16 juin 1961), Marie-France (11 décembre 1963) et Ghislaine (22 août 1965).

Roland se fatigua de travailler comme bûcheron à l'extérieur. Il décide de déménager à Saint-Pascal où il travaillera, pendant deux ans, à la Ferme Richard. Il reviendra à Saint-Bruno en 1969 où naîtra Michel (27 mai de la même année) dans la maison où M. Achille Dionne éleva sa famille, une grande maison qui fut rénovée de fond en comble au fil des ans. Deux ans plus tard naîtra Sonia (14 septembre 1971) qui mettra le point final à cette famille.

Roland travaillera pendant plusieurs années chez Gilles Picard de Saint-Pascal, ainsi qu'à la Tourbière Lambert de Rivière-Ouelle. Pendant une dizaine d'années, il fut à l'emploi du ministère des Transports. En 1990, il prend sa retraite qui n'en est pas vraiment une, car Lucienne, étant à l'emploi du club sportif Les Belles Pistes depuis huit ans, se fait seconder dans sa tâche par Roland. Dans ses passe-temps, il fabrique des meubles dans un petit atelier qu'il a aménagé à l'arrière du garage.

Tous les enfants sont maintenant partis de la maison, excepté Michel.



La maison familiale

Roland, fils de Léon Gagné et de Anna Pelletier, est né dans le 5^e rang de Saint-Bruno, le 1^{er} octobre 1925. Le 22 septembre 1952, il épouse Lucienne, fille de Alphée Briand et de Mary Ouellet, née le 16 octobre 1931, dans le 4^e rang de Saint-Bruno.

Dans les premières années de leur mariage, ils vécurent sur la ferme paternelle. Ils déménagent par la suite au 4^e rang et demeurent avec la mère de Lucienne. Un premier fils vint au monde, mais décède à la naissance. Par la suite, deux autres garçons naîtront: Marcellin (29 janvier 1956) et Christian (1^{er} février 1957). Le 6 mars 1958, naîtra Marielle qui décédera quelques mois plus tard d'une méningite. Suivront

Gagné Solange



Solange et Françoise

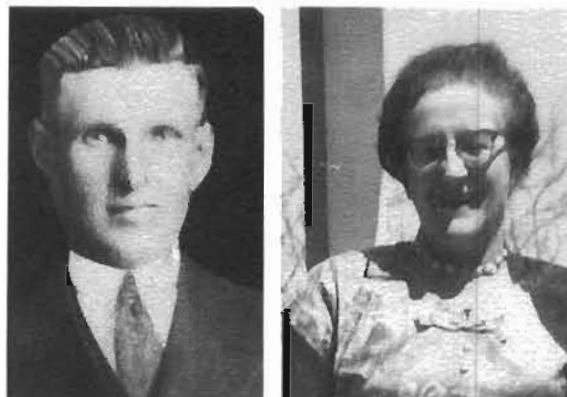
Solange, le 23 septembre 1925.

Benoît, le 29 novembre 1926, décédé le 23 août 1990.

Françoise, le 17 janvier 1929.

Joseph-François travaille sur le chemin de fer de Rivière-Marie. Son passe-temps préféré est la chasse qu'il aime beaucoup pratiquer. Aurore et Joseph-François voyagent souvent en train et visitent, entre autres, Québec et Sainte-Anne-de-Beaupré.

Joseph-François nous quitte le 2 juillet 1933. Un an après le décès de son époux, Aurore déménage au village de Saint-Bruno. Elle se remarie le 15 mai 1935 à Pierre Thériault.



Joseph-François et Aurore

Solange travaille à l'extérieur pendant plusieurs années. Son dernier emploi fut celui de ménagère au presbytère de

Saint-Bruno pendant 17 ans. Suite au décès de sa mère Aurore, survenu le 11 septembre 1978, elle laisse son travail pour retourner à la maison paternelle.

Benoît gagne sa vie dans le milieu hospitalier comme préposé aux malades pendant 30 ans, à l'hôpital Saint-Sauveur de Val d'Or. Sa santé défailante l'oblige à cesser son travail; il décède à l'hôpital le 23 août 1990.

Françoise travaille durant 40 ans, dans l'hôtellerie et la restauration à Rivière-du-Loup, Sorel et Québec. La maladie l'oblige à mettre fin à sa vie active.

Nous souhaitons que les Fêtes du Centenaire de Saint-Bruno soient une parfaite réussite.



Benoît

Gagnon Simon et Lyse Lévesque



Simon, fils de Jos W. Gagnon et de Rita Dumais de Saint-Pacôme, est né le 12 mars 1953. Il est le quatrième d'une famille de six enfants soit: Réal, Réjean, Sylvie, Simon, Suzanne et Alice.

Lyse, fille de Hugues Lévesque et de Monique Ouellet, est née le 8 juin 1957. Elle est la deuxième d'une famille de cinq enfants soit: Alain, Lyse, Huguette, Lucie et Jacques.

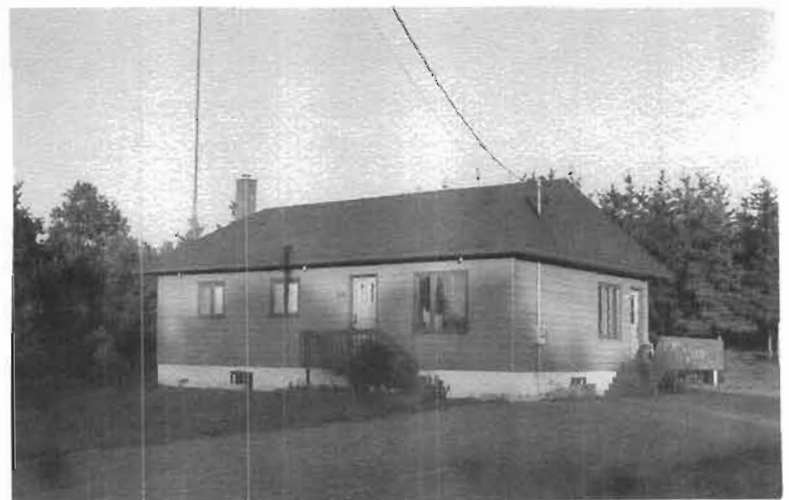
1^{re} rangée: Caroline et Guillaume
2^e rangée: Simon et Lyse

Après leur mariage, ils achètent une maison au 3^e rang ouest à Saint-Pascal; ils y demeurent sept ans avant de se construire une maison au 4^e rang ouest à Saint-Bruno, en octobre 1984. Simon est opérateur de «track mobile». Il travaille chez Bombardier à La Pocatière depuis le 10 août 1971. Lyse est technicienne en diététique, mais travaille souvent comme cuisinière.

De cette union naissent deux enfants: Guillaume, le 15 avril 1980 et Caroline, le 5 janvier 1984.

En 1992, Lyse et Simon ont fêté leur 15^e anniversaire de mariage. Ils ont choisi Saint-Bruno à cause de la proximité de la forêt qui leur permet une multitude d'activités de plein air: marche, bicyclette, chasse, pêche et ski de randonnée.

Que cette année du centenaire de Saint-Bruno soit l'occasion de resserrer ces liens de fraternité, d'entraide et d'amour qui font notre force, nous, gens de Saint-Bruno!



La maison familiale

Jean Jacques et Clémence Dionne



1^{re} rangée: Frédéric et Myriam
2^e rangée: Clémence et Jacques

Clémence, née en 1954 à Saint-Bruno, fille de Lucien Dionne et de Simone Lebrun, est la 5^e d'une famille de 13 enfants.

Jacques, né en 1947 à Mont-Carmel, fils de Léon Jean et de Marie-Paule Langlais, est le 2^e d'une famille de huit enfants.

Après quelques années de fréquentations, nous avons décidé d'unir notre destinée le 24 juillet 1976. De cette union sont nés: Frédéric en 1981 et Myriam en 1983.

Au début de notre mariage, comme Jacques travaillait à Saint-Philippe-de-Néri, nous y avons résidé pendant cinq ans. Nous avons déménagé à Saint-Bruno, comme locataires, dans la maison de Mme Simone Migneault en 1982. Après quelque temps, nous achetions un terrain au 4^e rang ouest, propriété de M. et Mme Hugues Lévesque, pour construire notre propre maison. Nous l'habitons depuis neuf ans déjà.



La maison familiale

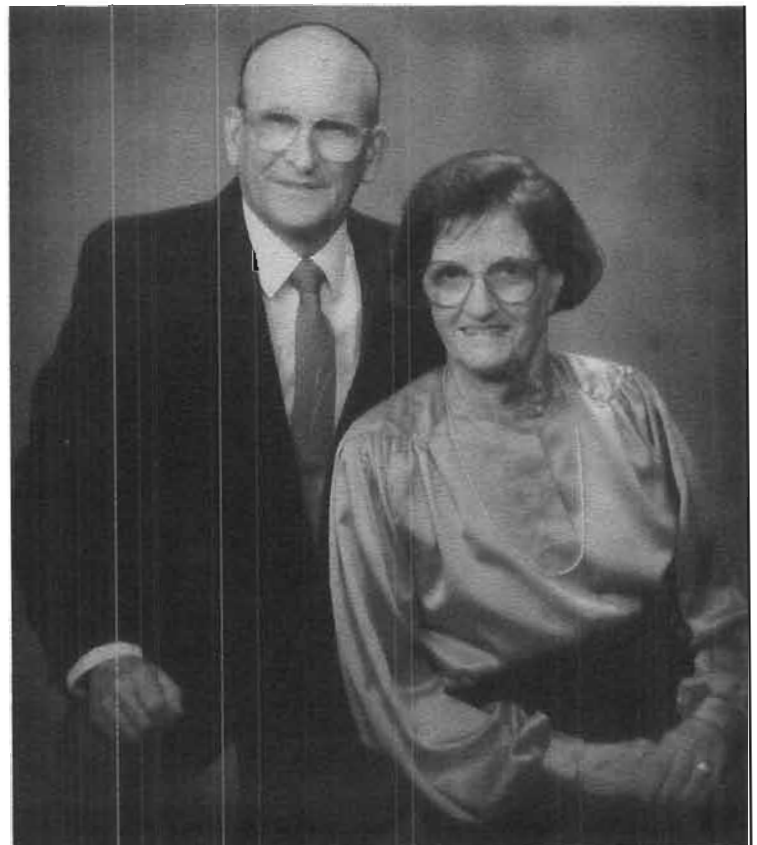
Labbée Hedwige et Lucette Dionne



Debout: Albert, Hervé, Juliette, Lucien, Lucette, Jeannine, Aline, Alberte
Assis: Hilaire-Paul, Gabrielle, Richard et Zélia

En 1947, par manque de gagne-pain, il faut quitter la paroisse qui a vu naître leurs treize enfants.

Quarante ans plus tard, un abitibien pure laine (Hedwige Labbée) vient s'installer à Saint-Bruno pour sa retraite parce que le coin lui plaît avec ses sites enchanteurs, la tranquillité de sa campagne, ses jardins qui poussent si bien et parce que sa femme (Lucette Dionne) y est née.



Hedwige et Lucette

À Saint-Bruno, il était une fois...

Au 5^e rang, la famille Octave Plourde (fille Zélia) et sur la route de l'Église, dans une petite maison grise, la famille Joseph Dionne (fils Hyppolite).

Le 20 juin 1920, Hilaire-Paul Dionne, surnommé Hyppolite, épouse en justes noces, Zélia Plourde. Ils vivent pendant 27 ans la vie rurale à Rivière-Manie et à Saint-Bruno.

Lagacé Alain et Constance Gagné



À l'arrière: Lysanne, Constance, Karine et Alain
À l'avant: Cindy

Alain, fils de Camille Lagacé et de Blanchalice Thériault, est né à l'hôpital de Montmagny le 9 avril 1956. Le 16 juin 1979, il épouse Constance, fille de Roland Gagné et de Lucienne Briand, née le 5 août 1959 dans le 4^e rang de Saint-Bruno.

La maison, qu'ils étaient eux-mêmes en train de construire, fut incendiée à la fin de septembre 1978. Ne se décourageant pas, ils recommencent la construction au début d'octobre pour que la nouvelle demeure soit prête au printemps.

Trois ans plus tard, soit le 9 avril 1982, eh oui! le même jour que l'anniversaire de son père, naît Karine. Quelques années plus tard naît Cindy, le 5 septembre 1985. Cinq années plus tard, une autre petite surprise, car le 1^{er} novembre 1990, naît Lysanne.

Alain est présentement à l'emploi d'Action chômage Kamouraska, comme agent de dépannage, c'est-à-dire qu'il aide les chômeurs aux prises avec des difficultés qu'engendre la loi sur l'assurance-chômage. Constance est présentement à l'emploi de sa petite famille. Auparavant, elle a travaillé dans le domaine de la couture industrielle pour différents employeurs de la région.

Les passe-temps préférés de la famille sont: le ski de fond l'hiver, le camping et la balle-molle l'été.

Bon centenaire à tous!

Lagacé Camille et Blanchalice Thériault



Blanchalice et Camille le 4 juillet 1987

Camille, né le 30 octobre 1925, est l'un des 14 enfants de Téléspore Lagacé et de Régina Dionne. Il épouse le 9 juillet 1953, Blanchalice, née le 27 juin 1932, l'une des 15 enfants de Louis (Pit) Thériault et de Anna Dionne.

Ils s'installent au village dans la rue Michaud. Alain naîtra à l'hôpital de Montmagny, le 9 avril 1956, jour de grosse tempête. Ils déménagent par la suite au rang du Nord où naîtra Louis le 20 décembre 1957 et Lyne le 23 décembre 1958.

Ils reviendront au village dans la même maison qu'ils ont déjà habitée et l'acquerront par la suite. Ils vivront une dure épreuve soit la maladie (leucémie) de leur fille Lyne. Ils devront la faire traiter, pendant cinq ans et demi, dans différents hôpitaux de Québec. Elle décédera le 24 novembre 1968.

Camille travaille pendant plusieurs années à Rivière-Manie et dans l'Abitibi.

En 1974, ils décident de vendre leur maison et de s'acheter une maison mobile qu'ils installeront au nord du village.



Téléspore (né le 9 juillet 1893) et Régina (née le 5 juillet 1900) mariés le 2 juin 1919



Alain, Lyne et Louis

À l'aube d'une pré-retraite, Camille meurt pré-

maturément d'un infarctus le 30 novembre 1987 à l'âge de 62 ans au grand regret des siens et de ses deux petites-filles qui le considéraient comme un «grand-papa gâteau». Ne voulant laisser sa mère seule, Alain décide d'agrandir sa maison dans l'intention de lui aménager un petit logis. Elle y déménage en juin 1988.

Comme passe-temps, Blanchalice fait du bénévolat, s'implique au niveau des personnes âgées (Place aux aînés), fait partie de la chorale et gâte bien ses petits-enfants.

Lagacé Gilbert et Rose-Alice Lévesque



Assis: Francine, Madeleine, Héléna, Émile, Marielle, Jocelyne
Debout : Yvon, Dolorès, Gilbert, Laurette, Raymond, Rémi, Yvette, Denis, Lucille, Léo

Émile, né le 25 novembre 1903, est le fils de Arsène Lagacé et de Exilda Hudon. Émile épouse, le 18 octobre 1933, Héléna née le 20 février 1914, fille de Louis Thériault et de Anna Lebrun.

De cette union sont nés quatorze enfants: Léo, Denis, Lucille, Rémi, Yvette, Raymond, Laurette, Gilbert, Yvon (décédé), Dolorès, Francine, Madeleine, Marielle et Jocelyne.

Aujourd'hui, cette famille compte seize petits-enfants et huit arrière-petits-enfants.

Émile, pendant plusieurs années, a travaillé à Rivière-Marie. Il devient ensuite cultivateur. Son épouse Héléna, en plus du travail ménager, confectionnait tous les vêtements pour sa famille. Émile est décédé le 9 février 1974. Héléna demeure présentement à Saint-Pascal.

Gilbert, fils de Émile et de Héléna, épouse le 22 juin 1968, en l'église de Saint-Bruno, Rose-Alice, fille de Lionel Lévesque et de Simone Desjardins.

De cette union sont nés deux enfants:

France, le 9 novembre 1969

et Guy, le 13 décembre 1971.

Les parents et leurs enfants sont tous nés à Saint-Bruno.

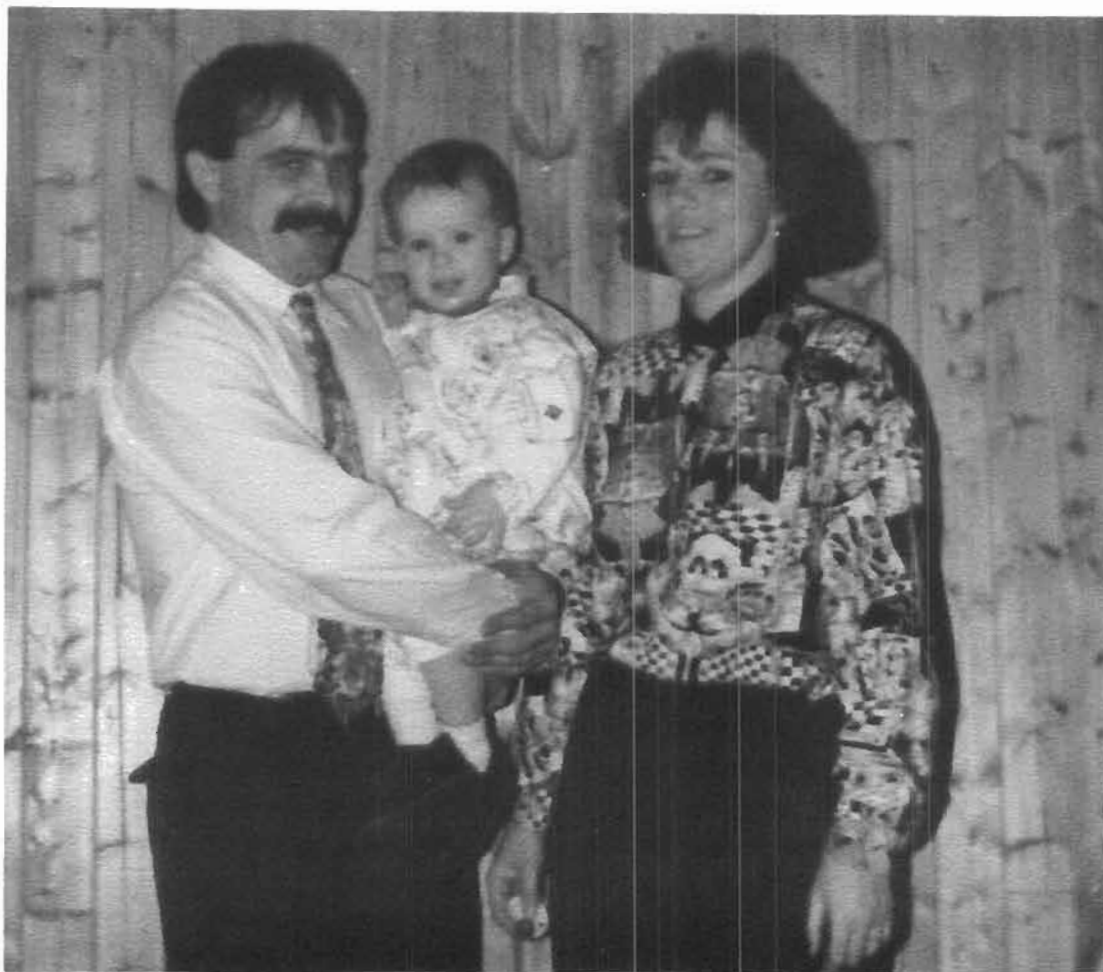
Depuis l'année 1977, Gilbert est employé au ministère des Transports.

En cette année du centenaire, Gilbert et Rose-Alice fêteront leur 25^e anniversaire de mariage.



À l'avant: Rose-Alice et France
À l'arrière: Gilbert et Guy

Lagacé Louis et Marie-Claude Soucy



Louis, Mathieu et Marie-Claude

Louis, fils de Camille Lagacé et de Blanchalice Thériault, naît le 20 décembre 1957, le deuxième d'une famille de trois enfants.

Le 4 juillet 1987, il épouse Marie-Claude, née le 8 décembre 1964, fille de Bertrand Soucy et de Laurette Dufour de Saint-Pascal.

Le 3 mai 1990, la famille s'enrichit d'un gentil bambin prénommé Mathieu. C'est avec fierté que Marie-Claude et Louis ont annoncé la naissance d'un second fils, Alexandre, le 11 août 1992.

La famille habite sa maison construite en 1986, située sur la route du Petit Moulin.

Louis travaille chez Bombardier à La Pocatière comme monteur et Marie-Claude occupe l'emploi de commis-fleuriste aux «Feuillages du Québec» de Saint-Pascal.

Marie-Claude et Louis vous souhaitent une année du centenaire remplie de partage et de fraternité.

Lajoie Gaston et Émilienne Lapointe



Gaston, fils de Euclide Lajoie, épousa Émilienne Lapointe le 26 juillet 1958.

De cette union naquirent quatre enfants: Diane, Claire, Lucie et Pierre.

Trois ans après leur mariage, en juillet 1961, ils décidèrent d'acheter la ferme ancestrale dans le 3^e rang de Saint-Bruno.

Famille Gaston Lajoie
En arrière: Pierre, Diane, Claire, Lucie En avant: Émilienne, Gaston

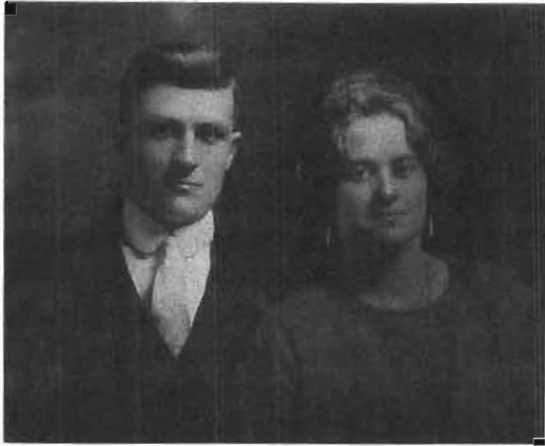
Les débuts furent très difficiles parce qu'il ne restait plus sur la ferme ni outillage, ni animaux. Pour rentabiliser l'entreprise, on décida de s'orienter dans l'industrie porcine, ce qui nécessita des investissements majeurs dans l'aménagement et la construction de nouveaux bâtiments. Au fil des années s'ajoutèrent d'autres constructions.

En 1980, la ferme prit de l'expansion en ajoutant la production d'animaux de boucherie. En 1987, une compagnie fut formée pour devenir «Ferme Gaston Lajoie et Fils inc.». En novembre 1988, la maladie atteignit le troupeau porcin et causa d'énormes pertes. La cause venant de porcelets achetés de l'extérieur, les propriétaires se virent dans l'obligation de faire un vide sanitaire pour repartir la production de porcelets avec l'achat de femelles assainies.

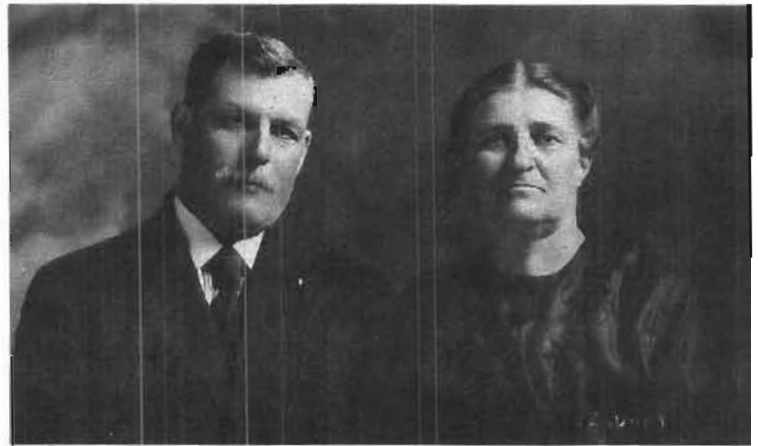
Les modifications apportées, une meilleure gestion, une régie plus efficace rendue possible par l'introduction d'un système informatisé dans l'alimentation et le suivi du troupeau semblent diriger l'entreprise vers la rentabilité.



La ferme familiale



M. et M^{me} Euclide Lajoie



M. et M^{me} Joseph Lajoie

Le 6 novembre 1894, Joseph Lajoie, ancien cultivateur de Saint-Pascal, achète de François Lévesque, son beau-frère, les quatre dixièmes indivis des lots 41B-42 dans le troisième rang.

De son mariage avec Cédélice Lévesque, il eut quatre enfants dont un seul fils, Euclide, qui devint l'héritier le vingtième jour de novembre 1923.

De son mariage avec Laura Paradis, Euclide eut douze enfants. Travailleur infatigable, la plus grande partie de sa vie fut consacrée au défrichage de la terre et à l'exploitation de la forêt.

En juillet 1961, la ferme fut vendue à son fils Gaston. Dès ce moment, celle-ci prit une autre orientation. Elle passa de l'industrie laitière à l'industrie porcine.

Ce changement nécessita de nombreuses transformations et constructions. En 1980 vint s'ajouter la production de bovins de boucherie.

Vers la fin de l'année 1987, une compagnie fut formée entre Gaston et son seul fils Pierre. Celui-ci ambitionne de faire progresser l'entreprise et de continuer d'améliorer les cultures et l'exploitation de la ferme.



La ferme ancestrale

Landry Jean-Yves et Marguerite Bissonnette



À l'arrière: Emmanuel (né le 15 février 1979), Frédéric (né le 14 septembre 1976), et Jérôme (né le 15 août 1979)
À l'avant: Miguelle (née le 6 janvier 1978), Marguerite (née le 20 mars 1946), Jean-Yves (né le 15 juillet 1948) et Manon (née le 5 juin 1981)

Landry Réjean



1^{re} rangée: Suzanne, Madeleine, Rosa 2^e rangée: Réjeanne, Rémi, Simon, Berthe 3^e rangée: Camille, Benoît, Jean-Marie, Lucien, Réjean et Joseph

Pierre, fils de Thomas Landry et de Alvine Paradis, est né le 4 décembre 1892. Alexandrine Plourde, fille de Octave Plourde et de Sara Ancil dit St-Jean, est née le 21 août 1899. Ils célébrèrent leur mariage le 25 juillet 1916.

De cette union naissent 18 enfants dont 13 vivants: Joseph, Rosa, Simon, Rémi, Madeleine, Camille, Réjeanne, Berthe, Benoît, Jean-Marie, Lucien, Suzanne, Réjean. Cette famille compte de nombreux petits-enfants et arrière-petits-enfants.

La maison familiale qui apparaît sur la photo fut construite en 1927. À cette époque, la maison abritait grand-mère, grand-père, oncles et tantes. Tous faisaient partie de la famille.

L'exploitation agricole et forestière fut leur gagne-pain. Présentement, c'est Réjean qui s'occupe du patrimoine familial avec Jeannine Beaulieu et Stéphane Pelletier, son fils. Ils font de cette demeure un havre familial où il fait bon, pour chacun à l'occasion, revenir pour un court séjour se remémorer leurs souvenirs d'enfance.



Résidence familiale

Langlois Jean-Paul et Marie-France Charest



Alice et Octave

Jean-Paul, fils de Octave Langlois et de Alice Lebrun de Saint-Bruno, est né le 23 mai 1950.

Marie-France, fille de Lorenzo Charest et de Ida Bernier de Saint-Bruno, autrefois de Saint-Germain, est née le 23 septembre 1954.

Ils célèbrent leur mariage le 7 juin 1975.

De cette union naissent trois enfants:

Anthony, le 12 janvier 1979,

Vicky, le 20 septembre 1983 et

Fanny, le 4 février 1991.

Jean-Paul est employé de la compagnie de transport Bombardier de La Pocatière depuis 1978.

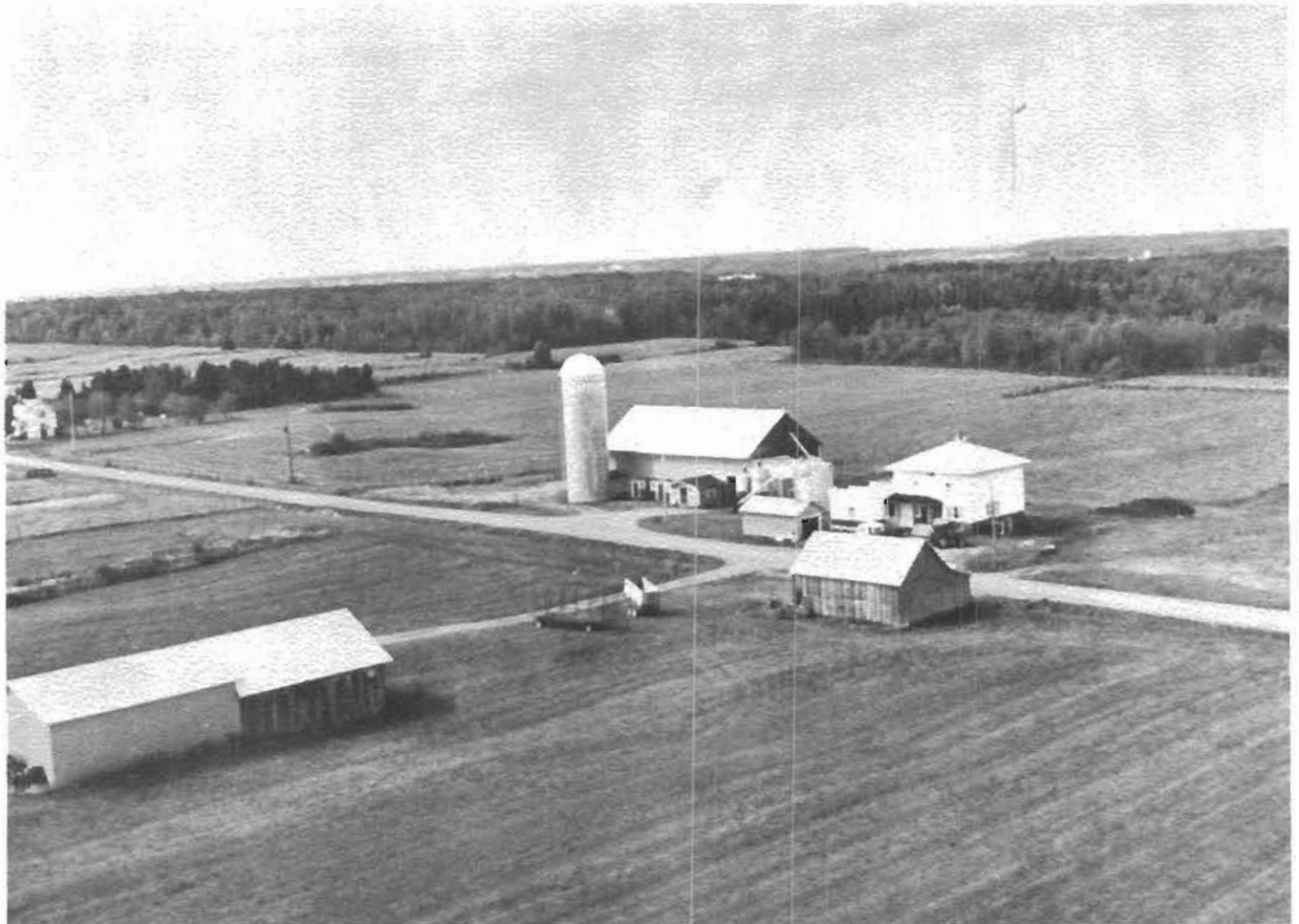


À l'arrière: Jean-Paul, Marie-France et Anthony
À l'avant: Fanny et Vicky



La maison familiale

Lapointe Norbert



Ferme Norbert Lapointe

En 1985, un jeune agriculteur, Norbert, fils de Clément Lapointe et de Thérèse Charest de Saint-Alexandre-de-Kamouraska, ayant vécu sur une ferme depuis son enfance, décide de réaliser un de ses rêves; il achète une ferme laitière à Saint-Bruno dans le 4^e rang, propriété depuis de nombreuses années de Maurice Émond.

Ses buts sont d'en faire une entreprise rentable et moderne. Il est agréable de vivre dans cette nature un peu sauvage.

Lavoie Clément et Diane Drapeau

Clément, né le 25 décembre 1943 est le fils de Léon Lavoie et de Éliane Lizotte de Saint-Bruno. Marié en juillet 1966, il travaille au Canadien National. Il s'établit dans la maison de son grand-père Lavoie en 1983. Il achète de Lucien Landry, fils de Conrad, la ferme qu'il cultive aujourd'hui dans le rang Sainte-Barbe.



Clément

De son mariage, il eut cinq enfants: Roger, Lise, Michel, Martin et Emmanuel.

Sa compagne, Diane, née le 30 mai 1962, est la fille de Lionel Drapeau et de Thérèse Lévesque de Saint-Onésime. Depuis sept ans, elle travaille comme serveuse à la Villa St-Jean, maison des prêtres retraités à La Pocatière. Par temps libres, elle aide Clément à travailler sur la ferme. Plus tard, elle espère pouvoir laisser son travail à La Pocatière pour participer aux travaux de la ferme qu'elle affectionne particulièrement.

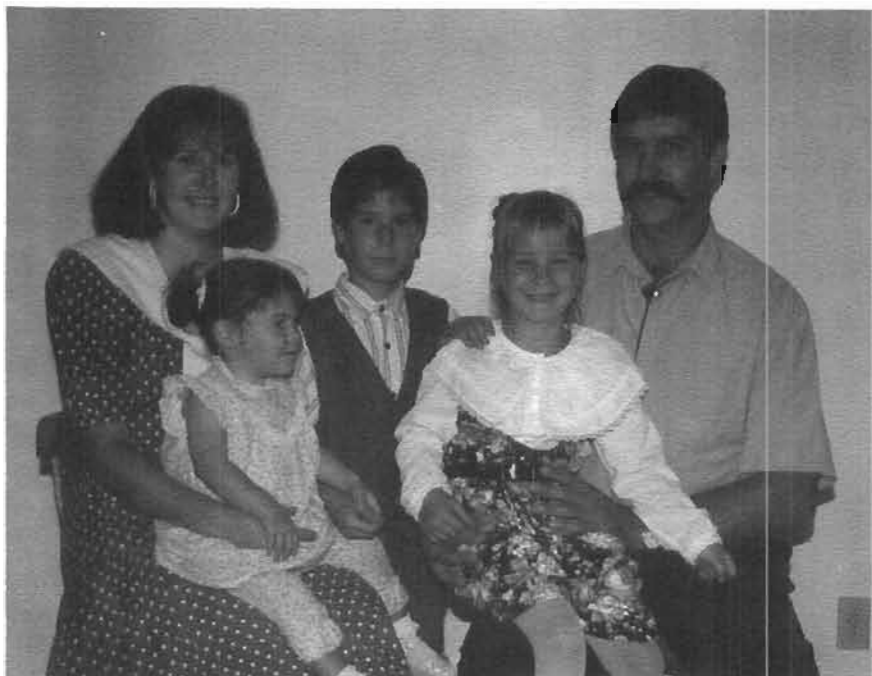


Diane



La ferme familiale

Lavoie Gilbert et Guylaine Lévesque



Rangée arrière: Guylaine, Jean-Sébastien et Gilbert
À l'avant: Sophie et Josianne

de cinq enfants, fille de René Lévesque, originaire de Saint-Bruno et de Colombe Thériault de Mont-Carmel. Son père décède subitement le jour même du mariage de sa fille. Après ses études, Guylaine obtient du ministère de l'Éducation en 1980, un diplôme en cuisine professionnelle et en pâtisserie à l'école des Métiers de Rivière-du-Loup. Elle a travaillé quelques années à la cafétéria chez Bombardier à La Pocatière et au Super Marché Provigo de Saint-Pascal. Maintenant, elle est employée à temps partiel à la Villa St-Pascal.

Au début de leur mariage, ils ont demeuré à Saint-Pacôme et quelques années à Saint-Philippe, pour ensuite acquérir en 1984, la demeure de M. Joseph-Ludger Lavoie située sur la rue Michaud à Saint-Bruno.

De leur union naissent trois enfants:

- Jean-Sébastien, le 18 septembre 1982
- Josianne, le 17 avril 1986
- Sophie, le 14 février 1990.

Guylaine s'est bien fait taquiner. En effet, elle ajoute à son titre de «femme de Gilbert», celui de «demi-soeur», car, quelque temps après son mariage, sa mère Colombe épouse en secondes noces Florent Lavoie, le père de Gilbert.

Gilbert s'implique dans la vie sociale de Saint-Bruno au sein du Club Lions et dans différentes organisations sportives, tout comme Guylaine, dans d'autres domaines...

Gilbert est le fils de Florent Lavoie de Saint-Gabriel et de Isabelle Dionne, originaire de Saint-Bruno (décédée le 30 janvier 1982).

Gilbert naît le 1^{er} décembre 1959. Il est le 10^e d'une famille de 14 enfants dont 13 sont toujours vivants. Il occupe son premier emploi comme opérateur de machinerie lourde à la scierie Normick de Senneterre en Abitibi. Il revient à Saint-Gabriel quelques années plus tard. Il occupe présentement le poste de scieur à la scierie Mont-Carmel depuis 1984.

Le 12 juin 1982, il épouse Guylaine Lévesque, née le 14 février 1962.

Elle est la dernière d'une famille



La maison familiale

Lavoie Raymond et Nicole Lévesque



À l'arrière: Nicole et Raymond
À l'avant: Céline et Sylvie

Raymond, né le 5 février 1943, est le fils de Joseph-Ludger Lavoie et de Marie-Ange Charest. Il épouse le 11 octobre 1974, Nicole, fille de Lionel Lévesque et de Simone Desjardins, née le 24 avril 1952. De leur union sont nées deux filles: Sylvie, le 17 février 1975 et Céline, le 30 décembre 1980.

Ils achètent une maison qu'ils déménagent au 4^e rang de Saint-Bruno. Pendant quelques années, Raymond a été bûcheron. Après, il travaille comme ouvrier de voirie au ministère des Transports.

Joseph-Ludger, fils de Pierre Lavoie et de Dorilda Michaud, épouse en premières noces Marie-Ange. De leur union sont nés sept enfants: Monique, Roland, Roméo, Marcel, Raymond, Lucille et Denise.

Il épouse en secondes noces Berthe Bard. De leur union sont nés deux enfants: Gaston et Huguette.

Joseph-Ludger est décédé le 7 août 1986 à l'âge de 72 ans.

Denise est décédée le 29 juillet 1987 à l'âge de 42 ans et 2 mois.

Roland est décédé le 28 novembre 1990 à l'âge de 51 ans et 7 mois.



La résidence familiale

Lebrun Adrien et Jacqueline Lizotte

Adrien, fils de Alphée Lebrun et de Marie Lévesque, voit le jour le 18 avril 1930. Il épouse, le 14 juin 1956, Cécile, fille de Octave Lévesque et de Anna Émond, née le 6 septembre 1934.

De cette union naissent trois garçons: Jacques, Yves et Pierre. Quatre petits-enfants, Éric, David, Mathieu et Marie-Pier complètent cette famille. Cécile décède le 3 octobre 1978 à l'âge de 44 ans.

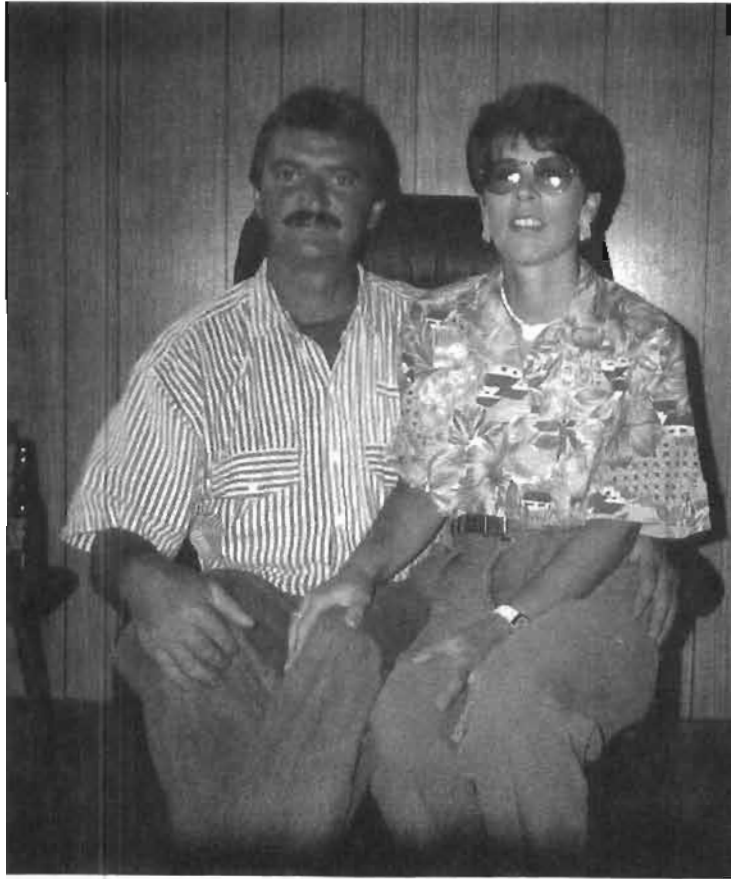


1^{re} rangée: Marie-Pier, Mathieu 2^e rangée: David, Jacqueline, Adrien, Éric 3^e rangée: Danielle, Céline, Diane 4^e rangée: Pierre, Jacques, Yves

Le 24 mai 1980, Adrien épouse en secondes noces, Jacqueline, fille de Albert Luc Lizotte et de Évangéline Briand, née le 16 juin 1938.

En 1979, ils construisent leur résidence à l'entrée nord du village de Saint-Bruno.

Lebrun Jacques et Céline Pelletier



Jacques et Céline

Jacques, fils de Adrien Lebrun et de Cécile Lévesque de Saint-Bruno, est né le 27 mai 1958. Il épouse, le 26 août 1978, Céline, née le 31 mai 1960, fille de Charles-Eugène (Charly) Pelletier et de Marie-Ange Michaud.

De cette union naît le 4 février 1979, un garçon, Éric. Quelques années plus tard, pour combler leur bonheur, David, né le 4 juin 1982, vient compléter cette famille.

En 1993, ils fêteront leur 15^e anniversaire de mariage.

Depuis 1980, ils demeurent dans la maison ancestrale des Lebrun.



Éric et David

Lebrun Léopold et Lucienne Dubé

Léopold, fils de Omer Lebrun et de Wilhelmine Pelletier, naît à Saint-Bruno le 5 juillet 1916. Il épouse Lucienne, fille de Zoël Dubé et de Blanche Bérubé de Sainte-Anne-de-La-Pocatière, le 22 juillet 1953. Ils s'installent sur la terre des ancêtres, au 4^e rang, où naissent: Aline, Guy, Jean-Claude, Mario, Daniel et Yvan.



À l'avant: Aline, Léopold, Lucienne, Daniel.
À l'arrière: Guy, Yvan, Mario, Jean-Claude

Historique:

Le 4 mars 1889 à Saint-Pascal, Luc, fils de Charles Lebrun et de Philomène Bouchard, épouse Marie Gagné. De ce mariage (de deuxième lit puisque Marie était veuve et mère de deux enfants: Michel et Méline Plourde) naissent Omer, Cédélice L.-Gagné, Alfred, Joseph et Euclide.

Puis Omer, fils aîné de Luc, marie le 7 juillet 1914, Wilhelmine, fille de Noël Pelletier et de Hénédine Paradis. Ils donnent naissance à Lucienne L.-Ouellet, Léopold, Cécile L.-Pelletier, Jérôme, Simone L.-Dionne, Gabrielle, Bertrand et Noëlla L.-Lévesque.

Le 26 novembre 1932, Omer décède suite aux redoutables fièvres typhoïdes. Il est alors âgé de 42 ans et laisse derrière lui une famille encore jeune.

Léopold, n'ayant que quinze ans et étant l'aîné des garçons, doit assurer la charge de ce qui nous est permis d'appeler sa première famille. Jérôme n'a alors que onze ans.

Lebrun Lucien et Georgiana Lavoie



Lucien est le fils de Félix Lebrun et de Marie Lévesque. Félix était un citoyen de Saint-Bruno. Sa mère devient veuve avec sept enfants. Elle épouse par la suite Alphonse Lebrun. De cette union «du deuxième lit», s'ajoutent trois garçons: Paul-Émile, Adrien et Edmond.

En 1937, Lucien épouse Georgiana, de Mont-Carmel, fille de Xavier Lavoie et de Rosanna Dionne qui eurent 14 enfants. Un peu plus tard, la famille Lavoie déménage à Sully.

Au début de leur mariage, Lucien et sa famille s'installent à l'ouest du village. C'est dans ce coin de Saint-Bruno que naissent leurs enfants: Guilmont, Fleurette, Valmont et Richmond.

1^{re} rangée: Georgiana et Lucien
2^e rangée: Fleurette, Richmond, Guilmont et Valmont

Avec son grand cœur, Georgiana donne l'hospitalité à Jules, son frère, et à Wilmond, son neveu. Un peu plus tard, Jean et Huguette se réfugient dans cette famille d'accueil.

Georgiana garde son père Xavier pendant trois ans. C'était un grand malade qui décédera à l'âge de 89 ans.

Après 18 ans, les Lebrun achètent la terre de Joseph Charest. Lucien devient le laitier du village et le fermier du coin. Georgiana est souvent seule pour s'occuper de la besogne, car Lucien travaille «sur

le chemin de fer». Il se fait aussi bûcheron dans les chantiers. Le cœur ne manque jamais pour répondre aux besoins de la petite famille. Pendant les heures d'absence de son mari, Georgiana coud pour les siens et les gens des environs.

Les enfants quittent le nid familial. La maison de Lucien et de Georgiana est toujours aussi accueillante et chaleureuse. Grand-maman et grand-papa bercent maintenant leur arrière-petit-fils.

Lucien et Georgiana espèrent que Dieu les gardera à Saint-Bruno jusqu'à la fin de leurs jours.

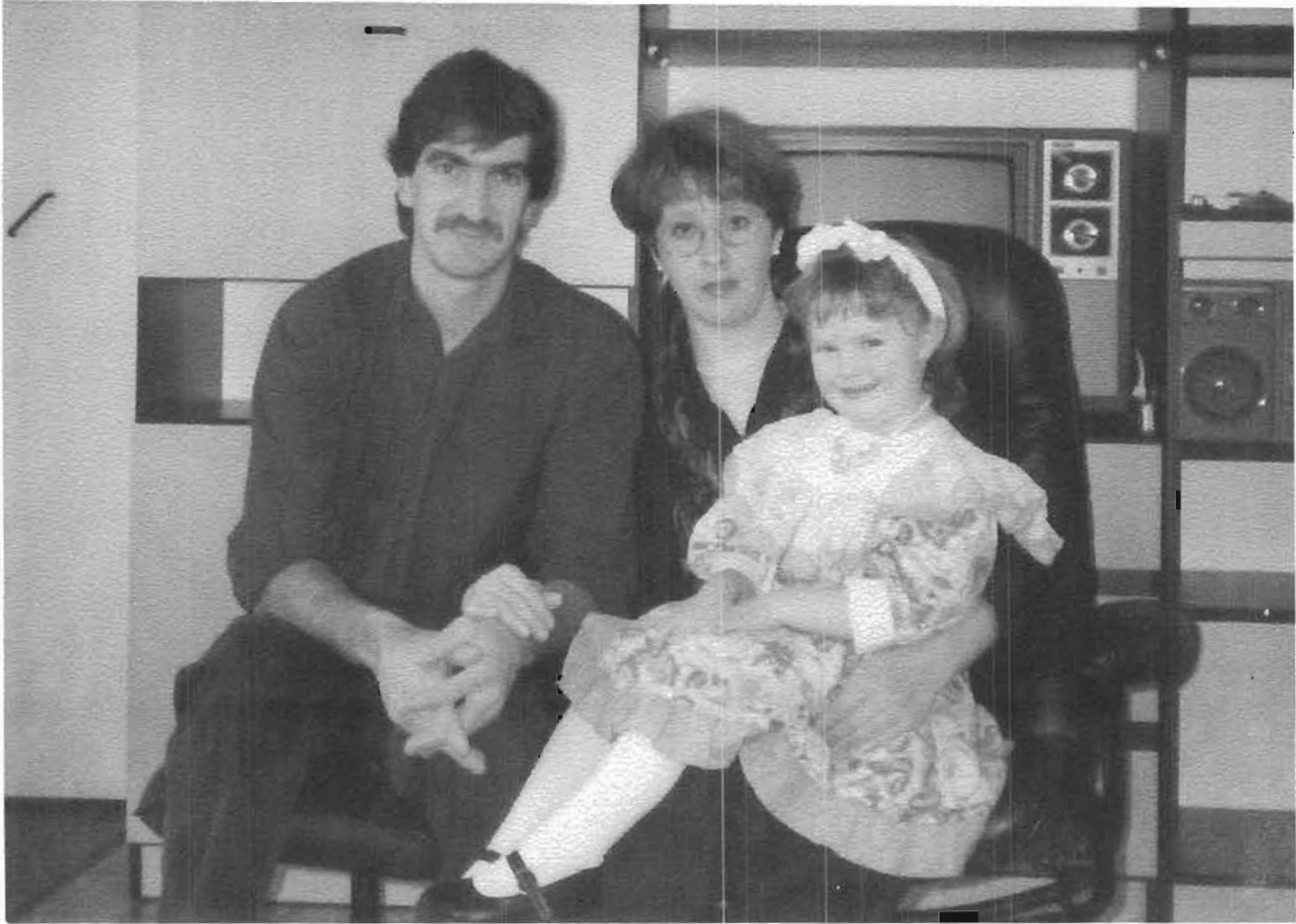


Claude et Fleurette



Natacha, Stéphane, Frédéric, Dorice et Richmond

Lebrun Pierre et Danielle Dionne



Pierre, Danielle et Marie-Pier

Pierre, fils de Adrien Lebrun et de Cécile Lévesque de Saint-Bruno, est né le 26 novembre 1962.

Danielle, fille de Euloge Dionne et de Raymonde Plourde de Saint-Bruno, est née le 17 décembre 1964.

Nos fréquentations ont débuté en avril 1979 et nous vivons en union libre depuis septembre 1985.

Le 7 mai 1988 est marqué par la naissance de notre fille Marie-Pier. Elle compte pour la première fille depuis trois générations chez les Lebrun.

En 1990, l'un de nos grands projets voit le jour. C'est la construction de notre maison au chemin Guérette à Saint-Bruno.

Pierre travaille comme monteur d'acier pour la compagnie Honco Ltée, Bernières, Québec. Danielle travaille comme agente de conservation de la faune pour le MLCP (ministère des Loisirs, Chasse et Pêche).

Lebrun Rachel et ses ancêtres



Joseph-Guillaume, 22 ans, Aurore, 26 ans, mariés le 15 juillet 1919 à Saint-Bruno-de-Kamouraska

Joseph-Guillaume, fils de Évariste Lebrun et de Cédélice Landry, est né le 28 juillet 1897.

Aurore, fille de Salomon Émond et de Augustine Charest, est née le 4 février 1893. Tous les deux sont nés à Saint-Bruno.

Ils célèbrent leur mariage le 15 juillet 1919.

Par la suite, ils demeurent quelque temps à Saint-Pascal. C'est là que naît leur premier enfant, Armand.

En 1928, Jos achète une maison au rang du Nord pour la déménager au village. C'est là que la famille demeurera.

Jos a de multiples aptitudes pour bien des travaux manuels: menuisier, maçon, faiseur de raquettes, barbier à ses heures. Il fait un peu de tout pour gagner la vie de tout ce petit monde. Il fait aussi du portage à la rivière Manie.

De son côté, Aurore vaque aux travaux ménagers et prend soin de sa petite marmaille.

Pour sa part, Armand, entre autres choses, s'implique dans divers organismes paroissiaux. Il décède en 1987 à l'âge de 67 ans.

Après une vie bien remplie, Aurore et Jos quittent cette terre pour un long repos bien mérité. Aurore décède à 92 ans en 1985 et Jos à 91 ans en 1988.

Robert demeure à Lachine, Rachel et Euloge à Saint-Bruno dans la maison familiale et Roland à Saint-Pascal.



Maison paternelle

Lebrun René-Armand et Marguerite Charest



Réné-Armand, fils de Évariste Lebrun et de Cédélice Landry et Marguerite, fille de Joseph Charest et de Marie Charest, célèbrent leur mariage le 4 septembre 1940. De cette union sont nés quatorze enfants: Gaétane, Marcel, Gisèle, Louissette, Lucie, Danielle, Nicole, Gabriel, Diane, Camille, Renée, Andrée. Deux garçons sont décédés quelques heures après leur naissance.

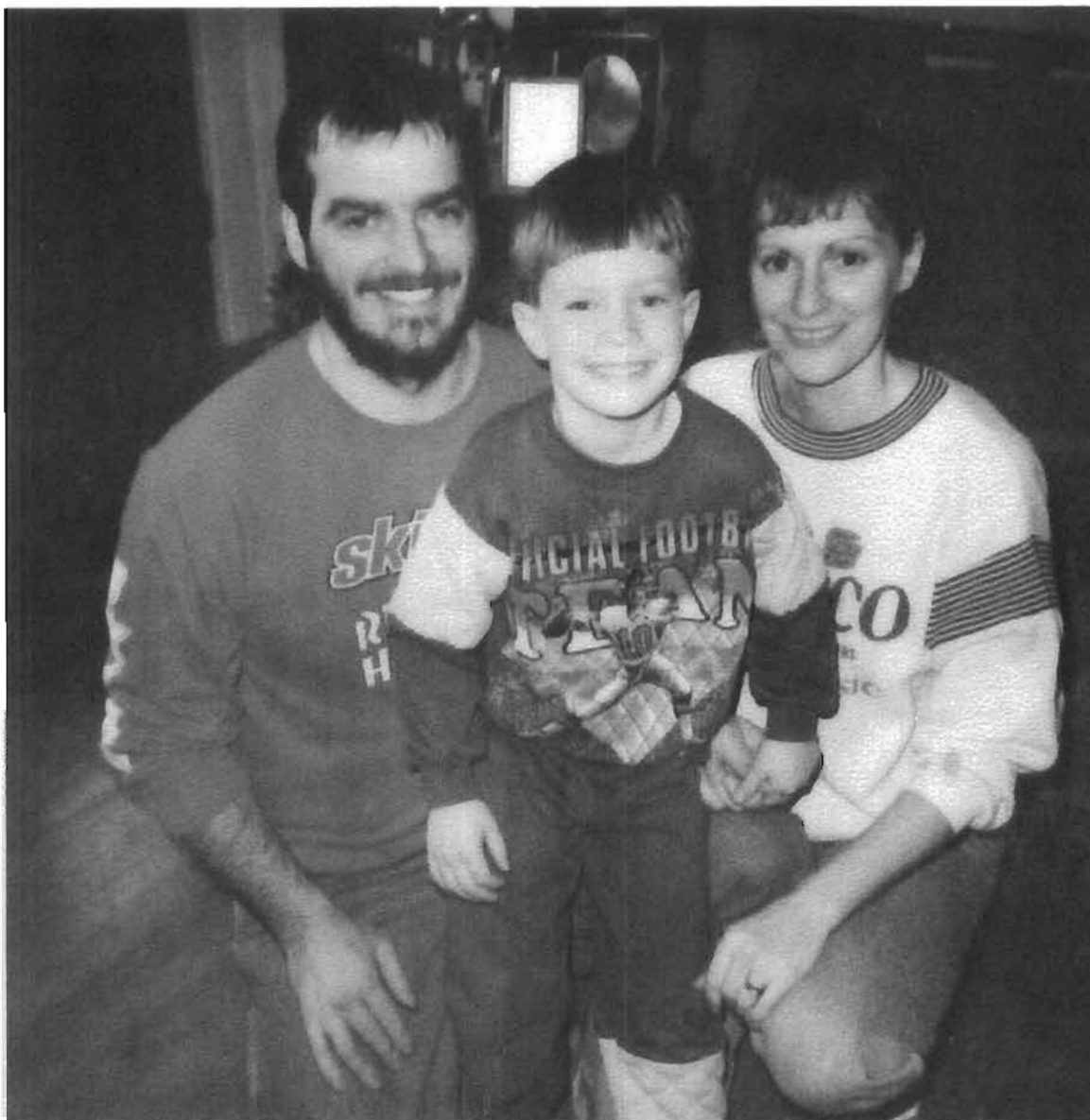
Nous avons toujours habité sur une ferme et cultivé la terre. L'hiver, René-Armand coupait du bois sur ses lots et le vendait au printemps.



La maison familiale



Bénédictio paternelle de la famille Lebrun



Mathieu, Yves et Diane

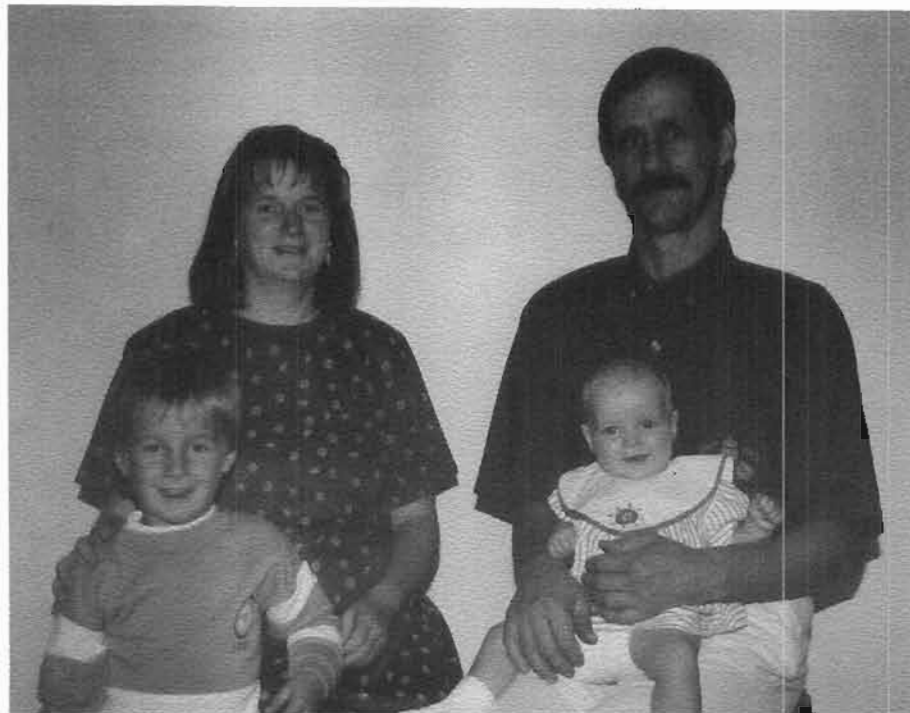
Yves, fils de Adrien Lebrun et de Cécile Lévesque, est né le 31 juillet 1959.

Diane, fille de Maurice Émond et de Thérèse Dubé, est née le 8 avril 1959.

À la suite de la naissance de leur fils, Mathieu, le 24 octobre 1986, ils décident d'unir leur vie et célèbrent en l'église de Saint-Bruno leur mariage et le baptême de leur enfant dans une même cérémonie.

En 1985, ils achètent une maison et la rénovent par temps libres. C'est ce qui a occupé une bonne partie de leurs étés depuis ce temps. Ils en ont fait une demeure coquette et sereine où il fait bon vivre et profiter du temps qui passe dans la paix et la tranquillité de ce petit village.

Lévesque Alain et Renée Lévesque



1^{re} rangée: Jean-Philippe et Stéphanie
À l'arrière: Renée et Alain

Alain naît à Saint-Bruno, le 23 avril 1956. Il est l'aîné d'une famille de cinq enfants. Alain est le fils de Hugues Lévesque et de Monique Ouellet, tous deux originaires de Saint-Bruno.

Le 8 juin 1985, il épouse Renée qui est la 4^e d'une famille de cinq enfants. Ses parents René Lévesque (dédé le 12 juin 1982) de cette paroisse et Colombe Thériault, jadis de Mont-Carmel, accueillent cette autre enfant le 26 juin 1958.

En 1984, ils firent l'acquisition de leur maison, ancienne propriété de Joseph Gagné. Ils ont deux enfants: Jean-Philippe, né le 27 août 1986 et Stéphanie, née le 6 février 1991.

Alain travaille chez Jean Morneau inc. de Saint-Pascal depuis 1974 comme mécanicien. Renée est diplômée du ministère de l'Éducation en cuisine professionnelle après ses études à l'école des Métiers de Rivière-du-Loup. Elle travaille pendant trois ans à la cafétéria chez Bombardier à La Pocatière. Plusieurs autres membres de sa famille ont également travaillé chez Bombardier; son père, René, y a consacré les treize dernières années de sa vie. Depuis, Renée consacre son temps à l'éducation de ses enfants, Jean-Philippe et Stéphanie.



Maison familiale

Lévesque Arthur et Noëlla Lebrun



Arthur et Noëlla lors de leur mariage

Arthur, fils de Octave Lévesque et de Anna Émond, est né le 29 janvier 1927 (parrain: Joseph Émond et marraine: Rose-Anna Lavoie). Le 30 juin 1954, il épouse Noëlla, fille de Omer Lebrun et de Wilhelmine Pelletier, née le 25 décembre 1929 (parrain: Joseph Lebrun, marraine: Adèle Desjardins).

De cette union, naissent deux enfants: Normand, le 27 juillet 1955 et Judes, le 17 mai 1966.

Arthur commence sa vie active comme bûcheron et Noëlla comme ménagère au foyer. De 1972 à 1980, il travaille pour le ministère des Transports. Le 2 septembre 1980, il devient invalide suite à un accident de travail. Le 6 août 1989, il décède à l'âge de 62 ans dans un accident de la route. Son fils Judes, impliqué dans ce même accident, succombe 18 jours plus tard à l'âge de 23 ans.

Normand travaille depuis quinze ans dans le domaine de la construction. Noëlla continue de demeurer avec son fils Normand dans la maison qu'avait construite son mari.



Normand



Judes à l'âge de 14 ans

Lévesque Claude



Ernest et Alice

Je suis le fils de Ernest Lévesque, né le 12 mai 1910, et de Alice Desjardins, née le 21 août 1914; tous deux natifs de Saint-Bruno.

Mes parents se marient le 15 juillet 1937 et ils habitent pendant onze ans avec mon grand-père Jean-Baptiste Lévesque et ma grand-mère Emma Ouellet.

Mon père achète la terre de Ludger Dionne en 1948 et y demeure jusqu'à son décès.

De leur union sont nés quatre enfants: Louissette, le 7 janvier 1939, travaille à Saint-Pascal; Gilbert, le 1^{er} octobre 1940, travaille en Ontario; Denise, le 12 septembre 1944, mariée, demeure à Saint-Onésime et elle a deux filles: Nadine et Nancy; finalement Claude, le 14 septembre 1950 demeure sur le bien paternel.

Mon père a travaillé pendant 35 ans comme bûcheron pour Alfred Dionne (hâlage du bois) l'hiver et pendant 17 ans pour le ministère des Transports.

Un grand succès pour le centenaire de Saint-Bruno en 1993!



Maison familiale

Lévesque Daniel et Ginette Pellerin



Daniel, fils de Doris Bilodeau et de Denis Lévesque, naît à Saint-Pascal le 15 mars 1963. Il est l'aîné d'une famille de trois enfants. Il a une soeur Diane et un frère Éric.

Daniel fait la rencontre de Ginette, fille de Marie-Ange Soucy et de Claude Pellerin, née à Rivière-Bleue le 27 mai 1962. Elle est la 6^e d'une famille de dix enfants. Ses frères et soeurs se nomment: Claudie, Régis, Jacinthe, Renée, Dominique, Josée, François, Yoland et Éric.

Après quatre ans de fréquentations, ils décident donc de se marier le 20 juillet 1985, à l'église de Rivière-Bleue.

À l'été 1987, ils deviennent citoyens de Saint-Bruno après avoir fait l'achat d'une maison sur la route centrale.

Daniel, de son métier, est commis aux pièces. Ginette aime passionnément son métier de couturière.

C'est en se joignant à vous qu'ils souhaitent de très belles fêtes du centenaire à Saint-Bruno.



La maison familiale

Lévesque Donald et Lise Mailloux



Donald, Lise, Caroline et Jean-Pierre

populaire de l'endroit; emploi qu'elle occupe encore aujourd'hui. Après cinq ans de fréquentations, nous décidons de fonder un foyer. En 1979, nous entreprenons la construction de notre maison à proximité du village de Saint-Bruno laquelle fut terminée en 1980, année de notre mariage. Nous sommes fiers de demeurer à Saint-Bruno.

En 1982, notre premier enfant vient au monde, c'est Jean-Pierre; Caroline voit le jour en 1985, et en 1991 Marie-Philippe complète la famille.

En 1987, je deviens propriétaire d'un transport scolaire et un peu plus tard, vient s'ajouter le transport que possédait mon père. J'ai maintenant deux autobus scolaires.



Arrière-grand-père: Joseph, né le 17 septembre 1899, grand-père: Maurice, né le 5 juin 1924, père: Donald, né le 10 juillet 1954 et petit-fils: Jean-Pierre, né le 25 mai 1982

J'ai vu le jour en 1954 à Mont-Carmel. À cette époque, mes parents Maurice Lévesque et Ida Morin demeuraient chez les parents de ma mère.

En 1955, nous avons déménagé à Saint-Bruno dans la maison de mon grand-père Lévesque qui vivait avec quelques-uns de ses enfants.

La maison paternelle fait face à l'église et le bureau de poste occupe une pièce de la maison. Mon frère Claude et ma soeur Huguette sont nés à Saint-Bruno.

En 1975, je conduisais l'autobus scolaire de mon père. J'ai rencontré la compagne de ma vie, Lise, fille de Clara Chouinard et de Octave Mailloux qui demeuraient à Saint-Pascal. Lise travaillait alors à la Caisse

La famille Lévesque connaît quatre générations. Ces quatre garçons, tous premiers de famille, se rencontrent encore aujourd'hui tous les midis pour le dîner à la maison paternelle.



Marie-Philippe

Lévesque Gérald et Marie-Claude Bérubé



Gérald et Marie-Claude

Gérald, né à Saint-Pascal, le 18 septembre 1962 est le fils de Ernest Lévesque et de Cécile Lévesque. Il travaille à Saint-Pascal comme gérant de quincaillerie.

Son épouse, Marie-Claude, née à Saint-Pascal le 22 décembre 1965, est la fille de Jean-Paul Bérubé et de Françoise Caty. Elle travaille comme employée de bureau à Saint-Pascal.

Deux enfants sont venus ensoleiller leur vie et leur foyer:

- Josianne, née le 30 juin 1989
- Gabriel, né le 2 mai 1991.

Durant les premières années de leur mariage, Marie-Claude et Gérald demeurent à Saint-Pascal. Le 31 juillet 1991, ils firent l'acquisition de la propriété de M. Antoine Dionne de Saint-Bruno. Après des réparations majeures à la maison, ils emménagent le 29 septembre 1991. Ils y sont très heureux et souhaitent y vivre de nombreuses années.



Gabriel et Josianne



La maison familiale

Lévesque Hugues et ses ancêtres



Octave et Anna

Raymond, décédé le 17 septembre 1991, marié à Monique Mignault (4 enfants: Richard, Johanne, Denis, Marie-Claude).

Armand, décédé le 22 avril 1970, marié à Thérèse Chamberland (4 enfants: Jackie, Normand, Steve, Marc).

Ludger, décédé en novembre 1991, marié à Carmelle Blondeau (5 enfants: Jocelyne, André, Estelle, Marjolaine, Marlène).

Jeanne, décédée le 21 février 1973, mariée à Gérard Dionne (4 enfants: Angèle, Pauline, Raynald, Michel).

Marcelle, mariée à Paul-Émile Mignault.

Hélène, mariée à Bernard Lévesque (5 enfants:

Octave, fils de François Lévesque et de Angèle Thériault (1898 à 1983) et Anna Émond, fille de Phydime Émond et de Marie-Anne Lévesque (1898 à 1989) unirent leur destinée et fondèrent une famille: quinze enfants sont nés de cette union dont quatre décédés en bas âge.

Comme toutes les familles d'autrefois, ils ont travaillé fort sur une petite ferme afin d'élever leurs enfants. Octave devait travailler dans les chantiers pendant l'hiver afin d'arrondir les revenus de la famille. Au printemps, c'était à la «Chaîne d'érables» qu'il se rendait pour la saison des sucres. Pendant ces périodes, Anna, comme toutes les vaillantes mères de l'époque, assurait, avec les enfants plus âgés, le «roulement» de la ferme. Le soin des animaux et les travaux ménagers tels que l'entretien de la maison, le cardage, le filage de la laine, le tissage, le tricot et la préparation des repas occupaient tout son temps. Ils ont trimé de l'aube au crépuscule afin d'assurer le nécessaire à leur nombreuse progéniture.



La famille de Octave Lévesque Assis: Cécile, Octave, Yvette, Anna, Aldée Debout: Arthur, Ludger, Hélène, Armand, Jeanne, Raymond, Marcelle, Hugues

Michel, Corinne, Sylvette, Raoul, Paula).

Arthur, décédé le 6 août 1989, marié à Noëlla Lebrun (2 enfants: Normand et Judes, ce dernier est décédé le 24 août 1989).

Hugues, marié à Monique Ouellet (5 enfants: Alain, Lyse, Huguette, Lucie, Jacques).

Aldée, marié à Lucie St-Pierre (5 enfants: Daniel, Louise, Martin, Lyne, Jean-Michel).

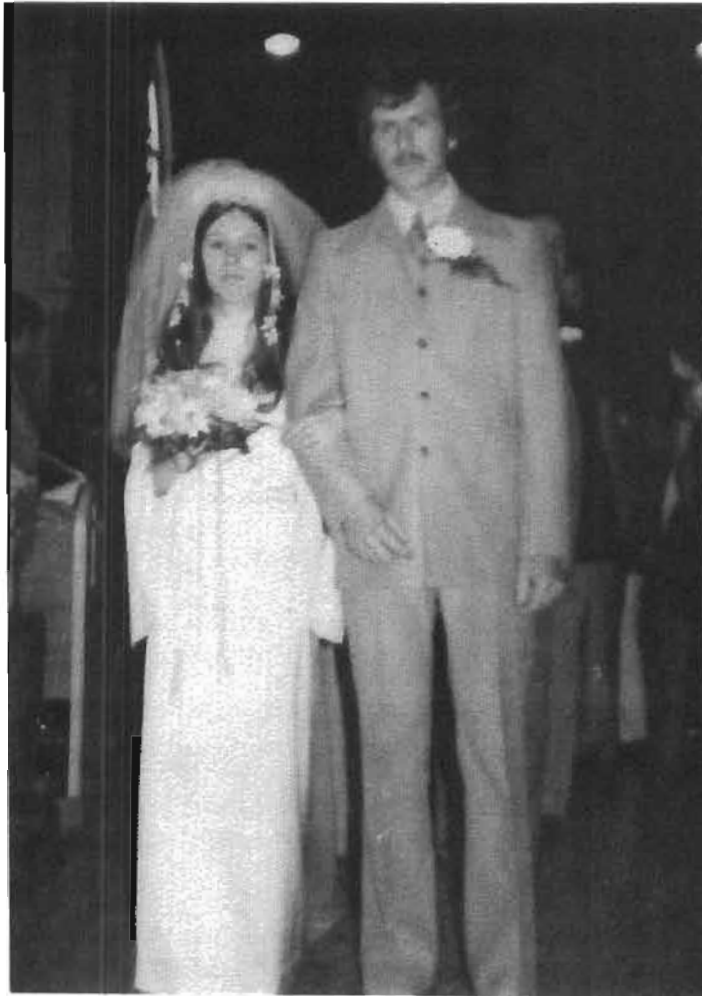
Cécile, décédée le 3 octobre 1978, mariée à Adrien Lebrun (3 enfants: Jacques, Yves, Pierre).

Yvette, mariée à Gérard Raymond (3 enfants: Réjean, Hélène, Céline).



La maison familiale

Lévesque Jean-Claude et Francine Pelletier



Francine et Jean-Claude lors de leur mariage le 29 mai 1976

Jean-Claude, fils de Roland Lévesque et de Lucille Briand et Francine, fille de Charles-Eugène (Charly) Pelletier et de Marie-Ange Michaud, se sont mariés le 29 mai 1976 à l'église de Saint-Bruno, leur paroisse natale.

Ils demeurent dans la maison de leur grand-père Siméon Briand lequel y a déjà habité avec ses 18 enfants.

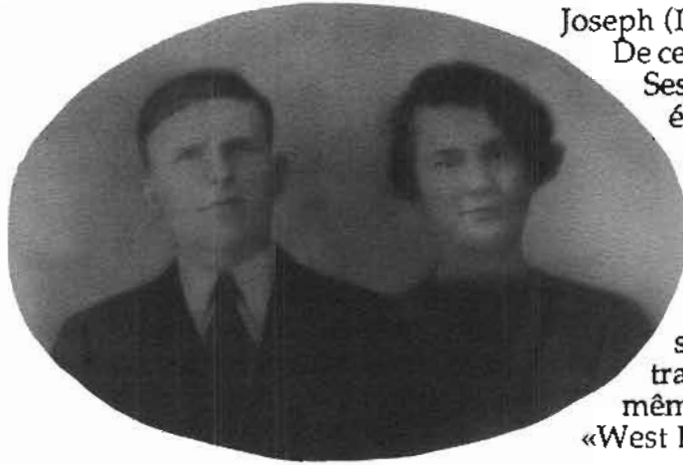
Jean-Claude travaille à la construction de bâtiments d'acier et il fait beaucoup de bénévolat pour le club «Les Belles Pistes». De son côté, Francine s'occupe de l'administration du journal *Le Placoteux de Saint-Pascal* depuis plusieurs années. Elle consacre beaucoup de temps comme bénévole au Comité des Fêtes du Centenaire.

Tous deux souhaitent un très grand succès aux Fêtes du Centenaire.



La maison familiale

Lévesque Joseph et Marie-Louise Mignault



Joseph et Marie-Louise

Joseph (Pit) est né le 17 septembre 1899 au New Hampshire. De cette famille de quinze enfants, Joseph est le treizième. Ses parents, Arsène Lévesque et Odinas Lavoie, avaient émigré aux États-Unis pour travailler dans les filatures de coton, «les factoreries». Ils voulaient amasser suffisamment d'argent pour finir de payer la ferme qu'ils possédaient à Saint-Bruno. Après quelques années aux États-Unis, Arsène et Odinas reviennent sur leur ferme. Joseph a deux ans et demi. En décembre 1909, Arsène décède à l'âge de 52 ans. Joseph n'a alors que dix ans. À douze ans, Joseph va travailler dans un moulin à scie à «Crown Lake». Le même printemps, il va draver des billots sur la rivière «West Brown», décharge du lac Orignal.

À 19 ans, Joseph achète de M. Euclide Ouellet, le moulin à scie situé au 6^e rang sur la rivière du Loup, il scie son bois lui-même et garde le moulin pendant 15 ans. Le 14 août 1923, à 24 ans, il épouse Marie-Louise, fille de Thomas Mignault et de Anna Michaud de Saint-Bruno. Pendant un an et demi, ils ont demeuré au 5^e rang où Maurice et Marcel sont nés. En 1925, sa mère lui donne sa maison au village. Celui-ci y emménage avec sa famille. D'autres enfants naissent: Laurette, Lucille, Marthe, Cécile et Carmelle.

En 1930, son étable passe au feu et un an plus tard, c'est la demeure qui est incendiée. La famille déménage dans une petite maison, 2^e voisin et y demeure six ans. En 1933, Joseph prend la charge du bureau de poste et son épouse s'en occupe. Cinq enfants viennent s'ajouter à la famille: Claude, Monique, Conrad, Rémi et Marie-Paule. En 1936, il construit la maison qu'il habite aujourd'hui. Dans cette nouvelle demeure naît Wilfrid.

Son épouse Marie-Louise décède le 24 avril 1939 à l'âge de 35 ans d'une maladie inconnue à cette époque. Joseph devient donc veuf à 39 ans. Des parents et amis lui viennent en aide en accueillant six de ses treize enfants, dont le dernier avait six mois. Pour donner un coup de main à la famille, Joseph engage Diane Landry qui, un peu plus tard, fut remplacée par Régina Beaulieu. Après, c'est au tour de Laurette et Lucille, les filles aînées, de prendre la relève. Pendant plusieurs années, Joseph fera de Saint-Pascal à Saint-Bruno le transport du courrier qui arrivait par train. À 65 ans, Joseph transfère le bureau de poste à Maurice, son garçon et Ida sa belle-fille. À 74 ans, Joseph se construit un chalet au 6^e rang de Saint-Bruno en face du site de son ancien moulin à scie; son unique moyen de transport est son fidèle poney.

Aujourd'hui, à l'âge de 93 ans, Joseph est le doyen de la paroisse de Saint-Bruno. Il demeure avec son fils Maurice et sa belle-fille Ida dans la maison qu'il avait construite en 1936 en face de l'église.



Assis: Lucille, Laurette, Joseph, Maurice et Marcel
Debout: Rémi, Monique, Conrad, Carmelle, Cécile, Marthe, Claude et Wilfrid

Lévesque Julie et ses ancêtres



Olina et Léo-René

Née le 11 avril 1968, je suis la fille de Solange Bélieveu et de Rémi Lévesque. Je détiens un diplôme d'études collégiales du Cégep La Pocatière (1987), et un baccalauréat en microbiologie, de la faculté des sciences et génie de l'Université Laval, Québec (1990). Je suis présentement étudiante à la faculté de médecine de Laval. Mes loisirs sont: la musique, l'équitation et les discussions amicales avec les copains.

Je suis fière de vous parler de «tante Olina et oncle Léon».

Léo-René (Léon) né à Saint-Bruno le 19 février 1895, fils de François Lévesque (1869-1941) et de Angèle Thériault, était le 3^e d'une famille de 16 enfants.

Olina, née à Nashua, É.-U. le 6 octobre 1901, fille de Arsène Lévesque (1856-1909) et de Odinas Lavoie (1859-1932), était la cadette d'une famille de 15 enfants. La famille de Arsène revient à Saint-Bruno vers 1902.

Léo-René passe toute sa vie à Saint-Bruno. Le 7 janvier 1918, il épouse Olina qui n'a alors que 16 ans. Cultivateurs, ils habitaient au 4^e rang (propriété actuelle de M. et M^{me} Hugues Lévesque). Ils n'ont pas eu la joie d'avoir d'enfants, mais ils ont hébergé un grand nombre de neveux et nièces. Ils prêtent assistance lors de feux ou sinistres. Ils ont connu les ravages de la tuberculose et de la grippe espagnole; les deuils se succédaient à un rythme accéléré.

Cultiver cette terre de roches n'était pas de tout repos. Oncle Léon fut également propriétaire d'un moulin à scie au 6^e rang, pendant plusieurs années. Il le vend en mars 1946 à M. P.-Eugène Pelletier de Saint-Pascal.

Tante Olina seconde son époux de son mieux. Très habile, les travaux à l'aiguille n'avaient pas de secrets pour elle. Et que dire de ses «ouvrages au métier»...! Sa dextérité et la qualité de ses pièces ont été reconnues lors d'expositions du cercle des Fermières.

En 1945, ils se bâtissent au village, puis ce sera la vente de la terre du 4^e rang à M. Octave Lévesque. Au village, les gens font souvent appel aux services d'oncle Léon. Il est charpentier à ses heures, bricoleur, déménageur de maisons et «tireur de lignes». On a confiance en lui et à juste titre.

À l'automne 1968, ils célèbrent leurs noces d'or; et le 22 octobre 1977, l'abbé Denis Lajoie bénit les jubilaires à l'occasion de leurs noces de diamant. Quels beaux souvenirs!

Peu à peu, la santé d'oncle Léon décline; il s'éteint le 25 juin 1985 à la Villa Saint-Pascal. Nous ne sommes pas prêts à oublier sa disponibilité et son rire franc bien enregistré dans nos cœurs. Tante Olina réside à la Villa Saint-Pascal depuis octobre 1984.

À l'occasion du Centenaire, elle se joint à moi pour saluer la population de Saint-Bruno et souhaiter plein succès aux comités organisateurs des fêtes.

«Là où un ancêtre a marché, ses traces y sont restées».



Julie

Lévesque Lionel et Simone Desjardins



1^{re} rangée: Jacqueline
2^e rangée: Richard, Nicole
3^e rangée: Jean-Marc, Lionel (père) et Rose-Alice

De leur union sont nés six enfants:

Ovila, le 8 novembre 1946, décédé le 12 novembre 1946,
Rose-Alice, le 29 novembre 1947, mariée à Gilbert Lagacé,
Jean-Marc, le 22 avril 1949, décédé le 20 janvier 1973,
Nicole, le 24 avril 1952, mariée à Raymond Lavoie,
Richard, le 10 juin 1953, marié à Sylvie Santerre,
Jacqueline, le 8 octobre 1959, mariée à Gilbert Bossé et décédée le 30 juillet 1987.

Cette famille compte huit petits-enfants.

Lionel et Simone sont natifs de Saint-Bruno ainsi que leurs enfants. Lionel maintenant retraité, a travaillé toute sa vie comme cultivateur.



Ferme Lionel Lévesque

Zéphirin, fils de Hilaire Lévesque et de Marie Migneault épouse le 28 octobre 1913, Alma, fille de David Desjardins et de Eugénie Lavoie.

De leur union sont nés onze enfants:

Rose-Alma, Dominique, Lionel, Jean-Baptiste, Marie, Jeanne d'Arc, Olivette, Olivier, Carmelle, Élise et Rose-Alice.

Zéphirin est décédé le 4 juin 1964 à l'âge de 81 ans; Alma le 18 septembre 1982 à l'âge de 95 ans et Dominique le 27 janvier 1984 à l'âge de 67 ans.

Lionel, né le 4 mars 1917, épouse le 28 novembre 1945, Simone, née le 13 février 1921, fille de Auguste Desjardins et de Éva Dionne. Simone est décédée le 3 février 1960.

Lévesque Raymond et Monique Mignault



1^{re} rangée: Denis, Raymond, Olivier, Monique
2^e rangée: Richard Dionne, Johanne, Marie-Claude, Andrée Paradis et Richard

Raymond, fils de Octave Lévesque et de Anna Émond, est né à Saint-Bruno, le 24 juillet 1918. Le 21 août 1956, il épouse Monique, fille de Pierre Mignault et de Rose-Alice Dionne, née aussi à Saint-Bruno le 10 décembre 1929.

Quatre enfants sont nés de cette union: Richard, Johanne, Denis et Marie-Claude.

Richard, né le 8 avril 1960, demeure à Saint-Pascal où il occupe un poste de directeur dans une compagnie de câblodistribution. Richard et sa compagne, Andrée Paradis, ont maintenant deux fils: Olivier, né le 20 juin 1989 et Alexis, le 30 juin 1992.

Johanne, née le 2 avril 1962, détient un baccalauréat en éducation pré-scolaire et primaire. Elle est actuellement directrice à la garderie Pitatou de Saint-Pascal. Johanne et son compagnon, Richard Dionne, ont leur résidence au 4^e rang de Saint-Bruno.

Denis, né le 31 mai 1965, a obtenu un diplôme en techniques d'éducation spécialisée au Cégep de La Pocatière et en 1992 un certificat en service social à l'Université Laval.

Marie-Claude est née le 27 février 1968; après avoir obtenu un baccalauréat en psychologie à l'Université du Québec à Trois-Rivières, elle prépare actuellement une maîtrise en orientation à l'Université Laval.

Raymond s'est retiré après avoir travaillé comme journalier à différents métiers dont surtout celui de bûcheron; il fut aussi employé de scieries et propriétaire de boisés. Raymond est décédé le 17 septembre 1991.

Ayant obtenu un brevet d'enseignement à l'École Normale de Saint-Pascal en 1948, Monique a enseigné pendant 35 années dont 31 auprès des enfants de Saint-Bruno. Elle est maintenant retraitée depuis 1983.

Lévesque Rémi et Solange Béliveau



Rémi et Solange le 23 octobre 1965

Fils de Joseph (Pit) Lévesque (1899) et de Marie-Louise Mignault (1904-1939), je suis né à Saint-Bruno le 22 novembre 1935, 11^e d'une famille de 13 enfants. Suite au décès de ma mère, je suis allé demeurer au 4^e rang, chez M. et Mme Léo-René (Léon) Lévesque. J'y ai vécu une enfance heureuse, entouré de tendresse. J'ai étudié à Saint-Bruno, puis au Collège de L'Islet. En 1957, je fréquente l'École des Métiers de Rivière-du-Loup. Par la suite, en 1960, j'ai obtenu un diplôme de technicien en électricité de l'Institut de Technologie de Montréal. En 1963, je travaille pour M. Camille Lévesque de Sainte-Hélène.

Le 23 octobre 1965, j'épouse Solange, infirmière, née à Saint-Wenceslas de Nicolet le 14 août 1941, fille de Hector Béliveau (1906) et de Cécile Guillemette (1908-1945).

Une nouvelle vie commence... En 1966, j'entre à l'emploi de «Jules Pelletier Inc.» de Saint-Pascal. En mars 1968, nous emménageons dans notre résidence actuelle et notre fille, Julie, voit le jour le 11 avril 1968. Les années passent apportant avec elles leur part de joies et d'épreuves.

Je quitte le travail d'électricien en 1985. Depuis, je fais l'exploitation de mes lots à bois. Mon épouse m'a toujours épaulé sur le chemin de la vie...



Julie

Sur le plan paroissial, j'ai été marguillier; Solange est membre de la chorale liturgique. Nos loisirs sont: la marche en forêt, le ski de fond, la danse et le «scrabble».

C'est avec joie que nous rendons hommage aux bâtisseurs de notre paroisse.

Félicitations et remerciements au Comité des Fêtes du Centenaire!



Rémi et Solange, mars 1991

Lévesque Richard et Sylvie Santerre



Sylvie, Richard, et leurs enfants Jean-Yves et Edith

Richard, fils de Lionel Lévesque et de Simone Desjardins, est né le 10 juin 1953 à Saint-Bruno.

Sylvie, fille de Ernest Santerre et de Carmelle Lévesque, est née le 27 décembre 1960 à Saint-Philippe-de-Néri.

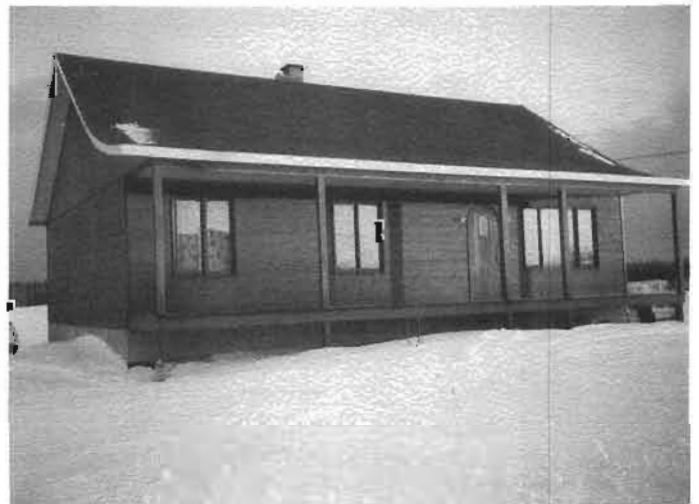
Ils célèbrent leur mariage le 28 décembre 1982 à Saint-Bruno-de-Kamouraska. De cette union naissent deux enfants: Édith et Jean-Yves.

Richard, très habile de ses mains, décide en 1980, d'entreprendre la construction d'une maison au 4^e rang de Saint-Bruno. Il travaille le jour chez Bombardier et le soir à la nouvelle maison. Ce fut un dur labeur qui a demandé beaucoup d'efforts et de patience. Le résultat est visible aujourd'hui et ils en sont fiers.

En 1993, ils célèbrent leur onzième anniversaire de mariage.

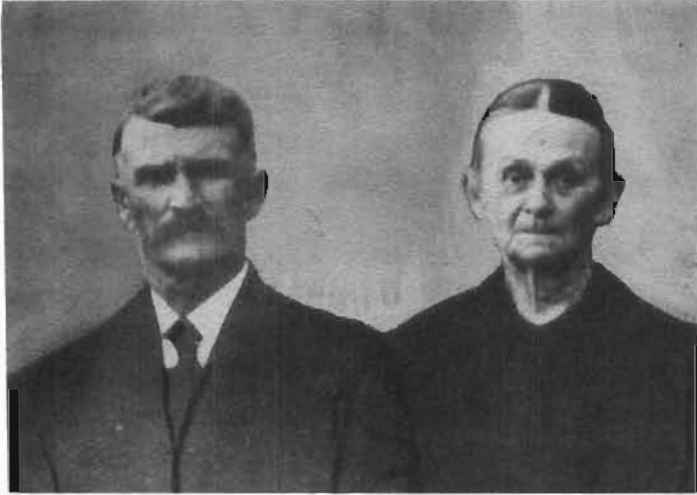


Le grand-père: Lionel
Le fils: Jean-Yves
Le père: Richard



La maison familiale construite en 1980

Lévesque Roch et Noëlla Gamache



Joseph et Oliva

En 1971, il abandonne l'agriculture pour entrer à l'emploi de Bombardier à La Pocatière. Le 29 juin 1974, il épouse Noëlla Gamache, mère de deux filles: Danie, notaire à Lac Saint-Charles qui a épousé Sylvain Albert le 29 juillet 1989 et Andrée, bachelière en administration vivant maintenant à Saint-Augustin de Desmaures.

Trois générations ont habité la résidence actuelle de Roch Lévesque, sise au 1^{er} rang de Saint-Bruno. M. Joseph Lévesque (10 juin 1860) et Mme Oliva Bouchard (20 octobre 1862) y ont élevé cinq garçons et cinq filles. L'un deux «Alphonse» a hérité du «bien paternel».

Alphonse a épousé Rose-Anna Dionne le 10 juillet 1923. De cette union, onze enfants sont nés: Gilberte, Marie-Paule, Noëlla, Réjeanne, Isabelle, Gilles, Robert, Léo, Odette, Roch et Lucien.

Roch a pris la succession de son père sur la ferme.



Famille de Roch Lévesque
Daniel Soucy (ami), Andrée, Sylvain Albert, Danie, Noëlla et Roch
Premier mariage célébré par l'abbé Guy Paradis à Saint-Bruno suite à sa récente nomination comme curé de cette paroisse.



Famille Alphonse Lévesque
1^{re} rangée: Réjeanne, Alphonse, Odette, Rose-Anna et Gilberte (décédée)
2^e rangée: Roch, Gilles, Marie-Paule, Noëlla (décédée), Isabelle, Léo, Robert et Lucien

Lévesque Roland et Lucille Briand



Roland et Lucille lors de leur mariage le 20 août 1949

Roland, fils de Donat Lévesque, cultivateur et de Maria Paradis, est né le 24 mai 1926. Il est le 7^e d'une famille de quatorze enfants. Lucille, fille de Siméon Briand, garde-forestier, et de Marie-Laure Barbeau, est née le 20 août 1927. Elle est la 2^e d'une famille de douze enfants. Tous deux sont nés à Saint-Bruno. Leur mariage fut célébré en l'église de Saint-Bruno par l'abbé Lucien Pageau le 20 août 1949.

De cette union naissent quatre fils:
Jacquelin (Jeannine Beaulieu),
Jean-Claude (Francine Pelletier),
Guy (Andrée Lebrun)
et Dany (Nancy Caron).

Ils ont deux petits-enfants: Johnny et Josée (enfants de Jacquelin et Jeannine).

Après leur mariage, ils s'installent sur une ferme au 5^e rang. Cette ferme appartenait à l'oncle Bernard Ouellet. En 1953, ils décident de la vendre et ils emménagent au village, où ils demeurent depuis.

Pour subvenir aux besoins de la famille, Roland travaille comme garde-feu pour la Société de Conservation de la Gaspésie et ensuite comme opérateur de véhicules lourds pendant trente ans.

Maintenant à la retraite, il aime «patenter» toutes sortes de petites choses et faire du bricolage.

Que ces fêtes du Centenaire connaissent un très grand succès!



Dany, Guy, Jean-Claude et Jacquelin



Josée et Johnny

Lévesque Siméon et Jeanne Lizotte



Mariage de Mychelle et Christian Gagné
Présents sur la photo: Jeanne et Siméon, Fleur-Ange Ouellet et Raynald Lévesque, mariés le 1^{er} juillet 1968. Danielle Lévesque, célibataire

Siméon, bûcheron de son métier, voyage plusieurs années durant, de l'Abitibi à Saint-Bruno. Il travaille ensuite, une quinzaine d'années, à la Vulcanisation Saint-Pascal. Son dernier travail fut celui d'employé du ministère des Transports à Saint-Pascal, poste qu'il occupa jusqu'à l'apparition soudaine d'une grave maladie qui l'emporte quatre ans plus tard, le 21 décembre 1982.

Femme déterminée et sûre d'elle, Jeanne éleva sa petite famille en pratiquant le métier de couturière émérite. Son talent fut reconnu dans tout le canton.



Carol et son bébé Francis, Jonathan, Guillaume et à l'avant Mathieu

Siméon, fils de Léon Lévesque et de Marie Lizotte de Saint-Gabriel, est né le 1^{er} avril 1922. Jeanne, fille de Joseph Lizotte et de Arthémise Ouellet de Saint-Bruno, est née le 29 octobre 1916.

Après leur mariage, célébré le 30 septembre 1944, le couple vit d'abord à Saint-Gabriel où naît leur premier enfant Raynald le 12 août 1945. Ils déménagent ensuite dans le 5^e rang à Saint-Bruno où naît leur deuxième enfant Carol, le 25 mai 1947.

Siméon et Jeanne s'installent finalement dans leur propre maison construite en 1950. C'est là que vient au monde Mychelle (28 décembre 1957), leur troisième enfant. Entre-temps, Danielle, une petite fille adoptée le 14 janvier 1956, devient partie intégrante de la famille.

Pour subvenir aux besoins de sa famille, Si-



Famille de Christian Gagné
Mychelle et Christian (mariés le 1^{er} août 1982), ont deux enfants: Pierre-Luc (31 janvier 1984) et Jean-François (24 juin 1981)

Lizotte Albert et Évangéline Briand



Albert

Albert, fils de Joseph Lizotte et de Arthémise Ouellet, est né le 30 juillet 1912 dans le rang Ste-Barbe. Évangéline, fille de Michel Briand et de Marie Ouellet, est née le 24 mai 1916 dans le rang de la Croix à Saint-Bruno. Ils célèbrent leur mariage le 9 juin 1937.

De cette union naissent cinq enfants: Jacqueline, Gilbert, Paul-Émile, Camilien et Lise. Cinq petits-enfants complètent cette famille.

En se mariant, ils s'établissent sur la ferme paternelle avec les parents d'Albert, trois soeurs et un frère.



Évangéline

Joseph, ayant une santé fragile, a besoin d'Albert pour cultiver la terre. L'hiver, celui-ci passe la saison dans les chantiers comme «chârtier». Au printemps, c'est le retour à la ferme.

On était heureux, c'était la belle époque. Albert aimait bien sortir son violon pour faire danser les parents et les amis du voisinage.

À Saint-Bruno, les gens étaient riches non pas matériellement mais en valeurs morales et spirituelles.

Au plan municipal, Albert a été maire quelques années. Il a été aussi commissaire d'école et président de la commission scolaire.

À la retraite, il s'est vite trouvé une place à l'Âge d'Or dont il a été président et directeur.

Évangéline, de son côté, s'est beaucoup impliquée au niveau paroissial surtout dans le groupe des Fermières et aussi de l'Âge d'Or. Maintenant, étant membre de l'équipe de la Villa St-Pascal, elle fait beaucoup d'artisanat: bricolage, dessin, tricot... Ces derniers temps, elle s'est même découvert un talent pour la peinture.

C'est un couple qui a fait sa large part dans le milieu et qui continue d'y être présent.



La maison familiale

Lizotte Ghislain et Lorraine Bernier



1^{re} rangée: Lorraine, Jérémie et Ghislain 2^e rangée: David, Stéphane, Jacinthe et Arnold

Ghislain, fils de Joseph Lizotte et de Simone Michaud, est né le 21 novembre 1938. Lorraine, fille de Jean-Baptiste Bernier et de Délima Langelier, est née le 22 février 1944. Ils célèbrent leur mariage le 7 novembre 1964.

De cette union naissent cinq enfants: Stéphane, Arnold, Jacinthe, David et Jérémie. Ils ont deux petits-enfants.

Ils demeurent quinze ans au rang de la Croix. Ensuite, ils décident de s'installer au village où ils y sont depuis onze ans.

Lizotte Gilbert et Jeanne Pelletier



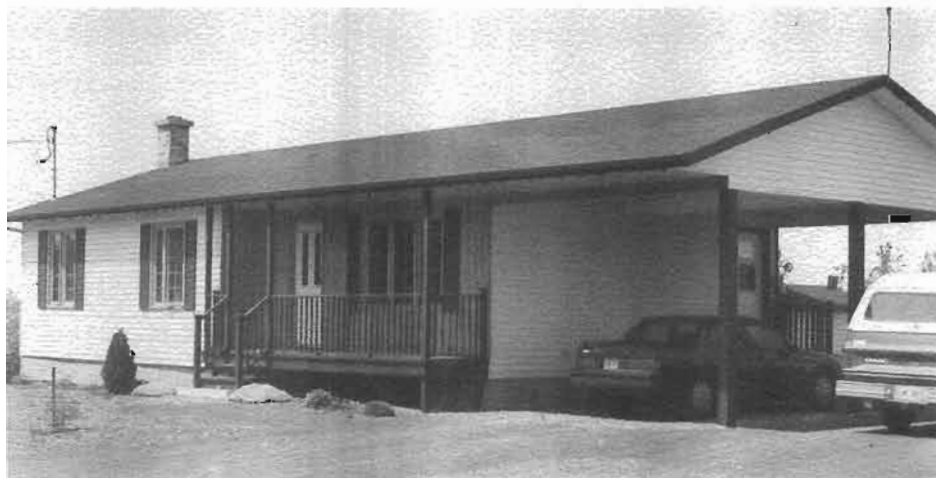
Martine, Jeanne, Gilbert et Louise

Gilbert, fils de Albert Lizotte et de Évangéline Briand, est né le 13 juin 1939 à Saint-Bruno. Jeanne, fille de Charles-Eugène (Charly) Pelletier et de Marie-Rose Rivard, est née le 20 novembre 1943 à Saint-Bruno également. Tous deux habitent le rang de la Croix. Ils célèbrent leur mariage le 22 août 1964. De leur union naissent trois enfants dont: un garçon, décédé à sa naissance, et deux filles: Martine et Louise.

Après leur mariage, ils demeurent dans l'ex-maison du grand-père Michel Briand, acquise par la suite par l'oncle Paul Ouellet. Ils y restent pendant 23 ans. Comme Gilbert travaille à Montréal, ils laissent leur maison inhabitée et s'en vont tous les deux dans cette ville pour deux ans seulement. Ils reviennent dans leur coin d'origine où Jeanne continuera à enseigner et où Gilbert exercera son métier comme chauffeur de camion pour diverses compagnies: V.S.P., Supra, Poulin, Transport d'Anjou, Pièces d'autos Rousseau, Hervé Bernier et Mario Bernier.

En 1987, ils décident de se faire construire une nouvelle maison dans le même rang, soit voisin de la maison familiale Pelletier.

Plusieurs connaissent sans doute le goût prononcé de Gilbert pour la motoneige. Depuis quelques années, il fait partie du club sportif «Les Belles Pistes» comme directeur.



Maison familiale construite en 1987

Lizotte Laurier



Cette photo de mon grand-père Lizotte (Joseph) remonte vers les années 1912. C'est un photographe américain qui l'a prise. À cette époque, mon grand-père demeurait aux États-Unis.



Mon parrain et ma marraine: oncle Joseph Deschênes et tante Cécile Lizotte. Ils demeuraient autrefois dans la maison de M. Félicien Dionne qui en est propriétaire aujourd'hui.



Laurier

Lizotte Mario



Cette photo représente les enfants de l'école n° 3 du rang de la Croix en l'année 1959-60.

1^{re} rangée: France Ouellet, Doris Deschênes, Nicole et Suzanne Pelletier, Dorothée Deschênes, Hélène Castonguay, Lyne Charest, Lise Lizotte 2^e rangée: Serge Castonguay, Raymond Charest, Guy Castonguay, Camilien Lizotte, Michel Bernier, Laurier Ouellet, Claude Deschênes 3^e rangée: Ghislaine et France Castonguay, Nicole Lebrun, Docile Deschênes, Raymonde Lévesque 4^e rangée: Ovila Charest, Donald Deschênes, Gilles Lévesque et Viateur Ouellet

École n° 3, rang de la Croix,
année 1945

1^{re} rangée: Guy Bernier,
Daniel Deschênes, Camille
et Raymond Bernier, Co-
rinne Bernier, Rolande
Ouellet et Annette Bernier
2^e rangée: professeur: M^{lle}
Lucienne Lévesque, Jé-
rôme Charest, Fernand
Ouellet, Marcel Deschê-
nes, Anita, Anne-Marie et
Pauline Chamberland,
Marie-Ange Bernier
3^e rangée: René Ouellet,
Denise Charest, Suzanne
Bernier et Olivette Deschê-
nes



Mario

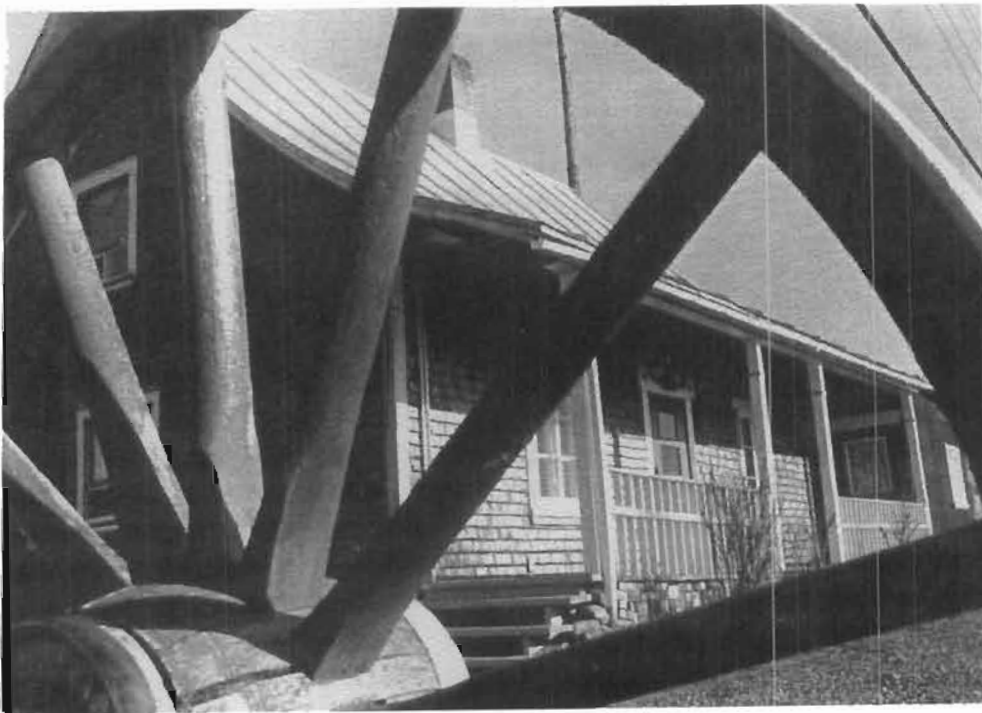
Lizotte Marjolaine



Les parents de Marjolaine: Joseph Lizotte et Simone Michaud



Les petits-enfants de Joseph et de Simone: À l'avant: Johanne et Sylvain À l'arrière: Michel



Cette maison fut construite en 1869 par M. Félix Gagnon. Le carré de la maison a été assemblé avec des chevilles de bois franc. Mon père, Joseph Lizotte, en devenait le propriétaire en 1956 après l'avoir achetée de M. Thomas Pelletier.

Lizotte Paul-Émile et Suzanne Bard



Résidence familiale

Paul-Émile, fils de Albert Lizotte et de Évangéline Briand de Saint-Bruno, est né le 17 juillet 1940.

Sa conjointe Suzanne Bard est née à Chicoutimi le 5 juillet 1944. Son père se nomme Henri et sa mère Georgette.

Paul-Émile commence très tôt à travailler. Il décide de partir vers Van Bruyssel comme bûcheron avec son frère Gilbert. Fatigué de faire ce travail, il part pour Montréal. Il se trouve un emploi chez Renault Canada (Soma) une usine de montage à Saint-Bruno-de-Montarville. Quelques années passent. En 1971, l'usine ferme et il décide de revenir dans le Bas-du-Fleuve à Saint-Philippe-de-Néri où il trouve du travail chez V.S.P. et en 1979 chez Jean Morneau inc.

En 1974, ils décident de s'installer au village de Saint-Bruno en achetant la maison de Mandoza Bernier et ils y demeurent depuis.

Suzanne le suit évidemment vers le Bas-du-Fleuve. Elle travaille à l'hôtel Canada de Saint-Philippe comme cuisinière. Ensuite, c'est le déménagement avec Paul-Émile à Saint-Bruno. De 1974 à aujourd'hui, elle a travaillé pour le club sportif «Les Belles Pistes», le bar Le Pionnier et comme gardienne d'enfants. Comme ils n'ont pas eu d'enfants, ils s'attachent facilement aux enfants de Pauline et de Yvan Lévesque. Suzanne aime bien s'impliquer comme bénévole dans le journal le Trait d'Union, le comité Place aux Aînés et d'autres encore. C'est un passe-temps qui remplit bien ses journées.

Mailloux Roger et Ginette Dionne



1^{re} rangée: Patrick
2^e rangée: Mélanie, Véronique
3^e rangée: Roger et Ginette

Fille de Lucien Dionne et de Simone Lebrun de cette paroisse, je suis née le 28 juillet 1951. Roger, fils de J.-Octave Mailloux et de Clara Chouinard de Saint-Pascal, est né le 11 septembre 1953. Notre mariage eut lieu le 31 août 1974 à Saint-Bruno.

Nous avons résidé à Sainte-Hélène les sept premières années de notre union. Durant cette période, deux enfants sont nées: Véronique le 19 septembre 1978 et Mélanie le 2 juin 1980.

Arrivés à Saint-Bruno, en avril 1981, nous sommes demeurés à loyer, dans la maison de Mesdames Simone et Marie-Ange Migneault, le temps de construire notre logis. Il nous a fallu huit mois pour rendre à terme notre projet. C'est le 9 janvier 1982 que nous y sommes entrés pour y résider.

Le 21 septembre 1984, un troisième enfant, Patrick, est né «le fils tant désiré». Depuis, nous vivons dans un décor naturel entourés d'amis. Nous sommes bien et nos enfants grandissent dans un entourage dynamique.

Bravo aux gens de Saint-Bruno!



La maison familiale

Michaud Jean-Guy et Louise Beaulieu



1^{re} rangée: Marie-Ève, Joanie, Mélanie
2^e rangée: Jean-Guy et Louise

Léo, né le 5 octobre 1905 est le fils de Adélarde Michaud et de Anna Plourde.

Léo a épousé en premières noces, Alma Lévesque, le 23 novembre 1932. Ils ont eu trois enfants:

Françoise, née le 4 octobre 1933 a épousé Réjean Papillon le 2 octobre 1954; celui-ci est décédé le 4 mars 1971. Ils ont eu onze enfants.

Bertrand, né le 15 décembre 1934 a épousé Gemma Desjardins le 1^{er} juin 1957. Ils ont eu (2) enfants.

Grégoire, né le 25 septembre 1936, célibataire, est décédé le 25 avril 1978.

Alma Lévesque est décédée le 20 décembre 1937 à l'âge de 27 ans.

En secondes noces, Léo a épousé Hélène Duval, le 2 octobre 1940. Elle a donné naissance à quatre enfants dont des jumeaux.

Raymond, né le 4 mai 1942, a épousé Clémence Blanchet le 28 juin 1975. Ils ont eu deux enfants.

Ghyslène, née le 4 juillet 1944, a épousé Jean-Yves Ouellet le 27 juin 1971. Ils ont eu deux enfants.

Jean-Paul, né le 19 mars 1947, a épousé Ghyslaine Guy le 16 mai 1970. Ils ont eu trois enfants.

Jean-Guy, né le 19 mars 1947, a épousé Louise Beaulieu le 13 juillet 1974. Ils ont eu trois enfants.

Hélène est décédée le 25 décembre 1984, à l'âge de 72 ans et Léo le 27 février 1992 à l'âge de 86 ans.

Le 13 juillet 1974, l'abbé Sylvio Picard bénissait le mariage de Jean-Guy et de Louise née le 17 avril 1951, fille de Joseph et de Laurette Beaulieu.

De leur union, sont nées trois filles:

Mélanie, le 29 mars 1978

Marie-Ève, le 6 mars 1980

Joanie, le 21 mai 1985.

Jean-Guy exerce le métier d'électricien depuis plus de 20 ans.

Louise a travaillé pendant sept ans comme commis chez Auguste Michaud de Saint-Pascal, ensuite elle consacre plusieurs années à son foyer et à l'éducation de ses enfants. Elle retourne

sur le marché du travail en 1989, comme secrétaire au presbytère de Saint-Bruno.

Pendant les huit premières années de leur mariage, le couple habite un appartement à Saint-Pascal; et c'est au printemps 1982 qu'ils reviennent dans leur paroisse natale et emménagent dans leur maison.

Jean-Guy et Louise sont impliqués dans divers organismes paroissiaux et ils sont fiers et heureux d'habiter à Saint-Bruno.



1^{re} rangée: Raymond, Françoise, Léo, Hélène, Ghyslène, Jean-Guy, Jean-Paul

2^e rangée: Bertrand Absent de la photo: Grégoire

Mignault Paul-Émile et ses ancêtres



Marcelle et Paul-Émile

Je me souviens d'un homme bon et généreux, mon grand-père Thomas.

Fils de Ignace Mignault et de Emma Bérubé de Saint-Pascal, il a épousé Anna, fille de Félix Michaud et de Sophie Paradis de Saint-Bruno.

Leur union a donné naissance à une nombreuse famille de 16 enfants dont six sont vivants aujourd'hui: Claire, Eugénie, Auguste, Antoine, Marie-Rose et Alice; sont décédés: Adélar, Pierre, Joseph, Marie-Anne, Patricia, Marie-Louise, Lucienne, Gérard, Paul et un autre à la naissance.

Pierre, né le 29 juin 1900, a épousé en premières noces, Anita, fille de Léon Pelletier et de Alice Duval de Kamouraska. Je suis né de ce premier mariage, le 23 mars 1924 et j'ai épousé, le 25 juin 1953, Marcelle, née le 8 novembre 1924, fille de Octave Lévesque et de Anna Émond de Saint-Bruno.

Anita, étant décédée en 1924, Pierre épouse en secondes noces Rose-Alice, fille de Auguste Dionne et de Philomène Michaud de Saint-Pascal. Deux enfants sont nés de cette union: Marc, décédé vers un an et demi et Monique.

Rose-Alice décède en 1931 à l'âge de 21 ans. En 1938, Pierre épouse en troisièmes noces, Alma, fille de Joseph Landry et de Céline Gaudreault de Saint-André. Celle-ci, aujourd'hui âgée de 94 ans, vit actuellement à la Villa Saint-Pascal.

Pierre a habité au premier rang, là où je demeure aujourd'hui avec mon épouse Marcelle. Il est décédé le 26 novembre 1976 laissant le souvenir d'un homme qui, avec beaucoup de courage a dû surmonter de nombreuses épreuves.

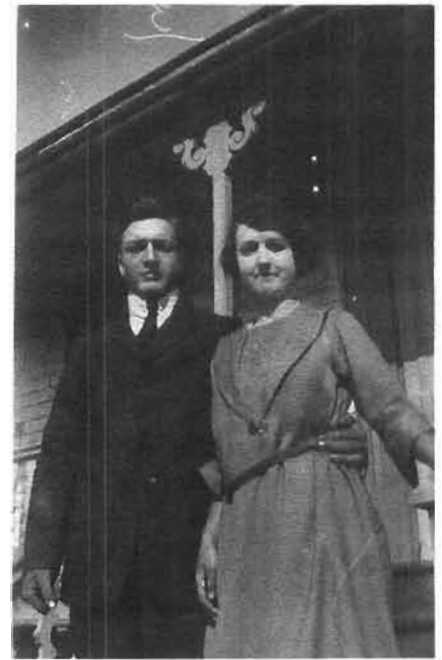
Mon grand-père Thomas a aussi vécu au premier rang, là où habite aujourd'hui la famille de M. Jean-Louis Duval. Il



Anna et Thomas

est décédé en 1949 à l'âge de 78 ans et Anna, en 1950 à l'âge de 72 ans.

Comme tous les valeureux pionniers qui ont contribué à l'épanouissement de notre paroisse, nous pouvons considérer ces ancêtres comme des modèles de vaillance et de courage.



Pierre et Anita

Migneault Gérard et Micheline Dionne

Gérard, fils de Omer Migneault et de Blanche Beaulieu de Saint-Bruno, est né le 16 octobre 1957. Micheline, fille de Paul-Émile Dionne et de Marie-Blanche Landry de Kamouraska, est née le 21 juin 1963.



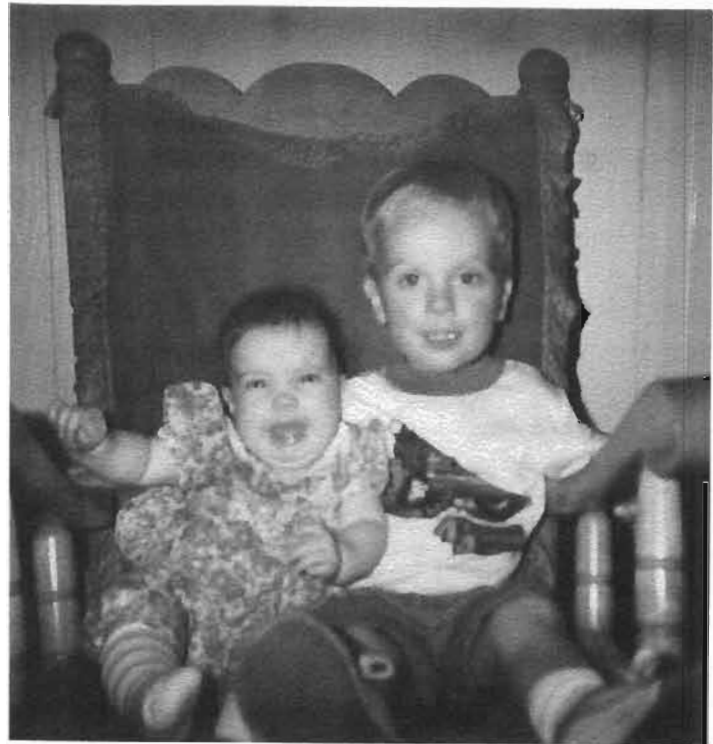
Micheline et Gérard

Ils célèbrent leur mariage le 19 juillet 1986.

De cette union naissent deux enfants:

Dominic, le 11 juillet 1988 et

Julie, le 4 janvier 1991.



Julie et Dominic

Migneault Omer et Blanche Beaulieu



Mariage de Blanche et Omer

Omer, fils de Joseph Migneault et de Alphonsine Chamberland, est né le 2 décembre 1919. Il épouse, le 20 avril 1949, Blanche, fille de Adélaïde Ouellet et de Joseph Beaulieu de St-Hubert.

Prévoyant fonder une famille, Omer acheta un an auparavant, une maison qui deviendra la première résidence des Migneault. Avec son épouse, la belle Blanche, ils décidèrent d'unir leurs forces et d'acheter une terre en 1950. C'est à la fin de cette même année que naquit la première descendante Migneault: Francine.

Malgré le travail acharné sur cette nouvelle terre, la situation économique amena Omer à gagner les chantiers pour la survie de sa petite famille. Pendant ces longues absences, Blanche n'avait pas une mince besogne. Elle devait, à la fois, s'occuper du foyer, des enfants et de la terre qui nourrissait en partie la famille.



Blanche et Omer sur leur terre

À travers les départs répétés d'Omer, plusieurs enfants naissent: Françoise en 1952, Michel en 1953, Julien en 1954, André en 1956, Gérard en 1957, Germaine en 1961, Thérèse en 1963 et la cadette Martine en 1965. Avec cette nombreuse famille, la résidence des Migneault devient très vite

exiguë. C'est pourquoi ils décidèrent d'en construire une nouvelle en 1963.



Première résidence des Migneault

Omer, en plus de travailler dans le bois, aimait le travailler. Il commença à fabriquer «des petits couteaux à patates», comme il les appelait si bien. Cela lui faisait un bon passe-temps et un petit revenu. Plusieurs milliers de petits couteaux se sont retrouvés dans les foyers et s'y retrouvent encore, car il en confectionne toujours.

Blanche et Omer ont eu, en avril 1991, 42 années de vie commune et dix petits-enfants.

Migneault Robert et sa famille



Sur cette photo, nous reconnaissons Léon dans son magasin.

Né le 26 mai 1891, Léon, fils de Phydime Migneault et de Arthémise Roy de Saint-Pascal, avait trois frères et une soeur soit: Donat, Phydime J^r, Joseph et Mériilda.

Léon s'est marié en 1918, en l'église de Saint-Bruno, à Joséphine Deschênes de Saint-Bruno. De cette union naquirent cinq enfants, trois filles et deux garçons: Ludger, Thérèse, Jeannine, Claude et Laurette.

Installé à Saint-Bruno, Léon opéra, pendant quelques années, un petit commerce à l'extérieur du village, à mi-chemin vers Saint-Pascal.

C'est vers 1926, qu'il acquit le magasin général du village. Malgré la mort de Joséphine en 1942, Léon continua, avec l'aide de ses enfants, d'opérer son commerce avec jovialité et ne ratait jamais l'occasion de jouer un bon tour.

Lorsqu'il décéda en 1969, son fils Claude continua l'exploitation du commerce qu'il vendit six mois plus tard.

Ce dernier épousa en 1955, Marie, fille de Euclide Lajoie et de Laura Paradis de Saint-Bruno. Claude et Marie sont parents de cinq enfants: Josette, Dominique, Charles, Robert et Stéphane, et grands-parents de quatre petits-enfants: Adam, Ariane, Chanel et Anaïs.

Étant établi à Saint-Bruno, Claude commerçait le bois et travaillait comme camionneur. Il fit aussi l'entretien des chemins d'hiver pendant plusieurs années.

La famille ayant déménagé à Saint-Pascal en 1985, Robert revient s'installer à Saint-Bruno en 1990.



Charles, Claude, Marie, Robert, Josette, Stéphane, Dominique Photo datant de 1980

Minville Antoine et Yvette Tardif



Yvette et Antoine

Antoine, né à Grande-Vallée, fils de Achille Minville, pêcheur de morue, demeure en Gaspésie jusqu'à l'âge de 18 ans, puis vient travailler au moulin à scie de Rivière-Manie.

Il se marie avec Yvette, fille de Alfred Tardif, défricheur de Rivière-Manie.

De cette union naissent six enfants: Cécile, Brigitte, Gertrude, Thérèse, Augustin et Françoise.

C'est à Rivière-Manie qu'il élève sa famille et y demeure jusqu'à la fermeture du «Village». Il travaille comme garde-feu et prend sa retraite à 67 ans. Il réside par la suite dans une maison qu'il achète au village de Saint-Bruno.

Avant son décès en 1991, il occupait son temps à jardiner et à aider son fils au magasin général.



1^{re} rangée: Antoine, Françoise et Yvette
2^e rangée: Cécile, Brigitte, Augustin, Gertrude et Thérèse

Minville Augustin et Gaétane Soucy



Augustin et Gaétane

Le 30 août 1991, son fils Alain épouse Guylaine, fille de François Dionne et de Louiselle Landry de Saint-Bruno et va demeurer à Gatineau. Martin étudie à l'Université de Montréal.



Martin

Augustin, fils de Antoine Minville (décédé le 25 janvier 1991) et de Yvette Tardif, est né à Rivière-Manie le 1^{er} janvier 1939 et y demeure jusqu'à 18 ans.

En 1957, il part travailler à Montréal comme mécanicien et il épouse le 3 juin 1961 Gaétane, fille de Aldas Soucy et de Antoinette Parent, de Québec.

De cette union naissent deux garçons: Alain, le 6 juin 1964 et Martin, le 7 novembre 1969.

En 1979, Augustin revient s'installer à Saint-Bruno et achète le magasin général qu'il opère avec sa femme et ses deux fils jusqu'en 1991. Il vend le commerce à Réginald Dionne et achète une maison à Saint-Roch-des-Aulnaies.



Alain et Guylaine

Morin Aimé et Marguerite Gagné



Aimé et Marguerite

Première famille de Morin à résider à Saint-Bruno.

Marguerite est née le 5 janvier 1927 à Saint-Bruno et Aimé le 5 avril 1927 à Saint-Eusèbe.

Ils unissent leur vie le 23 août 1951 à Saint-Bruno.

De cette union naissent six enfants:

Denis, né à Amos le 11 janvier 1954 épouse Chantal Moreau de Saint-Joseph le 2 juin 1979. Ils résident aujourd'hui à Rivière-du-Loup et sont propriétaires d'un commerce. Ils sont les parents de Martine (1980-10-10) et de Francis (1983-11-13).

Mario, né le 3 janvier 1958, est le seul enfant résidant à Saint-Bruno. Il exerce le métier de soudeur à l'arc chez Bombardier à La Pocatière.

Lyne, née le 26 décembre 1958, est adjointe administrative.

Guylaine, née le 4 juillet 1960, est agente de développement.

Johanne, née le 19 février 1967, est préposée au secrétariat.

Toutes les trois résident à Québec.

Claudine, enseignante, née le 1^{er} novembre 1961, a épousé Pierre Gagné, le 18 mai 1985. Ils sont les parents de Pierre-Olivier. Après quelques années à Saint-Bruno, ils déménagent à Saint-Jean-Chrysostome.

Retraités depuis 1987, Marguerite et Aimé occupent leur temps disponible en faisant du bénévolat dans différents organismes du milieu.

Aimé, après avoir œuvré à peu près dans tous les organismes de la paroisse, fut sacristain de 1980 à 1991.

Chevalier de Colomb depuis 1966, il occupe la fonction de secrétaire-archiviste.

Marguerite fait partie des Fermières, du comité des Aînés, des Femmes Chrétiennes, de l'Âge d'Or et du comité de bénévoles.

La famille Morin se joint à tous pour souhaiter un joyeux centenaire.



1^{re} rangée: Johanne, Aimé, Marguerite, Denis
2^e rangée: Claudine, Lyne, Mario, Guylaine

Nadeau Pierre et Rose-Alma Lizotte



Pierre et Rose-Alma lors de leurs noces d'or

Pierre, fils de Marie Paradis et de Xavier Nadeau, naît le 13 août 1909. Il est le 4^e d'une famille de dix enfants.

À l'âge de 17 ans, il commence à travailler dans les chantiers à La Pointe, à Rivière-Manie et au Lac de l'Est. De 1928 à 1931, il est à l'emploi du Canadien National. En 1934, il acquiert une beurrerie qu'il opère pendant deux ans. Elle est située au sud du magasin général de M. Léon Migneault. M. Ernest Bernier y fait le beurre.

Le 7 février 1934, il épouse Rose-Alma Lizotte, née le 31 octobre 1914. Elle est la 9^e d'une famille de douze enfants. Sa mère Arthémise Ouellet et son père Joseph Lizotte sont originaires de cette paroisse. De leur union naissent cinq enfants: Solange, Marielle, Gilles, Chantal et France.

Étant assez actif, en 1935, Pierre ouvre une petite épicerie dans la maison de son frère François (chez M. Gérard Émond présentement).

Pendant plusieurs années, Pierre cultive la terre ayant appartenu à son père, dans le 4^e rang de Saint-Bruno (chez M. Lucien Dionne aujourd'hui). Il fait aussi le commerce des animaux de la ferme, toujours supporté par son épouse car, pendant les hivers 1937 à 1944, il travaille dans les chantiers et elle doit s'occuper de la besogne. Ils déménagent sept fois, toujours dans Saint-Bruno, avant de s'installer définitivement au village où ils demeurent depuis 1956.

Ils aiment bien gâter leurs dix petits-enfants et leur arrière petit-fils. L'oubli de soi, la simplicité, la générosité et l'honnêteté sont des valeurs qu'ils vécurent pleinement et qu'ils vivent encore.

En 1994, ils célébreront leur 60^e anniversaire de mariage. Nous leur souhaitons beaucoup de bonheur.



La maison familiale

Ouellet Bruno et Suzanne Deschênes



Bruno et Suzanne lors de leur mariage le 13 juin 1959

Bruno, fils de Désiré Ouellet et de Marie Charest, petit-fils de Théodore Ouellet et de Arthémise Bernier, est né le 4 septembre 1935 à Saint-Bruno.

Son père et son grand-père sont aussi né dans la même maison.

Le 13 juin 1959, Bruno se marie avec Suzanne, fille de Gérard Deschênes et de Marie Pelletier. Suzanne est née le 4 mars 1942 à Saint-Bruno.

De cette union, naissent deux enfants: Claude, le 2 décembre 1960 et André le 2 mai 1962. Trois petits-enfants: Jessica, Stéphanie et Marie-Andrée enrichissent la famille.



Jessica et Stéphanie, filles de André

En août 1961, Désiré lègue à Bruno, la maison paternelle et la ferme. Bruno demeurera cultivateur jusqu'en 1970. Après quoi, il se dirige vers le domaine forestier.

Aujourd'hui, Bruno et Suzanne vivent encore dans cette maison qui est l'une ou sinon la plus vieille maison du rang de la Croix.

Les enfants Claude et André vivent à Laval avec leur propre petite famille.



1^{re} rangée, en haut: Bruno Ouellet, Pauline Chamberland, Albert Ouellet, Pauline Ouellet, Gisèle Dionné, Marcel Ouellet, Rolande, René, Géraldine Massé et Lionel Ouellet
2^e rangée en bas: Paul Ouellet, Rita Briand, Désiré Ouellet, Lucie, Roland, Marie Charest, Ovide Ouellet et Yvette Lapointe

Ouellet Pamphile



Joseph Ouellet, époux en premières nocés de Lucienne Lebrun et en secondes nocés de Juliette Biron

Par un beau matin d'automne, soit le 28 octobre 1902, Adélaré Ouellet, 23 ans et Léda Lévesque, 20 ans, s'unissent pour fonder un foyer. De ce mariage naissent Mary le 14 juin 1905 et Joseph le 21 juillet 1911.

Plusieurs années passent; Joseph décide de fonder sa famille lui aussi. Il épouse Lucienne Lebrun le 31 juillet 1935. Quelques temps plus tard, ils accueillent Monique, le 21 mai 1936 et Agathe, le 11 janvier 1938. Par la suite, deux garçons viennent compléter la petite famille, soit: Denis, le 16 avril 1939 et Pamphile, le 31 décembre 1940.



Lucienne Lebrun, première épouse de Joseph Ouellet

Plus tard, tous les quatre ont le goût de fonder leur famille respective ajoutant 15 petits-enfants venus égayer la famille Ouellet.

Monique donne naissance à deux garçons et trois filles: Alain, Lyse, Huguette, Lucie et Jacques. Agathe donne la vie à: Lyne, Daniel et Patrick.

Denis engendre ses deux garçons: André et Alain.

Pamphile vient terminer la descendance avec ses cinq enfants: Yves, Marie-Claude, Hélène, Isabelle (décédée) et Véronique.

Ainsi, la continuité de la famille Ouellet pourra se faire, car ses arrière-petits-enfants la feront grandir.



Léda et Adélaré

Ouellet Raymond et Marie Lizotte



Marie et Raymond

Raymond, fils de Joseph Ouellet et de Rosanna Lavoie, est né à Saint-Gabriel, le 10 mars 1923.

Marie, fille de Joseph Lizotte et de Arthémise Ouellet, est née le 1^{er} octobre 1920.

Ils célèbrent leur mariage le 30 septembre 1944.

De cette union naissent trois enfants: Viateur, France, Maryse. On compte dans cette famille trois petits-enfants.

Après leur mariage, ils vécurent quelques mois à Saint-Gabriel pour ensuite s'installer à Saint-Bruno. Raymond devint bûcheron pendant quelques années et en 1954, ils s'achètent une ferme où ils vivront pendant trois ans. Et enfin, ils demeurèrent au rang de la Croix de 1958 à 1970. Raymond devint contremaître à la Vulcanisation de Saint-Pascal. Il est décédé en août 1970. Un an plus tard, Marie vendit sa maison pour aller s'établir au village et y demeure toujours.

Paradis Daniel et Ginette Paradis



La maison familiale vers les années 1930

En 1930, Ludger épouse Germaine Paradis, fille de Joseph Paradis et de Alice Bouchard. De cette union naissent également sept enfants: Jeannine, Lucie, Andrée, Florence (décédée), Louisette, Daniel et Rose-Anne.

En mars 1973, Daniel prend la relève de la ferme.

Le 16 juin 1973, Daniel épouse Ginette, fille de Léon Paradis et de Jeanne d'Arc Pelletier. Naissent de cette union, trois enfants: Jacinthe, le 1^{er} avril 1974, Yvan, le 9 février 1978 et Francis, le 17 juin 1981.

Aujourd'hui Daniel est de la 4^e génération. Il cultive et vit de sa ferme tandis que son épouse est à ses côtés comme agricultrice et reine du foyer.



La maison rénovée en 1983

Au début en 1895, Joseph Paradis acheta cette ferme, située au 1^{er} rang de Saint-Bruno. Par la suite, Joseph donna la ferme à Arsène, son fils, qui a été marié en premières noces avec dame Anna Landry. De cette union naquirent sept enfants: Lydia, Élizabeth, Antoine, Gérard, Ludger, Lucien et Robert.

Ensuite, Arsène se remaria en secondes noces avec Sévérine Imbeau. Il décéda à l'âge de 98 ans et 5 mois. Il fut emporté par une grosse grippe...



1^{re} rangée: Francis 2^e rangée: Ginette et Yvan 3^e rangée: Jacinthe et Daniel

Que cette année du centenaire de notre paroisse soit une année d'amour, de paix et de fraternité entre nous tous gens de Saint-Bruno...

Bon centenaire à tous!

Paradis Guy, ptre



Debout: Françoise (de Dorval), Gaston (de Ste-Foy: 3 enfants et 2 petits-enfants), Guy Plamondon (époux de Ghislaine), Réjean (de Saint-Pascal: 3 enfants et 1 petit-enfant), Guy (de Saint-Bruno)
Assis: Monique Pelletier (épouse de Réjean), maman Éva Pelletier, papa Polydore Paradis
Devant: Ghislaine (de Laval: 2 enfants et 1 petit-enfant), Denyse Martel (épouse de Gaston)

Heureux et fier d'être avec vous depuis 1989, sans être natif de Saint-Bruno, c'est avec joie que je vous présente ma famille. Elle s'associe à moi pour souhaiter à la population actuelle de Saint-Bruno et aux anciennes et anciens, de très belles célébrations du centenaire et un avenir riche de réalisations et de bonheur.

Et, permettez que je vous présente aussi la beurrerie de Saint-Pascal (située près de la gare et de l'Hôtel Victoria, où papa fut fabricant de beurre durant 35 ans (1932-67). C'est là que fut vécue la plus grande période de vie familiale; nous logions à l'étage supérieur. C'est là aussi où Réjean (1940) et moi (1943) sommes nés.

Enfin, une note familiale... en association avec l'histoire de Saint-Bruno: Papa, avant d'être fabricant de beurre de métier, fut journalier; et, à cette époque, il travailla à titre de «journalier à la maintenance» et de «huilleur» au moulin de Rivière-Marie en 1923.



La beurrerie

Paradis Léon et Jeanne d'Arc Pelletier



Léon et Jeanne D'Arc, lors de leur mariage le 26 août 1950

avec l'aide du «prêt agricole» achète la ferme familiale, alors considérée «ferme laitière». Depuis le début des années 80, Léon et son fils Alfred se spécialisent dans l'élevage des animaux de boucherie.



Maison de Alphonse Paradis vers les années 1940

Léon, fils de Alphonse Paradis et de Marie-Louise Lévesque, né à Saint-Bruno le 25 février 1922, épouse, le 26 août 1950, Jeanne d'Arc, fille de Damase Pelletier et de Mary Potvin, aussi de Saint-Bruno.

Trois enfants naissent de cette union: Alfred, le 13 août 1951, Ginette, le 16 avril 1953 et Diane, le 9 janvier 1955.

Jusqu'en 1950, Léon demeure sur la ferme familiale pour aider son père.

En 1952, il décide d'aller tenter sa chance du côté de l'Abitibi; on fait alors beaucoup de propagande dans le but d'inciter les gens à aller s'établir sur des lots comme colons-défricheurs. Il y reste pendant 18 mois. La tâche étant extrêmement difficile et le travail si peu rémunérateur, Léon décide de se rendre à Montréal où pendant neuf ans (de 1953 à 1962), il travaille comme débardeur à la Canada Steamship.

En 1964, désireux de revenir à la terre, Léon,



En 1964, désireux de revenir à la terre, Léon, avec l'aide de son épouse Jeanne d'Arc, femme vaillante et courageuse, parfaite ménagère qui a toujours su donner à sa famille le meilleur d'elle-même.

Ils sont aujourd'hui les heureux grands-parents de six petits-enfants.

Pelletier Claude et Chantal Nadeau



Chantal et Claude

Claude, né le 11 juillet 1944, est le fils de Madeleine Briand et de Alfred Pelletier, natifs de cette paroisse. Le couple eut cinq enfants: Gisèle, Henri, Paul, Claude et Gaston.

Le 29 octobre 1966, Claude épouse Chantal, née le 19 octobre 1945, fille de Rose-Alma Lizotte et de Pierre Nadeau de cette paroisse. Ils demeurent pendant huit ans dans la maison achetée de M. Jules Dionne (chez Jean-Paul Langlois présentement). Ils déménagent dans leur résidence actuelle en 1975.

De leur union naissent deux enfants: Denis, le 21 mai 1969 et Anie, le 4 novembre 1971. Après avoir terminé leurs études collégiales, l'un travaille comme technicien en géodésie et l'autre comme infirmière.

C'est ainsi que la famille de Alfred Pelletier s'est agrandie de treize petits-enfants et de trois arrière-petits-fils.

À seize ans, Claude débute sur le marché du travail comme bûcheron en Abitibi. De 1962 à 1969, il travaille comme journalier et comme soudeur pour le Canadien National. Pendant trois autres années, il est employé pour Moto Ski à La Pocatière. De 1973 à 1976, il travaille sur la construction. Depuis 1977, il est à l'emploi de Bombardier à La Pocatière.

Après son cours secondaire, Chantal poursuit ses études à l'École Normale de Saint-Pascal pour obtenir son brevet d'enseignement. En 1964, elle fait ses premiers pas dans l'enseignement à l'école du village de Saint-Bruno. En cette année du centenaire, elle compte maintenant 29 années de service à la même école.

Pendant plusieurs années, Claude fut bénévole pour Action Chômage Kamouraska inc. En 1990, il devient l'un des 23 membres fondateurs du Club Lions de Saint-Bruno.

Bon centenaire à toutes et tous!



Anie et Denis

Pelletier Eugène et Éva Dionne



Eva et Eugène

Eugène, fils de Joseph Pelletier et de Virginie Dionne, est né le 17 décembre 1897.

Éva Dionne, fille de Joseph-Jules Dionne et de Anna Pelletier, est née le 22 janvier 1905.

Ces deux paroissiens de Saint-Bruno se sont unis le 24 juin 1924.

De cette union naissent six garçons: Pierre, Paul-Émile, Maurice, Jean-Marie, Réjean, Jean-Charles et cinq filles: Madeleine, Marie-Ange, Rachel, Réjeanne, Ghislaine.

Leurs enfants leur ont donné 23 petits-enfants et dix arrière-petits-enfants.

Après leur mariage, ils demeurent deux ans au 4^e rang chez le père d'Eugène. En 1926, ils achètent une maison au village. Eugène étant décédé en 1963, Eva continue à demeurer dans sa maison durant les mois d'été alors que le reste de l'année, elle va habiter chez sa fille Ghislaine à Ville de Laval.

Tous deux ont passé une belle vie ensemble et Eva est encore heureuse avec ses enfants qui le lui rendent bien.

Que ce centenaire en soit un d'amour et de fraternité, et que, grâce à la relève, la paroisse connaisse un avenir des plus prometteurs!



La maison familiale

Pelletier Lionel et Marie-Anna Dionne



Lionel et Marie-Anna

Lionel, fils de Aurélius Pelletier et de Élise Caron, vit le jour le 13 octobre 1913.

Marie-Anna, fille de Joseph-Jules Dionne et de Anna Pelletier, est née le 2 août 1912.

Lionel et Marie-Anna décident d'unir leur destinée le 10 janvier 1938. De cette union naissent cinq enfants: Blandine, décédée en juin 1989, Huguette, Rodrigue, Jocelyne et Donald. Deux petits-fils forment la deuxième génération de Lionel Pelletier.

Les premières années de leur mariage furent vécues chez le grand-père Dionne dans le 4^e rang.

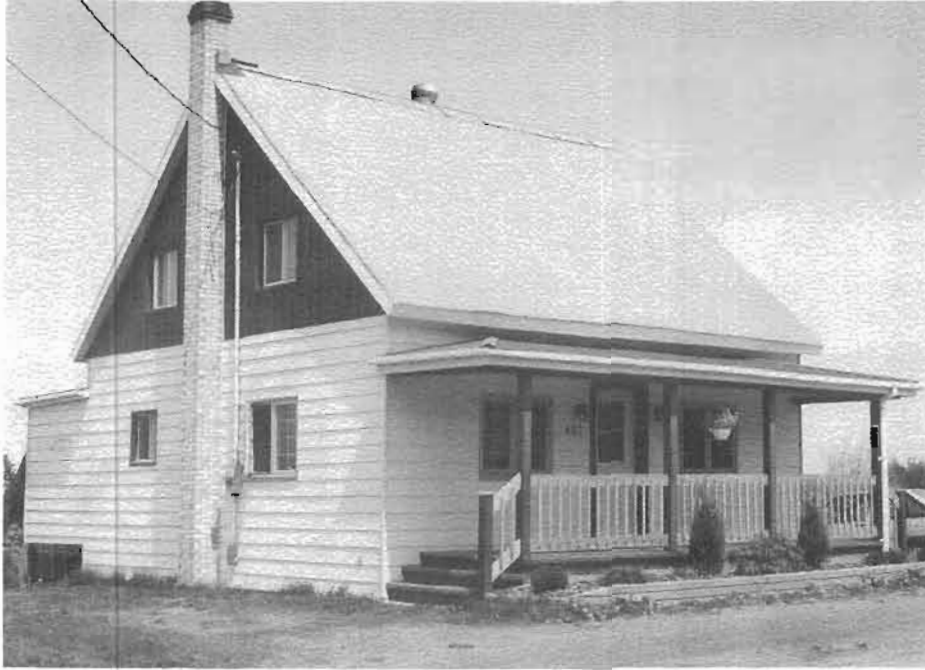
Ils font l'acquisition d'une maison au village et la famille y habite depuis 41 ans.

Comme plusieurs de ses concitoyens, Lionel dut s'exiler pour aller travailler; c'est ainsi qu'il connut les chantiers de Saint-Bruno et de l'Abitibi. Il décède en septembre 1977; il était alors à l'emploi du ministère des Transports à Saint-Pascal.



La maison familiale

Pelletier Marc et ses ancêtres



Maison paternelle

Charles-Eugène Pelletier, cultivateur, épouse Marie-Rose Rivard de Saint-Pascal, le 22 juillet 1942. De cette union naissent deux enfants: Jeanne et Jean-Noël.

Après le décès de Marie-Rose, Charles-Eugène convole en secondes noces avec Marie-Ange Michaud de Saint-Éleuthère, le 26 août 1950. De cette deuxième union naissent sept enfants: Nicole, Suzanne, Francine, Rosaire, Ginette, Céline et Marc.

Charles-Eugène prend possession de la résidence paternelle lors de son premier mariage; il exerce le métier de cultivateur plusieurs années durant.

Les années passent et les enfants entrent dans la vie des Pelletier un à un presque à tous les ans. Puis comme de raison, après avoir grandi et obtenu «l'âge de raison», ces derniers quittent chacun leur tour la maison pour fonder leur propre foyer. Ces nombreux mariages ont permis à Charles-Eugène et Marie-Ange d'être grands-parents à huit reprises: Jeanne et Gilbert Lizotte donnent naissance à Martine et à Louise; Jean-Noël et Janyne Beaulieu ont un garçon du nom de Stéphane; Suzanne et Gérald Leblanc ont aussi un garçon prénommé Guy; Pascal et Sébastien naissent de l'union de Ginette et de Jean-Claude Gagné; Éric et David ont vu le jour de l'union de Céline et de Jacques Lebrun.

En 1987, Marc, le seul demeurant encore à la maison, prend possession du bien familial. Il garde ses parents sous son toit.

De la famille Pelletier, outre le décès de la première épouse de Charles-Eugène, il faut aussi regretter le départ de Jean-Noël (12 février 1973) et de Charles-Eugène (19 mars 1990).

Pelletier Roger et Louise Rivard



Roger et Louise

Roger, fils de Joseph Pelletier et de Doris Rousseau de Saint-Bruno, est né le 3 décembre 1954. Roger est l'aîné d'une famille de deux enfants; sa soeur Chantal est née le 17 novembre 1958.

Louise, fille de Louis Rivard et de Cécile Pelletier de Saint-Pascal, est née le 7 octobre 1957. Elle est la dernière d'une famille de quatre enfants, dont trois garçons. Roland, Charles et Maurice.

Roger et Louise célèbrent leur mariage le 3 septembre 1977.

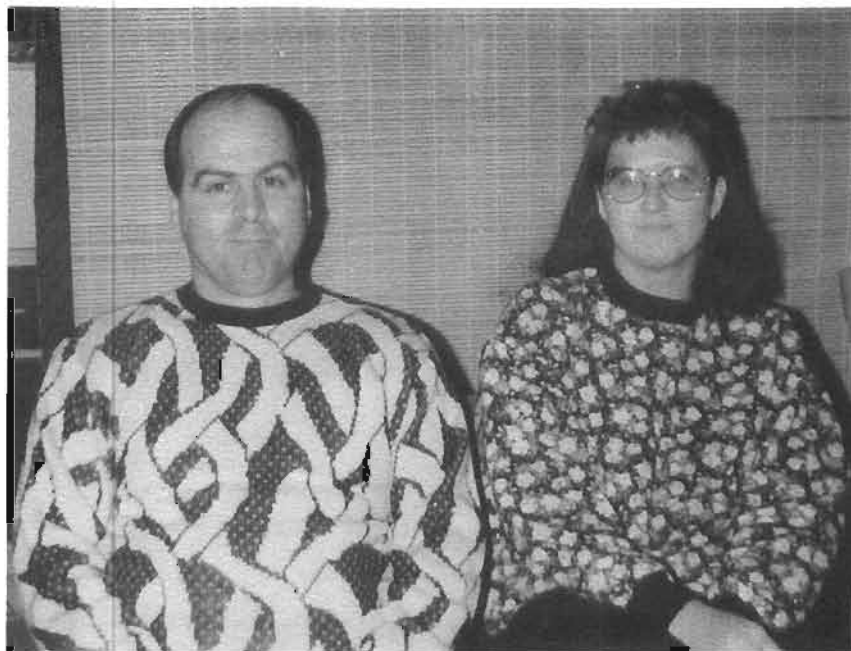
De cette union est né leur fils Robin, le 16 janvier 1980.

Le 9 juin 1979, environ 2 ans après leur mariage, ils achètent une maison, construite en 1945, située sur la rue de l'Église, dans le village de Saint-Bruno. Roger est journalier et menuisier à ses heures, car c'est lui qui fait les réparations de leur maison. Son épouse Louise, secrétaire, remplit son rôle de mère de famille.



Robin

Pelletier Rosaire et Réjeanne Anctil



Rosaire et Réjeanne

Je suis le fils de Charles-Eugène (Charly) Pelletier et de Marie-Ange Michaud. Né à Saint-Bruno le 17 juillet 1955, je suis le sixième d'une famille de neuf enfants. J'ai fait mes études primaires à la petite école du rang de la Croix et mes études secondaires à Saint-Pascal.

J'ai commencé à travailler comme journalier à l'âge de 17 ans à la Vulcanisation de St-Pascal. Et par la suite comme tailleur de cuir chez Gilles Frève à Saint-Pascal. Ensuite, je suis parti au loin pendant deux ans à la mine de Mont-Wright. Après, je suis revenu et j'ai travaillé pour Jacques Poulin Vulcanisation pendant trois ans.

En 1980, je suis parti à Montréal pour travailler comme installateur de piscines à la compagnie Trévi Inc. de Laval. Mais entre-temps, en 1982, j'ai rencontré une jeune fille de Mont-Carmel, Réjeanne Anctil. Et depuis 1984, nous habitons ensemble. Nous avons vécu trois ans à Laval. En décembre 1987, nous sommes revenus à Saint-Bruno et avons acheté dans le rang de la Croix, une maison que nous habitons depuis.



La résidence de Rosaire et Réjeanne

Plourde Blanche, Stella et Valère



Albertine et Alphée

Octave, né en 1850 s'est marié à Sara St-Jean. Ils débutent leur vie commune dans le 4^e rang, du côté ouest, à Saint-Bruno où ils demeurent pendant un an. Par la suite, ils habitent durant deux ans aux États-Unis dans la région de Nashua. En 1896, ils achètent d'une dame Thiboutot, au 5^e rang de Saint-Bruno, le lot n^o 33.

Notre grand-père y vécut jusqu'à sa mort en 1913. Notre grand-mère Plourde vécut jusqu'en 1935.

Alphée, notre père, s'est marié en 1911 avec Albertine, fille de Phydime Émond et de Anne Lévesque. De cette union sont nés 14 enfants dont neuf encore vivants: Aldéa, Simone, Lucien, Rollande, Blanche, Carmelle, Valère, Stella et Rodrigue.

Ils vécurent au 5^e rang sur leur petite terre pendant 52 ans. Notre mère décéda le 13 août 1963 et notre père la suivit le 26 octobre 1979.

Nous, les descendants, avons vécu au 5^e rang jusqu'en 1986. Au mois de novembre, nous sommes déménagés au 309, rue de l'Église au village de Saint-Bruno.



À l'avant: Valère, Carmelle et René Lévesque
À l'arrière: Rodrigue, Blanche, Simone, Aldéa, Rollande, Stella et Lucien

Rivard Lise



1^{re} rangée: Nicolas 2^e rangée: Martin et Lise

J'ai connu la plupart des gens de Saint-Bruno alors que je travaillais à l'épicerie de mon père, Maurice Rivard, de juin 1969 à juillet 1979, aujourd'hui: «Marché Réginald Dionne inc.». J'ai pu apprécier les qualités d'accueil, de fraternité, d'amitié qui animent les gens de notre paroisse.

Aujourd'hui, je me suis intégrée dans cette belle communauté avec mes deux garçons: Martin (81-03-24) et Nicolas (85-01-11). Nous sommes tous trois fiers d'être des citoyens de Saint-Bruno.

À tous et toutes, chacun et chacune, bienvenue parmi nous pour célébrer notre centenaire dans la joie et le bonheur de nous retrouver!



Lise, à son travail, à l'épicerie de son père

Rivard Maurice et Irène Plourde

«... qu'hier n'est que le souvenir d'aujourd'hui, que demain n'en est que le rêve.» Khalil Gibran - le prophète.

Il était une fois...

En l'an 1969, le 15^e jour de juillet, Sieur Maurice Rivard «débarque» à Saint-Bruno, en provenance d'une paroisse voisine: Mont-Carmel. Sieur Rivard est accompagné de sa dame Irène Plourde et de leurs six enfants. Maurice n'arrive pas en terre inconnue puisqu'il y a longtemps assuré la livraison pour la Coop de Mont-Carmel. Irène connaît aussi Saint-Bruno pour y avoir enseigné aux adultes durant l'hiver 1967. Maurice prend alors possession de l'épicerie du village achetée de Sieur Claude Migneault. La famille y demeure de 1969 à 1979... moment de la vente à Sieur Augustin Minville. De juillet 1979 à juin 1980, la famille prend logis à Saint-Pascal, le temps «d'ériger» sa nouvelle résidence au 103, route du Petit Moulin.

Les gens heureux n'ont pas d'histoire...



Gaétan, né le 1957-10-06, décédé le 1979-12-22, suite à un accident d'automobile

◀ Le malheur frappe à deux reprises... ▶

La famille se compose présentement de:

- Irène (1927-01-06), mariée à Maurice le 16 juin 1948. Celui-ci décède en 1983.
- Aline (1950-05-31), mariée à Claude Dubé, réside à Rivière-du-Loup, deux enfants: Geneviève (1979) et Myriam (1981).
- Lise (1951-05-08) demeure à Saint-Bruno, deux garçons: Martin (1981) et Nicolas (1985).
- Réjean (1953-03-18) et son épouse Aline Lebrun. Ce dernier a hérité du goût de son père pour le commerce et perpétue le travail qu'il lui a appris, au Provigo «Alimentation Dubé Rivard inc.» de Saint-Pascal dont il est propriétaire.



Maurice, né le 1923-09-15, décédé le 1983-10-22, «à qui le coeur refusait de battre au rythme du nôtre»



À l'avant: Claudette, Irène et Lise 2^e rangée: Aline, Michelle À l'arrière: Réjean

- Michelle, mariée à Rémi Tardif, quatre filles: Caroline (1980), Josiane (1983), Mélissa (1984) et Marilyne (1990). Ils habitent à Rivière-du-Loup.
- Claudette (1955-11-10) a acquis la propriété familiale en septembre 1991 et y demeure avec sa mère. Pharmacienne depuis 1978, elle exerce à Saint-Pascal à la pharmacie Blanchet depuis ce temps. Elle y est actionnaire depuis 1989.

«Et permettez au jour présent d'embrasser le passé avec ses souvenirs et le futur avec ses aspirations.» Khalil Gibran - le prophète.

Tardif Mandoza et Lucienne Lafrance



Étienne et son épouse Amanda devant leur maison

En mai 1917, Étienne, fils de Michel Tardif et de Pétronille Lebrun et son épouse Amanda, fille de Arsène Bernier et de Clara Lebrun, arrivent à Saint-Bruno accompagnés de leurs deux enfants: Antonio et Albert.

Installée à sa résidence située au 40 route du Petit Moulin, la famille s'enrichit de treize autres enfants: Lucia, Mandoza, Alexina, Cécile, Thérèse, Rita, Lionel, Germaine, Rémi, Conrad, Monique, Rachel et Rose-Alice. Lionel et Rémi décèdent en bas âge. Étienne et Amanda élèvent courageusement leurs treize enfants dans «le temps de la crise»; tâche qui n'était pas facile.

Mandoza, né le 25 avril 1919, hérite de la ferme familiale. Le 3 janvier 1952, il épouse Lucienne Lafrance, fille de Joseph et de Anna-Marie Charest de Sainte-Hélène.

De leur union naît Rémi, le 27 janvier 1954, qui fait la joie de ses parents. Après ses études, Rémi travaille comme technicien de la faune. Le 15 avril 1979, il épouse Michelle, fille de Maurice Rivard et de Irène Plourde de Saint-Bruno.

Lucienne et Mandoza sont fiers et heureux de leur petite famille: Rémi, Michelle et leurs quatre petits-enfants: Caroline (1980-06-02), Josiane (1983-02-17), Mélissa (1984-09-23) et Marilynne (1990-06-04). Pour eux, leurs petites-filles sont leur plus grande richesse.



Lucienne et Mandoza devant leur résidence familiale située au 40 route du Petit Moulin (1991)



1^{re} rangée: Marilynne, Caroline, Mélissa et Josiane
2^e rangée: Rémi, Michelle, Lucienne et Mandoza

Thériault André et Murielle Charest



Joséphine et Joseph-Louis

Joseph-Louis Thériault arriva à Saint-Bruno à l'âge de huit ans. Sa famille à l'époque avait fait un séjour de quelques années aux États-Unis parce que là-bas, il y avait de l'ouvrage en abondance et les salaires étaient plus intéressants. Tout le monde travaillait, même les jeunes dans des manufactures de textile, de tabac et dans bien d'autres domaines.

À leur arrivée à Saint-Bruno, ils se sont installés sur une terre dans le rang Sainte-Barbe. Dans ce temps-là, chaque famille avait sa petite ferme et on y vivait des produits de la terre. Les enfants devenus grands, certains se sont installés aux États-Unis, d'autres au Nouveau-Brunswick et certains même dans le rang qui les a vus naître.

Joseph-Louis s'est établi sur la terre paternelle et a gardé ses parents avec lui, comme il était de coutume à ce moment-là. Il épousa, le 31 juillet 1935, Joséphine Aubé. Sept enfants sont nés de cette union: Paul-Émile, Marie-Jeanne, Madeleine, Marie-Rose, Marcel (décédé en 1972 à l'âge de 28 ans), André et Suzanne. Ceux-ci se sont mariés et ont fondé à leur tour une famille, sauf Suzanne.

André demeure sur le bien paternel. Il épouse Murielle Charest de Saint-Germain, le 10 mai 1969. Leur famille se compose de deux filles: Nancy et France. La première étudie en droit, et l'autre en lettres et langues.



1^{re} rangée: France, Nancy
2^e rangée: Murielle et André



1^{re} rangée: André et Marcel 2^e rangée: Madeleine, Marie-Rose, Marie-Jeanne, Paul-Émile En médaillon: Suzanne

Thériault Benoît et Rolande Roussel



Benoît est le fils de Louis (Pit) Thériault et de Anna Dionne de Saint-Bruno.

Rolande est la fille de Louis Roussel et de Bernadette Gendreau de Mont-Carmel, maintenant de Sainte-Perpétue.

Leur mariage fut célébré le 29 septembre 1962.

De ce mariage naissent quatre enfants: Sophie en 1965, mariée à Denis St-Pierre, le 25 août 1984, a deux enfants: Kaven 1986 et Tracy 1990; Mylène en 1966, mariée à Pierre Castonguay, son fils Karl est né en 1989; Robin en 1968 (Nathalie Thériault) et Manon en 1972 (André Caron).

Benoît est décédé accidentellement le 20 août 1973 à l'âge de 35 ans et 9 mois.



1^{re} rangée: Kaven, Tracy et Karl

2^e rangée: Sophie et Mylène

3^e Rangée: Nathalie Thériault, Denis St-Pierre, Manon, Pierre Castonguay

4^e rangée: Robin, Rolande et André Caron

Thériault Gérard et Lucile Lavoie



Gérard et Lucile lors de leur mariage, le 22 juillet 1952

Gérard, né à Saint-Bruno le 2 octobre 1928, fils de Louis (Pit) Thériault et de Anna Dionne, épousait, le 22 juillet 1952, Lucile, née à Saint-Gabriel-Lallemant, le 19 mars 1933, fille de Prudent Lavoie et de Rose Émond.

De cette union sont nés neuf enfants:

Gaétan, le 29 avril 1953, décédé à l'âge de cinq mois.

Jocelyn, le 27 mai 1954, entrepreneur-peintre, époux de Josette Migneault, comptable, trois enfants: Adam, Ariane et Chanel.

Daniel, le 10 octobre 1955, peintre, époux de Réjeanne Lévesque, préposée aux bénéficiaires, deux enfants: Corinne et François.

Lisette, née le 22 mars 1958, souscripteure en assurance-automobile, épouse de Gaétan Pelletier, commerçant, deux enfants: Jonathan et Andréanne.

Jasmine, le 6 mars 1960, sous-chef cuisinière, épouse de Jacques Bouchard, menuisier, quatre enfants: Steve, Vicky, Vincent et Annick.

Claudine, le 11 mars 1961, gérante d'immeubles, épouse de André Morin, agent d'assurances, une fille: Roxanne.

Germain, le 8 juillet 1962, décédé le 23 avril 1982 à l'âge de 19 ans.

Josée, le 1^{er} septembre 1966, technicienne en comptabilité, épouse de Jean Bédard, préposé à la découpe du verre (Glaverbec), un fils: Charles.

Robert, le 23 octobre 1968, peintre, conjoint de Isabelle Bérubé, secrétaire.

Gérard a été bûcheron et camionneur pendant quelques années. Par la suite, il apprend le métier de peintre et de plâtrier, métier qu'il exerce encore aujourd'hui. Pendant toutes ces années de travail, il a influencé, sans s'en rendre compte, plusieurs membres de sa famille à exercer le même métier que lui; ce sont: Jocelyn,

Daniel et Robert. Il en est ainsi de Lucile qui après avoir élevé sa famille, décide de relever

un autre défi «celui de travailler sur la construction», un métier d'hommes où elle réussit très bien grâce à de grands talents cachés.

Gérard et Lucile travaillent maintenant pour Peinture Probec inc., propriété de Jocelyn, le fils aîné. Gérard est aussi sportif à ses heures; on le retrouve autant, à la pêche, à la chasse qu'au ski de fond, alpin ou nautique.

Mais le loisir que tous deux préfèrent, c'est la douce présence de leurs petits-enfants qui leur apportent joie et bonheur.



1^{re} rangée: Lucile et Gérard

2^e rangée: Josée, Robert, Claudine, Daniel, Lisette, Jocelyn et Jasmine



Germain, né le 8 juillet 1962, décédé le 23 avril 1982

Thériault Paul-Émile et Fabienne Levasseur



Paul-Émile et Fabienne

Nous sommes heureux de souligner le centenaire de notre belle paroisse.

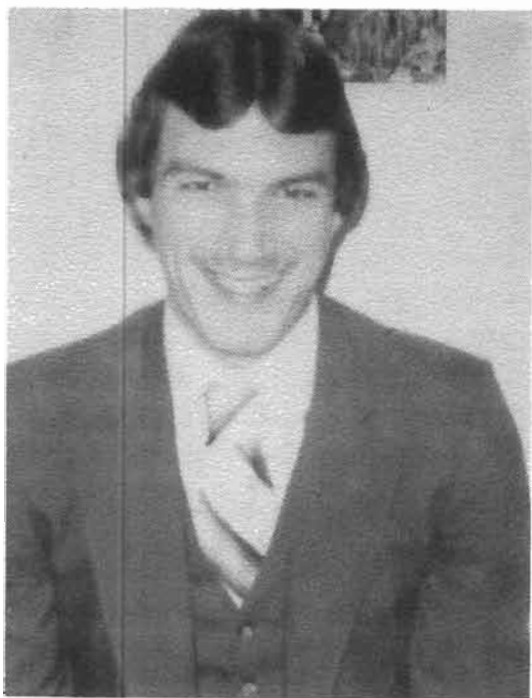
Voici un petit survol rapide de notre histoire.

Moi, Paul-Émile, je suis né en 1936. Mes parents sont Joseph-Louis Thériault et Joséphine Aubé. J'ai toujours demeuré à Saint-Bruno. Mon épouse, Fabienne, est née en 1934 à Saint-Eusèbe dans le Témiscouata.

Notre union a été célébrée le 19 octobre 1957 dans son village natal. Nous avons eu neuf enfants: six garçons et trois filles. Jusqu'à ce jour, nous avons 12 charmants petits-enfants.

Nous avons demeuré dix ans dans le rang de la Croix. Par la suite, nous avons déménagé dans le rang Sainte-Barbe, après l'incendie de notre maison le 12 avril 1971.

J'ai exercé mon métier de bûcheron pendant 35 ans. Mes employeurs furent Ignace Langlais de Saint-Pascal, Rémi Landry de Saint-Bruno et Hervé Bernier de Saint-Pascal.



Jean-Louis Thériault



1^{re} rangée: Patrice, Thérèse, Louise, Sylvie, Éric
2^e rangée: Jacques, Sylvain, Germain

Thériault Pierre et Aurore Pelletier



Pierre et Aurore

Pierre, né le 19 décembre 1904, est le fils de Louis Thériault et de Anna Lebrun.

Aurore, née le 3 mars 1900, est la fille de Jacques Pelletier et de Marie-Célestine Mignault.

Après le décès de son premier mari Joseph-François Gagné en 1933, Aurore quitte Lippee pour venir s'établir au village de Saint-Bruno.

Le 15 mai 1935, elle épouse Pierre à l'église de la paroisse. De cette union naissent cinq enfants: Jacqueline, le 15 mai 1936, épouse de Elphège Caron (Claire). Elphège est décédé le 16 mai 1968 et Jacqueline le 16 juin 1992.

Euloge, le 11 mars 1938, époux de Denise Bédard. (Martine, Brigitte, Jean-François).

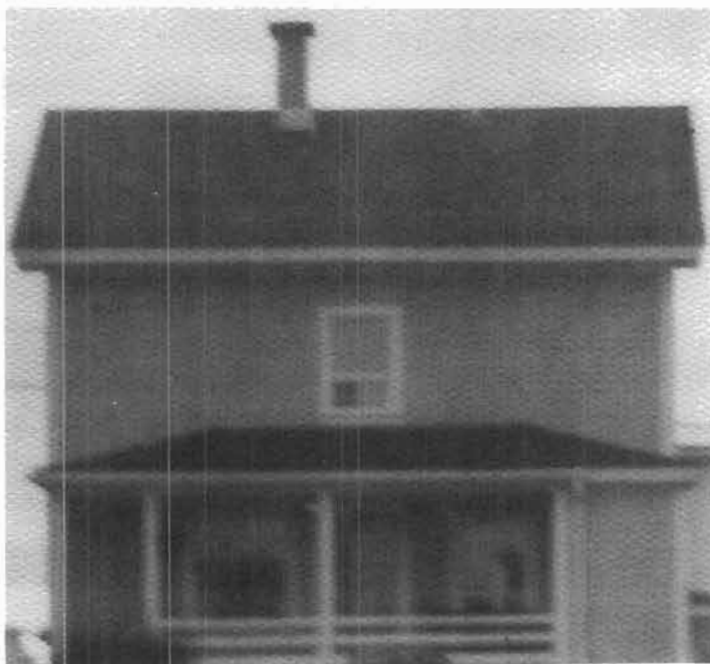
Gilberte, le 4 novembre 1940, épouse de Jean-Marie Beaulieu (Éric et Sylvie).

Marie-Lucie, le 8 décembre 1942, épouse de Gaston Duval, (Dany, Mélanie,Émilie).

Victor, le 18 juin 1945, époux de Francine Gagné (Julie, Rémy).

Pierre qui est menuisier, travaille à l'extérieur pendant plusieurs années dans la construction. Par la suite, il fabrique des meubles dans sa «boutique». Qui n'a pas eu besoin des services de ce dernier au cours des années? Que ce soit pour des réparations de chaises, de pompes électriques, de plomberie, préparation de bois, etc... Quelqu'un a besoin d'un outil quelconque, il va voir «Pierre». Il aime rendre service à prix minime et même souvent gratuitement.

Aurore se consacre à élever la petite famille. Elle aime beaucoup jardiner et cultiver ses fleurs autour de la maison. Malheureusement, elle décède le 11 septembre 1978.



La maison familiale

Thériault Roger et ses ancêtres



Ferme familiale (1956)

celles de terrain, Léo en a fait une ferme progressive suscitant l'admiration de la paroisse. Les bâtiments imposants et propres, les fleurs devant la porte, les clôtures droites et dégagées, les chevaux fringants faisaient l'orgueil des propriétaires.

En 1966, son fils Jean-Paul devenait le nouveau propriétaire de la ferme et c'est dans la grosse maison blanche qu'il éleva à son tour, sa famille avec son épouse Jeanne Michaud. Roger, Raymond, Lise, Alain, Hélène et Céline grandirent au bord de la rivière qui coule toujours à quelques centaines de pieds au nord de la maison. Quel bel endroit pour pêcher et se baigner!

À l'automne 1981, c'est le drame! En matinée, alors que les enfants étaient à l'école et les parents à l'étable, le feu s'est déclaré derrière la cuisinière électrique et... les yeux attristés et le cœur serré on ne peut qu'assister impuissants à la destruction des biens et des souvenirs.



Deux cousines Soucy et Léonette, à droite

La ferme de l'autre bord du pont de la rivière du Loup, au 5^e rang d'en haut.

Trois générations de Thériault y ont vécu au cours des six dernières décades de ce siècle.

Après douze ans de pratique de son métier de beurrier et fromager, au cours desquels il a obtenu quelques premiers prix canadiens pour l'excellence de son beurre, Léo et son épouse Bernadette Soucy ont acquis cette ferme au cours des années trente. Ils s'y établirent avec leurs trois jeunes enfants d'alors: Rose, André et Monique; et trois autres, Jean-Paul, Charles et Léonette vinrent compléter leur famille plus tard.

Au fil des années, avec le défrichage, la culture suivie, le travail incessant et l'acquisition de par-



Jean-Paul sur son premier tracteur de ferme

Même la nouvelle maison moderne n'a pu rattacher Jeanne et Jean-Paul au 5^e.

En janvier 1990, Roger, mécanicien, acquit de son père la résidence et André, le frère aîné de Jean-Paul, par la même occasion se porta acquéreur de la terre actuellement en friche et du boisé avec l'accord de ses fils, Richard et Pierre, pour occuper ses loisirs de retraité et éventuellement constituer un patrimoine pour ses petits-fils, Mathieu, Étienne, Samuel et Benoît.

Les descendants de Léo et Bernadette devraient avoir encore longtemps une présence l'autre bord du pont du 5^e.

Thériault Sophie et ses ancêtres



1^{re} rangée: Jeannette, grand-papa Louis, grand-maman Anna, Gérard
2^e rangée: Louis-Émile, Jean-Guy, Louisetite, Benoît, Rose-Hélène, Léopold, Blanchalice, Maurice, Germaine, Ovila, Aline, Albert, Réjean

Louis (Pit), fils de Anna Lebrun et de Louis Thériault, est né le 1^{er} novembre 1897. Le 27 juin 1922, il épouse Aurore, fille de Marie Plourde et de François Lévesque.

Le 1^{er} avril 1923, naît Thérèse qui ne vivra que trois jours. Aurore décède elle aussi le 2 avril à l'âge de 25 ans.

Le 13 juillet 1926, Louis épouse Anna Dionne, fille de Israël Dionne et de Adèle Rivard. De cette union naissent 15 enfants. Deux sont maintenant décédés, soit: Benoît le 20 août 1973 à l'âge de 35 ans et Ovila, le 29 avril 1977 à l'âge de 34 ans.

Grand-maman Thériault était une bonne vivante. Malgré la maladie, elle s'est dévouée pour sa famille, ne comptant pas son temps pour le bien-être des siens. Elle est décédée le 26 mars 1972 à l'âge de 69 ans.

Grand-papa s'installa sur une ferme que possédait son oncle, dans le rang du Nord. C'était un homme travaillant qui a dû trimer dur pour nourrir toute sa famille. Il est décédé le 4 mai 1976 à l'âge de 78 ans.

Ce sont des gens comme eux qui ont fait l'histoire de notre paroisse. La famille compte maintenant 75 petits-enfants et 63 arrière-petits-enfants.

Moi, Sophie, fille de Benoît, je me suis fait un plaisir de vous raconter l'histoire de mes grands-parents.

Thériault Victor et Francine Gagné



Francine et Victor

en 1981, il travaille comme assembleur chez Alphonse Lepage de Rivière-du-Loup.

Victor fait partie de différents organismes. Il a occupé le poste de conseiller pendant quatre ans, marguillier, membre du comité du centenaire, directeur et secrétaire de l'Oeuvre des terrains de jeux depuis 1987.

Francine demeure au foyer pour prendre soin de ses deux enfants. Elle a fait partie du Comité d'école et fait maintenant partie du Comité des Fêtes du Centenaire; elle est secrétaire pour le Trait d'Union depuis 1985.



Julie



Rémy

Victor, né le 18 juin 1945, est le fils de Pierre Thériault et de Aurore Pelletier.

Il épouse Francine, née le 18 avril 1952, fille de Edmond Gagné et de Annette Bernier.

Tous deux sont natifs de Saint-Bruno. Leur mariage fut célébré le 13 juillet 1974 en cette paroisse par l'abbé Denis Lajoie.

De cette union naissent deux enfants:
Julie, le 26 avril 1977,
Rémy, le 25 avril 1979.

En 1980, débute la construction de leur maison qu'ils habitent depuis 1981.

En 1971, Victor a été à l'emploi de Portes et Fenêtres des Perles Inc. à Saint-Pascal. Depuis la fermeture de cette usine

Tourigny Raymonde et André Simard



1^{re} rangée: Ève
2^e rangée: Alice-Anne, Raymonde, Moïse et Sébastien
3^e rangée: André

Raymonde est originaire de Victoriaville et André de Berthier-sur-Mer.

Notre amour de la nature et notre goût d'élever des animaux nous ont fait quitter nos lieux d'origine respectifs pour nous installer à Saint-Bruno; Raymonde depuis 15 ans et André depuis 9 ans.

Notre amour de l'autre et des enfants a fait le reste... Nous voilà donc avec quatre enfants soit: Sébastien, Moïse, Ève, Alice-Anne. Nous possédons une petite ferme ovine d'une trentaine de bêtes.

Nous travaillons tous deux comme techniciens de la faune et espérons léguer à la génération future, grâce à notre travail, un environnement toujours plus beau, plus sain et plus valorisant pour l'humain que celui qui nous a été prêté.



Maison familiale

Gentilés de Saint-Bruno

De plus en plus au Québec, il est coutume que l'on s'identifie d'un même nom pour un groupe.. De Québécois et Québécoise, les appellations se ramifient. À Saint-Bruno-de-Kamouraska, le gentilé adopté par les résidants est «Brulois» et «Bruloises».

Ce gentilé a un caractère à la fois historique et cocasse: la syllabe «bru» rappelle évidemment l'ancêtre Bruno Dionne; la seconde syllabe, «lois», évoque le nom d'un insecte que l'on retrouve hélas, très abondamment sur tout le territoire: le brûlot. Larousse le définit ainsi: «Au Canada, moustique dont la piqure provoque une sensation de brûlure».

Ces gentilés brulois et bruloises furent adoptés lors d'une réunion du conseil municipal du 8 septembre 1992 et transmis à la commission de toponymie du Québec.



Un train d'enfer...



... à la Manie!

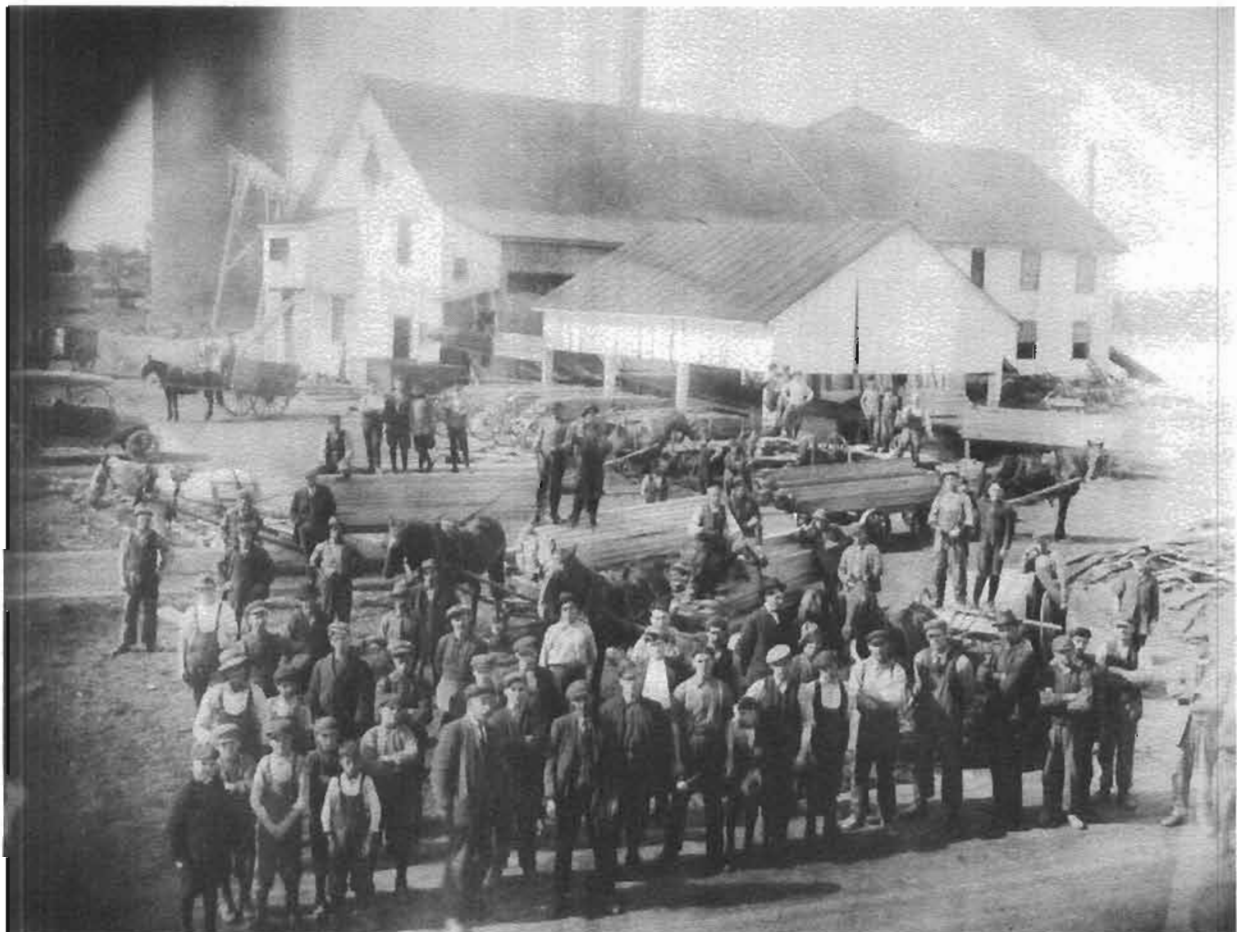
Herzé Voyer

RIVIÈRE-MANIE

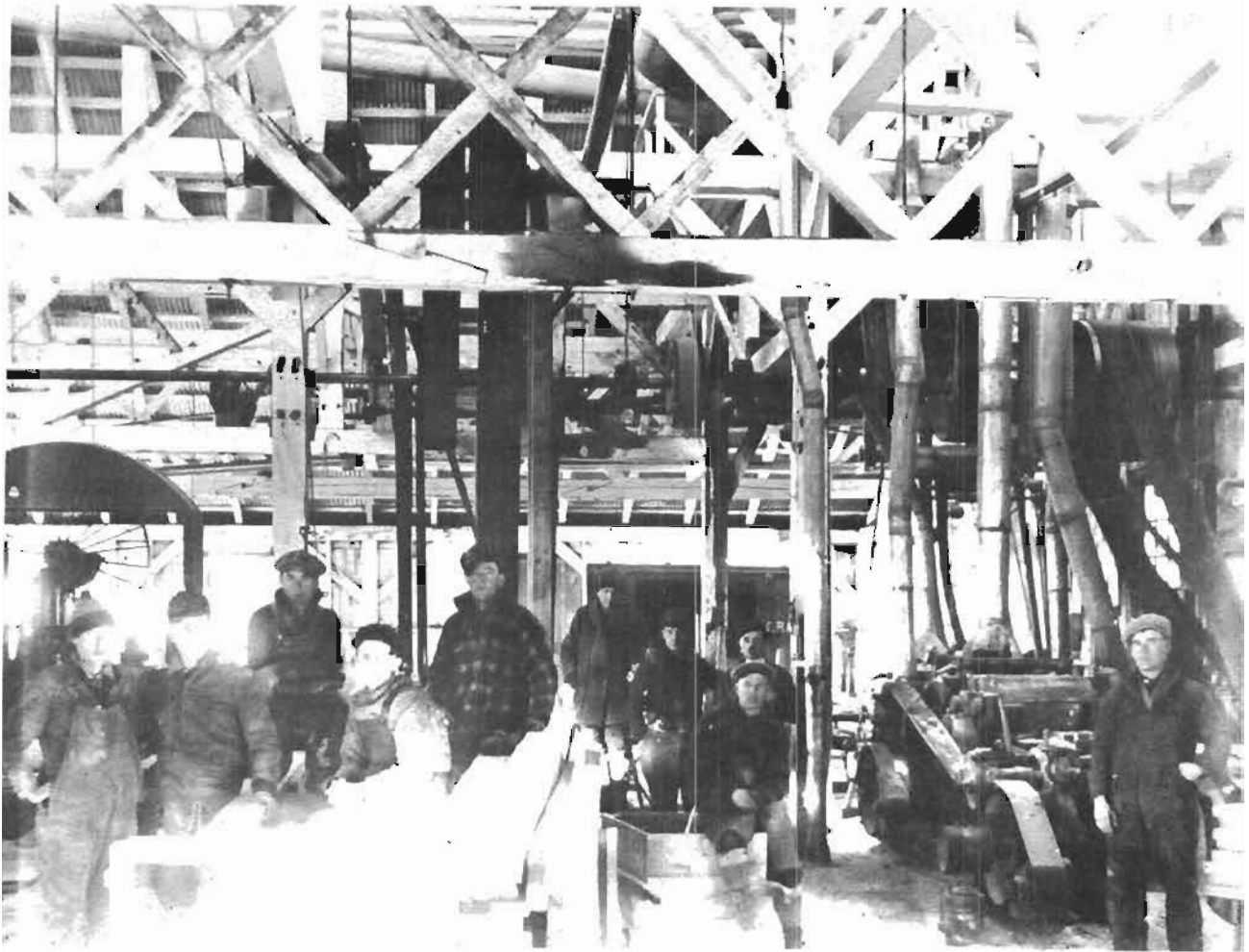


Camille Bouchard, Arsène Gagné
et Gérard Beaulieu

Le train entre en gare. C'est le chemin de fer du transcontinental qui l'y mène depuis 1914. La petite gare, déménagée de Lippee (1) en 1915, assiste impuissante, une fois encore, à l'arrivée de passagers clandestins. Rien de bien malin... «on cherche du travail». L'endroit transpire d'odeurs propices au boulot: l'arôme de sciures et de copeaux frais combiné aux cris des travailleurs trahit effectivement l'activité des scies du moulin. L'enfer (2) plonge son grillage faitier dans un vent qui disperse les fumées nocives loin au large;... ce village ne tolère pas l'inconfort! On y vit bien. La compagnie Power Lumber, le seul employeur, ne mesquine pas et veille au confort de ses travailleurs. On lui doit presque tout, maisons et chapelle-école inclusivement. La vapeur qui fait tourner les moteurs du moulin fournit aussi l'énergie aux villageois; on a «descend» à Saint-Pascal ou à Kamouraska, on trouve «drôle» que les gens s'y éclairent à la lampe! Ça se vit avant la crise... à Rivière-Manie...



Une équipe d'hommes dirigée par William Power



Vue intérieure du moulin à scie

C'est en 1912 qu'une équipe d'hommes dirigée par William Power, gérant de la compagnie Power Lumber, se pointe sur les lots 34 et 35 du rang 9 du canton Woodbridge. On vient défricher et niveler le terrain où s'élèvera, moins d'un an plus tard, le moulin à scie de la «Power».



Famille Jean Beaulieu

Pas de temps à perdre. Dès 1913 on prépare 40 000 billots pour la vente. Commence alors la prospère aventure de ce village dont le confort fera l'envie. Une petite communauté prend forme par l'arrivée de résidents permanents travaillant pour la compagnie Power Lumber. Les Tardif, Beaulieu, Santerre, Rivard, Blondeau, Gosselin, St-Hilaire, Minville et



Famille Louis Gosselin

d'autres s'installent dans des maisons fournies par la compagnie en échange d'un loyer qui atteindra 5,00 \$ par mois vers 1940. En contrepartie, ils peuvent couper le bois dont ils ont besoin.



Village de Rivière-Manie



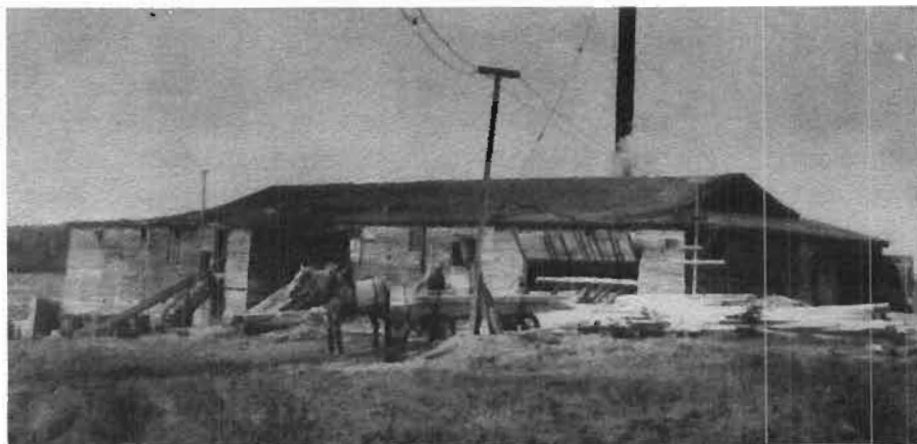
Chapelle

En 1922, la population permanente se chiffre à environ 200 personnes réparties en 22 foyers. Les autres travailleurs sont, pour leur part, hébergés dans un grand campement où ils jouissent d'un confort enviable pour l'époque. La cuisine est, de plus, garnie d'un bon choix de nourriture de grande qualité. M. l'abbé Arthur Gagnon, qui desservira la petite chapelle dans les années quarante, confie d'ailleurs que, lorsqu'il ne mangeait pas avec le «boss» du moulin, la cafétéria recevait ses visites.

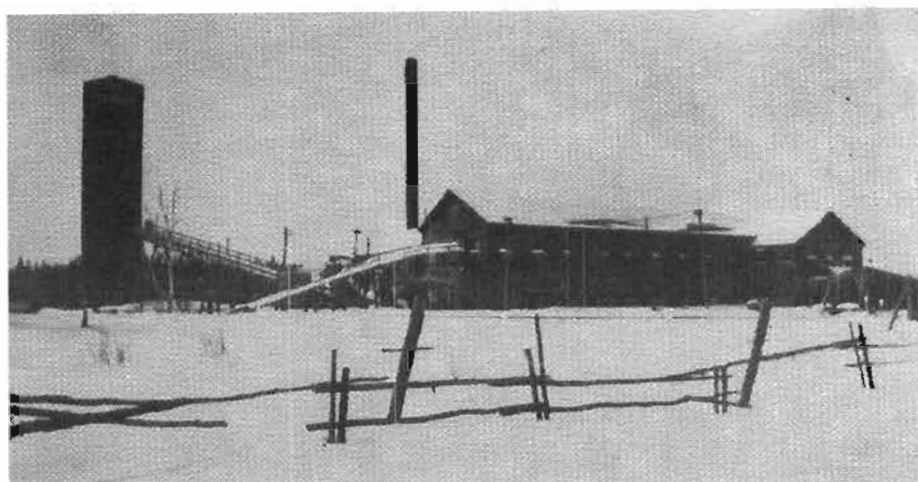
Le gérant général, William Power, veille au maintien de bonnes relations avec les employés: les salaires et les conditions de travail sont avantageux et on s'assure du confort des villageois en offrant des services variés. Ainsi, le magasin général abrite aussi le bureau de poste, et l'école a le même toit que la chapelle (jusqu'en 1928, date à laquelle la commission scolaire de Saint-Bruno en construit une). La vie religieuse est épaulée par la compagnie

Power Lumber. Cette dernière fait construire la chapelle en 1925. Sainte Winnifred en assurera la protection et des prêtres du collège de Sainte-Anne visiteront la petite communauté qui continuera tout de même à relever de la juridiction de la paroisse de Saint-Bruno. La compagnie offrira la chapelle gracieusement à l'évêché de Québec.

À l'automne de 1917, le feu détruit le moulin, mais un nouveau lui succède dès 1918.



Premier moulin à scie détruit par un incendie en 1917



Moulin à scie reconstruit en 1918



Draveurs

Bûcherons, cuisiniers, draveurs (une centaine de travailleurs) continueront de jouir de la prospérité de l'endroit... jusqu'en 1929! Évidemment, comme partout ailleurs dans le monde industrialisé, la grande crise économique qui débute en 1929 fauche bien des espoirs. La compagnie Power Lumber ne s'en remet pas. Quatorze millions de pieds de bois de sciage lui sont saisis pour être revendus 4,00 \$ le mille pieds. Sa survie est impossible et sa fermeture irréversible.



Moulin à scie Rivière-Manie, propriété de M. Pierre Gagnon

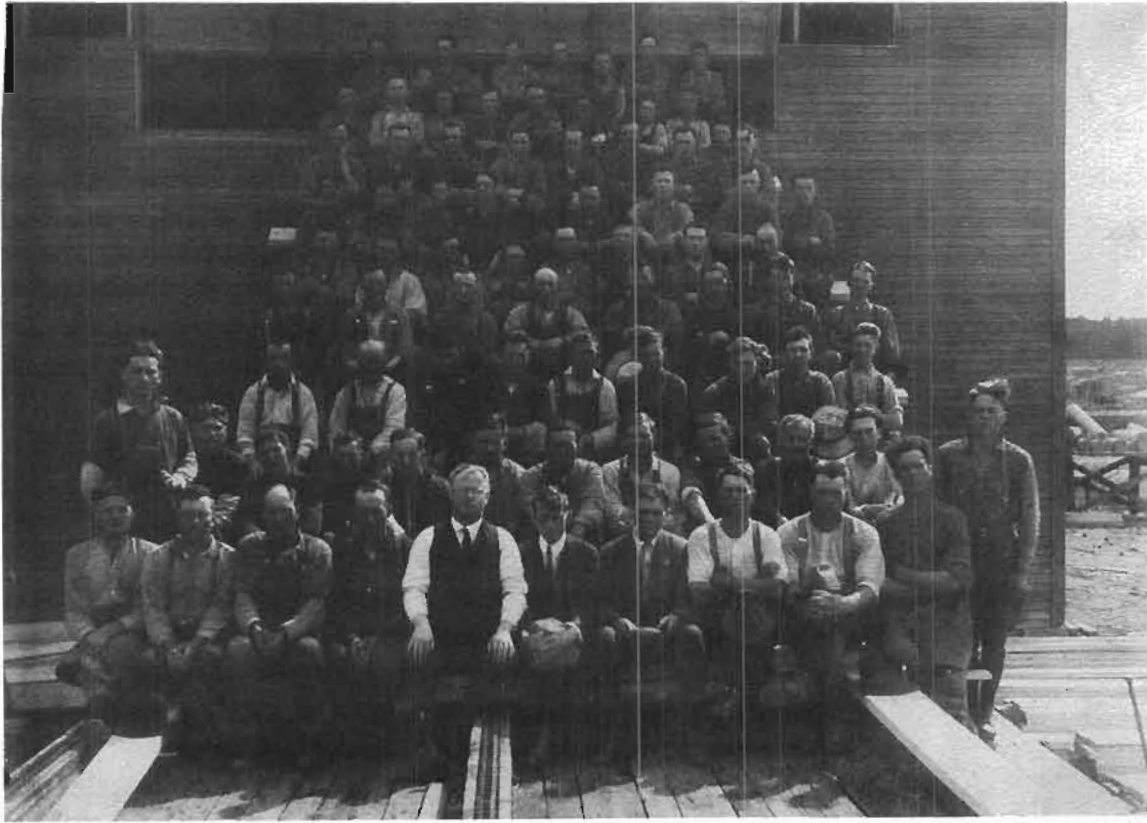
Le moulin passe alors aux mains de nouveaux venus. D'abord Pierre Gagnon et par la suite Auguste Michaud et Désiré Lavoie ne revivront malheureusement pas l'ère lucrative de leurs prédécesseurs. Le village s'engourdit petit à petit et se dépeuple lentement.



Auguste Michaud et Désiré Lavoie furent les derniers propriétaires

Le coup de grâce lui est donné lorsque Napoléon Gagnon, dernier propriétaire du moulin, concentre ses opérations à Tourville dans la région de L'Islet, abandonnant Rivière-Manie à son sort vers 1963. Les derniers résidants cherchent alors du travail à l'extérieur, et les rires, cris et chants qui animèrent jadis le village déménagent avec eux.

Rivière-Manie fut rayée définitivement de la carte par la destruction de tous ses bâtiments. Seul «l'enfer» et quelques fondations témoignent du fantôme qui n'existe plus que dans la mémoire de ceux qui s'y rendent encore, pèlerins soucieux de ne rien oublier.



Une centaine de travailleurs



Bois de sciage



Arsène Gagné et Georges Briand au déchargement de billots à Rivière-Manie en 1939.



Machinerie que grand-père Louis Gosselin a patentée à Rivière-Manie.



Écurie de Rivière-Manie.



Procession de la Fête-Dieu



Reposoir fait par Jean Beaulieu et ses deux garçons Léo et Jean-Paul

Références

1. Probablement du nom d'un ingénieur ayant travaillé à la construction du chemin de fer.

Source: archives Société historique de la Côte-du-Sud.

2. Brûleur à résidus de bois.

Sources: - Témoignages de M. Camille Gosselin, de M. Arthur Gagnon et M. et Mme Jean-Paul Beaulieu et de M. Antoine Minville.

- Journal Le Trait d'Union, de Saint-Bruno.

- archives de la Société historique de la Côte-du-Sud.

3. Identification de la photo à la page 299: «l'enfer»

Encore une histoire...



...dans la mémoire longtemps !

Bruloises et Brulois

Un talent reconnu



Alma Gagné et sa soeur Rita

Le village de Saint-Bruno connaît plusieurs peintres et dessinateurs. Parmi eux, le talent d'une jeune fille fut remarqué à travers la province de Québec en 1935. Mme Alma Gagné-Bossé se classa parmi les deux meilleurs artistes en dessin à l'époque. «J'avais dessiné un bel accordéon et il fallait être bien minutieux pour que ses pitons restent blancs car nous n'avions pas de crayon de couleur blanc à l'époque», se souvient-elle.

En guise de prix, elle a reçu un livre d'initiation au dessin de la part du curé Pelletier et une boîte de crayons de couleur de la part du Ministère. Son succès avait fait l'objet d'une mention dans l'Action Catholique et le Saint-Laurent. M^{me} Bossé n'a jamais revu son dessin et elle n'a conservé aucun souvenir de ses classes d'arts, car il semble que la religieuse qui lui enseignait, aimait collectionner ses dessins... Chose curieuse, cette religieuse avant d'envoyer le dessin gagnant à Québec l'avait montré, en secret, à un seul élève de la classe. Cet élève était nul autre que M. Wilfrid Bossé, qui allait devenir plus tard l'époux de Mme Alma. Quelle coïncidence!

À la messe

Souvenances du regretté J. Albert Paradis

Humour

Deux incidents cocasses et véridiques

C'était vers les années 30 à Saint-Bruno. La messe sur semaine se chantait dans la sacristie durant la saison d'hiver. L'église n'était chauffée que les dimanches pour la messe paroissiale. Évidemment, la sacristie n'était pas grande et durant le carême elle était pleine comme un oeuf. Les chantres avaient leur chaise derrière le banc réservé aux soeurs de l'Assomption.

Or, ce matin-là, M. le curé Euloge Pelletier célébrait la Sainte Messe et les chantres Paul Dionne (Ercel) et Arsène Gagné se trouvaient à leur poste. Derrière eux, M. l'abbé Cyprien Morneau faisait son action de grâce agenouillé sur un prie-Dieu. Sentant le besoin de s'asseoir, M. l'abbé Morneau, sans penser plus long que son nez, s'empara de la chaise de notre ami Arsène Gagné sans l'avertir.

Arsène entonne le Kyrie de la messe des morts. Après une ou deux mesures, il décide de s'asseoir. Vlan!... Voilà Arsène sur le dos... le Kyrie coupé... Paul Dionne veut continuer mais il rit tellement qu'il ne peut rien faire ou presque... C'est l'abbé Morneau qui a réussi le tour de force de chanter seul le Kyrie et remit immédiatement la chaise derrière Arsène qui s'était promptement relevé. Inutile de dire que ce fut le fou rire général dans la sacristie ce matin-là.

Quelques années plus tard, le signataire de cet article, âgé d'environ 16 ans, faisait équipe avec Arsène Gagné pour chanter les messes en semaine, toujours dans la sacristie, car c'était encore l'hiver. Il nous arrivait à Arsène et à moi de parler ou d'être dans la lune durant la messe. Ce n'était pas très édifiant il faut l'avouer.

«Per omnia saecula saeculorum» entonne M. le curé Euloge Pelletier de sa voix de stentor. Silence... Je pousse Arsène et lui dis: «Réponds, Arsène». «Réponds, toi», me souffle-t-il à son tour. Mais quoi

répondre, telle était la question. Nous arrivions tous deux en ligne droite de la lune. Arsène qui était l'aîné, finit par se risquer: «Sursum corda» chanta-t-il de sa plus belle voix. Cette phrase, pour notre malheur, revenait au curé. Ce dernier, pas de bonne humeur, chanta l'«Amen» que nous avons raté et continua seul. Nous riions tellement que nous ne pouvions plus chanter. Même les religieuses riaient silencieusement et on voyait leurs épaules sauter. Encore une fois, le fou rire gagna tous les assistants.

Voilà deux souvenirs que peu de gens de notre époque ont vécus mais soyez sûrs qu'ils sont restés à jamais gravés dans la mémoire d'Arsène Gagné et du soussigné.

J.-Albert Paradis,
85 Fraserville
Rivière-du-Loup.

Saint-Bruno-pas-de-tabac

On ne peut passer sous silence cette fameuse légende qui a dû prendre tout son piquant avec le temps en passant de bouche à oreille... On raconte qu'au moment de choisir un nom pour la nouvelle paroisse, il y avait deux candidatures possibles. Les deux doyens de l'époque étaient en effet Bruno Dionne et Pierre Desjardins. Il fallait donc trancher entre Saint-Bruno et Saint-Pierre. C'est le curé Grondin qui régla le dilemme en plaçant les deux noms écrits sur un bout de papier dans son chapeau. Le sort décida de favoriser Bruno Dionne, au grand étonnement de plusieurs qui trouvaient que ça n'avait pas de bon sens d'avoir un Saint-Bruno-pas-de-tabac.

En effet, Bruno Dionne était connu pour la drôle d'habitude qu'il avait de quêter du tabac pour bourrer sa pipe, sur le perron de l'église, après la messe. Une fois qu'il avait obtenu du tabac, il allumait sa pipe, s'en allait un peu plus loin pour l'éteindre, enlevait le tabac brûlé et mettait le bon tabac qui restait dans sa blague. Puis il recommençait son manège, d'où son surnom de Saint-Bruno-pas-de-tabac!



Arthur Charest

Incroyable, mais vrai!

Les gens de Saint-Bruno ont fait plus d'une fois la manchette des journaux. C'est le cas par exemple pour M. Arthur Charest qui, vers la fin des années quarante, a vu l'un de ses exploits décrit sous le titre «UN DÉFI». La nouvelle allait comme suit: «M. Arthur Charest de Saint-Bruno-de-Kamouraska, à l'emploi de M. Jos Deschênes, contracteur de bois, a bûché 10.72 cordes de bois «rough», et par le fait même prétend battre le record de 10.40 cordes. Ce bois a été mesuré par M. Gérard Marquis, mesureur de bois licencié à l'emploi de E. Soucy de Saint-Alexandre. Ce bois a été bûché dans dix heures d'ouvrage. Un défi de 50,00 \$ est lancé à tous ceux qui y sont intéressés». Alors, le défi tient toujours?

La criée ou encan pour les âmes

La criée, telle que réinstallée depuis quelques années par notre curé Guy Paradis, était une coutume d'autrefois qui se déroulait à la sortie de la grand'messe.

Là, les fidèles se rassemblaient et un encan s'organisait. On y vendait à l'enchère des légumes, un porcelet ou autres produits de la ferme ou d'artisanat. C'est le bedeau du village ou le connétable qui, à une certaine époque, tenait le rôle d'encanteur. À bras levés, il présentait à la foule l'objet de la vente et les mises commençaient. Pas plus de 10¢ ou 25¢ par appel et la vente pouvait dépasser 5,00 \$ parfois. «C'est pour les âmes» se disait-on. L'argent recueilli était effectivement remis à la Fabrique qui en faisait don.

On connaît bien le rôle du «bedeau» dans une paroisse, mais moins bien celui du connétable qui, à une certaine époque, était présent à l'église. Son habit recouvert d'une bande d'étoffe qu'il portait en bandoulière, sa main armée d'une sorte de petite matraque, il avait pour rôle de maintenir l'ordre dans l'église et sur son perron. Ainsi, on l'entendait souvent annoncer: «Entrez! Entrez! La messe va commencer...». Saint-Bruno a connu deux connétables: M. Ludger Thériault et _____ ?

Les inventions du siècle

La première «télévision payante» arriva au village en 1958. Elle était la propriété de M. Joseph Beaulieu, commerçant de l'endroit et dont le magasin servait aussi de «parloir» aux hommes de la paroisse. On s'y entretenait de politique, de sport, et nombre de sujets alimentant la chronique municipale. Ceux qui désiraient passer la soirée devant le petit écran étaient bienvenus moyennant la somme de 25¢ par soirée...

Saint-Bruno avait connu auparavant deux autres inventions qui allaient marquer la vie paroissiale: le téléphone qui fut installé au temps du curé Grondin et l'électricité, arrivée en 1944, pendant la cure de l'abbé Plante.

Personnages légendaires

Francis, le sauvage. De descendance indienne, Francis, le violoneux, était un homme de grande habileté semble-t-il. Il faisait danser lors des noces et on raconte qu'il jouait aussi bien avec le violon derrière son dos. Très adroit à la chasse, on dit qu'en tirant du fusil, il pouvait faire décoller la tête de la pipe qu'avait dans sa bouche un homme passant à un arpent de lui. Il habitait chez le grand-père Quenon Bossé.

Quêteux à deux poches

Vers la fin des années 50, une voiture nolisée par la municipalité dirige ses occupants vers un foyer d'hébergement où on veillera désormais au confort d'un célèbre passager: celui que l'on nomme affectueusement le «quêteux à deux poches». Célèbre bien sûr, dans la région, spécialement à Saint-Bruno, lieu qu'il choisit pour résidence environ vingt-cinq ans plus tôt.



«Quêteux à deux poches» et Maurice Lévesque

Nul dans la paroisse n'aurait su dire d'où arrivait ce personnage plutôt sympathique et encore moins prédire son futur «légendaire». On murmurait, cependant, qu'ayant tristement bu et joué ses économies à la suite d'un événement familial douloureux, il ne devait plus sa survie qu'à la générosité des gens. On raconte même qu'il aurait eu deux enfants. Sa silhouette, bien connue de tous, se distinguait par deux poches reliées par une corde, qu'il endossait pour sa tournée «paroissiale», une poche derrière, une poche devant. Trois ou quatre fois par mois, il déambulait d'un foyer à l'autre, y trouvant l'accueil et les dons qui lui permettaient d'envisager une vie de quêteux honorable au sein de la petite paroisse. Parfois, quelques jeunes plaisantins ne manquaient pas de lui rappeler ses accoutrements plus que modestes mais son sourire désarmant démontrait à tout coup le cœur qu'ils habillaient.

Le cliquetis, provoqué par les boîtes de conserves vides qu'il transportait, annonçait son arrivée avant qu'il ne franchisse le seuil de la porte. «Pour l'amour de Dieu», comme il le disait, on ne pouvait tout de même pas lui refuser quelques sous et parfois, plus généreusement, du linge ou quelque nourriture. Alors, il entamait une courte conversation par l'incontournable «Vous savez ben hé!», jusqu'à ce qu'on s'intéresse directement à lui-même, ce qui provoquait son départ. Son passé demeurait, de ce fait, intrahissable.

On dit qu'il habita sept ou huit gîtes (dans les rangs 4, 5, 6 et 8), déménageant au gré et aux besoins des propriétaires assez aimables pour lui prêter un toit. Ces «camps», sans lui offrir un confort digne de ce nom, lui permettaient toutefois l'ermitage, un petit jardin et la chasse au collet.

Le vent, traversant les murs de son abri, livrait malheureusement le paisible quêteux à la froidure de son lit de sapinage. La générosité de ses concitoyens, bien que chaude pour le cœur, ne pouvait lui promettre la jeunesse éternelle. L'heure vint donc où son entourage lui choisit, sans malice, un «ermitage» plus confortable... où le «placer». Ce jour-là, du véhicule qui le déportait, le quêteux à deux poches vit disparaître pour de bon Saint-Bruno derrière la Grand'montagne.

La Banque provinciale

Le 28 avril 1920, la Banque provinciale ouvre une succursale à Saint-Bruno chez Octave Lévesque, dont l'épouse agit à titre d'agente-caissière. Cette banque loge à la même adresse que le magasin général qu'on reconstruit, plus spacieux, en 1923. Malheureusement, le feu qui éclate dans la nuit du 21 au 22 juin 1939 n'épargne pas l'édifice qu'on s'empresse de reconstruire et qui sera réouvert au mois d'août de la même année. La banque continue à desservir la population jusqu'au 29 septembre 1971, date à laquelle elle quitte Saint-Bruno. De nos jours, la maison est occupée par le «Bar du p'tit moulin».



La Banque provinciale est devenue aujourd'hui le «Bar du p'tit moulin»

Lapointe

La localité de Lapointe, située dans le 9e rang, tenait son nom d'Ernest Lapointe, député de Kamouraska à Ottawa, de 1902 à 1919. On y retrouvait un moulin à scie, une station sans chef de gare et un hôtel dont les propriétaires successifs furent Ismaël Plourde, Joseph Briand et Thomas Plourde.



M. et M^{me} Valère Lévesque



Famille Valère Lévesque



Denise Dionne et Michèle Gagné, bébé

Du fromage et du beurre

En 1908, les agriculteurs se regroupent pour assurer l'efficacité de la vente du lait et fondent la Société de beurrerie de Saint-Bruno. L'usine de transformation, propriété d'environ cinquante actionnaires, s'élève sur un terrain loué le 8 avril 1908 de Félix Lebrun (lot no. 37 A du rang 3), au coût de 2,50 \$ par an. Mais, contrairement à leur décision première, c'est une fromagerie qui voit le jour. Un certain M. Thibault dirige les installations jusqu'à ce que Ernest Bernier prenne la relève pour un salaire de 20,00 \$ par mois. Les touristes se laissent alors tenter par la qualité du fromage de Saint-Bruno. Mal-

heureusement pour eux, les agriculteurs convertissent la fromagerie en beurrerie vers la fin des années 20. On achète les équipements d'une compagnie beauceronne au coût de 4 500,00 \$. Des parts sont vendues pour un total de 3 000,00 \$ et les principaux actionnaires sont Léon Lévesque, Xavier Nadeau et Alphée Lebrun; la compagnie beauceronne conserve la valeur de 1 500,00 \$ en capital-action.



La beurrerie

En 1934, Pierre Nadeau se porte acquéreur de la beurrerie qui est vendue 3 800,00 \$... à l'enchère! En 1937, celui-ci la vend à Léon Migneault qui à son tour la revend en 1945 pour la somme de 4 100,00 \$ à un groupe de sociétaires de Saint-Bruno. Elle portera dorénavant le nom de Société coopérative agricole de

Saint-Bruno. On y produit quatre cents livres de beurre par jour, six mois par année. Le train achemine la majeure partie de la production vers la Coopérative de Québec qui l'introduit ensuite sur le marché.

Mais, vers 1950, les beurreries de Saint-Pascal et de Mont-Carmel demandent deux sous de moins la livre pour transformer le lait. Plusieurs agriculteurs de Saint-Bruno, inconscients du sort qu'ils réserveront à leur beurrerie, décident de diriger leur précieuse production de lait vers les deux voisines. Bien malgré elle, l'usine de Saint-Bruno ralentit sa production de 50% et, ne pouvant tenir le coup plus longtemps, la beurrerie de Saint-Alexandre l'acquiert en 1955 en échange de 2 600,00 \$. Les machineries sont transportées à Saint-Alexandre et le bâtiment, vidé de son âme, est finalement démoli.



M. et M^{me} Ernest Beaulieu

Le forgeron

L'enclume est martelée rondement et la braise est bien vive à la forge de Marjorique Beaulieu de Saint-Germain. Si bien que le jeune Ernest, fils du forgeron, né le 6 janvier 1886, doit «sacrifier» l'école et s'enrôler dans ce métier transmis de père en fils chez les Beaulieu. Se doutait-il alors qu'il s'y dévouerait presque toute sa vie? Probablement que non... L'adolescence venue, avec les goûts d'aventure qui l'accompagnent, il troque le soufflet contre une grand-voile et s'engage comme navigateur. La mer le berce quatre ans durant avant que le forgeron qui sommeille en lui ne le pousse à s'établir aux États-Unis où il battra l'enclume pendant deux ans.

Il retrouve bientôt les siens et, le 21 février 1911, il épouse Anysie Potvin, couturière, qui donnera la vie à dix enfants. C'est à Saint-Bruno dès 1911, que le jeune couple décide de fonder son foyer... et sa première boutique de forge. En 1912, il se couvre d'un toit bien à lui et, non loin, la grange-étable abrite le cheval et quelques vaches, porcs et poules. À cette époque, les Beaulieu sont les seuls du village à résider au nord de la rivière Grand-Bras.

Le forgeron Beaulieu, comme on le nomme familièrement, ne chôme pas; fabrication et réparation d'outils et de voitures de toutes sortes ne manquent pas au beau milieu de ce rural et grouillant village de Saint-Bruno. En ces temps, les services d'un forgeron sont essentiels et pas un village ne saurait s'en priver longtemps. Agriculteurs et bûcherons le visitent assidûment, quand ce n'est pas lui qui doit se rendre directement sur les chantiers. À Rivière-Manie, entre autres, le



Famille Ernest Beaulieu



Forgeron Beaulieu

forgeron Beaulieu peut ferrer une cinquantaine de chevaux en deux longues journées, travail pour lequel il reçoit 0,25 \$ par bête.

En 1924, le progrès se matérialise par l'achat d'une automobile. Du même coup, le forgeron devient «chauffeur» occasionnel des membres du conseil municipal et les transporte tantôt à Kamouraska, rencontrer le député, ou à Rivière-du-Loup, consulter des avocats, et même à Québec, solliciter le ministre.

Ardent et franc travailleur, l'estime de son entourage s'alimente à même son accueil, sa disponibilité et sa bonne humeur. Nul ne tiendrait rigueur bien longtemps à ce joueur de tour qui distribue généreusement les taquineries.

Au détour des années cinquante, le feu détruit la grange des Beaulieu, n'épargnant pas les quelques animaux de la petite ferme. Une nouvelle grange abritera dorénavant quelques porcs et la terre passera aux mains d'Alphée Lebrun.

En 1972, le poids de ses 86 ans alourdissant probablement ses outils (ou serait-ce la mort de son épouse le 3 novembre), le forgeron Beaulieu éteint le feu. Il laisse cependant l'image d'un homme dont la force physique encore surprenante lui permet toujours le martelage du fer. C'est chez son fils Louis-Philippe, à Saint-Pascal, qu'il trouve un gîte pour ses vieux jours. Le 19 octobre 1977, la vie le remercie pour ses 91 ans d'amitié et lui permet de rejoindre son épouse. On dépose alors son corps dans le cimetière de son village... Saint-Bruno.



Boutique de forge

Historique du magasin général



Magasin général (photo datant de 1928)

C'est le 30 mars 1910 devant le notaire J.A. Blanchet de Saint-Pascal que fut signé un bail de 99 ans au prix de 1,50 \$ par année sur un terrain appartenant à M. Félix Lebrun, cultivateur de Saint-Bruno. M. Lebrun se réservait un droit de passage, sur le chemin longeant la rivière qui reliait la fromagerie, afin que les cultivateurs de Saint-Bruno puissent l'emprunter pour le transbordement de leur lait. Rappelons que cette fromagerie était de construction récente et dans les années 20 elle sera transformée en beurrerie.



Premier camion de livraison

Le propriétaire et signataire du bail est M. Octave Thériault. Durant l'été 1910, les résidents de Saint-Bruno virent s'élever une construction qui allait devenir le premier magasin général de l'endroit. En 1921, M. Octave Thériault est décédé et ce sont ses fils Napoléon et Israël qui prendront la relève du magasin. Le 8 mai 1923, Salomon Khazoom et Camille Morad se portèrent acquéreurs de l'édifice commercial. Le 20 avril 1926, M. Léon Migneault à son tour, en deviendra propriétaire et le restera jusqu'à sa mort en janvier 1969. Mentionnons

que M. Migneault fut aussi un contribuable actif au sein de notre municipalité. Il fut élu maire de 1932 à 1934, conseiller pendant plusieurs années, propriétaire de la beurrerie de 1936 à 1945 et aussi acheteur de bois de pulpe pendant plusieurs décennies. De plus, il avait les qualités qui sont indispen-



Vue extérieure du magasin général



Vue intérieure du magasin général

sables à un propriétaire de commerce, soit entre autres, le service express, le respect de ses clients et un sens de l'humour hors de l'ordinaire. Avant l'année 1926, M. Migneault possédait un magasin à l'extérieur du village sur la route du Petit Moulin. Cette résidence

fut vendue à Joseph Lévesque (Pit à Maria). Ce dernier la fit transporter, vers l'année 1928, voisin de la demeure de M. Ernest Beaulieu. Cette maison fut vendue par la suite à M. Antoine Dionne.

Après la mort de M. Migneault, c'est son fils Claude qui prendra la relève du magasin général. Six mois plus tard, soit plus précisément le 15 juillet 1969, c'est M. Maurice Rivard, originaire de Mont-Carmel, qui en deviendra le propriétaire. Sous son contrôle, le magasin général subira des rénovations importantes: les comptoirs et les tablettes en bois qui formaient un fer à cheval à l'intérieur du commerce seront enlevés et remplacés par des étagères amovibles, divers congélateurs viendront s'ajouter pour les fruits et légumes, les produits laitiers ainsi que la viande. Un hangar qui se trouvait à proximité sera déplacé pour être annexé à l'arrière du magasin. Cette transformation permettra aux camions de marchandises de faire plus facilement leur transbordement par le panneau fixé à leur hauteur respective.

En l'année 1979, c'est M. Augustin Minville qui s'en porte acquéreur. D'autres rénovations viendront encore s'ajouter sous sa gouverne. Finalement, en septembre 1991, Réginald Dionne, originaire de Saint-Bruno en deviendra l'heureux propriétaire.

L'attrait de la télévision



Joseph Beaulieu

Plusieurs se souviendront de leurs soirées passées à écouter la télévision chez Joseph Beaulieu.

C'est vers 1958 qu'il fit l'acquisition de son appareil. Il était le troisième à en posséder un dans la paroisse, après Jules Dionne et Antoine St-Pierre. Les «jeunesses» n'avaient plus le goût de déposer le 25¢ nécessaire pour que les émissions soient diffusées. Joseph les a alors prévenues qu'il installerait le téléviseur du côté de son domicile et que s'ils désiraient le regarder, ils devaient défrayer 5¢ par soirée. Les enfants, élevés dans le commerce, avaient déjà «la bosse des affaires», louant leurs chaises berçantes pour 10¢.

En moyenne 35 à 40 personnes, hommes et femmes, se rassemblaient dans la cuisine de Joseph et de Laurette, à travers leur famille. Au cours de la soirée, saucisses, sardines, liqueurs, «chips», tranches de «baloné» étaient vendues.

Les plus gros rassemblements se faisaient surtout la fin de semaine. Les émissions les plus populaires étaient le hockey, «Les Belles Histoires des Pays d'en Haut», la lutte, les quilles du dimanche après-midi. Lors des séries éliminatoires de hockey, le nombre de téléspectateurs pouvait atteindre 70!

Croyez-le ou non, Joseph a réussi à payer son téléviseur après deux ans et demi grâce à ce principe de séance publique.

Joseph Lévesque, maître de poste

Pendant quarante ans, M. Joseph Lévesque a exercé la fonction de maître de poste dans la municipalité de Saint-Bruno à une époque où il y avait quatorze sacs de malle au lieu de deux ou trois actuellement.

Âgé de 92 ans, M. Lévesque parle avec conviction des années où il allait chercher le courrier au train de 20 h00 à Saint-Pascal. Le bureau de poste était ouvert sept jours par semaine.

Il a aussi été bûcheron, mais jamais pour des contracteurs. À l'âge de 39 ans, il subit une difficile épreuve en perdant son épouse. Il avait alors 13 enfants dont le petit dernier était âgé de six mois.

M. Lévesque compare de la façon suivante les années de sa jeunesse et celles de l'autre moitié du siècle: «Aujourd'hui, il y a de l'argent. Dans notre temps, il y en avait pas. Moi, je n'ai jamais emprunté de l'argent».

M. Lévesque peut compter, entre autres, sur la présence de plus de vingt petits-enfants et sept arrière-petits-enfants. Il est né aux États-Unis. À l'âge de 65 ans, il est même retourné dans l'église où il a été baptisé.

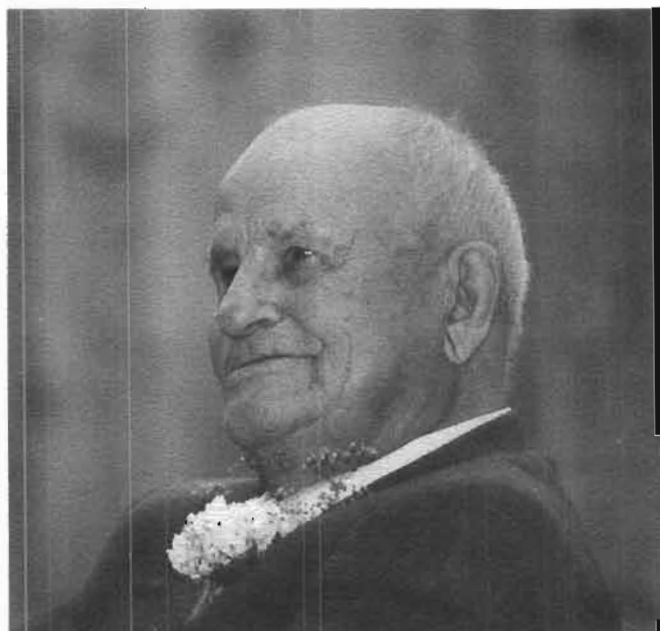
Aujourd'hui, lors du dîner quotidien, les quatre générations se retrouvent autour de la table, un fait qui est, en soi, assez rare de nos jours.

La Villa Saint-Pascal fête un centenaire

Bien qu'il soit né à Nashua dans l'État du New-Hampshire en 1891, c'est à Saint-Bruno, où son père achète le moulin à scie, que M. Joseph Gagné passe la plus grande partie de sa vie. Étant le quatrième d'une famille de 17 enfants, il travaille au moulin avec son père Joseph dont il prend la relève en 1928 à l'âge de 37 ans.

Suite à l'incendie du moulin en 1930, il le reconstruit à l'extérieur du village avec l'aide de ses fils. M. Gagné opère le moulin jusqu'à ce que ses fils soient appelés pour la guerre. Il décide alors de le vendre.

Par la suite, Joseph Gagné occupera les postes de secrétaire municipal et de secrétaire à la Commission scolaire. Avec sa soeur Émilie, il tient le bureau de poste; mais unique-



Joseph Lévesque



Monique Émond, Joseph Gagné et Gérard Dionne

ment lorsque le gouvernement est «bleu». Quand le gouvernement est «rouge», le bureau de poste déménage chez M. Joseph (Pit) Lévesque.

Il continue toujours de scier dans les moulins environnants et même jusqu'en Abitibi. Il le fera jusqu'au jour où la grande horloge de la vie indiquera l'heure de la retraite. Habile de ses mains, il fabrique, entre autres choses, des cercueils qu'il vend pour la modique somme de 5 dollars.

M. Gagné s'est marié à deux reprises. Il épouse Cédélice Lebrun à l'âge de 26 ans. Elle lui donne quatre enfants; deux garçons, Alphonse et Alfred, et deux filles, Rita et Cécile. Son épouse ne partagera sa vie que durant sept ans. Après neuf années de veuvage, il se marie avec Marie-Anne Parent. Cinq enfants naîtront de cette union; Thérèse, Gemma. Noël, Vital et Jean-Marc.

Bien sûr, il est toujours difficile de résumer de façon concise cent ans de vie, surtout lorsqu'elle a été vécue par un homme aussi dynamique. M. Joseph Gagné fut, il faut l'avouer, le témoin d'une tranche importante de notre histoire. Il a entendu pétarader les premières voitures et vu s'élancer les fusées dans le ciel. De son jeune temps, la force musculaire des chevaux valait bien celle des... chevaux-vapeurs des moteurs. M. Gagné a connu les années difficiles avant l'apparition de toutes ces commodités qui sont venues ajouter du confort à la vie. Années difficiles que les gens de cette époque nomment sans regret «le bon vieux temps».

Certes, l'atmosphère était à la fête le 4 avril 1991 et chacun avait une bonne parole à adresser à M. Gagné, mais il y avait aussi beaucoup d'émotion. Souvent, le centenaire portait à ses yeux son mouchoir blanc pour essuyer une larme de joie. Il observait modestement la scène, fier de sa personne comme un jeune premier. Ses habitudes sont bien ancrées. Dans l'adresse qui lui fut lue, on rappelait qu'en 1928, M. Gagné se faisait couper les cheveux à chaque mois par M. Téléphore Lévesque et qu'il a conservé cette habitude.

Il fut très apprécié par les gens de la Villa Saint-Pascal où il a vécu des jours paisibles depuis 1983. À Saint-Bruno, il a laissé un excellent souvenir. Des représentants du comité Place aux aînés de Saint-Bruno et l'abbé Guy Paradis, curé de cette paroisse, sont venus lui exprimer leurs vœux. L'abbé Paradis lui remettait, en plus, un buste du Christ tandis que le Comité lui offrait une plaque commémorative.

D'autres cadeaux se sont ajoutés sur la table. L'ex-curé de Saint-Bruno, l'abbé Sylvio Picard, lui a fait parvenir une plante verte. La direction et le personnel de la Villa ont offert à leur doyen une maquette représentant l'église de la paroisse où il vécut le plus longtemps. Sa filleule, M^{me} Cécile Briand, en plus d'interpréter quelques chansons pour M. Gagné, lui a remis un cheval en céramique, sans compter toutes les cartes.

MM. Jos Briand et Lucien Pelletier ont aussi rappelé de bons souvenirs au centenaire par les paroles de leurs chansons anciennes. Et puis, M. Albert Lizotte a fait courir ses lèvres sur la musique à bouche.

Malheureusement, M. Gagné est décédé le 4 juin 1991.

Source: Le Placoteux

Journaliste: Maurice Gagnon

En 1913, Hormidas Magnan, dans sa monographie paroissiale de la province de Québec, énumère de façon très enthousiaste quelques ressources et caractéristiques de Saint-Bruno:

- 7 écoles (250 élèves)
- 3 magasins
- 6 moulins à scie
- 2 moulins à farine
- 1 société coopérative
- 1 manufacture de portes et châssis
- 1 mine de cuivre en exploitation (!)
- plusieurs pouvoirs hydrauliques tous susceptibles d'être mis en valeur
- 350 lots en culture
- sol excellent pour les fins agricoles
- nombreux lots disponibles sur le 9^e et le 6^e rang
- on demande des colons, un cordonnier, un ferblantier, plusieurs ouvriers et des hommes de chantier
- comme le bouleau se trouve en grande quantité, une manufacture de manches à balais ou de fuseaux aurait de grandes chances de succès.

Prêtres originaires de Saint-Bruno

Antoine Després	(Pierre)	Juin 1947
Denis Lajoie	(Euclide)	Juin 1960
Gérard Landry	(Albert) né à Lapointe	Juin 1961
Mgr J.-Émile Landry	(Albert) né à Lapointe	Juin 1961
Arthur Dionne	(Jean-Baptiste)	Octobre 1905
Étienne Després	(Pierre)	
Roland Ouellet	(Désiré) Dominicain	

Religieuses

Alice Bernier	(Arsène)	Filles de S. Joseph
Émilie Bernier	(Arsène)	S.S. Ste-Jeanne d'Arc
Rita Bernier	(Ernest)	Recluses Miss. de J.M.
Alma Briand	(Siméon)	S.S. de la Charité (Mtr)
Carmelle Charest	(Joseph)	Sainte-Famille
Cécile Després	(Pierre)	
Nellie Després	(Pierre)	
Gemma Dionne	(Henri)	S.S. de la Charité
Mary Jalbert	(soeur de Joseph)	Décédée
Maria Lajoie	(Joseph)	S.S. de Jésus Marie
Cécile Landry	(Eugène)	Décédée
Thérèse Landry	(Albert)	Saint-Joseph de Saint-Vallier
Gertrude Langelier	(Alphondor)	S. du Bon-Pasteur
Julia Lebrun	(Alphée)	S. de la Providence
Jeanne Lévesque	(Léon)	N.D. du Bon Conseil
Lucille Lévesque	(Léon)	Fille de Jésus
Priscille Lévesque	(Léon)	Fille de Jésus
Suzanne Lévesque	(Télesphore)	Congrégation Notre-Dame
Alice Mignault	(Thomas)	Assomption de Nicolet
Marie-Rose Mignault	(Thomas)	Assomption de Nicolet
Marie-Eugénie Ouellet	(André)	S. de la Miséricorde
Aline Paradis	(Alphonse)	S.S. Grises
Louissette Paradis	(Ludger)	Congrégation Notre-Dame
Rose-de-Lima Thériault	(Léo)	S. du Bon-Pasteur

Descendants ou issus de Saint-Bruno

S^r Alice Mignault (Thomas), première femme au Québec à obtenir un doctorat en théologie.

Abbé Antoine Després (Pierre), premier prêtre issu de Saint-Bruno, suivi de l'abbé Denis Lajoie.

Marcel Ouellet (Désiré), premier ingénieur issu de Saint-Bruno.

J.-Albert Paradis (Joseph), premier enseignant laïc issu de Saint-Bruno.

Jean-Charles Lévesque (Télesphore), premier pharmacien issu de Saint-Bruno suivi de son frère Réal. Chacun a ouvert sa propre pharmacie; le premier à Montréal Nord, l'autre à Chomedey.

André Thériault (Léo), premier psycho-éducateur issu de Saint-Bruno, suivi de son frère Charles; les deux ont ensuite enseigné à l'université. Le premier pour l'Université du Québec et l'autre pour l'Université de Sherbrooke. André a terminé sa carrière comme directeur des services de l'enseignement à la Commission scolaire Jean-Chapais et est devenu président de la plus importante commission scolaire de la grande région, soit celle de Rivière-du-Loup.

Ghislain Lévesque (Edmond), premier médecin natif de Saint-Bruno.

Une initiative de Solidarité Internationale

«Le jumelage Saint-Bruno et Santa Anna (République Dominicaine)»

Suite à une résolution officielle du conseil municipal adoptée le 4 février 1991, la municipalité de Saint-Bruno posait, le 27 février 1991, un geste de solidarité internationale sans précédent, en se jumelant avec le bateye (camp de travail pour les coupeurs de canne à sucre haïtiens) de Santa Anna, République Dominicaine.



Signature officielle: M. le maire Wilfrid Bossé et le Dr Foblas Joseph.

Lors de la cérémonie officielle, regroupant des citoyens de Saint-Bruno, des journalistes de la presse régionale et des représentants des organismes: Paramundo (La Pocatière) et Craie Tiers-Monde (Rivière-du-Loup), le docteur Foblas Joseph, fondateur et directeur de l'Organisme «Le Bon Samaritain», le maire, les conseillers et le curé de Saint-Bruno signaient le «jumelage». Première municipalité au Québec à emboîter le pas dans cette opération de vigilance lancée par l'organisme Paramundo, Saint-Bruno s'impliquait donc avec les objectifs suivants:

- Continuer à sensibiliser la population à la situation lamentable des travailleurs haïtiens et de leurs familles;

- Continuer à exercer une pression auprès du gouvernement de la République Dominicaine afin qu'il s'engage à améliorer les conditions de travail et de vie dans les bateyes;

- Créer une communication et susciter des échanges soutenant le développement et la solidarité.

Ainsi, s'annonçaient des activités telles que: projets de correspondance, exposition, conférence et vidéo d'information, programme de parrainage, soutiens financier et technique à la cause du bateye de Santa Anna. Plus concrètement encore, le club Lions de Saint-Bruno annonçait sa décision d'engager des démarches en vue de l'installation d'une pompe à eau ou autre ressource susceptible d'améliorer les conditions de vie à Santa Anna.

... Encore une fois, Saint-Bruno démontrait son dynamisme et sa générosité et cette fois pour la grande et belle cause de la solidarité internationale.



Philippe Jeffrey (Paramundo), Michel Gendreau (Craie Tiers-Monde), Wilfrid Bossé, maire de Saint-Bruno, Dr Foblas Joseph (Le Bon Samaritain), Guy Paradis, curé de Saint-Bruno

Références

- Sources:
- Orale de M^{me} Alma Gagné et M. Wilfrid Bossé
 - Journal Le St-Laurent Echo (Les Pionniers)
 - Histoire reconstituée à partir de diverses sources orales
 - Journal Le Trait d'Union p. 5, n° et mois inconnus, article de Laurier Lizotte
 - Journal Le Trait d'Union p. 5, n° et mois inconnus, article de Laurier Lizotte
 - La télévision: source orale. Téléphone et électricité: le Trait d'Union, p. 5, année, n° et mois inconnus, article de Laurier Lizotte
 - Archives de la Société historique de la Côte-du-Sud, n° 22 archives 76
 - Renseignements recueillis par Jean-Charles Lévesque le 10 janvier 1949, obtenus par M^{me} veuve Arsène Bernier, née Aurore Lebrun
 - Inventaire historique de Saint-Bruno-de-Kamouraska, M^{me} Germain Dumont, archives de la Côte-Sud, n° 22, archives 74
 - Informations tirées d'un article de Laurier Lizotte paru dans le journal Le Trait d'Union de Saint-Bruno
 - Document rédigé par Laurier Lizotte
 - Texte du journal «Le Placoteux» rédigé par Maurice Gagnon
 - Identification de la photo à la page 311: «Pit», Arthur Lévesque, Paul Gagné et Elphège Dionne

 - Archives de la Société historique de la Côte-Sud
 - Journal le Trait d'Union
 - Régistres de la Fabrique et de la municipalité
 - Archives de la commission scolaire Jean-Chapais



Ancienne école du village. Laura Bonenfant (enseignante)



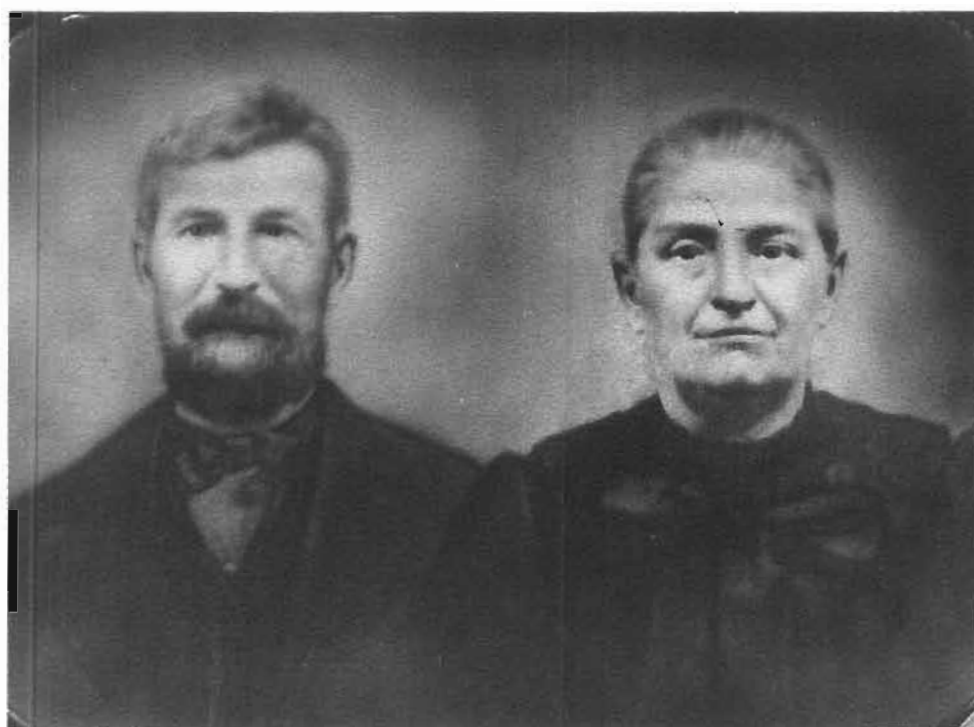
Un groupe d'élèves vers 1956, Monique Lévesque (enseignante)



Cercle des Fermières de Saint-Bruno au début des années 1940



De gauche à droite, équipe de hockey: Marcel Lévesque, Claude Migneault, Edmond Briand, Paul-Émile Pelletier, Adrien Lebrun, Roland Lebrun, Edmond Lebrun, Conrad Lévesque, Rémi Dionne, Gilles Dionne, Clément Dionne, Euloge Lévesque, Robert Émond



Hilaire Lévesque et Marie Mignault, parents de Donat Lévesque



Donat Lévesque, Anna Marie Paradis et leurs filles Germaine et Édith



Famille Désiré Ouellet



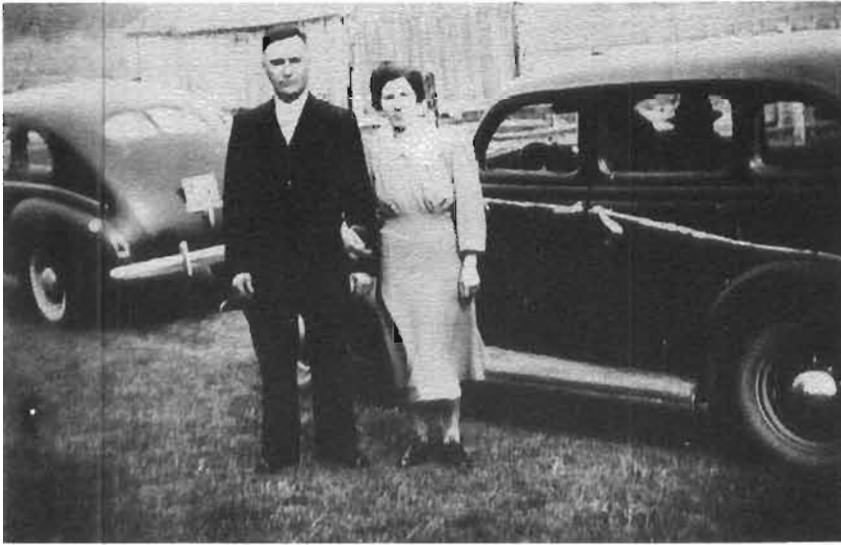
Philibert et Lauréat Gagné (1938)



Famille à Damase (Pit) Pelletier.



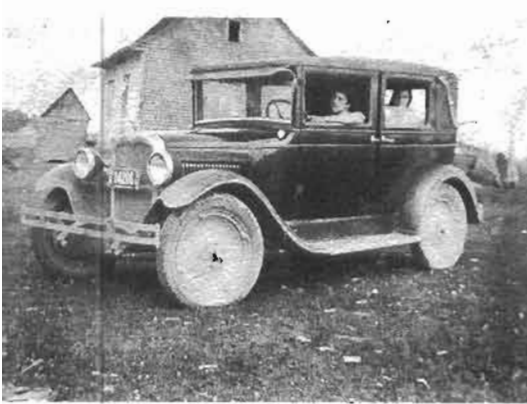
Famille Jean-Baptiste Dionne



Jeanne et Freddy Lebrun (Chevrolet 1937)



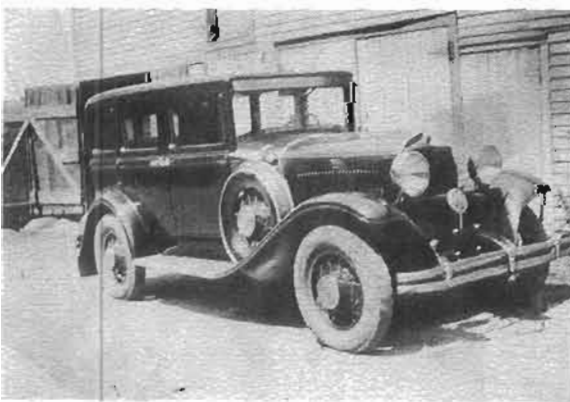
Siméon Briand



Chevrolet 1927



Ford 1940



Chevrolet 1929



Laurette Beaulieu, épouse de Joseph Beaulieu
(Ford 1941)



Saint-Bruno fut déjà desservie par un circuit d'auto-bus (1955)



Rose et Anna Émond



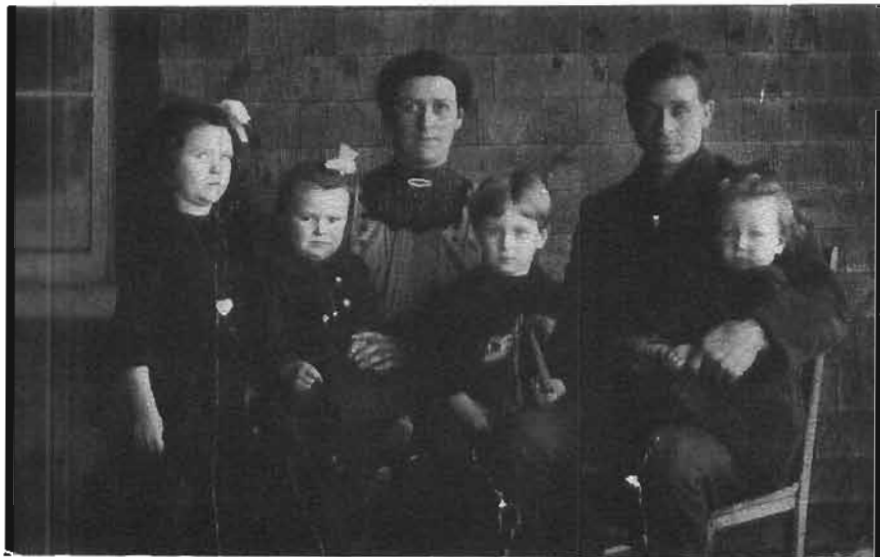
Hénédine Paradis et Noël Pelletier, grands-parents de «Charly»



Famille Adélar Gagné dans la charrette à foin en face de sa maison au 4^e rang, habitée maintenant par Jean-Marie Beaulieu



Thomas Landry, Alvine Paradis, mariés le 19 février 1892 et leurs enfants, Paul, Johnny, Cécile et Marie-Anne



À l'arrière: Marie Lévesque et son époux Félix Lebrun À l'avant: Laura, Rose-Alma, Lucien, Ernest



À l'arrière: Marie Langelier et Louis Dionne
2^e rangée: Cécile du 1^{er} lit (vivante), Arthur et Camille, Gérard, Lucienne (femme de Georges Briand) et Germaine (1^{re} femme de Arsène Gagné)



Joseph Émond et Rose-Anna Lavoie et leurs fils,
Mendoza et Gérard



50^e anniversaire de mariage de Joseph Émond et Rose-Anna
Lavoie



Vers les années 1905. 1^{re} rangée debout: Yvonne, Mérida et Joseph. 2^e rangée: Paul, Albertine,
Phydime, Marie-Anne Lévesque, Lévis et Marie-Anne. 3^e rangée: Anna et Rose



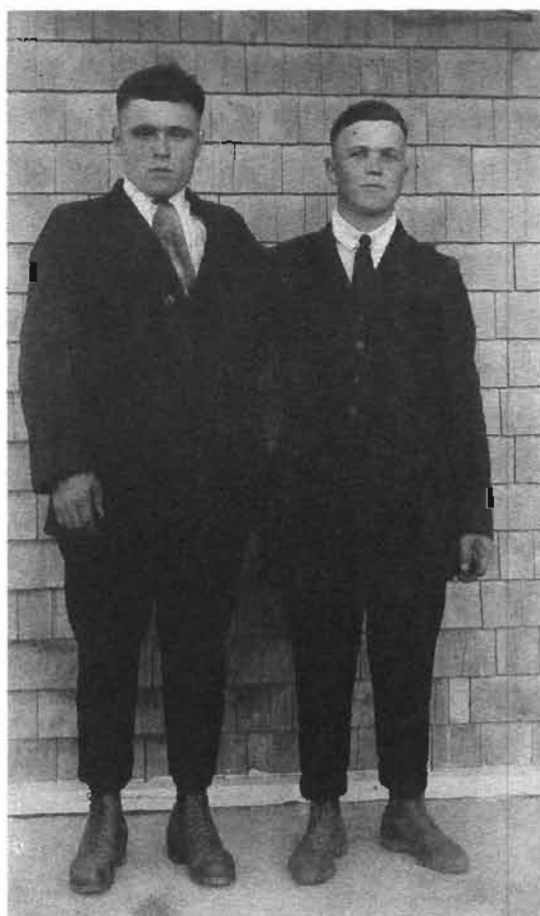
Les 4 générations de Valère Plourde:
Albertine, Aldéa, Léonid et Alexandrine



Sara St-Jean, Annette Casistas



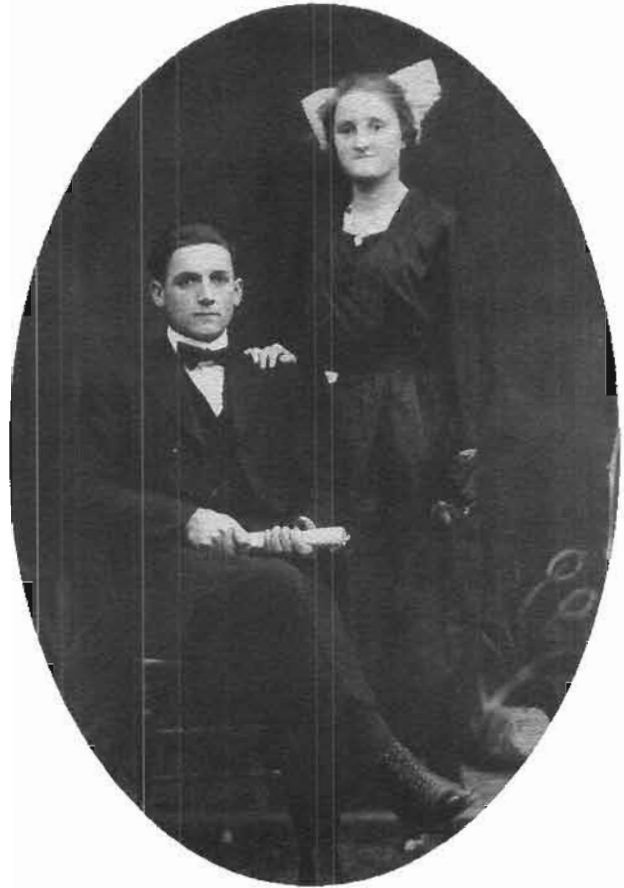
Jean-Baptiste Bernier (Ti-ti), Délima Langelier et
Berthe



Félix Lebrun et Raoul Ouellet (costume datant
de 1921)



Léo Michaud et sa première femme Alma Lévesque



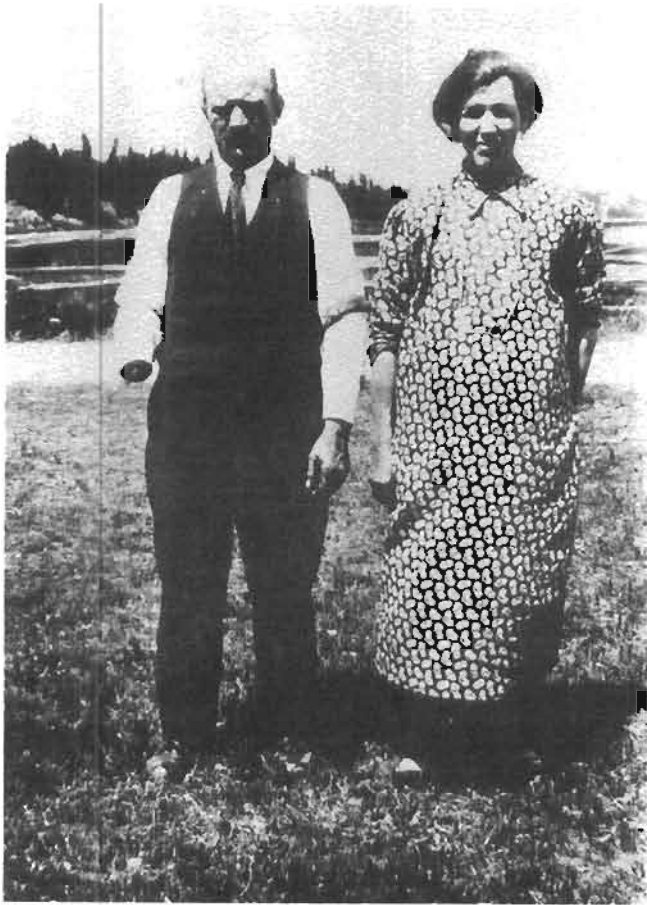
Hyppolite Dionne et Zélia Plourde



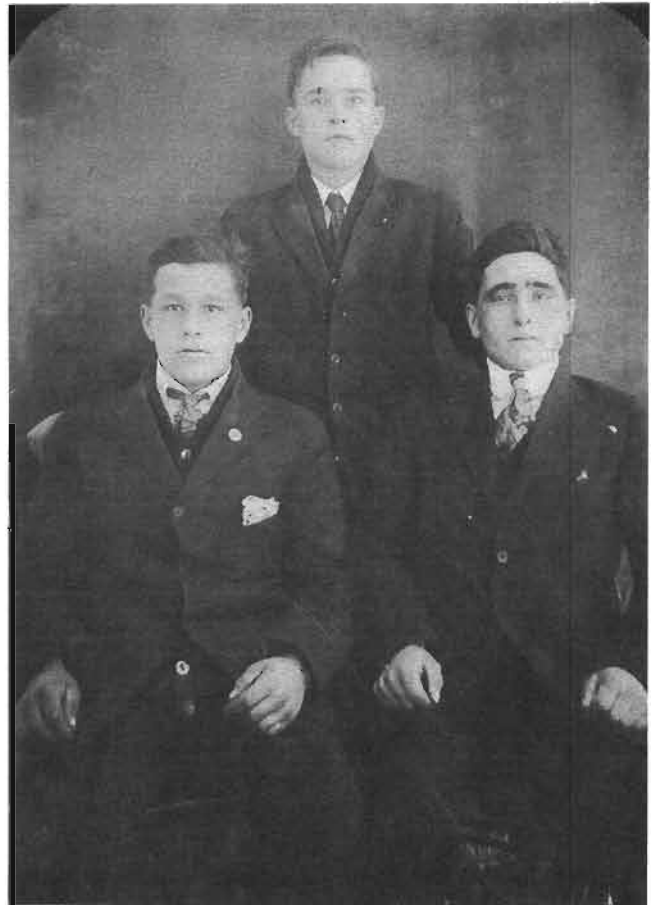
Albertine Després et Ludger Thériault



Rosalie Bossé et Israël Plourde



Joseph-Jules Dionne et Anna Pelletier



Jean-Baptiste Bernier, Wilfrid Lebrun, Joseph Bernier



François Lévesque, père de Octave
et Léon



Siméon Briand et Laure Barbeau



Ernest Bouchard marié à Aglaée Desjardins, Achile Dionne, Majella Émond, Jeanne Émond, Bernadette Dionne, Anne-Marie Bouchard, Cléophée Desjardins



Michel Pelletier, père de Charles-Eugène Pelletier (Charly), Marie, Marthe et Rosaire Bernier



Octave Lévesque et Anna Émond



Zélia Plourde, 5 ans et Sara St-Jean, 46 ans, mère et grand-mère de Lucette Labbé (1906)



Jean-Baptiste Ouellet et Mélina Plourde



Audinas, Arsène, François et «Pit» Lévesque



Annie Briand soeur de Siméon



Salomon Émond, grand-père de Albert



Jean Émond et son épouse, arrière grands-parents de Albert



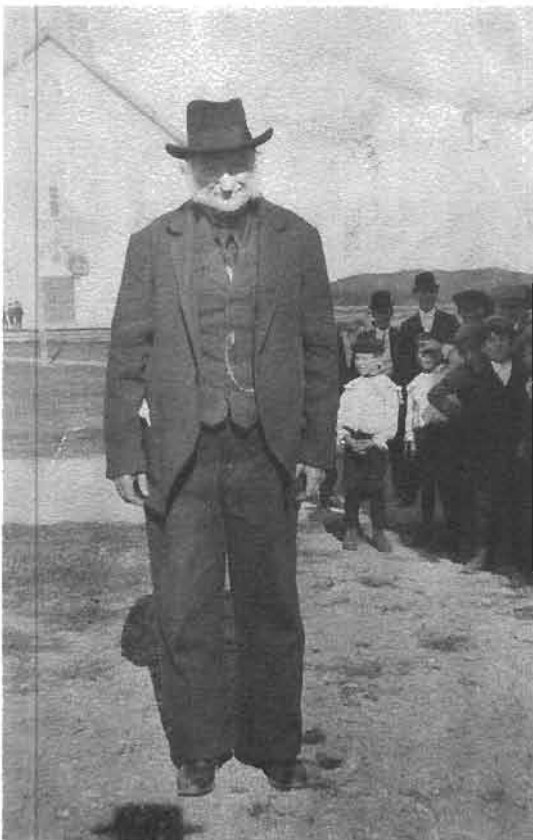
À l'arrière: Marie-Louise, Marie-Anne. J.-Baptiste Beaulieu, Marie-Anna, Joseph, Léonie, Rose-Alma



Pierre (Pit) Landry, Alexandrine Plourde,
mariés le 25 juillet 1916, Joseph et Rosa



À l'arrière: Arsène, André. À l'avant: Adélarde,
Paul, Philibert, Lauréat et Marcel



Nazaire Plourde, frère d'Octave Plourde



Alphée Plourde, son épouse Albertine
Emond et leur enfant Aldéa



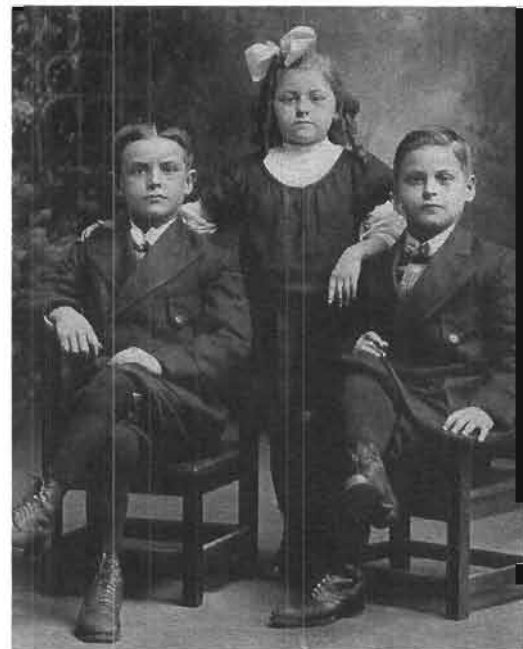
Albert Bossé, Aurore Briand



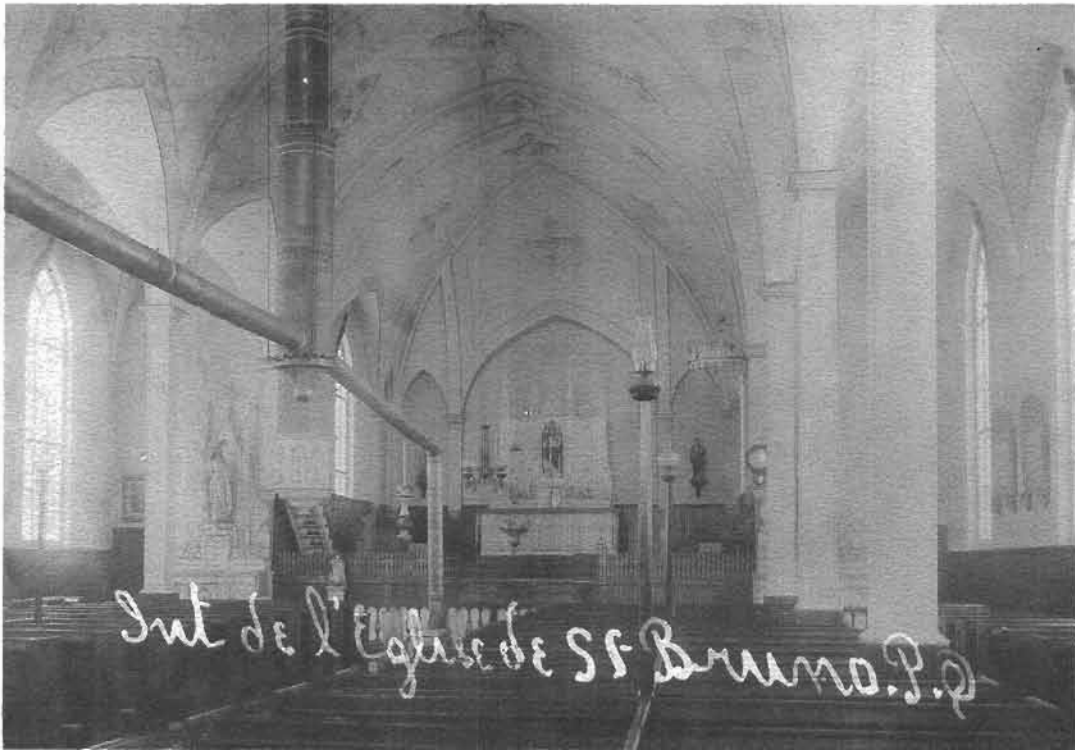
François Lévesque, Audinas Lavoie



Joseph Lagacé, Alberta Lévesque



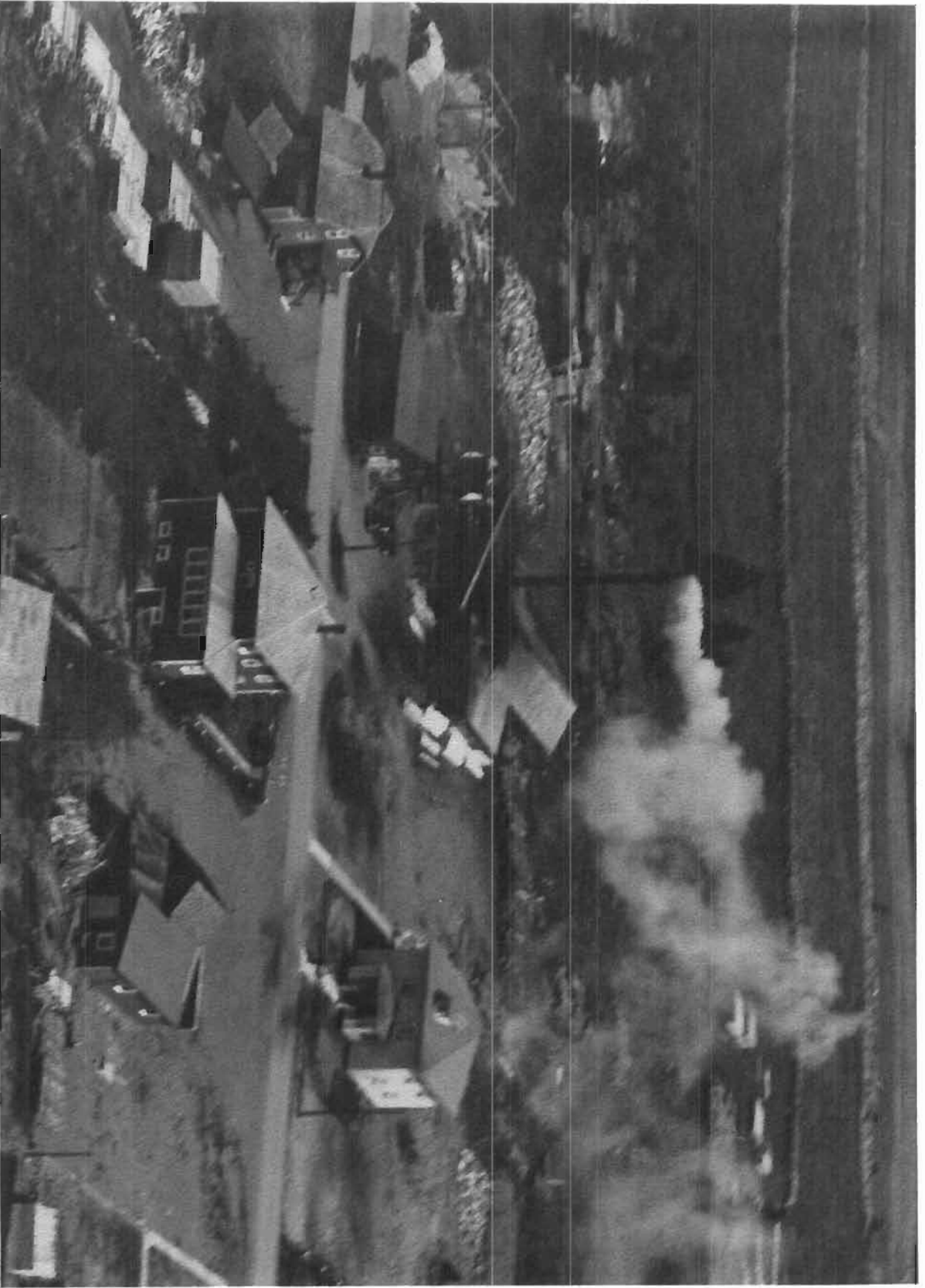
Alcide, Yvonne, Alphée Briand



Intérieur de l'église en 1913



Intérieur de l'église en 1962



Moulin à scie de Gérard Bossé en 1954

Une forêt de mercis...

*Dans cette forêt de mercis
Nous voyons une clairière
Où des gens ont réuni
Photos, écrits et souvenirs chers*

*Dans cette forêt de mercis
À l'ombre des arbres géants
Des gens rédigent, corrigent et trient
Sans compter leur temps*

*Dans cette forêt de mercis
Nous vous voyons tous vaillants amis
Comme c'est beau ce que vous avez accompli
Et cela mérite au moins une forêt de mercis*

En somme...

Carte de la municipalité	4
Armoiries de la municipalité de Saint-Bruno-de-Kamouraska	7
Symbolisme des éléments des armoiries	8
Définition de la devise des armoiries	9
Explications du logo et du slogan	10
Saint-Bruno, au coeur de nos richesses (chanson-thème)	12
Salutations distinguées de nos dignitaires	15
Préface	27
Les écrivains	28
Présentation	30
Introduction	31
Sur une note	33
Au son de l'Angélus	55
À l'ordre du jour	81
Des souvenirs de classe	95
On se réunit	121
Tel père, tel fils	141
Gentilés de Saint-Bruno	297
Un train d'enfer	299
Encore une histoire	311
Une forêt de mercis	347

251

*Composition et montage: Journal Le Placoteux Enr., Saint-Pascal
Impression: Imprimerie Mot-à-Mot, Saint-Pascal
Complété à Saint-Pascal en novembre 1992*